

LE CHEMIN DE LA VICTOIRE

PAR LOUIS MADELIN

PARIS - PLON-NOURRIT ET Cie - 1920.

I

DE LA MARNE À VERDUN

(1914-1916)

CHAPITRE PREMIER. — LE PREMIER CHOC.

CHAPITRE DEUXIÈME. — LA VICTOIRE DE LA MARNE.

CHAPITRE TROISIÈME. — LA COURSE À LA MER.

CHAPITRE QUATRIÈME. — LE DRAME DES TRANCHÉES.

CHAPITRE CINQUIÈME. — LA BATAILLE DE VERDUN.



CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER CHOC

Le 3 août 1914, l'Allemagne, sous des prétextes mensongers et dans le dessein le plus redoutable, déclarait la guerre à la France.

Le 11 novembre 1918, l'Allemagne, abattue par une série de défaites et terrifiée par la menace d'un inéluctable désastre, signait entre les mains d'un maréchal de France une capitulation sans précédent.

Entre les 17 et 23 novembre, les troupes françaises rentraient dans les cités délivrées de notre Alsace et de notre Lorraine. Le 11 décembre, ces mêmes troupes foulait le pavé de Mayence et passaient le Rhin.

Nous avons gagné la guerre.

Près de quatre ans et demi s'étaient, cependant, écoulés. Le chemin qui nous avait menés à la victoire n'avait été ni chemin court, ni chemin droit, ni chemin aisé. Il avait été si semé de fondrières, que, dix fois, nous avions failli nous y rompre, si coupé de côtes et de si rudes côtes, qu'à les escalader, des millions d'hommes s'étaient épuisés ; ce chemin, aux brusques détours, avait parfois paru se perdre dans des marécages où, à certaines heures, nous avions semblé nous enliser. Par surcroît, ayant lentement cheminé, nous avons été plusieurs fois refoulés et, après chacun de ces reculs, il nous avait fallu reprendre péniblement notre route teinte du sang des nôtres. Car sur ce chemin de la victoire il n'est pas une famille de France qui n'ait laissé de longues traînées de son sang. Oui, ce *chemin de la victoire* a été en réalité un long *chemin de la croix*, et c'est sur dix calvaires, où nous sauvions le monde, que nous avons mérité la glorieuse résurrection.

Elle est venue. Un jour est arrivé où, nous étant arrachés au dernier marécage, ayant franchi le dernier tournant, ayant escaladé la dernière côte, nous avons, sur l'horizon éclairci, aperçu, se levant glorieuse et radieuse, la victoire qui nous tendait les bras. Et d'un grand élan, nous avons enfin couru vers elle.

En dépit des apparences, nous n'avions cessé de marcher vers elle.

A la fin de cette terrible année 1915, où, piétinant dans la boue, nous avons en vain essayé de rompre le cercle obsédant des tranchées allemandes, ma mission me faisait fréquenter les Éparges. C'était un séjour d'horreur et, dans cette énorme ligne tragique qui courait de la mer aux Vosges, un des coins les plus affreux. Les troupes, à chaque relève, s'en évadaient avec un indicible soulagement. Un seul homme y restait toujours, un héros modeste, un Alsacien, le capitaine Günter, de Saverne, qui, après avoir marché le premier à l'assaut de la position avec ses sapeurs, était demeuré aux Éparges pour y diriger les

travaux. Attaché à cette glèbe sinistre, où les tranchées étaient littéralement creusées dans des cadavres, il semblait résigné à y vivre le reste de sa vie ; on le disait absorbé et comme hypnotisé par ce tout petit coin du front. Or, un jour que nous circulions ensemble dans le dédale affreux des boyaux que ne cessaient de bouleverser les torpilles meurtrières et que menaçaient les mines de l'ennemi, je me hasardai à lui dire : **Vous devez avoir des moments terribles ?** il me répondit avec son accent alsacien : **Ah ! monsieur Madelin, la vie serait un enfer si on ne se disait pas qu'à chaque coup de pioche, on va à Saverne !**

Ce mot ne me parut pas seulement plein de grandeur ; il me parut plein de vérité ; et, rétrospectivement, il m'apparaît plus vrai encore. On peut même dire qu'il caractérise cette guerre. Piétinant en une boue sanglante, à toutes les heures, moralement et réellement, **nous allions à Saverne** et, parce que nous ne cessâmes de le croire, nous parvînmes à Saverne — et même plus loin.

Ce sont les étapes du chemin qu'il s'agit de caractériser. On ne peut attendre de moi que, m'arrêtant par le détail aux opérations stratégiques, aux combats héroïques, aux intrigues diplomatiques, je fasse ici la chronique complète d'une guerre qui, durant cinquante-six mois, s'est promptement étendue aux trois quarts de l'Europe. Sans doute serait-il ridicule — pour ne pas dire plus — de ne pas laisser aux soldats le premier rôle, mais ce sont bien, sur ce chemin de la Croix, les stations de la nation entière que je voudrais marquer. Comme le Christ, nous y tombâmes et nous nous y relevâmes. De saintes femmes essuyaient le front du martyr, des hommes l'aidèrent à porter sa croix. Le pays tout entier cheminait vers la cime où nous trouvâmes le salut. Je ne séparerai jamais de nos armées cette nation, qui, au cours de notre guerre, les soutint de sa vaillance, les assista de sa tendresse et emporta avec elles la grande victoire.

J'ai dit **notre guerre**. Je n'entends pas eu effet sortir de France. Ce n'est point là désir de restreindre ma tâche ou conception étroitement nationale. En m'en tenant au front de France, j'ai le sentiment de rester fidèle à la vérité profonde de cette crise. C'est là que tout se décida et c'est là que, fatalement, tout devait se décider.

Plus, en effet, on étudiera cette guerre, plus on verra qu'elle fut avant tout le duel entre deux nations, représentant deux conceptions de la vie, l'allemande et la française. Le monde, comprenant que, la France écrasée, il serait tout entier livré à l'odieuse étreinte germanique, est venu peu à peu nous épauler ; ainsi la guerre s'est-elle généralisée. Mais ce qu'elle était primitivement, elle l'est restée. On pouvait, à certaines heures, croire que la France n'était plus qu'un des nombreux champions de la civilisation menacée : soudain, on s'apercevait qu'elle restait le grand champion. Du haut de Douaumont, Guillaume II la proclama **Principale ennemie** : la France fut toujours pour l'Allemagne **la principale ennemie**. C'est la France que l'Allemagne avait entendu, avant toutes autres, écraser en 1914. Et plus la guerre s'avancera, plus l'Allemagne se pourra convaincre que toute victoire sera stérile si la Fiance reste invaincue. Deux fois, pour en finir, elle se retournera contre elle, en 1916, en 1918, et, deux fois, se brisera là contre. **Principale ennemie**, oui, puisque du Joffre de 1914 au Foch de

1918, c'est dans les rangs de l'état-major français que l'Allemagne trouvera l'homme qui rompra son destin.

La France a, à peu près seule, supporté en 1914 le premier choc ; seule, elle supportera le second devant Verdun. Et, quatre ans et demi, elle a dépensé sans compter le meilleur de son sang. Elle a payé de plus d'un million et demi de ses fils la liberté du monde — et du ravage de ses plus riches provinces. Le monde doit lui en rester éternellement reconnaissant.

Mais cela était fatal, non seulement parce que, depuis huit cents ans, la France a toujours été à la tête des Croisades — et que cette guerre était une croisade mais parce que la destinée nous a, depuis deux mille ans, placés en face de la Germanie comme les champions nés de la civilisation occidentale contre une barbarie sans cesse renaissante. [Armée de couverture de l'Entente](#), a-t-on dit de la France de 1914. Voici vingt siècles que la Gaule couvre de son corps l'admirable civilisation gréco-latine et toutes les fois que la Germanie essaiera de déverser ses hordes contre l'Occident, s'étant déjà vingt fois heurtée à la France, c'est toujours à la France qu'elle se heurtera.

Je suis par là même à peu près dispensé de descendre dans les causes immédiates de la crise de 1914. Si on envisage d'un peu haut les origines de la dernière guerre, il est impossible de les trouver finalement ailleurs que dans le traité de Francfort et, par conséquent, dans les victoires allemandes de 1870. Sans doute, la question balkanique a-t-elle paru le principe de la dernière crise et l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo a-t-il servi de prétexte à l'énorme conflit. Ce serait faire preuve d'une singulière myopie historique, que de s'arrêter à ces apparences. C'est maintenant lieu commun que de dire que l'Autriche-Hongrie a été, entre les mains de l'Allemagne, un complaisant comparse. Les derniers documents publiés, en Allemagne même, confirment ce que chacun de nous avait, dès les premières heures, clairement aperçu : à savoir que seule l'Allemagne, qui devait si despotiquement conduire cette guerre, après l'avoir longuement et savamment préparée, l'avait unanimement et ardemment voulue.

Le pangermanisme extravagant dont on connaît assez les formules était issu d'un orgueil dont le principe réside dans les funestes victoires de l'Allemagne en 1870. Mais cet empire orgueilleux, ayant vaincu la France et croyant l'avoir reléguée, se heurtait encore à la France depuis quarante-quatre ans. Il s'y heurtait en Alsace-Lorraine. J'ai vu, en entrant à Saverne, en novembre 1918, un arc de triomphe où s'inscrivait fièrement ce rappel : [Novembre 1913, affaire de Saverne ; novembre 1918, entrée des Français à Saverne](#). Je crus lire, se détachant sur le ciel bleu, la conclusion à laquelle l'histoire s'arrêtera. Les incidents de 1913 révélèrent à l'empire allemand et à l'Europe que le germanisme, après un demi-siècle, échouait contre une race déterminée à ne point plier. Il fallait que la France fût une seconde fois abattue. L'[affaire](#) est de novembre 1913 c'est en novembre que, dans une de ses lettres prophétiques qui suffiraient à l'honneur de sa carrière, notre ambassadeur, Jules Cambon, écrivait : [Guillaume II en est venu à penser que la guerre avec la France était inévitable et qu'il faudra en venir là un jour ou l'autre](#). L'Europe, malgré les avertissements les plus pathétiques, avait, en consentant l'affreux déni de justice de Francfort, laissé s'ouvrir la boîte de Pandore et tous nos maux en sont sortis. C'est beaucoup moins de Sarajevo que de Saverne qu'est sortie la guerre ; car ce n'est pas la Serbie, pas même la Russie, que Berlin entendait frapper, mais, par les

conséquences, prévues et voulues par elle, de l'ultimatum du 23 juillet 1914, la France, éternelle, irréductible et principale ennemie.

Dès lors, il est bien inutile d'entrer dans le dédale des intrigues criminelles qui ont rendu inévitable et précipité le conflit de 1914. Aussi bien le lecteur connaît-il les précédents qui, du 23 juillet au 3 août, ont finalement amené M. de Schœn dans le cabinet de notre ministre des Affaires étrangères où il venait déclarer la guerre. Depuis le 23 juillet, l'Allemagne ne pensait en réalité qu'à nous acculer à la guerre. Ayant, pendant ces dix jours, pour arriver à, son but, accumulé mensonges sur mensonges, impostures sur impostures, grossières ruses sur ruses grossières, elle déshonorait ainsi d'avance son crime ; ce fut encore sur des mensonges que, désespérant d'entraîner notre sage gouvernement à prendre, ainsi qu'elle l'avait espéré, l'initiative de la rupture, elle appuyait sa déclaration de guerre — mensonges insensés dont l'histoire des aviateurs français, jetant des bombes près de Nuremberg, n'est que le plus fameux. Aujourd'hui nous savons plus : si, nous avilissant jusqu'à désavouer notre alliée russe, nous avons fait mine de vouloir garder une peureuse neutralité, le baron de Schœn, le fait a été dévoilé, avait comme instruction d'exiger en garantie la remise provisoire à l'Allemagne des places de Toul et de Verdun. Pas un instant, l'Allemagne ne pensa qu'une si impudente exigence ne soulèverait pas en France un cri de révolte. Il fallait nous pousser à bout. Tout devait donc aboutir à la rupture entre la France et l'Allemagne, parce que c'était la France que, pour employer la langue populaire, l'Allemagne voulait *avoir*.

L'Allemagne ne doutait pas qu'elle nous dût avoir, et bien promptement.

Elle n'en doutait pas en passant en revue ses instruments de guerre. Elle en doutait encore moins en les comparant aux nôtres.

Depuis quarante-trois ans, cette nation, cependant victorieuse, avait mis à fortifier son armée une constance sans défaillance. A former une armée supérieure à toutes les armées passées, présentes et futures, à en faire *l'incomparable armée*, elle avait mis plus que le souci de sa sécurité et la garantie de sa victoire ; elle y avait mis un orgueil d'artiste, le goût naturel du Germain pour la force devenu dans l'Allemagne prussifiée la violente manie de tout ce peuple de proie. La population, augmentant dans des proportions fantastiques depuis quarante ans, lui permettait la constitution d'une armée qui, numériquement, était formidable. Songeons que, dû 1er août 1914 au 1er juin 1918, l'Allemagne pourra mettre sous les armes près de 14 millions, très exactement 13.800.000 des siens. Mais dès le 1er août, elle peut disposer d'une armée de première ligne qui compte 2.500.000 combattants, tandis qu'à l'arrière, les énormes ressources, que lui vaut le mécanisme très spécial de son recrutement de paix, lui permettent de préparer, avant le début de l'automne, l'entrée en scène de cinq nouveaux corps d'année. Cette armée, rompue aux manœuvres par un incessant travail de préparation, est, par surcroît, imprégnée de discipline par la pratique d'une méthode dont on a assez dit la rigueur. Cette discipline, qui semble mettre réellement entre les mains des chefs un instrument d'acier trempé, fait qu'aux yeux des Allemands, un de leurs soldats en vaut deux de France et dix de Russie.

Que dire de la confiance qu'ont en eux-mêmes les chefs de l'armée ? Ils sont les élèves de l'incomparable feld-maréchal de Moltke ; de lui ils ont reçu le dépôt de la grande doctrine, la stratégie infaillible, les tactiques irrésistibles, le secret de la victoire. Nés presque tous et élevés pour être des soldats de Sa Majesté, ils se sont exercés, depuis leurs années d'académie militaire, tous les jours et toutes les heures, à toutes les formes de la manœuvre écrasante. Le moindre petit capitaine allemand s'estime par là naïvement supérieur en science militaire au meilleur général français. Par surcroît, tandis qu'on poussait jusqu'à l'extrême l'entraînement des hommes, on s'appliquait depuis quarante ans à poursuivre le perfectionnement des moyens ; inventant peu, mais exploitant sans tarder et intensivement ce que d'autres ont inventé, l'état-major allemand n'a voulu négliger aucune des parties d'un matériel de guerre aussi **incomparable** que l'armée qui s'en servirait : artillerie lourde et artillerie légère, fusils et mitrailleuses, dirigeables et avions, tout a été porté au maximum, sans parler des armes invouables ; tandis qu'il sait la France dépourvue ou à peu près d'artillerie lourde, l'état-major allemand, par contre, possède des batteries d'obusiers de campagne, ses mortiers de campagne, ses canons longs qui, pouvant atteindre neuf, dix, quinze kilomètres, réduiront au silence, pensent-ils, assez vite nos batteries de 75. Et ses canons de 77 eux-mêmes, ses pièces légères, il les a multipliés de telle façon, que, pour 120 canons de 75 que possède chaque corps français, chaque corps allemand possède 144 canons ou obusiers légers, à côté de ses 16 pièces de gros calibre. Mais la supériorité en artillerie ne suffira pas : l'infanterie allemande a ses terribles mitrailleuses ; c'est peut-être là que sera, dès le début, l'énorme supériorité : l'armée allemande en aura plus de 50.000 de prime abord contre moins de 3.200¹ dont dispose la française. Enfin, retournant contre la France l'invention de la France, l'Allemagne s'est créé une flotte aérienne : 1500 avions en 1914, alors que la France n'en a pas 150. Et l'on compte plus encore sur les gigantesques zeppelins, dreadnoughts de l'air.

Ce n'est pas tout : chemins de fer, tous construits en vue de la défense et de l'attaque, camions par milliers préparés, auto-canons et auto-mitrailleuses, tout un matériel roulant dont on tire orgueil et assurance, tout, oui, tout, on a tout ; et une magnifique cavalerie, et une intendance qui se dit prête à subvenir à tout, et un génie qui prétend posséder le secret de la fortification, et quand il le faudra, les gaz préparés par les chimistes et le feu des *flammenwerfer*. Mais, par-dessus tout, on compte sur la force même du génie germanique : ces soldats, on leur a, des années et des années, répété que l'Allemagne était au-dessus de tout, l'Allemand plus fort que tout, les chefs plus instruits qu'aucun chef, les soldats plus exercés qu'aucun soldat, et que la terreur même du nom allemand suffira à faire tomber les armes des mains des Français énervés et des Russes démunis. Car l'immense confiance, qui, sur tant de points, est justifiée, réside surtout dans un mépris profond de tout adversaire. De quel rire insultant un général allemand accueillera la résolution de résistance du Belge, l'intervention de la **méprisable petite armée anglaise**, et plus tard l'entrée en guerre des Italiens, ces joueurs de mandoline ! Ils écraseront l'univers, si l'univers fait mine de se lever !

¹ Exactement une section de 2 pièces par bataillon — soit 3.000 — et une de 2 pièces par régiment — soit 178.

En face de ce Goliath, en fait, nous faisons, nous, les descendants des soldats de la Grande Armée, presque figure de David. Si nos moyens étaient singulièrement inférieurs, ils ne méritaient cependant pas le mépris où nous tenait l'adversaire. Depuis 1871, la France s'était refait une armée qui, jusqu'en 1900 environ, n'avait fait que progresser sous l'impulsion d'excellents chefs et au milieu de la sympathie active de la nation. Nous n'avions néanmoins pas mis à cette tâche la persévérance de notre rivale ; nous avons connu, depuis 1900, des bas et des hauts, des heures où la discipline s'était relâchée tandis que la réduction du service militaire actif et des périodes d'instruction diminuait chez les hommes la force que leur donne cette longue préparation propre à faire à tout jamais, pour tous, du métier des armes une seconde nature. Par surcroît, la France commençait à pâtir sur le terrain militaire, comme sur tant d'autres, de l'effroyable plaie qu'était la baisse de sa natalité ; les classes réduites arrivaient aux casernes. Enfin, il avait paru que, devant la hausse croissante des crédits militaires, correspondant cependant à ceux que l'Europe connaissait tout entière, notre nation commençait à réagir. Sans doute, le Parlement n'avait-il jamais refusé de gros crédits, mais il les votait maintenant avec une si évidente répugnance, qu'elle imposait parfois aux chefs de l'armée intimidés et surtout aux ministres une discrétion jusque-là inconnue et d'ailleurs regrettable. C'est ainsi que le matériel de l'armée qui, jusque vers 1900, avait été l'objet de soucis constants, commençait à accuser des lacunes qui n'échappaient point au haut commandement. Le nombre des mitrailleuses, nous venons de le dire, était parfaitement insignifiant au regard de celui des mitrailleuses allemandes ; notre fusil, réputé un instant le meilleur de l'Europe, en était devenu l'un des plus médiocres. Et ayant à choisir entre la constitution d'une artillerie lourde et la constante augmentation d'une artillerie légère — des querelles d'école par surcroît compliquant la question — nous avons délibérément sacrifié la lourde à la légère¹. La France avait, quelques années avant la guerre, aperçu clairement le péril qui résultait, et de l'amincissement de ses forces, et des lacunes de son matériel. La loi de trois ans, courageusement proposée par le ministre Barthou, courageusement votée par le Parlement, plus courageusement encore acceptée par le pays, avait repeuplé nos casernes, où déjà le passage au ministère de la Guerre d'un admirable Français, M. Millerand, avait rétabli la discipline avec la confiance. Celui-ci avait, par ailleurs, arrêté tout un programme de travaux urgents destinés à réarmer nos troupes. Mais ce vaste programme d'armement, engageant près d'un demi-milliard de dépenses, venait à peine d'être voté, le 15 juillet 1914, lorsque la guerre nous surprenait. Nous y allions démunis de ce qui devait assurer à notre adversaire une écrasante supériorité, ses mitrailleuses en avant de ses magnifiques bataillons, ses canons lourds à l'arrière de sa formidable armée. Oui, c'était bien David qui allait se heurter à Goliath.

Mais la Bible nous montre David marchant hardiment au colosse, armé de sa fronde et plus encore de son courage. Nous avons notre fronde : elle s'appelait le 75 ; cet admirable petit canon, léger et résistant, l'emportait en vitesse de tir à ce point sur le 77, que, pour trois coups de celui-ci, notre canon en tirait quinze ; c'est avec cette fronde que nous frapperons Goliath au front et le ferons une première fois chanceler. Mais sans parler — j'y reviendrai — d'un très remarquable état-major qui, les premières leçons comprises et quelques chefs médiocres écartés, devait se révéler finalement très supérieur à l'autre, nous avons sur l'ennemi, quoi qu'il en pensât, une supériorité qui allait être bientôt

¹ 272 pièces lourdes seulement en juillet 1914.

sensible, celle du moral. Quel que fût le patriotisme bruyant qui animait les soldats allemands, il ne valait point comme ressort celui dont le soldat français allait, une fois de plus, faire la preuve, avec celle d'une valeur que le monde avait trop légèrement tenue pour affaiblie. Depuis quelques années, une admirable jeunesse, réagissant contre la mentalité de vaincu, affirmait une valeur rénovée : jeunes gens destinés à tomber pour leurs idées et dont je salue ici, avec une émotion pleine d'orgueil, la chère mémoire. Mais en réalité l'âme de la nation entière restait inaltérée. Nous sommes les fils d'une race qui, entre toutes, a porté à l'extrême la vaillance, l'audace et la foi. Ce n'est pas en vain que le Français, fils du guerrier celte, du légionnaire romain et du soldat franc, a pratiqué, des siècles, la plus haute vertu militaire et ce n'est pas en quelques années que s'anéantit ni même s'affaiblit l'œuvre de quinze siècles. Ce qu'un très grand écrivain, Maurice Barrès, a appelé [les traits éternels de la France](#) demeurait. L'âme de la France restait celle des compagnons de Clovis, de Charlemagne, de Philippe Auguste, des soldats de Duguesclin, de Jeanne d'Arc, de Bayard, de Condé, de Turenne, de Villars, de Kellermann, de Hoche, de Bonaparte. On allait voir cinq ans, et le premier moment de surprise passé qui allait décontenancer la fougue de ces Celtes, ce que valait contre la force matérielle, même [incomparable](#), une force morale, plus incomparable encore. L'Allemagne avait des milliers de canons lourds, oui, et nous n'en avons pas trois cents, mais nous avons à opposer à la barbarie scientifique qui entendait nous broyer, deux mille ans de vertu, la Marseillaise et ce drapeau tricolore au-dessus duquel tant de nos soldats apercevaient encore la croix d'un labarum. Les Allemands croyaient nous réduire en une rencontre, deux au plus : après la première rencontre, qui valut comme courage dépensé, mais peut-être follement, les malheureux Crécy et les malheureux Azincourt de notre histoire, nous allions faire connaître que nous savions maintenant à ces journées de défaite faire aussitôt succéder les Bouvines, les Denain et les Valmy. Dès août 1914, le Français allait marcher sans timidité à l'ennemi, conscient que l'heure de la revanche — puisque aussi bien l'ennemi nous y provoquait — avait sonné, et avec elle l'une des plus grandes heures de notre histoire deux fois millénaire.

Cette vertu soudain ressuscitée, nous l'avions vue se révéler à l'heure où avait été jeté au pays l'ordre de mobilisation. Il s'y faut arrêter un instant, car cette heure, dont, écrit un historien de la guerre, mon ami Victor Giraud, nous garderons [notre vie durant l'auguste et presque religieux souvenir](#), s'est inscrite comme un moment magnifique dans les fastes de notre pays. Du spectacle que la nation se donna à elle-même, date cette confiance qui ne devait point, pendant cinquante-six mois, se démentir. Ce ne fut point, ainsi qu'on l'a écrit la *préface* de la guerre, ruais sa première page et j'oserai dire sa première victoire.

Depuis huit jours, le pays vivait dans une ardente, mais généreuse fièvre. La gravité croissante de la situation faisait reléguer au second plan — et je dirai même au dixième plan — ce qui, la veille, passionnait l'opinion. Un long frisson courait à travers le pays, frisson non de timidité, mais d'horreur devant le crime qu'on voyait se préparer, mais aussi d'admirable amour de la France. Nous eûmes tous, dès ces premières heures, l'impression très nette que cette France allait être très belle.

Je venais de m'installer dans mon hameau vosgien où l'on vit très serré les uns contre les autres : je vivais très près de l'âme populaire, et, dans ces maisons

que l'invasion cependant menaçait les premières — car la frontière était à deux pas —, je vis des cœurs aussi éloignés de la peur que de la jactance. Les sentiments se révélaient soudain si conformes à ceux que j'avais rêvés dans mes prévisions les plus optimistes, que j'y puisai immédiatement une confiance que rien ne devait plus ébranler. Les querelles furent en une heure oubliées (car, il en est dans le moindre village comme dans les plus grandes villes), politiques ou privées, sociales ou religieuses. Les mains se cherchaient, s'unissaient. Des hommes venaient me trouver pour me consulter sur les probabilités : *Si les Prussiens en veulent* — car là-bas on disait encore *les Prussiens* comme en 1870 —, concluaient-ils, *eh bien ! ils en auront*. Mais aucune présomption dans cette confiance : *Ce sera dur, mais pourquoi donc qu'on ne les aurait pas ? On n'est plus en 70 !* Cependant, on espérait encore, quand les chasseurs de Raon-l'Étape vinrent, pour surveiller la vallée qui aboutit au Donon, cantonner autour de ma petite maison. Le 31, nous fûmes réveillés à l'aube d'une façon magnifique et pathétique. Dans la vallée, toute scintillante et rosée sous le premier soleil, un chant splendide s'élevait, le plus beau que j'eusse jamais entendu : c'était, chantée très exactement par mille bouches à la fois, *la Sidi Brahim* : son chef en tête, le commandant Rauch, qui, droit sur son cheval, tout le premier, chantait, les fanions flottant à la brise du matin, les clairons et tambours soutenant le chant inspiré, le 21^e chasseurs marchait vers la ligne bleue des Vosges ; il marchait d'un pas élastique et comme vibrant. Et longtemps après qu'il eut passé, on entendait, répercutée par les échos de l'étroite vallée, cette belle *Sidi Brahim*, évocatrice d'un des exploits héroïques de l'arme et faisant comme éclater le cirque des monts. Dans notre hameau, secoué jusqu'aux moelles, tous les cœurs s'élançaient derrière ces enfants qui allaient à la gloire et marchaient à la mort.

Alors, très posément, mais avec un zèle dont l'ardeur se disciplinait, nos jeunes hommes gagnaient la caserne vide de Raon-l'Étape et, avant six heures, nous les voyions repasser armés et équipés, rejoignant avec une sorte de gravité allègre leurs camarades de l'*active* au fond de la vallée. Au moment où je quittais, à mon tour, pour Verdun, ma maison vosgienne, je croisai de jeunes Alsaciens arrivant de Schirmeck, tout pâles d'une grande émotion ; sans exaltation théâtrale, comme une chose dans tous les temps prévue, ces jeunes gens ralliaient la vieille mère patrie. Leur apparition complétait le spectacle de cordialité sereine qu'offraient ces heures inoubliables.

Le souvenir de notre grand Paris est présent à tous quand, dans la journée du 1^{er} août, à 4 h. 30 du soir, l'ordre de mobilisation fut affiché. Péguy écrit à son ami Lotte : *Celui qui n'a pas vu Paris hier n'a rien vu. La ville de sainte Geneviève est toujours là*. Cette belle vaillance sans fanfaronnade, cette émotion comprimée, cette communion dans l'amitié restituée, ce souci d'être calme pour en être plus fort : c'est bien ainsi que je m'étais imaginé le bon guerrier coiffant le heaume et ceignant l'épée. Quel historien pourra dans l'avenir comprendre et par conséquent peindre le caractère inspiré qu'eut notre mobilisation, le caractère inspiré qu'allait en garder notre guerre ?

Mais tandis que le guerrier — en loyal soldat qui ne suppose pas, même chez le mécréant, la lâche déloyauté — faisait face à l'ennemi, celui-ci allait essayer, d'un traître coup, de lui couper les jarrets.

L'Allemand, si supérieur qu'il se sentît par la force de ses armées, ne méprisait point assez les nôtres pour risquer de les attaquer de front. Notre frontière de l'Est était redoutable et probablement infrangible. Verdun, Toul, Épinal fermaient l'accès du pays, ne laissant à l'envahisseur qu'une trouée où s'engager, — ce qui, nos armées restant toutes dans l'Est, eût été se perdre, — la trouée de Charmes entre la place de Toul et celle d'Épinal. Nancy, en avant même de Toul, s'était sur son *Couronné* entouré de travaux. Cette cuirasse nous couvrait.

L'état-major allemand avait donc, de longue date, cherché une autre voie d'invasion. Il préparait le plus magnifique coup de Jarnac de l'histoire. Nous faisons face à l'Est : nous allions être assaillis au Nord.

Le plan était simple. C'était celui d'un énorme enveloppement. Les armées françaises seraient en effet prises entre les branches d'une gigantesque tenaille : tandis que les armées allemandes, marchant à travers la Belgique et le Luxembourg violés, pénétreraient en France par les vallées de l'Escaut, de la Sambre et de la Meuse et, profitant de l'inévitable désarroi causé par cette trahison, descendaient vers la Marne, puis vers la Seine, deux autres armées, forçant la résistance française, de ce fait affaiblie, entre Nancy et Épinal, s'engageraient dans la trouée de Charmes, en direction du plateau de Langres. Comme pour les armées de Blücher et de Schwarzenberg, cent ans avant, le rendez-vous était à Troyes. Les armées françaises seraient alors prises dans un colossal coup de filet. Le plan, inspiré des doctrines de Schlieffen, a été admirablement démontré par Gabriel Hanotaux. Il semble que l'enveloppement dût même être plus large et que, à droite même de la droite allemande, des forces dussent pousser vers Dunkerque, Calais, Boulogne, peut-être Rouen, destinées à isoler la France de l'Angleterre et à rafler le pays avec l'armée.

La condition essentielle de cette manœuvre — car la branche de droite de la tenaille était la principale — était la violation de la Belgique, garantie par de solennels serments. Elle était décidée. Le roi Albert fut sommé de livrer passage. Vous savez quelle fut sa réponse ; elle restera éternellement l'honneur du souverain qui l'a faite et de la nation qui l'a acclamée. Les Allemands passèrent outre : dans la nuit du 3 au 4 août, leurs colonnes pénétraient en Belgique par toutes les routes entre Gemmerich et Malmédy et le roi faisait appel aux puissances garantes de la neutralité violée.

C'est alors seulement que l'Angleterre se prononça. Ses hésitations, fruits d'une longue politique de demi-cécité, avaient sans doute fait illusion à l'Allemagne, puisque le chancelier Bethmann-Hollweg montrait une si grande surprise que, pour *un chiffon de papier*, la Grande-Bretagne rompît avec une puissance amie et parente. Cet étonnement étonne. Il eût fallu à l'Angleterre — quand Anvers était menacé, et Dunkerque et Boulogne — non plus une demi-cécité, mais un complet aveuglement pour ne point intervenir. Mais son intervention, si grave que fût l'événement, paraissait négligeable au regard des avantages qu'offrait la violation de la Belgique. *La nécessité ne connaît pas de loi*, déclare, dès le 4 août, Bethmann-Hollweg au Reichstag enthousiasmé.

Cet enthousiasme s'explique le crime paraissait la seule condition de la victoire et la victoire l'inéluctable conséquence du crime. La France traîtreusement attaquée succomberait en trois semaines. Qu'importait alors l'Angleterre — et sa *méprisable armée* ?

Il est certain que nous étions surpris. Notre dispositif prévu tenait entre Longwy et Belfort. A la vérité, nous ne comptions pas attendre l'ennemi. La doctrine

offensive, en honneur dans nos états-majors comme seule conforme au génie de notre race, inspirait tous nos plans. Ce serait en attaquant qu'on déconcerterait l'attaque. Même après la douloureuse expérience qui allait suivre, la doctrine, sinon l'exécution qui en fut faite, est défendable ; Foch n'en a jamais — avant comme après — professé d'autres.

Prévenant l'attaque allemande sur nos places de l'Est, nos armées devaient courir à l'assaut. Tandis qu'un de nos corps envahirait la Haute-Alsace et pointerait droit sur le Rhin, les 1^{re} et 2^e armées, sous les ordres respectifs de Dubail et de Castelnau, agiraient entre le Rhin et le cours de la Moselle — c'était notre aile droite. Ce pendant, la 5^e armée (Lanrezac) et le corps de cavalerie (Sordet) opéreraient au nord de la ligne Verdun-Metz — c'était notre aile gauche. Au centre, la 3^e armée (Ruffey) assurerait la liaison entre les deux actions, tout en menaçant Metz. La 4^e armée (Langle de Cary) restait prudemment en deuxième ligne, en état de s'engager soit au nord, soit au sud de l'armée Ruffey, suivant que la bataille se révélerait plus difficile à notre droite ou à notre gauche.

Une autre considération avait présidé à cette dernière précaution. L'hypothèse de la violation des territoires luxembourgeois et belges n'était pas, ainsi qu'on l'a dit, écartée par notre état-major. On la prévoyait simplement moins large. Que le gouvernement allemand risquât, en envahissant la Belgique entière, de jeter, avec ce loyal pays, l'Angleterre dans la lutte, on ne pouvait se l'imaginer. Tout au plus, pour faciliter le mouvement de sa droite, l'Allemagne violerait-elle, avec le Luxembourg, le territoire belge de la rive droite de la Meuse. En ce cas, l'armée Lanrezac glisserait à gauche vers le nord, face à la trouée de la Meuse et l'armée Langle de Cary s'intercalerait aussitôt entre Lanrezac et Ruffey. Dès que l'armée allemande se fut venue heurter à Liège. cette variante au dispositif primitif fut ordonnée. Et le mouvement allemand paraissant plus large qu'on ne l'avait présumé, Lanrezac prit même position sur la rive gauche de la Meuse, sa droite assurée à cheval sur le fleuve par son 1^{er} corps (Franchet d'Espérey), tandis que le corps expéditionnaire anglais était sollicité de venir prendre place à la gauche de nos armées. Langle de Cary, plus au sud, installait son armée face au Luxembourg belge et Ruffey, appuyant, de son côté, vers le nord, faisait face par sa gauche au grand-duché.

La France avait 'achevé sa mobilisation avec une promptitude, conséquence de l'ordre parfait avec lequel, grâce à un admirable concours, elle s'était accomplie. La concentration des troupes s'était faite avec la même exactitude, fruit du même zèle patriotique. Nos chemins de fer écrivaient en ces jours la plus belle page de leur histoire. D'ailleurs, tout était zèle et ardente volonté. Le pays avait accueilli la déclaration de guerre du 3 août avec une magnifique résolution. Le 4 août, la Chambre des députés, la veille encore déchirée par les âpres querelles que vous savez, avait, dans une séance mémorable, donné un exaltant spectacle d'union patriotique. Le président de la République, M. Raymond Poincaré, répondant à l'attente que, depuis sa triomphante élection, on mettait en lui et préluant au rôle qu'il devait pendant ces cinq années jouer avec un si admirable souci des nécessités nationales, donnait la note en proclamant *l'union sacrée*. Le discours du président du Conseil, M. René Viviani, digne des plus belles heures de la Convention nationale, avait, après ce message immortel, fait passer dans les moelles un frisson d'héroïsme à la 1792. Le pays en avait tressailli. Les mains s'unissaient fraternellement. *Union sacrée*, le mot était juste : il y avait quelque

chose de religieux dans l'attitude de notre peuple. Les mensonges allemands achevaient de rendre odieuse une nation qui unissait si manifestement l'imposture à la violence. Il arrivait, après le 5 août, de Belgique des nouvelles propres à surexciter l'indignation. Mais ce qui était plus fort que l'horreur pour un ennemi barbare, c'était ce pur amour de la patrie qui faisait s'unir en un pacte solennel tous les partis, toutes les classes, toutes les confessions. Nos morts — tous nos morts — revivaient en nous et les tombes s'ouvraient à l'heure où, dans un souci fortifiant, nous pensions avant tout à protéger à jamais les berceaux. L'esprit de toutes les Frances du passé revivait, parce qu'au fond il n'y avait jamais eu qu'une France. L'esprit de la Croisade et l'esprit de la Fédération, l'esprit qui avait mené nos milices à Bouvines et l'esprit qui avait conduit à Valmy les soldats de la Nation semblaient se fondre en un seul. Des libres-penseurs écoutaient avec une sympathie cordiale un Albert de Mun crier : *Dieu le veut !* mais au cri de la Croisade répondaient ceux qui, en 1792, avaient retenti à l'appel de la patrie en danger. Toute la France était debout frémissante de passion, mais aussi resplendissante d'une sereine vertu. Et ainsi était-on préparé à être à la hauteur des pires, comme des meilleures fortunes.

Quand on apprit que nos troupes étaient entrées en Alsace, y avaient enlevé Mulhouse et, lors de la seconde entrée, celle de l'admirable général Pau, étaient, Mulhouse reprise, en route pour le Rhin, ce fut un long cri de joyeuse résurrection. Il semblait déjà que le cauchemar né de 1870 s'évanouissait et que nous tenions notre revanche.

A l'heure où le général Pau semblait près d'atteindre le Rhin, nos armées de Lorraine à sa gauche étaient déjà en mouvement vers la Sarre.

Elles s'étaient ébranlées le 14 août, avec Sarrebrück comme objectif général.

Le mouvement était large. L'armée Dubail, par sa droite, franchissait les Vosges et descendait en Basse-Alsace, tandis que son corps du centre, enlevant Badonviller et Cirey, trouvait dans ces cantons, un instant occupés par l'ennemi, les traces effroyables de ses inqualifiables crimes. Par sa gauche, Dubail, se liant à Castelnuau, occupait la Haute-Sarre et s'emparait de Sarrebourg.

L'armée Castelnuau avait, de son côté, pénétré en Lorraine annexée, au sud-est de Metz, en direction de Delme et de Morhange.

C'était un champ de bataille redoutable. Le terrain marécageux — la région des étangs — franchi, on se heurterait à ces collines qui couvrent de loin la ligne Metz-Saint-Avold et où il était croyable que l'ennemi ne céderait pas facilement. Castelnuau, qui joint à un grand cœur un esprit pénétrant, devait le penser ; car, tout en exécutant l'offensive qui lui était prescrite, il avait pris la précaution de faire, cependant, presser très activement derrière lui les travaux du Grand-Couronné de Nancy. Le 18, toute la région des étangs était occupée jusqu'à l'ouest de Fenestrang. Le 19, on arrivait devant Delme et Morhange, au moment même où, maître de Sarrebourg, Dubail tentait de pousser plus avant dans la vallée de la Sarre.

Sur toute cette ligne, l'Allemand nous attendait sur d'excellentes positions, formidablement fortifiées, puissamment tenues. Or, nous courions à cette bataille avec toute la fougue de paladins et toute la bruyante audace de Celtes enthousiastes. Légitimentement enivrés d'avoir vu tomber devant eux ces poteaux-

frontières qui symbolisaient l'exécrable événement de 1871, officiers et soldats semblaient dans leur ardeur presque oublier les articles les plus élémentaires de notre admirable *Règlement des armées en campagne*, s'éclairant mal et, en bons Gaulois, ainsi que le proclamaient nos lointains aïeux, ne craignant rien sauf [que le ciel tombât sur leur tête](#). Or le ciel allait tomber sur leur tête.

Tandis que, sur la Sarre, une des divisions de Dubail, écrasée par les marmites de cette artillerie lourde dont personne n'avait prévu le formidable effet, refluit dans Sarrebourg et bientôt entraîna l'évacuation, d'ailleurs en très bon ordre, de la ville la veille occupée, l'armée Castelnau venait en partie se briser aux tranchées et fils de fer des positions de Morhange : choc terrible où se dépensa une vertu magnifique, celle notamment du 20e corps Foch. Le mérite du grand capitaine, engagé à contre-cœur dans ce guêpier, fut de ne pas s'entêter dans une action malheureuse. Dès le 20, Castelnau repliait sans aucun désordre son armée sur les positions du Grand-Couronné où il allait attendre l'Allemand et prendre sous peu sur lui une si éclatante revanche. L'armée Dubail, de son côté, retraitait sur la Meurthe. Mais derrière nos armées, les Allemands refluaient et, entre Dubail et Castelnau, l'un appuyé sur Épinal, l'autre sur Nancy, s'ouvrait cette trouée de Charmes dont notre offensive était destinée à éloigner l'ennemi et où, tenant nos armées pour paralysées, celui-ci allait tenter de s'engager.

Nous n'avions pas été plus heureux à notre centre, et nous étions plus malheureux encore à notre gauche.

Au centre, les armées Ruffey et Langle de Cary devaient, vous le savez, opérer dans la difficile région des Ardennes, sur la frontière des deux Luxembourgs. Elles allaient, de ce fait, se heurter à trois armées allemandes, celle du Kronprinz de Prusse marchant en direction générale de Longwy, celle du duc Albrecht de Wurtemberg se dirigeant sur Neufchâteau en Luxembourg et celle du général von Hausen qui, à la tête des troupes saxonnes, menaçait Givet par la trouée de la Meuse.

La bataille des Ardennes s'engagea le 22. Tout nous desservait : les positions, l'armement, le nombre ; tout, là comme ailleurs, favorisait l'ennemi, et là comme ailleurs, notre vaillance même tournait contre nous. Avec une ardeur magnifique, mais parfois téméraire, nos troupes s'engagèrent en un assaut 'qui, brisé à Neufchâteau comme à Virton, aboutissait à d'effroyables pertes. On pensait cependant reprendre, le 20, l'offensive quand l'armée Hausen, parvenant, nous le verrons, à déboucher à notre gauche, des forces sortant de Metz menacèrent notre droite. A cette dernière menace, le général en chef Joffre avait, à la vérité, trouvé la parade : Maunoury, placé à la tête d'une nouvelle petite armée, assurait au nord-est de Verdun, par une suite de brillants succès, la droite de Ruffey. Mais les événements du Nord allaient achever d'imposer de grandes résolutions, car c'est dans la vallée de la Basse-Meuse et surtout de la Sambre que se jouait l'acte principal de cette bataille des frontières, partout malheureuse.

Le général Lanrezac avait, le 19, pris position sur la Sambre : c'était un de nos chefs les plus réputés ; on attendait de lui que, refoulant les forces allemandes de Belgique dont on ignorait la formidable puissance, il donnât la main à l'armée belge attaquée. Le 12 août encore, celle-ci semblait pouvoir tenir en avant de Louvain sur la Gette. En réalité, l'énorme armée von Klück, la plus considérable

des armées allemandes, roulant vers les six divisions belges, devaient fatalement les balayer si les Alliés, anglais ou français, n'intervenaient.

Des Anglais, il ne pouvait être question. Le petit corps expéditionnaire — 80.000 hommes au plus — destiné à opérer à la gauche de notre dispositif, n'avait achevé de débarquer en France que le 15 août ; sa concentration se faisait lentement, puisqu'elle ne sera même pas prête à intervenir le 20, ainsi que Joffre y croyait pouvoir compter.

Quant à l'armée française, c'eût été l'exposer à la pire des aventures que la hasarder dans ces conditions vers Bruxelles. Le 15 août, l'armée Hausen s'était révélée à la droite de Lanrezac, en attaquant sur Dinant. Cette armée était destinée, Dinant forcé, à se détendre comme un ressort entre Lanrezac et Langle de Cary pour briser leur liaison : Joffre l'avait deviné ; il allait obstinément maintenir sur ce point — à droite de Lanrezac et à gauche de Langle de Cary — l'excellent 1er corps qui, huit jours durant, devait si admirablement remplir sa mission de flanc-garde. Mais quant à leur demander plus, c'était impossible et, si couverte qu'elle eût été par la Meuse, la droite de Lanrezac, avançant vers l'est, eût été sérieusement menacée par les Saxons de von Hansen. Par surcroît, le 17, la place de Liège, après une très belle résistance, avait succombé et l'Allemand était déjà sur Namur, où l'on ne pouvait espérer tenir aussi longtemps que dans Liège. Le flanc droit d'une armée française marchant sur Bruxelles devant être, de ce fait, très vulnérable, sa gauche n'eût été, d'autre part, assurée par rien, les Anglais n'arrivant pas. Connaissant aujourd'hui les forces dont disposaient les deux armées allemandes auxquelles on se serait heurté — un demi-million d'hommes sous les ordres de von Klück et von Bülow — sans parler des 120.000 hommes de Hausen, nous devons nous féliciter de la prudence qui nous fit, le cœur gros, résister aux appels de l'état-major belge. Marcher le 18 août sur Bruxelles eût été chercher de gaieté de cœur un Sedan en plein champ de Waterloo. On dut se contenter de lancer en direction de Bruxelles, pour montrer aux Belges des soldats français, notre corps de cavalerie.

Le 18 août, l'armée belge s'était décidée à se replier sur Anvers. Klück s'était alors ébranlé : le 20, son énorme armée défilait arrogamment à travers Bruxelles terrifié, dans un appareil tel, que les témoins en éprouvaient et en ont — je l'ai constaté depuis sur place — toujours gardé une impression formidable.

A sa gauche, la IIe armée (Bülow) s'était avancée en direction de la Sambre, tandis que Hausen renouvelait sur la Meuse, à Namur, la tentative que Franchet d'Espérey avait brisée, le 15, à Dinant.

Ceux qui virent les armées impériales en marche eurent le sentiment que rien ne leur résisterait. Jamais pareil spectacle de force n'avait été donné à l'humanité. Par ailleurs, les atrocités commises sur l'ordre des chefs répandaient une indicible terreur. C'était Attila appuyé sur tout l'appareil de la guerre ultra moderne. Or, cette masse de troupes, à marches forcées — 40 à 50 kilomètres par jour — courait vers des adversaires qui, à peine, étaient en ligne. Car Klück, en marche sur la région Tournai-Mons, avait de grandes chances de l'atteindre avant qu'un seul Anglais y eût paru, et Bülow allait se heurter à une armée française, deux fois inférieure en nombre, mal assurée sur sa gauche et surprise en flagrant délit de préparation d'offensive.

Lanrezac se rendait si bien compte des conditions défavorables où il se trouvait placé, qu'ayant reçu l'ordre de prendre, pour le 22, l'offensive, de concert avec les Anglais, il déclina l'ordre : attaquer de concert avec nos alliés impliquait qu'ils

fussent là et ils n'y seraient pas avant le 23, peut-être le 24. Contrairement à une légende qui eut cours, le général en chef n'avait pas insisté, [faisant le général Lanrezac](#), suivant les termes de la dépêche, [juge du moment où il conviendrait de commencer l'offensive](#), — ce qui était la sagesse même.

Mais la bataille que, fort prudemment, Lanrezac voulait, pour le 22, éviter, venait le chercher, en quelque sorte, le 21. Tandis qu'aiguillonné par les requêtes de Joffre, le maréchal French pressait le mouvement, tout au moins de sa cavalerie, sur Mons, les Allemands se jetaient, le 21, à midi, sur nos 3e et 10e corps légèrement en flèche.

Le champ de bataille ajoutait aux difficultés de l'heure. Tout ce bassin de Charleroi, de Namur à Mons, est, dans une vallée assez étroite, un enchevêtrement de faubourgs. Le revoyant récemment, je ne pouvais me figurer comment, à travers ce dédale de corons, de bâtiments d'usine, de pyramides de charbons, une véritable bataille avait pu se livrer. En fait, cette fameuse bataille, dite de Charleroi, ne fut qu'une série d'actions forcément assez décousues. On s'y aborda plus qu'on ne s'y empoigna.

Le bombardement de Namur en avait été le signal : Franchet d'Espérey y avait jeté, pour renforcer la garnison belge, une partie de la brigade alors commandée par un jeune chef déjà célèbre, le général Mangin. Mais, à la gauche de Franchet d'Espérey, le 10e corps était attaqué avec violence, la Sambre franchie par l'ennemi et, en dépit d'héroïques contre-attaques, les troupes du général Defforges rejetées des collines sud elles-mêmes. Le 3e corps, plus à gauche, commandé d'une main au moins... incertaine par le général Sauret, n'avait pas meilleure fortune et, rejeté de même au delà de la Sambre, échouait dans ses tentatives de réaction.

La partie déjà était compromise ; la journée du 22 ne pouvait qu'être mauvaise. Tandis que Namur, accablé d'obus, tenait difficilement, le 1er corps, échouant dans ses tentatives de reprise, subissait d'effroyables pertes et était, le soir, contraint à retraiter en combattant ; le 3e corps, de son côté, était attaqué avec un redoublement de violence ; les Allemands, débouchant du Châtelet, à l'est de Charleroi, enlevaient là encore les hauteurs sud de la rivière, que ne pouvait nous rendre une brillante, mais vaine contre-attaque, de la belle 38e division d'Afrique.

A gauche, le corps de cavalerie, fatigué par la vaine randonnée des jours précédents, n'était pas utilisé. Heureusement, le 18e corps, que Joffre venait de transporter à la gauche de Lanrezac, a pris position entre le corps de cavalerie et le 3e corps qu'il étaye. Mais un vide menaçant continue à exister à la gauche de ces belles troupes, un vide que l'armée anglaise ne semble pas pouvoir remplir avant vingt-quatre heures.

D'autre part, à droite, Namur succombait. Le 23, dans la matinée, les forts étaient occupés et la ville tombait : aussitôt l'armée Hausen tente de nouveau de forcer le passage de la Meuse aux environs de Dinant : le 1er corps vient d'en laisser la défense à de nouvelles troupes ; d'Espérey, ainsi libéré, attaque sur le flanc allemand avec succès. Mais ce succès, qui suffit à dégager le malheureux 1er corps en grand péril, ne peut avoir pour résultat que de permettre à la retraite de l'armée Lanrezac de s'opérer sans être talonnée.

Cette retraite, en effet, s'impose. Sur le front du 3e corps, de nouveaux fléchissements se sont produits et son recul entraîne celui du 18e corps, à sa gauche. Pour comble de malheur, l'armée britannique, enfin entrée en ligne, ce

23 au matin, avec une belle allégresse, dans la région de Mons, à notre gauche, semble, au bout de quelques heures et après un engagement meurtrier avec les troupes de Klück, assez décontenancée. Douglas Haig, qui commande le 1er corps, paraît cependant résolu le soir à reprendre le lendemain le combat. Mais dans la nuit du 23 au 24, French, qui se tient légitimement pour menacé à sa gauche par un mouvement de Klück sur Tournai et qui, à sa droite, voit les troupes françaises se replier, rompt brusquement le combat et signifie au grand quartier français — et à Lanrezac qui sollicite son appui qu'il va retraiter sur la ligne Maubeuge-Valenciennes.

Cette résolution enlève au général Lanrezac sa dernière possibilité de reprendre l'offensive. Par ailleurs, à la droite de Lanrezac, la 4e armée française reflue, en très bon ordre et tout en maintenant l'ennemi, vers la Meuse que les Allemands vont franchir derrière elle.

L'ordre de retraite est en conséquence envoyé à Lanrezac, tandis que déjà le mouvement très prononcé de repli des Anglais a commencé. Ce repli découvre les villes du Pas-de-Calais ; heureusement, Joffre y a paré par la constitution, sous les ordres du général d'Amade, d'un groupe de divisions territoriales, destiné à faire barrage, le cas échéant, de Maubeuge à Dunkerque, et qui effectivement va, de ce côté, empêcher le mouvement d'enveloppement allemand de prendre toute l'ampleur prévue.

Lanrezac, quand l'ordre du grand quartier lui parvient le 24, a déjà ordonné la retraite. Son mérite est de l'avoir ordonnée à l'heure où, après des combats qui ont été aussi meurtriers pour l'adversaire que pour nous, celui-ci était immédiatement incapable de nous accrocher ni même de nous talonner. Le commandant de la 5e armée, tout en donnant l'ordre de retraite, manifestait encore l'intention de reprendre l'offensive, mais, à sa gauche, l'armée britannique se repliait avec des intentions tout autres. Attaquée dans son repli du 24, elle avait subi de très grosses pertes ; son chef la déclarait, en conséquence, pour d'assez longs jours, incapable de combattre, et, désireuse avant tout d'éviter le contact de l'ennemi, elle gagnait, après la ligne Maubeuge-Valenciennes, la ligne le Cateau-Cambrai, mais avec l'intention annoncée d'atteindre la ligne Busigny-le Catelet, ce qui l'amenait déjà dans la région picarde. Dans ces conditions, Lanrezac ne pouvait plus songer un instant à reprendre l'offensive.

En fait, une grande résolution s'imposait. Il était clair que, justifiée ou non dans son principe, notre offensive avait échoué des Vosges à la Sambre, la *Bataille des frontières* était perdue. Nous nous étions partout heurtés à des troupes très supérieures et surtout à des moyens contre lesquels se devait briser la vaillance généreuse, mais parfois inconsidérée de nos troupes.

Celles-ci, à la vérité, — circonstance qui pouvait, qui allait tout sauver, — si elles sortaient de ces combats malheureux matériellement entamées, gardaient un moral auquel, le soir du 24, tous les rapports rendaient un éclatant hommage. Nous verrons que dans cette journée même du 24, Castelnau, faisant front sur le Couronné de Nancy, engageait contre l'adversaire une nouvelle bataille qui allait, avec l'appui de l'armée Dubail, tourner, après trois jours, en victoire. Ce que Castelnau et Dubail, à notre droite, obtiendront, ces 24, 25, 26, 27 août, de leurs soldats, un Lanrezac, un Langle de Cary, un Ruffey l'eussent sans doute obtenu

des leurs. Mais aucun n'avait sous les pieds un *Couronné de Nancy* ; il eût été téméraire d'engager immédiatement, avec des troupes éprouvées, une nouvelle action sur de médiocres positions. La Bataille des frontières était perdue, la grande partie ne l'était pas. Elle pouvait être regagnée, si, du général en chef au plus petit soldat, pas un instant, on ne désespérait de la regagner Or, général en chef et petit soldat étaient à cette heure parfaitement d'accord sur ce point ; suivant l'expression de Joseph Bédier, dans l'admirable livre qu'il vient de consacrer à *l'Effort français, on s'avouait manœuvré, battu non*, — et tout était là.

De fait, la bataille des frontières n'était pas terminée que, dans l'esprit du grand chef, s'élaborait — le mot ne s'est jamais mieux appliqué qu'à l'esprit d'un Joffre — le plan d'une autre bataille. Car c'est du soir de Charleroi que Joffre conçoit le plan d'où va sortir la victoire de la Marne.

Le 25, part du Grand Quartier l'ordre de retraite générale : *La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée, y lit-on, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer à notre gauche, par la jonction des 4^e et 5^e armées, de l'armée anglaise et de forces nouvelles prélevées sur la région de l'Est, une masse capable de reprendre l'offensive, pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts ennemis.*

Oui, la bataille de la Marne, nous le verrons du reste, tient déjà presque tout entière dans cet ordre du 25 août. Ses éléments primordiaux s'y trouvent : la liaison des 4^e et 5^e armées qu'assurera un jour l'armée Foch, l'armée des Marais de Saint-Gond, et la constitution, sur le flanc de Klück, de ces *forces nouvelles* qui seront l'armée Maunoury, l'armée de l'Ourcq. Cet ordre de retraite est *beaucoup moins la liquidation d'une défaite que la préparation d'une victoire* et c'est pourquoi j'ai entendu arrêter ce premier chapitre à cette date du 25 août. Ce qu'on appelle maintenant la manœuvre de la Marne date de ce 25 août : les événements de septembre en découleront ; on ne pourrait, sans commettre un contre-sens historique, séparer de la bataille la retraite qui la prépara, pas plus qu'on ne peut séparer de la Marne les victoires de l'Est qui la rendirent possible.

C'est cet ensemble d'événements que je retracerai plus loin. Je dirai tout d'abord ce qu'était l'homme qui dirigea la manœuvre et comment nous sauvèrent les qualités de Joffre. Il venait d'en affirmer une : ce froid bon sens qui jamais, désormais, ne se démentira. On avait peut-être, en prenant l'offensive sur toute la ligne et sans être instruit de la répartition des forces ennemies, commis une imprudence qu'avaient aggravée l'incapacité de certains chefs et la vaillante témérité de certaines troupes. Je dis : *peut-être*, car la question reste soumise à la controverse ; et, l'ayant abordée sans idée préconçue, un Gabriel Hanotaux l'a résolue, en dernière analyse, par l'approbation. Parlant de l'offensive d'août, il écrit : *Son principal défaut* — qui ne dépendait pas de la volonté des chefs — fut qu'ayant été improvisée, il lui manqua certaines préparations. Si elle eût réussi, le sort de la guerre eût été décidée et la France n'eût pas souffert. Même ayant échoué, en partie du moins, elle prépara le succès du lendemain. Sans l'offensive de la vingtaine d'août, la bataille de la Marne eût sans doute tourné différemment. Joseph Bédier, moins suspect encore de *militarisme* excessif, pose la question sur un autre terrain : *Aujourd'hui que chacun voit à plein le plan de l'Allemagne, grandiose puisqu'il a failli réussir, absurde puisqu'il a échoué, en tout cas criminel, chacun voit aussi qu'il n'eût été du pouvoir d'aucun chef militaire, quelque génie qu'on lui suppose, d'y remédier, et que notre plan de concentration, fondé sur le respect des traités, étant ce qu'il était, le plan de*

concentration ennemi fondé sur le mépris de la foi jurée, étant ce qu'il était, la *bataille de Charleroi ne pouvait être que ce qu'elle fut*. Je m'en tiendrais volontiers à ce jugement qui, sans chercher à épiloguer, critiquer et débattre, s'illumine du plus clair bon sens. Il est probable que si, au lieu de courir à l'ennemi, nous l'avions attendu dans le bassin' parisien, des critiques aussi âpres seraient à l'heure présente formulées — et probablement par les mêmes gens.

Joffre — pour l'heure — ne *rationnait* pas. Il constatait et concluait. On savait bien, parbleu, dès les premières heures de la guerre, que nous avions affaire à un ennemi redoutable. A le tâter — ce qui avait été nécessaire pour le connaître — il s'était trouvé plus redoutable. Pas un instant on n'en conclut qu'il était invincible. Seulement, pour le vaincre, il fallait réengager la bataille dans d'autres conditions et sur un autre terrain. Les conditions réunies, le terrain se trouverait. Les armées de l'Est tenant bon, notre flanc serait gardé ; dès lors, la retraite, si elle se faisait avec ordre, permettrait de créer ce dispositif. Quand il existerait, on se retournerait et on recevrait l'ennemi.

Pour concevoir un tel plan avec cette belle assurance, il fallait, à la vérité, avoir dans la vertu du soldat une foi bien ferme. Joffre il a bien voulu, en une heure émouvante, s'en exprimer devant moi — avait cette foi, imperturbable, inébranlable. Et il avait raison. A cette heure, un officier¹ écrivait sur ses tablettes : *Demain, c'est la mort, je l'accepte. Demain, c'est la déroute, je l'accepte...* Mais d'autres aurores se lèveront. Si je ne suis plus là, mes frères les verront. D'autres batailles suivront ; mes frères y triompheront. D'autres jours viendront et aux cris d'angoisse succéderont des cris de joie. Reste debout, soldat obscur. Nul ne connaît ta souffrance ; ton sacrifice demeurera ignoré. Réjouis-toi. Ta souffrance est plus pure, ton sacrifice plus noble. Fais ton devoir et espère. Espère de toutes tes forces, espère éperdument, et réjouis-toi, Français qui va mourir. Ceux-là seuls sont vaincus qui ont désespéré de leur patrie.

Sur le chemin de la victoire où nous nous étions élancés avec une sorte d'allégresse, nous étions, dès la première étape et après ce premier choc, durement refoulés. Mais nous savions qu'un jour, — proche ou lointain, — nous referions cette étape, parce que *ceux-là seuls sont vaincus qui ont désespéré de leur patrie*.

Derrière les armées françaises en retraite, les masses allemandes emportées par une joie frénétique couraient, mais au-dessus de leurs rangs ce n'était pas la Victoire ailée qui éclairait leur route, c'était la Némésis antique — la déesse des grandes revanches — qui, de sa terrible main, les poussait, dans le concert de leurs cris de triomphe, vers leur première et irréparable défaite.

¹ Mon héroïque ami Robert Dubarie, ancien député de l'Isère, lieutenant de chasseurs alpins, tombé depuis glorieusement à l'ennemi.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA VICTOIRE DE LA MARNE

La bataille des frontières avait été perdue. Notre offensive, à laquelle la violation par les Allemands de la Belgique avait donné un caractère un peu hasardeux, s'était en outre brisée contre des forces et des moyens supérieurs. Si la Haute-Alsace restait en partie occupée, par contre, nous avons dû, dans l'Est, rétrograder sur la Meurthe et le Grand-Couronné de Nancy. Repoussé également dans la région des Ardennes, notre assaut aboutissait à la retraite sur la Meuse, entre Verdun et Givet, de nos 3^e et 4^e armées. Dans la région de Sambre et Meuse enfin, les armées alliées — 5^e armée française et armée britannique — avaient dû céder devant la poussée des énormes masses que l'état-major allemand avait portées en Belgique. Dès le 25 au matin, les troupes du général Lanrezac, s'étant d'ailleurs décrochées assez habilement, se dérobaient au contact ennemi. Celles du maréchal French, accentuant ce mouvement de retraite, s'étaient reportées en arrière sur le front Maubeuge-Valenciennes et accentuaient bientôt leur retraite.

Il était maintenant avéré que la grosse masse des forces allemandes se trouvait à notre gauche. Essayer de leur tenir tête, maintenant que leur formidable supériorité s'était révélée, eût été pure folie. Il ne fallait réengager la bataille que lorsque, par une série de mesures, l'équilibre des forces aurait été rétabli sur notre gauche.

En attendant, la situation était extrêmement angoissante. J'ai dit quel était le plan allemand et comment nos armées devaient être prises entre les branches d'une énorme tenaille : les armées allemandes de gauche, celles de Heeringen et du prince Ruprecht de Bavière, forçant la trouée de Charmes, s'avanceraient vers Troyes, et les armées de droite, nous ayant bousculés, essaieraient de nous envelopper. Tandis qu'à l'extrême droite, la première armée von Klück, couvrant de sa masse — 250.000 hommes — le flanc de l'armée Bülow, s'avancerait vers la vallée de la Seine par un énorme arc de cercle et, ce faisant, rabattrait vers le sud-est les forces alliées qui lui étaient opposées, trois autres armées, celle de Bülow — aussi forte que celle de Klück — passant par Maubeuge, la Fère, Soissons et Château-Thierry, celle de Hausen, passant par Rocroy, Mézières, Rethel, Reims, Épernay, celle du duc Albrecht de Wurtemberg, passant par Montmédy, Grandpré, Sainte-Menehould, repousseraient nos armées vers la Haute-Seine. Entre ces deux groupes, le kronprinz de Prusse contournerait Verdun et, masquant la place, descendrait par la vallée de l'Aire sur la région, de Bar-le-Duc, en direction de Neufchâteau et de Troyes.

C'était, magnifié à l'échelle de la puissance allemande, le plan des alliés en 1814. Napoléon n'avait pu alors briser l'étreinte ; à plus forte raison arriverait-on, en peu de semaines, à réduire les armées **affaiblies et démoralisées** de ce général

Joffre qui, au sens de l'état-major allemand, n'était, au regard des généraux de Sa Majesté, qu'un caporal.

Ce Joffre dont on affectait de ne point retenir le nom prenait, cependant, les mesures les plus propres à faire échouer ce plan redoutable et mirifique.

Je n'ai pas à le présenter en pied, *notre* Joffre. M. Millerand l'a, dans une conférence célèbre, peint de main de maître et en parfaite connaissance de cause.

Ce fils des Pyrénées, c'est un Méridional refroidi, l'espèce d'adversaire la plus dangereuse pour un ennemi au cerveau duquel montent déjà les fumées de l'orgueil satisfait. Car s'il garde de son terroir cet esprit clair que les Latins ont passé à leurs descendants, il échappe par ailleurs aux **emballements** qui ont souvent caractérisé le génie méridional. Tout au contraire, c'est un froid. Napoléon a écrit que la première qualité d'un chef est **la tête froide**. Je ne sais s'il a jamais rencontré, parmi ses lieutenants, une tête aussi froide que celle de Joseph Joffre.

Tête froide, parce que tempérament extraordinairement équilibré. Un bon sens rassis, un cerveau plus porté au raisonnement qu'à l'imagination, une rare puissance d'attention, d'audition, de réflexion, de déduction, une certaine froideur d'âme qui le fait échapper aux attendrissements, un jugement simplificateur qui ne s'embarrasse point et va à l'essentiel, une tranquille opiniâtreté dans un dessin mûri ; un cœur sans tempête, sinon incapable de violence — car il sait donner, à l'heure voulue, des coups de poing sur la table — et, à égale dose, l'art d'écouter et celui de décider, voilà, je crois, à peu près l'image que l'histoire devra se faire du vainqueur de la Marne. Ajoutez-y un regard clair, qui révèle un esprit qui ne s'est jamais encombré, sous la terrible arcade sourcilière où tient une volonté de fer. Ajoutez-y aussi un bon estomac, grand élément de santé physique et, par conséquent, de santé morale, puisque le peuple dit d'un homme qu'aucun choc n'ébranle : **Il en a, de l'estomac**. Joffre qui, avec toute la France, vient de recevoir le plus effroyable coup, a **de l'estomac**.

Le 25 août, Joffre est dominé par une seule pensée : le salut des armées qui lui sont confiées. Si elles tardent un seul jour à retraiter, elles seront derechef accrochées et peut-être détruites. Car, pour des jours, peut-être des semaines, les causes qui ont amené notre défaite subsisteront. Le plus grand génie ne saurait en un jour y parer ; car rien ne peut — le 25 août — empêcher que French et Lanrezac n'ayant pas 300.000 hommes, Klück et Bülow en aient 520.000 et, à leur rescousse, Hausen 120.000. Et pas plus, il n'est possible de présenter à la ruée d'armées allemandes liées entre elles par un dispositif rigoureux, un dispositif tout pareil ; car après un choc si terrible, les armées qui l'ont reçu ne peuvent se donner la main avec autant de solidité que les armées qui l'ont infligé.

Un dispositif nouveau : ce fut la seule pensée. Et nous entrons ici déjà en pleine préparation de la bataille de la Marne.

Dispositif nouveau, qu'est-ce à dire ? Ceci :

Il y a, entre nos armées de gauche et les armées de droite allemandes qui leur sont opposées, une disproportion formidable. Le problème est de développer et

par conséquent de grossir nos armées de gauche de telle façon que, non seulement une seconde rencontre se fasse entre forces égales, mais, bien plus, que la manœuvre enveloppante de l'ennemi, conjurée, se trouve être, à un moment donné, manœuvre enveloppée et que le mouvement tournant des Allemands puisse être tourné. C'est le premier point.

Le second est celui-ci. On peut échapper à l'enveloppement, mais être percé par une irruption hardie sur un front mal lié. Il faut, tout en grossissant la gauche, fortifier le centre. Car cette retraite pivotante, d'une amplitude de front sans précédent dans l'histoire, peut avoir pour résultat de distendre les armées et peut-être de les séparer. Il faut transporter au centre et à la gauche des forces nouvelles, et donc en gagner le temps.

Où prendre ces forces nouvelles ? Là où à la rigueur elles peuvent être enlevées : aux armées de droite.

Le 24, Joffre sait que Castelnau et Dubail sont en mesure de résister aux attaques des armées de gauche allemandes. Du moins, il l'espère. Ils ont, en face d'eux, des forces relativement moins considérables que nos armées de gauche. Des corps d'armée seront donc prélevés sur nos forces de l'Est et transportés au centre pour le fortifier, à la gauche pour la développer.

La retraite, protégée sur son flanc droit par les armées de l'Est, pivotera sur Verdun et, cependant, ces forces nouvelles courront derrière le front en retraite, par des voies rapides, de la droite à la gauche.

Quand les forces de gauche auront été assez grossies et placées de telle façon, qu'échappant à l'enveloppement, on pourra à son tour tenter d'envelopper, et que, par ailleurs, les armées du centre seront bien assurées de leur liaison, on se retournera et on livrera bataille.

Joffre espère — ce 25 août — qu'on pourra peut-être, après trois ou quatre jours de retraite, s'adosser à ce cirque de positions qui constituent le boulevard extérieur de l'Ile-de-France.

La guerre nous a rendu familière cette partie de notre pays. Je n'entrerai donc point en une description détaillée de ce bassin parisien où notre première défaite transférait le théâtre des opérations — pour de si longues années.

Chacun sait que le bassin parisien est une sorte d'hémicycle, — l'ancien golfe dont la Seine, de la mer à Paris, puis la Marne, tracent en quelque sorte la ligne centrale. Cet hémicycle est constitué, pour sa partie nord-est, par les plateaux entre Somme et Seine, par le massif de Roye-Lassigny et, après la coupure de l'Oise, le massif de Saint-Gobain, les plateaux de l'Aisne, puis, après la coupure de l'Aisne, la montagne de Reims, le massif argonnais. Si, lorsque les armées en retraite auront atteint ce rempart naturel de Paris, elles se trouvent, d'autre part, dans les conditions voulues, c'est sur ces positions qu'on livrera bataille. Sinon, il faudra retraiter encore, retraiter résolument et ne pas risquer, en sacrifiant au désir de couvrir Paris de loin, de perdre plus sûrement, avec des armées mal renforcées ou mal liées, Paris et toute la France.

L'ordre du 25 août est issu de ces réflexions et de ces conclusions. J'en ai cité la partie essentielle et fait remarquer, après tant d'autres, que les conditions primordiales qui permettront à nos armées d'emporter la victoire de la Marne, s'y trouvant clairement indiquées, suivant l'expression dont je me suis déjà servi, il s'agit moins de la liquidation d'une défaite que de la préparation d'une victoire : **Les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer à notre**

gauche, par la jonction des 4e, 5e armées, l'armée britannique et de forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est, une masse capable de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts ennemis. L'ordre ajoutait : Dans son mouvement de repli, chacune des 3e, 4e et 5e armées tiendra compte des mouvements des armées voisines avec lesquelles elle devra rester en liaison. Le mouvement sera couvert par des arrière-gardes laissées sur les coupures favorables de terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter, par des contre-attaques courtes et violentes, dont l'élément principal sera l'artillerie, la marche de l'ennemi ou tout au moins la retarder.

La dernière partie de l'ordre indiquait la ligne sur laquelle — peut-être — pourrait se reprendre l'offensive — celle que tout à l'heure j'indiquais. En somme, d'une main sans défaillance, Joffre saisissait ses armées, les amenait sur une ligne de combat qui serait celle-là ou, si les conditions n'étaient pas réunies, sur une autre. C'était, si j'ose dire, un transfert de bataille.

La condition primordiale était que les armées de l'Est, tenant l'ennemi en respect, protégeassent le pivot. Elles se couvraient de Nancy à Belfort. Mais nous savons que notre cuirasse avait un *défaut* : la trouée de Charmes. La trouverait-il défendue, que l'état-major allemand se croit de force, en emportant le Grand-Couronné, à faire tomber un des piliers de cette défense. Subsidièrement, l'empereur Guillaume caresse l'espoir d'une entrée sensationnelle dans la ville aux portes d'or, entre des cuirassiers d'argent : notre Nancy — Athènes des Marches de l'Est — plus qu'aucune proie tente le barbare.

Sur le Grand-Couronné, Castelnau s'est établi ; c'est, à cette heure, le bon soldat qui monte la garde aux avant-postes de la France. Le bon soldat ! Le grand soldat C'est un chevalier chrétien doublé d'un chef de guerre très moderne. En lui revivent toutes les vertus des ancêtres : l'âme de la Croisade avec la belle gentilhommerie d'un soldat de Fontenoy ; il a la foi en *ce Dieu qui aime les Francs*, la foi en cette Patrie qui toujours a *fait les gestes de Dieu* ; mais, servies par une rare finesse de Gascon, ses facultés se sont appliquées, depuis quarante-quatre ans, à préparer, par l'étude de l'art militaire, la guerre de revanche que le jeune officier de 1870 a, tant d'années, appelée de ses vœux. Grand chef dans toute l'acception du mot, de la noblesse du cœur à la rigueur de la conscience, de l'élévation de la pensée au souci des détails, de la science acquise à l'art exercé.

Il s'est *calé* sur son *Grand-Couronné*. Il y attend l'ennemi. Mais c'est un stratège : il sait bien qu'attendre l'attaque n'est pas le rôle d'un homme de guerre. Le Grand-Couronné, ce cirque de collines qui domine notre Lorraine, qu'est-ce ? Un beau bastion de la défense française, oui ; mais aussi un bel observatoire d'où l'œil vif du chef guette tous les mouvements de l'ennemi pour en saisir la faute et l'exploiter.

Pour l'heure, celui-ci ne vise qu'à la trouée de Charmes. Les forces allemandes, tout d'abord, glissent donc vers le sud.

C'est que Dubail — avec sa Ire armée — n'a pas cédé le passage. C'est un soldat de race, resté étonnamment jeune, vigoureux, ardent, qui entend bien, lui aussi,

s'il n'a pu forcer la porte de l'Allemagne, tenir fermée celle de la France. S'étant replié de la région du Donon sur la Meurthe, il y' dispute si âprement le passage à Heeringen — notamment à la Chipotte — que celui-ci est forcé de marquer le pas. Ruprecht de Bavière lui envoie des renforts. Le 24, deux corps d'armée bavarois défilent devant le Couronné, prêtant le flanc.

Castelnau fait attaquer le 24 ; le 25, il déchaîne tous ses corps : **En avant, partout, à fond**, télégraphie-t-il de Saint-Nicolas. Et voici que, bousculées, les colonnes bavaroises plient et se rompent ; Foch, avec son 20^e corps, a, par surcroît, été jeté sur les derrières de ces colonnes ; le prince Ruprecht est menacé d'un désastre ; il se replie. Et Dubail ayant continué, cependant, à tenir bon, repoussé les assauts et infligé à l'assaillant de lourdes pertes, la trouée de Charmes reste fermée. Ainsi est brisée une branche de la fameuse tenaille que, sous l'inspiration de Schlieffen, l'état-major allemand entendait avoir forgée ; et, tout à l'heure, Joffre tordra l'autre branche. Castelnau et Dubail, en attendant, ont, du côté de l'Est, figé l'invasion.

L'ennemi ne s'y peut résigner ; n'ayant pu forcer la porte, il va essayer d'en jeter bas un des piliers ; c'est, du 28 août au 12 septembre, l'assaut furieux donné au Couronné. Castelnau a crié à ses troupes : **Tenir jusqu'à la mort, mais barrer à l'ennemi la route de Lunéville à Nancy**. Et on assiste aux magnifiques combats qui mériteraient à eux seuls une conférence entière. On y verrait le grand soldat de France, debout, au milieu de ses superbes troupes, en face de cet empereur qui attend, au milieu de ses cuirassiers blancs, l'heure d'entrer sur la place Stanislas et qui blêmit qu'on le fasse attendre et qui finit par s'en retourner, parce que la foi française a, pour la première fois, brisé la force allemande.

Belle victoire, dont le lendemain sera plus beau encore, puisque, en couvrant la retraite, elle rend possible la victoire de la Marne.

La retraite pivotante s'exécutait en effet sous ce couvert.

Il fallait, pour qu'elle s'accomplît avec méthode et ordre, que le pivot tînt bon. Sarrail le tenait et, à sa gauche, Langle de Cary ne devait retraiter que lentement ; en fait, il faisait, deux jours, front sur la Meuse, et repoussant l'Allemand à chaque rencontre, demandait à rester sur place. C'était l'humeur de toute son armée. Joffre s'en accommodait. **Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous restiez sur la Meuse aujourd'hui**, écrivait-il encore à Langle de Cary, **pour affirmer votre succès**. Mais il fallait que, plus fortes de ce succès, les armées de droite commençassent, dès le lendemain, leur retraite. Elles la commençaient, et Joffre, pour qu'elle se poursuivît en liaison étroite avec l'armée Lanrezac, assurait entre celui-ci et Langle de Cary une forte liaison ; Foch, appelé au grand quartier, recevait une petite armée qui assurerait la soudure. Pour tous, la consigne reste de retraiter, mais **en combattant pied à pied, jusqu'à ce que l'usure de l'adversaire ou la diminution de ses moyens d'action nous donne la possibilité de reprendre l'offensive**.

On combat, on contient l'ennemi, on le fatigue, on l'use. Puis on se rabat sur le sud-ouest, sur la Champagne. Sarrail, qui est encore le 31 au nord de Verdun, ne lâche pas la ville, se contentant d'étirer lentement son armée vers le sud, sur le flanc du Kronprinz — et le guettant.

A notre gauche, les armées Lanrezac et French, constituant l'aile marchante, étaient naturellement contraintes de retraiter plus rapidement. French, que les pertes subies par son armée alarmait, se dérobait si vite qu'il en résultait chez Joffre quelque inquiétude. Heureusement, notre corps de cavalerie, qui jouait en cette retraite un rôle que ses précédentes fatigues rendaient méritoire, couvrait le flanc britannique que Klück ne cessait de déborder, méritant l'hommage que lui rendait, en toutes circonstances, la loyauté britannique. Dans les environs d'Amiens, se constituaient d'ailleurs ces [nouvelles forces](#) qu'annonçait l'ordre du 25 août : la 6e armée Maunoury. On avait rappelé de Woëvre ce grand soldat qui, nous l'avons vu, venait de s'illustrer par sa victoire d'Étain, et il avait reçu, dès le 27, mission de couvrir éventuellement le front anglais. En réalité, dès ce jour, son armée était destinée à l'attaque de flanc prévue ; si elle ne pouvait se faire à Amiens, elle se ferait plus bas. On sait déjà où elle se devait exécuter et avec quel succès.

Mais la rapidité avec laquelle la retraite anglaise s'opérait déconcertait un peu les plans. Maunoury en était encore à constituer sa petite armée, que déjà French le dépassait. Celui-ci découvrait par ailleurs ainsi Lanrezac, qui en montrait de l'humeur. Il était de fait que, dans ces conditions, on ne pourrait s'arrêter sur la ligne primitivement prévue. La cavalerie de Klück, pressant vivement les Anglais, ceux-ci ne montraient aucune intention de faire front. Le général Maunoury essayait seul à Proyart le choc de Klück, qu'il recevait d'ailleurs avec vigueur le 29 août, tandis que Lanrezac, arrêté par un ordre de Joffre, dans la région de Guise et déployant là ses talents de grand soldat, attaquait violemment l'armée Bülow, la rejetait au delà de l'Oise, et ne reprenait sa marche en arrière que les Anglais, de ce fait, soulagés de la pression qui s'exerçait sur eux. Maunoury, de son côté, retraitait, mais en gardant sur nos alliés le retard d'une journée, ce qui le rendait toujours prêt à attaquer le flanc Klück, au cas où celui-ci en donnerait l'occasion. Il allait la fournir.

Le 31 août, à 11 h. 30, un capitaine de la division provisoire de cavalerie¹, à la tête d'une reconnaissance au nord-ouest de la région de Compiègne, le capitaine Lepic, s'aperçut avec surprise que les énormes colonnes de Klück qui, jusque-là, marchaient en apparence droit sur Paris, au lieu de prendre la route d'Estrées-Saint-Denis qui, par Senlis, s'y achemine directement, s'engageaient sur la route qui, passant par Compiègne, s'oriente au sud-est, vers Meaux. Ce qu'il constatait là et allait, le premier, signaler, c'était un événement capital : Klück, inopinément, infléchissait sa marche et, s'écartant de Paris, courait à la Marne.

Le général von Klück est un bouillant cavalier : âme ardente et caractère fougueux, il était tenu par ailleurs pour un des meilleurs stratèges de l'armée allemande, il en concevait un grand orgueil et une grande ambition. Ce Prussien, que nous verrons se rebeller presque en pleine bataille contre les ordres du sacro-saint grand quartier impérial, jugeait depuis des jours que celui-ci comprenait mal la situation, parce que, au fond, il ne trouvait point à la hauteur de ses capacités la tâche qui lui était personnellement assignée.

¹ Cette [division provisoire](#) avait été depuis trois jours formée avec le tiers le moins fatigué des trois divisions du corps de cavalerie Sordet.

Le grand quartier impérial, en effet, destinait simplement l'armée Klück, au moins pour quelques jours, à un rôle de flanc-garde. Les trois armées agissantes devaient être celles de Bülow, de Hausen et de Wurtemberg. Ce ne sont point là hypothèses. La bataille allemande de la Marne nous a toujours été parfaitement connue on sait peut-être que, les radios échangées en cours de bataille par les chefs allemands ayant été par nous interceptés et le chiffre ayant été ultérieurement pénétré, on a pu se rendre compte des plans et, sentiments du haut commandement allemand pendant cette crise. Rien de plus passionnant que ce paquet de dépêches.

L'offensive devait donc être prise, à l'exclusion de Klück, par les IIe, IIIe et IVe armées allemandes ; ce seraient celles-ci qui avanceraient hardiment sur la Marne, sur l'Aube, sur la Haute-Seine. La Ire armée sur leur flanc droit devrait simplement les couvrir du côté de Paris. Son corps de cavalerie, commandé par von der Marwitz, se présenterait devant Paris au nord et à l'est, voire à l'ouest, et détruirait les voies qui y aboutissent. Klück lui-même marquerait le pas de façon à se laisser dépasser par Bülow, à sa gauche, d'une journée de marche. Il a récemment prétendu qu'une autre mission lui était assignée, celle non seulement d'investir Paris, mais de s'en saisir. L'état-major impérial était, dit-il, [hypnotisé par l'entrée à Paris](#) ; on la tenait pour si assurée qu'un drapeau de 20 mètres de large était déjà préparé pour cimer la tour Eiffel ; il ajoute que s'il se fût prêté à cette extravagante plaisanterie, [il eût eu huit jours après une armée française sur le dos et ses communications coupées](#). Ce qui est fort exact.

Klück, je le répète, estimait médiocre le rôle de comparse qui lui était attribué dans la grande bataille. Négligeant Paris, il entendait engager, lui seul, cette bataille par un coup qui, par son audace, dépasserait les prévisions les plus hardies du haut commandement. Son armée était la seule à peu près intacte. Ayant facilement balayé les Anglais à Mons, et les voyant se dérober sans cesse à ses coups, il en concevait un redoublement de mépris profond — et bien prématuré — pour cette [négligeable petite armée](#) ; il semble bien qu'il ait réellement ignoré la présence de la solide petite armée Maunoury qui, grossissant tous les jours, attendait pour l'attaquer qu'il prêtât le flanc. Il ne voyait que le vide creusé devant lui par la retraite des Anglais : ce vide l'attirait ; se précipitant dans ce trou, il se rabattait alors sur la gauche découverte de la 5e armée française ; c'est lui qui, tournant cette armée et l'attaquant par derrière, la jetterait pantelante et déjà décimée dans les bras de Bülow. Ainsi serait-il le vainqueur de la Marne.

Ses divisions de cavalerie, détachées vers Paris pour satisfaire aux vœux du haut commandement, se heurtent à notre valeureuse division provisoire de cavalerie au sud-ouest de Compiègne. Klück saisira presque avec joie ce prétexte pour entraîner Marwitz lui-même avec lui et, au lieu de le jeter sur Paris, le lancer, suivant les termes de son ordre, [en direction de Provins](#). Marwitz, autre cavalier aventureux, enchanté d'une si belle mission, n'était pas homme à s'y dérober.

A la vérité, Klück et Marwitz participaient à la frénésie qui, depuis le soir de Charleroi, avait grisé, jusqu'à l'obnubiler, le cerveau de tous les Allemands. [Des faits acquis, des suites entrevues](#), écrit Gabriel Hanotaux, [une fumée d'orgueil s'élevait qui, du cœur gonflé, gagna jusqu'à l'intelligence](#). L'armée Klück surtout, qui n'avait point connu les âpres combats que Bülow avait dû soutenir à Charleroi, puis à Guise, délirait : [Quels sentiments nous prenaient l'âme](#), écrit, le 28, un des officiers de cette armée, [quand, à la clarté de la lune et des feux de bivouac, toutes les musiques militaires entonnaient l'hymne de reconnaissance](#),

répété par plusieurs milliers de voix ! C'était une joie, une ivresse générale et quand, le lendemain, on se remit en marche, *nous croyions déjà que nous pourrions fêter Sedan à Paris*. Tous le croyaient. J'ai vu cent lettres et carnets où se retrouvent tous les jours, du 28 août au 4 septembre, les mêmes phrases : Nous marchons directement sur Paris !

Nous ne sommes plus qu'à 80, qu'à 40 kilomètres de Paris. — De source digne de foi, on nous dit qu'au plus tard, dans huit jours, tout sera terminé.

Nos départements du Nord-Est voyaient, terri fiés, passer cette énorme horde, formidable et enivrée, se délassant, par d'abominables excès à l'étape, de marches éreintantes, criant mille fois par jour le *nach Paris*, se croyant d'ailleurs naïvement à la porte de la capitale, même ceux qui marchaient sur Bar-le-Duc : un Meusien me racontait que l'officier qu'il logeait le quittait en criant : *Demain, Moulin-Rouge !* Ils croyaient tous courir au Moulin-Rouge, alors qu'ils allaient rencontrer, grandi à l'échelle de cette guerre, le moulin de Valmy.

Cette ivresse suffit à expliquer l'aberration de Klück. L'Allemand arrivait à cette heure où l'orgueil devient si fort qu'il aveugle plus qu'il ne soutient. *L'orgueil, fils du succès et qui dévore son père*, écrivait déjà Eschyle, et le proverbe du moyen-âge disait : *Grand orgueil chevauche devant, honte et dommage suivent de près*.

C'était Klück que la Providence avait marqué, parce qu'il était peut-être le plus orgueilleux de ces orgueilleux, pour jeter son pays dans cette *honte* et ce *dommage*.

La conversion de Klück vers le sud-est était évidemment fait très important. Encore fallait-il que la nouvelle s'en confirmât — et pour la totalité de cette armée ; elle ne devait être avérée que le 3 septembre. Encore n'eût-elle pas suffi à imposer l'offensive si les autres conditions si rigoureusement fixées par Joffre ne se réalisaient, d'autre part, si les corps d'armée destinés à renforcer la ligne n'étaient en place et surtout si le maréchal French ne se montrait disposé à participer à la bataille.

Le 1er septembre, aucune de ces conditions ne paraît encore remplie. Elles sont, à la vérité, si près de se réaliser, que Joffre envisage la bataille comme imminente. Peut-être faudra-t-il aller jusqu'à la Seine et l'Aube, mais *sans que cette indication, ajoute l'ordre du 1er, implique que cette limite devra être forcément atteinte*. Dans une lettre admirable de bon sens et de fermeté, Joffre fait part au nouveau ministre de la Guerre, M. Millerand, des raisons qui, ce 1er septembre, le déterminent à ce nouveau repli, mais laisse prévoir qu'avant peu, des événements en voie de réalisation permettront de ne point l'exécuter jusqu'au bout et que notre heure est proche.

La nation suivait avec une douloureuse anxiété la retraite de nos armées et l'invasion de nos provinces. J'ai dit avec quelle résolution elle avait accepté la guerre. Cette résolution était de telle nature qu'elle ne pouvait céder devant le résultat — si tragique qu'il parût — de nos premières rencontres. Elle maintenait debout le pays entier, et elle se confirmait par le désir de faire front à l'infortune pour mériter une fortune meilleure. Ce qui dominait, c'était le souci de ne pas

recommencer l'histoire de 1870, de ne pas plus se diviser au lendemain de l'événement qu'à sa veille, bien mieux, de serrer plus énergiquement les coudes. Tous participaient à cet état d'esprit, puisque le président de la République, reconstituant le gouvernement et y appelait autour d'un Viviani les plus réputés de nos hommes d'État, un Briand, un Delcassé, un Ribot, un Millerand, deux socialistes acceptaient, d'autre part, de partager, avec la charge, les responsabilités du pouvoir, cependant que le comte de Mun, [ministre de la confiance publique](#), — comme l'appelait récemment le général de Castelnau — par ses admirables appels aux patriotes, fortifiait de sa foi catholique et patriotique les cœurs qui eussent pu vaciller. Les nouvelles des atrocités que, de la Belgique à la Lorraine, nos ennemis commettaient, loin d'intimider, exaspéraient les cœurs et soulevaient les consciences. Et si l'angoisse étreignait les cœurs, aucune timidité ne s'y mêlait. D'ailleurs, aucune désespérance. Les succès qui, dès la seconde quinzaine d'août, avaient amené les armées russes en Galicie et surtout en Prusse orientale, étaient un grand élément d'espoir. On disait et on répétait que les cosaques seraient à Berlin avant que les Allemands, contenus par nos troupes, fussent en vue de Paris ; et cette considération, dont il nous est permis aujourd'hui de sourire, soutenait les cœurs que la pusillanimité eût pu effrôler. Cependant, Paris sentait bien que l'ennemi approchait à grandes journées. On croyait que Klück y marchait tout droit. Dieu ferait-il le miracle que Geneviève de Nanterre avait, lors de l'irruption d'Attila, arraché au Ciel ? Certaines âmes religieuses l'affirmaient, à l'heure même où Klück se détournait, je vous ai dit en quelles circonstances, de la ville menacée. Il suffisait cependant que, contraint par les ordres supérieurs ou obéissant à quelque nouvelle pensée, Klück se rejetât sur Paris, pour que la cité fût derechef en grand péril. On pressentait qu'une énorme bataille s'allait livrer à l'est mais la ville pouvait, au cours de cette bataille, être soudain investie. Le général en chef se sentait gêné par le souci d'une si tragique situation ; la présence à Paris du gouvernement augmentait ce souci, jusqu'à le rendre écrasant. Le 1er septembre, Joffre demandait instamment au gouvernement de quitter la capitale et, le 2, on se résolvait à cette [décision douloureuse](#). Les leçons de 1870 nous étaient trop présentes pour qu'il se trouvât un Français pour la blâmer. Paris, d'ailleurs, restait en bonnes mains : on sait quel admirable soldat M. Millerand venait d'installer au gouvernement militaire et chacun de vous se rappelle la célèbre proclamation de Gallieni, si puissante en son laconisme : [J'ai reçu mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout](#). Et déjà le Gouverneur remplissait sa promesse en actionnant, nous allons le voir, l'armée Maunoury passée pour un instant sous ses ordres et en contribuant, par ses instances, à la décision suprême d'où allait sortir, avec la victoire, le salut de Paris.

Dès le 2, on avait, au grand quartier de Bar-sur-Aube, commencé à soupçonner que toute l'armée Klück infléchissait sa marche. Et le même jour, Joffre avait su que French semblait pour la première fois disposé à envisager l'arrêt de la retraite anglaise. Sans que ces circonstances parussent encore imposer une décision, elles en faisaient pressentir la possibilité et, dès le 2, l'ordre adressé aux armées, annonçait la reprise d'offensive comme imminente. Il fallait que chacun [tendît ses énergies pour la victoire finale](#). Et, très nettement, Joffre indiquait aux commandants d'armée et au gouverneur de Paris les conditions auxquelles il subordonnait sa décision. Nous les connaissons et toutes

paraissaient près de se réaliser ; les corps appelés de l'Est sont maintenant à portée de leur champ d'action et Joffre a enfin obtenu de French la promesse qu'il se retournera si la situation l'exige absolument.

Or on possède maintenant, au gouvernement militaire de Paris, venant de l'état-major Maunoury, une telle masse de renseignements sur la conversion de Klück vers le sud-est, que l'événement ne paraît pas douteux. A deux reprises, notamment le 31 août et le 2 septembre, la division provisoire de cavalerie l'a signalé. Gallieni prévient Maunoury qu'il va être lancé dans le flanc exposé de cette armée, et, à 9 heures du matin, le 4, il fait part à Joffre, par un coup de téléphone qui restera historique, de la situation qui maintenant s'affirme. Joffre tient ainsi vis-à-vis de French l'argument qui fera balle. Il court chez le maréchal anglais, et, à 13 heures, enlève la promesse tant attendue. Alors il revient, en brûlant les routes, à son grand quartier. Dans le cabinet du directeur d'école où, à Bar-sur-Aube, il a campé son bureau, il réunit ses collaborateurs familiers, les généraux Belin et Berthelot, les colonels Pont et Gamelin. On discute encore un instant. Joffre écoute, pèse, réfléchit. Et, soudain, il se lève et très simplement, de sa voix calme où chante cependant l'accent de son Midi : **Eh bien ! messieurs, on se battra sur la Marne.**

Aussitôt, Gamelin rédige l'ordre, Berthelot le corrige — et Joffre le signe. J'ai tenu le document et je me suis arrêté à cette signature menue et aiguë : Joffre. Ces six lettres tracées — et les destins de notre pays s'accomplissaient.

Si, trop impressionnable, il eût signé deux jours plus tôt — ou si, trop entêté, il eût signé deux jours plus tard, il eût peut-être perdu la bataille. Assumant la plus écrasante responsabilité, il signa à l'heure dite. Ainsi sera-t-il le vainqueur de la Marne.

L'heure est venue de tenir coûte que coûte et de se faire tuer plutôt que de reculer — écrit ce jour-là Joffre à ses lieutenants. Et voici que, le 5, se répand dans les armées le magnifique appel qui fit sauter les cœurs dans huit cent mille poitrines : **Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière : tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.**

Aucune défaillance ne se produira. Chacun comprend qu'une heure solennelle — peut-être décisive — a sonné. On s'en rend compte aussi de l'autre côté, puisqu'un des ordres adressés aux troupes allemandes se terminera par ces mots : **Tout dépend du résultat de la journée de demain.**

Suivant une expression juste, le inonde entier ému au tréfonds de l'âme et sachant que sa destinée se jouait, **retenait sa respiration.**

Heure émouvante et que rend plus émouvante encore le théâtre où se va jouer la grand drame. En ce moment où la France dispute sa vie en mortel péril, la Providence a ramené notre armée en cette région qui fut le berceau de notre

nationalité : Ile-de-France, Valois, Champagne, et, plus à l'est, en ce Barrois qui, de longs siècles, fut la marche du royaume en face du Saint-Empire.

C'est la Marne qui sert de lien à ces contrées : rivière française entre toutes, puisqu'elle lie à la grand'ville les terres de nos marches de l'Est ; région française entre toutes, qui va de la capitale à Reims où Jeanne mena sacrer le roi, à cette barrière d'Argonne où la Convention voyait [les Thermopyles de la France](#), à ces plateaux où Napoléon disputa trois mois le Grand Empire à la curée de l'Europe.

Au contact de ce terroir, où est née la France et où elle s'est si souvent disputée, le Français retrouvera des forces surhumaines. Certes, le soldat a montré, au cours de cette retraite, de singulières vertus ; c'est en elles que Joffre, je l'ai dit, avait mis sa foi, et cette foi seule excusait l'audace d'une manœuvre sans précédent ; et ces vertus n'avaient point failli. Nos gens s'exaspéraient — mais s'exaspéraient de reculer, excellente disposition quand, à tout instant, on pouvait leur demander de s'arrêter. Et voici qu'ils touchaient le cœur du pays. Un soldat écrit le 3 septembre : [On aperçoit dans le lointain les lueurs blanches des projecteurs des forts parisiens et, par instant, à travers les feuillages, les lumières de la capitale. Nos cœurs battent violemment de joie et de crainte.](#)

Lorsque leur était communiqué l'ordre de faire front, leurs cœurs battaient — non plus de joie et de crainte — mais d'une héroïque résolution. Ils étaient fatigués, éreintés, fourbus : [Plus de peau sous les pieds](#), écrit l'un. [Je reste courbé en deux, même aux haltes](#), écrit l'autre. [Nous n'avons pas dormi depuis six jours](#), écrit un troisième. [On marche halluciné.](#) Et soudain, ils se redressèrent. La Fable nous a parlé de ce géant Antée, devenant invincible toutes les fois qu'Hercule, le jetant bas, le laissait embrasser la Terre sa mère. Le mythe prend ici corps. Et de fait, il me semble — à regarder le dispositif même des armées — voir, ce 5 septembre, un géant, soudain retourné et solidement assis, offrant un front têtu à l'attaque, les coudes fortement appuyés sur les camps de Paris et de Verdun.

C'est bien en effet entre ces deux villes que se développe l'énorme front redressé le 5.

La 6e armée Maunoury, maintenant déployée du nord au sud, entre Dammartin-en-Goële et la Marne, est, au delà du fleuve, en liaison avec l'armée anglaise, orientée, elle, du nord-ouest au sud-est, entre la Marne et le sud de Coulommiers. Lié aux troupes de French par le corps de cavalerie Conneau, Franchet d'Espérey fait front sensiblement de l'ouest à l'est, de la région nord de Provins à Sézanne, face au cours du Grand-Morin. Ces trois armées forment la gauche de Joffre.

Le général Foch, avec sa nouvelle 9e armée, en constitue le centre : son front court de l'est de Sézanne au nord du camp de Mailly ; il couvre encore les marais de Saint-Gond.

Le front — avec un vide mal masqué par une division de cavalerie, mais que va remplir sous peu le 21e corps — se continue par la 4e armée Langle de Cary à cheval sur la Marne, puis au sud de l'Ornain, entre la région ouest de Vitry-le-François à celle de Sermaize.

A la droite de la 4^e armée, la ligne fait, avec l'armée Sarrail, derrière Revigny, un coude prononcé : car c'est du sud-ouest au nord-est, de Revigny à Souilly — région sud de Verdun — que, le 5 au soir, les trois corps de Sarrail s'étirent, prolongés vers le nord par un groupe de divisions de réserve.

De la forêt de Chantilly à la forêt de Souilly, ces six armées offrent ainsi un front qu'on peut qualifier d'harmonieux : car tandis que la ligne d'Espérey-Foch-Langle de Cary court de l'ouest à l'est, légèrement renflée à son centre, Maunoury s'adosse à Paris et Sarrail à Verdun : une poitrine de bronze et deux bras ouverts, prêts à étreindre l'imprudent ennemi qui s'aventure.

Dans cet énorme demi-cercle, la horde impériale se précipite. L'armée Klück a, en immense majorité, franchi la Marne — cinq corps sur six et le corps de cavalerie Marwitz, le IVe de réserve Schwerin restant seul sur la rive droite. Le commandant de la Ire armée marche droit sur les armées French et d'Espérey, mais négligeant Maunoury, il s'engage ainsi entre les deux branches d'une tenaille qui pourrait bien se refermer sur lui s'il n'en brise la charnière ou n'en tord un des bras

A gauche de Klück, c'est, à la tête de la III armée, Bülow. Faisant face à la droite de d'Espérey et à presque toute l'armée Foch, il se croit très fort parce que, parmi ses quatre corps, il a la Garde, — la Garde couverte de prestige.

Hausen, avec la IIIe armée, s'oppose, et à sa gauche, le duc Albrecht de Wurtemberg, à Langle de Cary, du sud de Châlons au sud de Sainte-Menehould.

Enfin, voici, à l'extrême gauche, le Kronprinz impérial. Son armée a, dans ces journées, une mission d'importance : faire sauter le pivot français, ou tout au moins le paralyser entre Bar et Verdun. Descendue de la Meuse vers l'Ornain, elle occupe la vallée de l'Aire et pointe sur Bar-le-Duc.

Totalement, c'est une masse de z 500.000 hommes assurés de vaincre qui vient se jeter dans nos bras.

Klück, le 5 au matin, n'est nullement conscient du danger où il se met et, avec lui, jette l'armée voisine. Ignorant Maunoury et méprisant French, il n'a souci que de l'armée d'Espérey. Il faut foncer, pour la saisir avant qu'elle ne gagne la Seine, télégraphie-t-il. Mais il y suffira, ajoutait-il, et il est bien inutile de *déranger* — *verschieben* — pour l'heure les Bülow et Hausen.

Bülow était plus inquiet, étant plus perspicace : il avait aperçu et signalait le 5 les transports de troupes françaises vers Paris ; il pressentait donc une attaque de flanc de ce côté, mais, dans ces conditions, se refusait à envisager une attaque sur son front. Si bien que Klück allant être surpris par l'attaque de flanc, Bülow le sera tout autant par l'attaque de front. Ces deux dépêches prouvent combien était opportune notre double initiative.

Celle-ci était réglée par le fameux ordre du 4 : une action de front menée par les 9e et 4e armées françaises entre Sézanne et Sermaize, et deux actions de flanc exécutées, à droite par Sarrail, à gauche par Maunoury, secondé par l'offensive des armées French et d'Espérey.

L'ordre, que j'aimerais donner ici tout entier, est net, clair, complet, satisfaisant comme le plan d'une de nos tragédies classiques. Il sera réalisé en dépit de trois violentes contre-attaques de l'ennemi : violent retour de Klück, enfin averti, contre l'armée Maunoury, violente contre-offensive des armées Bülow et Hausen pour enfoncer Foch, violente poussée des deux princes allemands sur la Saulx et l'Ornain pour disloquer notre droite, le tout aboutissant à la retraite précipitée de l'ennemi qui, sur tous les points, après des succès balancés, aura perdu la partie.

Les premières journées seront surtout les journées de Maunoury.

Dès le 5 au soir, avançant vers Meaux, il se heurte au corps Schwerin, laissé seul par Klück sur la rive droite de la Marne. Monthyon, Penchard, Barcy, Marcilly, Chambry, noms immortels, puisque c'est là que partirent les premiers coups de fusil de la Marne ! Déjà, dans ce petit coin, fantassins, zouaves, chasseurs — et les Marocains — déploieront une valeur qui, à lire les récits, fait trembler d'émotion — mais au prix de quelles pertes ! [Calvaire des divisions de réserve](#), a-t-on dit de Barcy-Chambry — oui, calvaire, mais d'où partait le salut.

Le 6 au matin, Schwerin était refoulé vers l'Est : il appelait désespérément à l'aide. Klück aperçoit la faute commise ; quoique attaqué, nous l'allons voir, par Franchet d'Espérey et menacé par les Anglais, il fait aussitôt repasser l'eau à deux de ses corps. Il est temps : le 7 au soir, la retraite de Schwerin vers Meaux s'est accentuée et Maunoury marche vers l'Ourcq. Mais derrière Schwerin, les corps rappelés par Klück ont glissé. Ils attaquent, dès le soir, la gauche de Maunoury. Tourné la veille, Klück essaie de tourner son adversaire. Il semble en voie d'y parvenir : notre 7e corps, à notre gauche, est rejeté sur Acy-en Multien. Mais le combat continue, très âpre.

Il devient plus âpre encore le 8. Klück a rappelé maintenant presque toute son armée — plus de 200.000 hommes sur la rive gauche — et en accable la petite armée Maunoury. Celle-ci, contre un ennemi trois fois supérieur, tient bon, dispute le terrain et, quand elle le perd, le reprend. C'est notre gauche qui subit les plus rudes assauts, car Klück continue sa tentative pour nous tourner ; le 7e corps est encore rejeté plus à l'ouest. Maunoury réagit, jette à la bataille tout ce que Paris lui envoie ; il attend toujours le 4e corps. Celui-ci est arrivé à Paris enfin ! La bataille se nourrissant de part et d'autre, devient grande mêlée. Klück a renoncé à toute autre bataille, car il fait sauter les ponts de la Marne ; ainsi aura-t-il, à son sens, gardé sa gauche, le temps d'accabler Maunoury. Celui-ci appelle à l'aide ; Gallieni intervient encore ; c'est alors en effet que se place l'incident des auto-taxis, transportant à gauche de la 6e armée la 62e division. Et l'intervention de ces troupes fraîches rétablit momentanément le combat. Et c'est ce soir du 9 que Klück reçoit du sud des renseignements peu rassurants que lui envoie Marwitz, laissé devant les Anglais.

Ceux-ci s'étaient, le 6 au matin, portés en avant et, sans rencontrer de résistance, étant fort en arrière, avaient, le soir, bordé la rive ouest du Grand-Morin. A la vérité, suivant une tradition classique, Klück masquait, le 7, par un tapage croissant de son artillerie et un grand déplacement de cavalerie, le brusque retrait de ses premiers 80.000 hommes. Les Anglais ne savaient trop qu'en penser ; ils avancèrent assez lentement et ne s'enhardirent que le 7 au soir, réoccupant des hauteurs d'où, le matin encore, l'artillerie ennemie les bombardait. Leurs aviateurs les ayant avertis le 8 que les corps allemands avaient repassé la Marne, ils accélèrent leur arche. Dans la soirée, le maréchal fait franchir à ses troupes le Petit-Morin et force la cavalerie de Marwitz, vivement pressée, à précipiter elle-même sa retraite. Les Anglais, encouragés, franchissaient la Marne entre Luzancy et Nogent-l'Artaud et Marwitz était obligé de signaler à Klück une progression qui devenait inquiétante.

Celle de Franchet d'Espérey, quoique singulièrement plus contrariée, était cependant plus inquiétante encore. Il avait attaqué dès l'aube du 6, en direction générale de Montmirail. Il pensait se heurter à des forces importantes et elles le sont en effet. C'est l'aile gauche de Klück — deux corps d'armée, deux corps de cavalerie, plus les deux corps de droite de l'armée Bülow —. Et de Montmirail notamment, l'ennemi domine notre ligne. Sur tout ce front, cette journée du 6 est donc très dure. Mais de ce bouillant Franchet d'Espérey qui, à soixante ans, est resté l'ardent commandant de chasseurs à pied que j'ai jadis connu, au plus petit soldat de son armée, tout le monde donne en plein. Les plus froids se sont jetés à corps perdu dans la lutte : de cette résolution, je ne citerai qu'un exemple. Devant Montceau-les-Provins, une division paraît un instant faiblir, qui, cruellement éprouvée par la retraite, vient d'être mise entre les mains d'un nouveau général. Et l'on voit ce général, avec une belle audace froide, se jeter en avant de sa division au milieu des obus et entraîner lui-même ses hommes. Incident que peut-être je tairais, tant l'héroïsme se dépensa partout à flots, si ce chef résolu n'avait fondé là une gloire qui ira croissant jusqu'à l'apothéose, puisque ce colonel d'hier s'appelle Pétain.

Franchet d'Espérey se préparait, le 7 au matin, à de nouvelles luttes, lorsque l'aviation lui signala le mouvement de repli des troupes ennemies. Non seulement les corps de Klück gagnaient au nord-est leur nouveau champ de bataille, mais la droite de Bülow, contrainte, à moins d'être découverte, de suivre le mouvement, esquissait, elle aussi, un recul.

D'Espérey jette ses troupes dans la direction de Montmirail encore fortement tenu. Mais au moment où l'action se déclenchait, le commandant de la 5e armée était avisé qu'à sa droite, la gauche de la 9e armée Foch était très vivement attaquée. C'était l'essai de percement de notre centre sur lequel je reviendrai tout à l'heure. Spontanément — j'ai vu les ordres donnés au général Deligny — d'Espérey fait immédiatement appuyer à droite du me corps pour prêter aide au voisin menacé, et malgré une vive résistance, ce corps, soutenu par le 1er, gagne du terrain, atteignant, en fin de journée, Charleville et la Rue-Lecomte. Et, cependant, Montmirail est emporté par le 3e corps, corps privilégié puisque, sous Hache, ces deux divisions sont commandées, l'une par Pétain, l'autre par Mangin. Et, à sa droite, voici Vauchamps enlevé par le 1er corps.

Maître des hauteurs, d'Espérey peut pousser à sa gauche le 18e corps, dont un de nos plus beaux soldats vient de prendre la tête, le général de Maudhuy, vers la Marne qu'il atteint à Château-Thierry, tandis que le 3e corps la passe à Jaulgonne.

Le haut commandement français ne cessait de suivre d'un œil passionné, encore que parfaitement lucide, cette bataille d'Ourcq-Marne. Le 7, signalant aux chefs d'armée le retrait de l'armée Klück, il distribuait derechef à chacun son rôle et sa direction.

Quant aux chefs allemands, leur surprise et bientôt leur inquiétude se manifestaient, extrêmes. Klück surtout s'énerve devant les conséquences de sa faute : le mot sera prononcé par le kronprinz plus tard : [Les généraux de droite se sont énervés](#). Mais ils communiquent au grand quartier impérial leur énervement et celui-ci semble le pousser à l'extrême. Par un effet de réaction contre une trop orgueilleuse assurance, l'empereur paraît avoir personnellement jeté très vite le manche après la cognée. Le 7, à 14 heures, les armées reçoivent

cet avis peu encourageant : [Sa Majesté rentre au Luxembourg à 17 heures.](#) Guillaume II se faisait le premier fuyard de son armée. Et un bien vieux mot, tiré de nos chroniques, s'évoque à mon souvenir, celui de Philippe-Auguste, à qui, le soir de Bouvines, on est venu apprendre la fuite éperdue de l'empereur Othon et qui, riant, disait : [Je crois bien que nous ne verrons plus sa figure d'aujourd'hui.](#)

La IIe armée allemande est, le 8, à son tour, en pleine retraite. A sa droite, Klück la livre aux Anglais, ces [méprisables Anglais](#) qui maintenant alarment le chef d'une des [incomparables armées](#) : [Mon aile droite est au nord de Montmirail.](#) [Nécessité pressante que vous protégiez mon flanc droit contre les Anglais.](#) Les soldats allemands eux aussi commencent à [s'énerv](#)er : un officier, qui vient d'être chassé de Montmirail, écrit : [Avec nos régiments affaiblis, nous atteignons la cime ; mais un feu terrible d'artillerie nous obligea à reculer.](#) Notre colonel est grièvement blessé. C'est le troisième. Pendant quatre jours, j'ai été sous un feu d'enfer. Un autre : [Nous n'avancerons plus, l'ennemi est trop fort.](#) Mais je pourrais multiplier ces extraits. Je ne citerai que ce cri qui va étonner ceux qui, si longtemps, nous tinrent pour inférieurs aux Allemands : [Les Français sont infatigables dans la construction des tranchées.](#) On comprend cette naïve conclusion d'un officier du 178e régiment d'infanterie, le 9 septembre : [Je n'ai plus de plaisir à rien...](#) Ah ! les malheureux ! ils avaient pris [leur plaisir](#) avant et c'est peut-être le cas de citer Corneille : [Ils couraient au pillage, ils rencontrent la mort.](#)

Klück, après avoir semé l'inquiétude, réagit maintenant : le 9, il se croyait assuré de reprendre l'avantage sur Maunoury ; il avait reporté maintenant à sa droite le gros de ses forces, et de Betz il poussait sur Nanteuille-Haudouin ; Maunoury avait en conséquence fait appel à tout le 4e corps qui, maintenant, avait ses deux divisions dans la région, mais qui, sous une effroyable pression, déjà recule. Maunoury, qui dirige toute cette bataille avec une énergie égale à sa science, appelle le général Balle : le 4e corps ne doit pas faire un pas de plus en arrière ; il faut [se faire tuer au besoin sur place.](#) Le 9 au soir, le général Boëlle porte son corps en avant, prêt à se faire hacher — magnifique résolution. Et il se trouve en face de quelques arrière-gardes défaillantes. Klück se dérobe.

C'est que les avis de Marwitz étaient devenus pressants : [Il ne pouvait plus résister aux attaques combinées des Anglo-Français.](#) French et d'Espérey, avant quelques heures, le rejetteraient sur Klück pour qui la situation devenait dangereuse : la tenaille allait jouer. Klück se fût peut-être cramponné. Mais il paraît avoir été très impressionné par un fait trop peu connu. Le 8, le général Bridoux, commandant du 1er corps de cavalerie, a appelé le général Cornulier-Lucinière, commandant la 5e division de cavalerie, et lui a donné ordre de gagner les derrières de Klück, de se jeter dans la région de la Ferté-Milon. Cornulier-Lucinière a hardiment jeté ses braves, malheureusement dépourvus d'auto-cansons, dans les lignes allemandes — odyssée fabuleuse que chanteront nos fils. [On sortirait le diable de sa boîte et le diable ferait peur.](#) Il faisait peur, affolait : Klück, qui croit toute la cavalerie française entre Soissons et son armée, s'émeut ; qu'est-ce, quand, courant vers Soissons, il est sur le point, lui-même depuis l'a avoué, de tomber avec son auto entre les mains des cavaliers de Cornulier-Lucinière !

Le grand quartier impérial avait eu le sentiment de l'extrême péril où s'était mis Klück, un sentiment plus exact encore de l'extrême péril où Klück, en rappelant

brusquement vers le nord ses gros, a mis Bülow. Un trou de 50 kilomètres s'est creusé entre les deux armées. A deux heures, le grand quartier impérial a ordonné la retraite des deux armées, seul moyen de conjurer le péril — la Ire sur Soissons, la IIe sur Épernay. Klück n'obéit qu'en protestant. Mais il faut obéir. Le grand quartier impérial, pour que la discipline se rétablisse, subordonne Klück à Bülow. Celui-ci, qu'on sent au comble de l'irritation, interroge nerveusement le peu commode camarade qu'on met sous ses ordres. A quoi Klück répondra rudement le 10 : **Mon armée est fortement épuisée par cinq jours de combats et la retraite qui a été ordonnée.** Et il y a dans ce mot un blâme. Ce blâme n'est pas justifié. Le 11, Marwitz télégraphie qu'épuisé, il ne peut plus couvrir Klück. Et celui-ci le rappelle, non plus seulement au delà de la Marne, mais au delà de l'Aisne.

La Marne était livrée. Maunoury s'avançant déjà en direction de Compiègne et de Soissons, les Anglais et d'Espérey étaient maintenant sur la rive droite. Peut-être eût-il fallu pousser plus tôt et plus hardiment. Le général de Maud'huy, pendant vingt-quatre heures, marqua le pas devant Château-Thierry, réclamant de son armée des ordres pour se ruer sur le flanc de Klück en retraite. C'était la pensée du grand quartier qui, le 9 au soir, donnait l'ordre que toute la 5e armée pénétrât en coin entre les Ire et IIe allemandes, tandis que notre 6e armée pousserait vers le nord pour déborder Klück. Maunoury achevait, à cette heure, de déblayer le champ de bataille de l'Ourcq. Le 10, il considérait sa bataille comme provisoirement terminée. Il adressait à ses troupes l'ordre du jour devenu célèbre : **Camarades, le général en chef vous a demandé, au nom de la Patrie, de faire plus que votre devoir. Vous avez répondu au delà même de ce qui paraissait possible... Si j'ai fait quelque bien, j'ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été donné dans ma longue carrière, celui de commander à des hommes tels que vous...**

C'était bien en effet la 6e armée, qui, après avoir forcé le général von Klück à abandonner brusquement son offensive contre les Anglais et la 5e armée française, et ayant par là attiré sur elle la plus grosse masse d'une des plus fortes armées allemandes, avait, quatre jours, fait front à la plus formidable poussée et, aidée à son tour par la marche menaçante des armées de la Marne, finalement forcé la Ire armée — de l'aveu de son chef **épuisée et mise en désordre** — à une retraite précipitée, seul moyen qui lui fût laissée d'éviter le plus irréparable désastre. Maunoury avait gagné la bataille de l'Ourcq.

**.

Ces événements devaient avoir, sur le sort de toute la bataille engagée jusqu'à Verdun, une répercussion considérable. Mais l'effet ne pouvait s'en faire sentir pour nos armées du centre et de droite qu'assez tard. Les Allemands, battus sur leur droite et n'ayant pu tourner notre gauche, devaient au contraire mettre, quelques heures encore, un acharnement plus grand encore à percer notre centre, à forcer notre droite.

Le 6 au matin, la 9e armée se déployait en avant des marais de Saint-Gond. Sa mission était, le 6, d'appuyer l'attaque de la 5e armée à sa gauche. Mais, dès les premières heures, son commandant pouvait s'apercevoir que c'était lui qui allait ce jour-là subir le plus rude assaut. Sous la poussée formidable d'un ennemi supérieur, la petite 9e armée était tout entière forcée de reculer sur les hauteurs dominant les marais au sud et la valeureuse 42e division d'infanterie, à sa

gauche, perdait même sur ces hauteurs la position de Saint-Prix. Le 7, c'était, sur toute cette armée, un assaut plus acharné encore.

Mais cette petite armée était l'armée de Foch. Lorsque ce grand chef assumera — quelques jours après — un commandement plus considérable, je dirai plus au long quel homme il était. Mais en ces journées des 6, 7, 8, 9 septembre, Foch est déjà Foch ; c'est déjà ce coup d'œil d'aigle qui, si j'ose dire, dévisage en quelques minutes une situation et ce geste prompt qui s'en empare et la tranche. Il restait fort calme en face de ses corps refoulés : **Puisqu'on s'évertue à nous enfoncer avec cette fureur, répétait-il, c'est que leurs affaires vont mal ailleurs et qu'ils cherchent une compensation.** Il voyait juste et la conclusion ne pouvait être que de tenir d'autant plus énergiquement.

Mais le 8, la poussée allemande se fait plus violente encore. Si la 42e division, appuyée, nous le savons, par la droite de d'Espérey, parvient à reprendre Saint-Prix, le 9e corps ne peut se maintenir et le IIe cède aux âpres attaques et se replie. L'ennemi va-t-il s'emparer des hauteurs ? Un recul général sur l'Aube est gros de conséquences, forçant probablement d'Espérey qui avance à rétrograder et découvrant Langle de Cary qui, nous le verrons tout à l'heure, se défend laborieusement dans la vallée de la Saulx et de l'Ornain. C'est ce qui donne tant d'âpreté aux combats, par exemple, qui se livrent autour du château de Mondement que défend, à la tête de la division marocaine, l'un de nos futurs grands chefs, le général Humbert. A Fère-Champenoise, on a affaire à la garde prussienne qui entend soutenir sa réputation. Fère-Champenoise, attaquée par elle, est perdue. Foch n'en est pas ému. Fère-Champenoise est perdue ; eh bien ! Fère-Champenoise sera reprise : **La situation est excellente,** écrit-il, le 9, dans un ordre célèbre. Et il ajoute : **J'ordonne de nouveau de reprendre l'offensive.** Et tandis qu'il actionne le 9e corps sur Fère-Champenoise, il appelle à lui la 42e division d'infanterie, la retirant de sa gauche, et par une manœuvre hardie, la portant derrière son front vers sa droite.

Situation excellente ! C'est qu'un Foch ne s'arrête pas, ne s'arrêtera jamais à des incidents de bataille ; c'est qu'il embrasse déjà les ensembles. Or, voici ce qui se passe devant lui déjà. Bülow, obligé de replier sa droite pour suivre le mouvement de Klück, ne peut longtemps maintenir sa gauche et il recule vers Épernay ; à sa gauche, Hausen se sent soudain comme tiré par le mouvement de repli des armées allemandes de l'ouest. Et comme il y résiste momentanément, le 9, se produit un trou entre lui et Bülow. Il le voit et s'en émeut. A 18 h. 50, il demandera, lui aussi, à se replier. Or, ce trou qui se creuse, Foch l'aperçoit ou du moins le pressent. Voici le moment de reprendre une vigoureuse offensive et de bousculer cette armée ébranlée.

Le 9e corps Dubois rejeté sur Fère-Champenoise s'en empare et Mondement perdu est réattaqué avec violence. **Allons, mes gars, allons, mes braves,** crie le colonel Lestoquoi aux soldats du 77e qu'il entraîne une troisième fois à l'assaut ; **allons, un dernier coup de collier et ça y est !** Et Mondement repris, déjà les soldats descendaient sur les marais de Saint-Gond aux troussees de l'Allemand rejeté. Foch portait son grand quartier dans Fère-Champenoise où, quelques heures avant, la garde prussienne était installée. Et voici devant lui toute son année en mouvement. Elle traverse les marais ; ils sont jonchés de cadavres. La garde en retraite a été prise à partie par notre artillerie et a semé de ses valeureux combattants l'énorme cuvette grise. Foch déjà pousse vers Châlons.

Comme Bülow, Hausen est en pleine retraite, Il paraît même aller bien vite, 35 kilomètres en une journée. Le grand quartier impérial s'en alarme. **La IIIe armée**

restera à Châlons. Il y a lieu de reprendre l'offensive aussitôt que possible. Mais la poussée de l'armée Foch déroute cette velléité. Et le 11, un radio émanant du grand quartier impérial décide, après la retraite de Klück, après celle de Bülow, celle de Hausen et c'est le plus bel aveu de défaite : L'ennemi — en l'espèce, c'est Foch — paraît vouloir diriger son effort principal sur l'aile droite et le centre de la troisième armée pour y percer notre front. En raison de l'étendue de front de cette armée, cette manœuvre ne paraît pas dépourvue de chances de succès... Il faut reculer. Maunoury tout à l'heure, que Klück voulait tourner, a tourné Klück ; Foch, qu'on a entendu percer, menace de percer entre Bülow et Hausen. Le grand quartier impérial a dû déjà enregistrer deux défaites. Mais avant huit jours, il sera convenu qu'on ne s'est même pas battu sur la Marne. Nous ne dirons plus la *foi punique*, mais la foi germanique.

Cette retraite de Hausen allait naturellement avoir, plus à l'est, son effet inéluctable.

Pendant que, à notre gauche, Maunoury faisait ventouse, que les armées French et d'Espérey, menaçant Klück d'encerclement, contribuaient à sa déroute, que la droite de d'Espérey concourait avec la vaillance de l'armée Foch à faire échouer la tentative de percée faite à notre centre, les deux armées de droite remplissaient leur mission : protéger le pivot en rejetant l'ennemi du triangle dont les sommets sont Verdun, Bar-le-Duc et Vitry.

La 4e armée a, le 5, atteint en retraitant la région sud de Vitry et la rive droite de la Saulx-Ornain. L'armée Sarrail a dû s'étirer de la région de Verdun à celle de Revigny où se trouve sa gauche ; sur le plateau entre Ornain et Aire, son centre couvre Bar, et sur le plateau entre Aire et Meuse, sa droite couvre Verdun. Les deux armées forment un angle obtus derrière Revigny. Les deux princes allemands qui leur sont opposés entendent briser, à cet angle, la liaison des deux armées françaises. Attaque sur attaque ne parviennent le 6, le 7, qu'à les faire reculer légèrement. Sermaize est pris, Pargny-sur-Saulx attaqué. Langle de Cary fait appel à Sarrail. Celui-ci a maintenant le 15e corps arrivé de Lorraine : une de ses brigades est jetée sur le flanc de l'ennemi en progrès, tandis que Sarrail porte ses gros sur Contrisson et en avant de Laimont. Alors, c'est non plus sur la droite de Langle de Cary, c'est sur sa gauche que l'Allemand fonce. Mais un autre corps, le 21e, arrive juste à temps des Vosges pour soutenir cette gauche fléchissante. Ainsi, toutes les mesures prises à la veille, à l'avant-veille de la bataille, par le général Joffre, se justifient et opèrent. Partout ses plans se réalisent. On tient le 7 ; mais pourra-t-on tenir le 8 ? On ne tient pas seulement : le 9, on reprend et la situation est partout rétablie sur le front de la **tenace 4e armée**.

Déjà Langle de Cary bénéficie du mouvement de recul de la droite allemande. Hausen, qui bat en retraite vers Châlons, entraîne à son tour Wurtemberg et tout à l'heure, Wurtemberg entraînera le kronprinz.

Vitry, que l'ennemi a fortifié, doit être évacué par lui sous la poussée de nos troupes. Et, de ce côté, c'est harcelé par celles-ci que l'Allemand repasse la Marne. Déjà les 21e et 17e corps marchent vers le nord-est et menacent d'enveloppement le duc de Wurtemberg. Il faut que l'ennemi, près d'être tourné, évacue la région, entraînant dans son mouvement ; de Revigny à Triaucourt, les troupes voisines.

Le 10, en effet, le kronprinz à son tour était contraint de tourner le dos aux grands rêves. Sarrail avait ébranlé son armée et l'allait reconduire jusqu'au nord de Verdun.

Avec quelle confiance cependant le jeune prince avait attaqué. Fonçant sur le Barrois, il comptait entrer dans la vieille cité ducale. Le 6, un officier disait à un habitant de Vaubécourt : **Demain, nous brûlerons la ville de votre Poincaré.** La **victoire de l'Ornain** ne faisant pas de doute, le I^{er} corps de cavalerie serait jeté vers la sud, **Saint-Dizier, Langres, la Bourgogne.** Il n'y avait pas de limites aux rêves du prince Frédéric-Guillaume.

La poussée avait été assez forte pour que, les 6 et 7, notre front fût ébranlé et même partiellement refoulé, Cependant la journée du 7 se passa en alternatives de succès et de revers médiocres, sur la longue ligne Revigny-Montfaucon.

Mais une menace est maintenant suspendue sur le flanc de Sarrail — et c'est la dernière péripétie de l'énorme drame. Les forces allemandes sont jetées de Metz en direction de Saint-Mihiel. Si elles percent jusqu'à la Meuse, Verdun sera coupé de la 3^e armée et ce sera de nouveau le pivot menacé.

Sarrail ne se laisse pas détourner par cette diversion. Faisant sauter les ponts de la Meuse, il s'estime pour l'heure suffisamment à l'abri de cette attaque pour continuer sa bataille de l'Ornain à l'Aire. Joffre l'avise d'ail leurs qu'il n'ait pas à se laisser distraire par un **incident secondaire** auquel d'ailleurs il pare. Et tandis que la 3^e armée refoule lentement l'armée du kronprinz de l'Ornain sur le nord-est, Castelneau, qui maintenant a partie gagnée à Nancy, reçoit l'ordre de jeter en Woëvre des forces qui suffiront à faire échouer la suprême tentative des Allemands derrière Sarrail. Ils ont pu forcer les côtes de Meuse et assaillent le fort de Troyon. Le gouverneur de Verdun, le général Coutanceau, a télégraphié à ses héroïques défenseurs : **Tenez indéfiniment.** Et, trois jours, sous une pluie d'obus et devant les assauts, Troyon tient et barre la route. Et les deux divisions détachées par Castelneau approchent.

Cependant, Sarrail pousse de plus en plus vivement. Et soudain, le kronprinz se met en retraite. Il la précipite bientôt, car c'est par bonds énormes que le jeune prince va procéder.

Le 11, à dix heures du matin, est parti du grand quartier impérial l'ordre général de retraite : **D'ordre de Sa Majesté...** L'ennemi avoue ainsi sa défaite. Il recule de toute part ! Maunoury est déjà sur la région de Compiègne et de Soissons ; l'armée French est dans le Tardenois, en route pour les rives de l'Aisne ; Franchet d'Espérey entre à Reims, tandis que déjà son 18^e corps (Maud'huy) se jette sur le plateau de Craonne. Foch, après avoir bousculé les dernières résistances, est rentré à Châlons, tandis que la 4^e armée marche sur Sainte-Menehould. Avant trois jours, usé par Sarrail, le kronprinz, en pleine retraite, paraîtra pris de panique : abandonnant successivement toutes les lignes où il eût pu essayer de se défendre utilement, il ne s'arrêtera, après 73 kilomètres, le 13, que sur la ligne Vienne-le-Château-Montfaucon-Spincourt, bien au nord de Verdun. Car, dans cette débâcle, semblaient tous les grands espoirs : Paris après Nancy et, après Paris, Verdun. Avec quelle mélancolie l'héritier du trône impérial dut repasser sur le champ de bataille de Valmy !

Partout, nos soldats pouvaient se convaincre de la réalité de la victoire, rencontrant par monceaux les cadavres allemands, les piles d'obus non tirés, çà et là des canons abandonnés, des milliers de fusils brisés. Ils traversaient aussi, la mort dans l'âme, les villages détruits ; parfois, ils pouvaient retrouver les cadavres encore chauds des civils lâchement massacrés.

Sur toute la ligne, ils marchaient, excités, certes, par l'orgueil de la victoire, mais fatigués [jusqu'à l'hallucination](#) par les effroyables semaines que la plupart venaient de vivre, dormant à peine, mangeant à peine, se battant en reculant, se battant en se maintenant, se battant en avançant, et ayant forcé le destin par le plus extraordinaire effort d'endurance et de vaillance que, sur un aussi vaste champ, une armée ait jamais fourni.

Ainsi se terminait la bataille de la Marne. Dès le 11, Joffre, dont les ordres clairs, nets, opportuns, n'avaient cessé de montrer à chacun son rôle et son but, pouvait écrire au gouvernement : [La bataille de la Marne s'achève en une victoire incontestable.](#)

Minute solennelle : c'était, depuis le désastre de Sedan, la première fois qu'un général en chef français inscrivait sur le ciel de France le mot fatidique. Nous tenions [la Victoire](#) et la France était sauvée.

Nous savons quelle était, à la veille de la Marne, la force, qui marchant sur nous, pensait nous écraser.

Cependant elle se heurta, du 5 au 10 septembre, contre quelque chose qui lui était évidemment supérieur, puisqu'elle ne put vaincre l'obstacle et dut reculer.

Ce fut d'abord la froide résolution d'un grand chef. En une heure critique, qui fut le 24 août, Joffre avait su, d'un œil clair, envisager la situation que créait l'échec et la dure loi qu'il imposait. Il rompit la bataille des frontières au moment où un ensemble d'échecs pouvait devenir un désastre et, de sa propre volonté, la transféra en arrière : car la bataille de la Marne n'est pas autre chose que celle des frontières reprise en de meilleures conditions.

Ces conditions, j'ai dit qu'il les avait immédiatement conçues, qu'il s'y était obstinément tenu et qu'il n'avait livré bataille que lorsqu'elles étaient réalisées.

J'ai entendu dire : [Ce n'est pas Joffre qui a gagné la bataille. C'est un tel !](#) et un autre dit : [Non, c'est tel autre.](#) Et on cite un troisième et un quatrième. Celui qui a gagné la bataille est celui qui, douze jours, du 25 août au 5 septembre, a préparé les conditions de la victoire, et qui, éclairé, ainsi qu'ont toujours dû l'être les grands stratèges à la veille de toute grande action, par les avis autorisés et les renseignements contrôlés, a, juste à l'heure voulue, décidé la bataille. S'il avait perdu la bataille, personne ne voudrait la lui avoir conseillée ; et il eût été le vaincu vilipendé de la Marne ; parce qu'il l'a gagnée, il est donc le glorieux vainqueur de la Marne.

Un vieux proverbe dit : [Excepté le bon Dieu, personne n'a jamais rien fait tout à fait à soi tout seul.](#)

En ce sens, on peut dire que tout le monde a gagné la bataille de la Marne, et tout d'abord, avec les collaborateurs immédiats de Joffre, les grands chefs placés à la tête des armées. Dans le cadre de l'énorme bataille que, le 5 au soir, il concevait, Joffre leur laissa la plus grande liberté d'action. Gallieni dont, à la

vérité, le rôle fut très grand au début de la bataille, Maunoury, d'Espérey, Foch, Langle de Cary, Sarrail, Castelnau, Dubail étaient, le 13 septembre, autorisés à se proclamer les vainqueurs.

Je n'aurai pas l'impertinence de leur décerner des prix. Ce que chacun a fait, nous venons de le voir. Ce qui fut très beau, c'est que, agissant chacun pour le mieux dans son secteur de bataille, tous s'entr'aidèrent souvent spontanément. **Les commandants d'armée**, avait télégraphié Joffre le 1er septembre, **devront constamment se communiquer leurs intentions et leurs mouvements**. Ils firent beaucoup mieux. Tandis qu'en face d'eux, un Klück et un Bülow échangeaient d'âpres propos, nos chefs pratiquèrent, avec une rare intelligence, la solidarité, parce que, unis déjà par la doctrine, ils communiaient à cette heure dans l'amour désintéressé de leur pays.

Et puis, sous ces grands soldats, il y avait la masse magnifique et anonyme des héros de France :

Les petits, les obscurs, les sans-grades,
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,

a fait dire le poète à un des soldats de la Grande Armée Napoléon gagnait, disait-il, les batailles **avec les jambes de ses soldats**. Que dire de la bataille qui se livra, on peut le dire, de la Belgique à la Champagne ? Les petits-fils des soldats de la Grande Armée gagnèrent d'abord la bataille avec leurs jambes. Sous un soleil torride, par les routes brûlantes, dans une poussière assoiffante, ils marchèrent. En réalité, les cœurs faisaient marches les jambes ; c'est que, suivant l'heureuse expression de Pierre Lasserre, **les corps avaient battu en retraite, mais non les cœurs**. Nos hommes étaient sombres, mais parce qu'on retraits. Quand, recrus de fatigue, les pieds en sang, suant, râlant, **crevés**, me disait l'un d'eux, ils connurent l'ordre de j'offre qui leur prescrivait l'offensive, les visages, de Paris à Verdun, s'illuminèrent de joie. Ils se retournèrent, les muscles en apparence brisés, et ils vainquirent. J'ai lu bien des lettres allemandes. L'une d'elles a fait tressaillir mon cœur : **Les Français sont des démons ; ils chargent sous la mitraille ; ils se font tuer avec allégresse. Leur vaillance est surhumaine**. La vaillance fut partout surhumaine. Klück n'en est jamais revenu : **Que des hommes, ayant reculé pendant des jours, que des hommes couchés par terre et à demi morts de fatigue, puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, déclare l'ancien commandant de la Ire armée allemande, c'est là une chose avec laquelle nous n'avons jamais appris à compter ; c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre...**

Ce fut là le miracle de la Marne : **que les morts fussent debout**. Parce que Klück n'avait point appris, dans les écoles de guerre, qu'un soldat français est un soldat français, il crut tenir une victoire facile et s'engagea trop vite ; et cette faute exploitée par nous fut assurément le principe de la défaite allemande. Klück ne l'eût pas commise, s'il eût moins étudié ses *Kriegspiel* et mieux notre histoire nationale.

Ces soldats de la Marne en effet, deux mille ans d'héroïsme étaient derrière eux. Ils furent ce qu'ont toujours été leurs pères. Et, par surcroît, la nation tout entière était derrière eux.

Que, sous le coup qui l'avait, dans les semaines d'août, frappée, cette nation n'ait pas cédé, que ni la foi n'ait fléchi, ni l'espérance vacillé, que, dans l'épreuve, la France ait été plus forte encore qu'aux jours où les grandes ardeurs se dépensaient et que, dans un grand acte de confiance, elle ait laissé ses chefs

préparer — sans que rien ne vînt les troubler — la revanche immédiate des premiers revers, voilà encore un miracle avec lequel ne comptait point l'Allemagne. Et cette foi soutenait les chefs et les soldats, la foi ardente, entêtée, superbe d'un pays tout entier. Avec Joffre et ses lieutenants et ses soldats, c'est la France, en dernière analyse, qui a gagné la victoire de la Marne.

Et cette victoire nous sauvait. *Agir avec rapidité, voilà le maître atout de l'Allemagne*, avait déclaré M. de Jagow à sir Ed. Goschen. Jamais il ne faut perdre de vue cette parole qu'au surplus tout confirme. Si la première ruée de l'Allemagne était contenue, brisée ou simplement figée, l'Allemagne était condamnée à perdre la guerre. Nous n'avons pas attendu que celle-ci fût, définitivement gagnée pour le penser, puisque, étudiant cette bataille en 1916, je l'écrivais déjà. C'est que le soir de la Marne, la guerre n'était certes pas terminée il s'en fallait — mais *celle qu'avait rêvée et voulue les Allemands était close*.

Le *chemin de la victoire*, qui semblait, le 25 août au soir, nous être fermé, était rouvert devant nous et de nouveau nous nous y élancions. Car voici que le soir de la Marne va commencer la course à la mer couronnée par la bataille des Flandres. Que le but soit encore bien lointain et le chemin de la victoire bien long, nous le savons aujourd'hui. Mais avec quelle confiance décuplée nous nous y engageons après les journées de septembre 1914. Dès lors, nous y cheminerons les yeux fixés — aux pires moments — sur des enseignes où, lorsque tout semblait désespéré, nous avons inscrit, après tant de victoires d'arrêt, des Champs Catalauniques à Valmy, le nom à jamais glorieux de la Marne.

CHAPITRE TROISIÈME

LA COURSE À LA MER

Le 11 septembre au soir, l'insigne victoire, remportée du 6 au 10 par nos armées dans la région de la Marne, pouvait être tenue pour acquise. Et, à la même heure, la magnifique résistance opposée par les deux armées de Lorraine recevait sa récompense : du Grand-Couronné aux Vosges, les Allemands rétrogradaient à la frontière et, sur leurs talons, nos 1^{re} et 2^e armées, Dubail et Castelnau, réoccupaient les cantons lorrains, souillés et ensanglantés, durant quinze jours, par d'abominables forfaits.

Cependant, les armées allemandes qui avaient combattu sur l'Ornain, la Marne et l'Ourcq, retraits à plus grandes journées encore, poursuivies par nos troupes. Klück se repliait vers le nord-est, sur les plateaux entre Oise et Aisne, Bülow sur la région Craonne-Reims, Hausen sur Vouziers, Wurtemberg au nord de Sainte-Menehould, le kronprinz au nord de Verdun. Et à leurs troupes, les armées françaises victorieuses s'élevaient, elles aussi, vers le Nord-Est.

La ligne de retraite des Allemands semblait être les collines de l'Aisne. J'ai dit — et j'aurai lieu d'y revenir plus tard — quelle forteresse naturelle constitue le massif qui, de la trouée de l'Oise ; entre Compiègne et Noyon, à la trouée de l'Aisne, à l'est de Craonne, sert en quelque sorte de rempart au formidable réduit de Laon. C'est une des plus redoutables positions qui soient. On pouvait s'attendre à ce que l'Allemand, rejeté de la Marne et forcé bientôt de repasser l'Aisne, se cramponnât à ce massif.

A la vérité, il se repliait, depuis le 11 au soir, assez démoralisé et parfois en grand désordre : *Nous reculons dans une bousculade épouvantable*, écrit un lieutenant saxon du 177^e régiment d'infanterie, qui, à la vérité, ajoute — avec une nuance de doute explicable — : *Bien que nous ayons, dit-on, été victorieux*. Ils lâchaient, la mort dans l'âme, ces villes tenues déjà pour proies assurées : Château-Thierry, Épernay, Châlons, Reims, Soissons, Senlis, Compiègne, Amiens — et l'espoir du *Nach Paris*. Le 13 au soir, les Allemands avaient repassé l'Aisne depuis Compiègne jusqu'à Berry-au-Bac. Et la question se posait de savoir, si décidément, ils allaient tenir sur le massif.

Joffre est un sage. Il n'était pas homme à se briser contre un mur qu'on pouvait tourner, soit par la droite, soit par la gauche. Napoléon ayant, il y a un siècle, pris le premier parti, et César, il y a vingt siècles, le second, il lui était loisible de prendre l'un et l'autre. Nos armées, en effet, se trouvaient, le 13, orientées de telle façon que leur centre — en l'espèce, les corps britanniques — marchant droit sur l'Aisne entre Soissons et l'ouest de Berry-au-Bac, leur droite — en l'espèce, l'armée d'Espérey se dirigeait sur la trouée de Juvincourt et leur gauche en l'espèce, l'armée Maunoury — semblait devoir, de Compiègne, s'engager dans la vallée de l'Oise, vers le nord.

A dire vrai, si Joffre ne voyait aucun inconvénient à ce que d'Espérey poussât ses corps de gauche dans la trouée de l'Aisne en direction de Sissonne et de Château-Porcien, c'était cependant sur le mouvement de sa gauche, les corps de Maunoury, qu'il fondait son espoir. Et encore concevait-il plus largement la manœuvre enveloppante. L'armée Maunoury, grossie, poussant en direction de Lassigny, de Noyon, de la Fère, envelopperait les plateaux et les ferait tomber. Mais ce n'était là qu'une partie de la vaste opération conçue. C'est en élargissant à l'ouest son action et en la portant délibérément vers le nord, vers Ham, Saint-Quentin et le Cambrésis, qu'ou pouvait, par un rabattement consécutif, envelopper la droite allemande, l'armée von Klück.

Le mouvement de Maunoury restait donc capital. **Il faut prévoir**, lui écrit Joffre dès le 11, **que l'ennemi faisant tête sur l'Aisne, il vous serait difficile d'attaquer de front et il paraît nécessaire que vous ayez le plus tôt possible des forces remontant la rive droite de l'Oise pour déborder l'aile droite ennemie.** Le 12, il insiste : la préoccupation constante est de fortifier, de grossir, d'allonger l'armée Maunoury à l'ouest du massif. C'est d'elle, finira-t-il par crier, que **dépend actuellement le sort de la bataille engagée.**

Mais la tendance des lieutenants de Joffre n'était pas, à cette heure, tout à fait conforme à ses intentions. Ces généraux de la Marne, qui, de l'Ourcq à l'Ornain, venaient de servir d'une façon si parfaite la conception du haut commandement, y étaient arrivés, je l'ai dit, par la pratique d'une heureuse solidarité se traduisant par un *rand souci* de rester étroitement liés. De cette expérience, ils gardaient une tendance au coude à coude qui, d'ailleurs, existait à tous les échelons, puisque, au cours de la bataille, je vois un des chefs de corps de Maunoury, le général Ébener, la signaler à ses divisionnaires comme un vrai danger. De tous, le plus préoccupé des liaisons était, à la vérité, le maréchal French ; il avait comme excuse ce qu'il appelle lui-même la faiblesse de son armée. Comme d'Espérey, tiré lui-même sa droite par l'armée Foch vers le sud-est, orientait ses gros vers Reims au lieu de les orienter sur Juvincourt, le maréchal anglais serrait vers l'est. Le général de Maud'huy — seul orienté vers le nord — escaladant délibérément le plateau de Craonne, les Anglais ne cesseront de le chercher à leur droite, trouvant parfois qu'il va trop vite ; mais, d'autre part, alarmés dès qu'une distance d'une lieue les séparait à leur gauche de Maunoury, ils tiraient à leur tour celui-ci trop à l'est encore, vers Soissons, et ainsi le détournaient de sa vraie voie qui était le nord-ouest.

J'ai raconté très longuement et avec beaucoup de détails cette bataille de l'Aisne et comment la manœuvre échoua¹. Elle n'avait, à vrai dire, que deux jours pour réussir. Le 15, recevant le 13^e corps, Maunoury pouvait peut-être encore l'engager dans la vallée de l'Oise et tourner le massif de l'Aisne. Le 17, il ne le pouvait plus ; car, le premier moment de désarroi passé, les Allemands renforçaient en grande hâte leur droite, expédiant vers l'ouest la VII^e armée Heeringen qui prendrait place entre Bülow et Klück ; non seulement on conjurerait ainsi la manœuvre enveloppante de Joffre, mais on commencerait cette contre-manœuvre destinée à envelopper notre gauche. Or, le 15, le 13^e corps, nettement lancé par Maunoury sur Noyon, se laissa arrêter, piétina deux jours sans avancer dans la **Petite Suisse** et trouva, le 17, la porte fermée. Comme les plateaux assaillis, ce pendant, à l'est de Soissons par les Anglais et le corps de Maud'huy, ne furent carrément entamés que par celui-ci, comme, à la

¹ *Les Batailles de l'Aisne* dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1918.

droite de Maud'huy, le groupe de divisions Valabrègue ne put forcer la trouée à l'est des plateaux et comme d'Espérey, redressant trop tard son armée vers le nord, ne put même maintenir Maud'huy sur le plateau de Craonne, la bataille dite de l'Aisne n'aboutissait qu'à briser toutes les tentatives des Allemands pour refluer au delà de la rivière — ce qui, à la vérité, était déjà un résultat.

Joffre, cependant, entendait encore faire réussir sa manœuvre d'enveloppement par le nord-ouest. Voyant Maunoury retenu dans la région de Compiègne par de grosses difficultés, il faisait transporter à son nord-ouest, dans la région de Lassigny, l'état-major Castelnau qui, y formant une nouvelle 2e armée, tenterait de reprendre la manœuvre accrochée.

Comme Heeringen arrivait de son côté avec son armée dans la région de Noyon, il allait falloir étendre à la région de la Somme la manœuvre enveloppante, et comme sans cesse de nouvelles forces allemandes survenaient en Picardie, puis en Artois, il faudrait encore porter de nouvelles forces à notre gauche vers le nord, devant Albert, devant Arras, devant Béthune, bientôt en avant de Bergues et de Dunkerque et ce sera cette *course à la mer* qui nous achemine à la bataille des Flandres où, les deux manœuvres opposées venant se briser l'une contre l'autre, les deux armées resteront finalement figées l'une en face de l'autre, se fermant mutuellement l'accès des territoires par elles occupés.

La nation suivait les événements qui, depuis le 5 septembre, se déroulaient, avec des sentiments fort différents de ceux qui, au lendemain de Charleroi et à la veille de la Marne, l'avaient animée. C'était la même résolution, mais mêlée d'une palpitante espérance depuis qu'avait été connu l'ordre de Joffre du 5 septembre, puis soulevée d'allégresse quand, le 13, avaient été connus les résultats de la grande bataille.

A la vérité, c'était joie spontanée. On ne faisait rien pour exalter cette joie : *Il me paraît bon*, écrivait très franchement M. Millerand au général Joffre, *de ménager les nerfs de ce pays et j'ai préféré courir le risque de demeurer au-dessous de la vérité que celui de l'exagérer*. Et la consigne donnée à la presse fut de ne point surexciter l'opinion. En fait, la presse étrangère parut un instant porter beaucoup plus haut que nous l'exaltation. La Marne nous ramenait des amis, qui essayaient, par un lyrisme étonnant, de réparer tant d'heures de reniement ou simplement de doute.

Le Monde, par ailleurs, commençait à connaître, après la France, les abominations commises en Belgique et dans nos départements du Nord-Est. En vain, les *quatre-vingt-treize intellectuels* allemands criaient-ils leur : *Es ist nicht wahr !* Nous pouvions déjà produire nos preuves : la brochure d'un Joseph Bédier, reproduisant en autographes les aveux ou les fanfaronnades des bourreaux eux-mêmes, suffisait : la relisant récemment, je me sentais pris d'une horreur nouvelle devant cet amas de forfaits, jusqu'à cet ordre du colonel Neubauer, contresigné par le général Stenger, décidant que tous les prisonniers seraient massacrés et ajoutant : *Derrière nous, il ne restera plus aucun ennemi vivant*.

L'incendie de la cathédrale de Reims mettait le sceau à ces crimes. Presque plus que dans notre chair, nous nous sentions atteints dans ces pierres où tenait notre plus vénérable histoire. Mais, par surcroît, s'ajoutant à bien d'autres sacrilèges, cet attentat révoltait la chrétienté. *Odin avait coiffé le casque de*

Luther, écrira Rostand, et on retrouvait Odin sous Luther. Le dieu Thor marchait, plus qu'un Klück ou un Heeringen, à la tête de ces barbares chez qui se révélait, dans la haine féroce, l'atavisme des adorateurs du Walhala.

La guerre en prenait tous les jours davantage un caractère de croisade. Le comte de Mun avait vraiment pris la tête de cette croisade. Il avait, durant les jours dangereux, soutenu tant d'âmes défaillantes, qu'il en avait acquis une autorité qui, maintenant, s'exerçait à prêcher, avec la fierté de la victoire, la vertu d'endurance : *Je sais qui vous êtes ! J'ai mis ma main sur vos cœurs et dans cette poignante émotion, j'ose donc dire des mots triomphants, car c'est la France, la France aimée, qui, demain peut-être, dans le sacrifice immense, va trouver ta gloire. Et c'est pourquoi, tournant vos yeux vers le tableau que nous apportent les nouvelles, je vous jette sans scrupules au-devant de la grande vague d'espérance qui déferle.* Il écrivait ces lignes le 28 septembre, et le 3 octobre, ce cœur, brisé par trop d'émotion, cessait de battre. J'aurai bien souvent à revenir sur le rôle admirable qu'a joué la presse au cours de ces cinq ans. Nul ne m'eût pardonné de ne pas jeter, en passant, sur cette tombe ouverte en de telles circonstances, le tribut de notre reconnaissante admiration. C'est grande gloire pour le comte Albert de Mun que son nom reste attaché, comme celui de tel de nos grands chefs militaires, au souvenir de, ces mois de douleur, d'espérance et de foi.

Ses derniers articles prêchaient surtout l'endurance. C'était le mot d'ordre. On savait en haut lieu que ce n'était pas fini, qu'il s'en fallait. Ni la force ni l'orgueil de l'Allemagne n'étaient abattus. Wolf était chargé de déclarer, le 16 septembre, à l'Allemagne que *les Allemands n'avaient perdu devant Paris ni canons ni prisonniers. La situation devant Paris, ajoute le communiqué, est favorable.* L'impudent communiqué est daté du 16 septembre. On croit rêver : c'est la bataille de la Marne supprimée. L'état-major, lui, sait fort bien quel échec il a subi ; mais avec les forces dont il dispose, il pense prendre avant un mois une éclatante revanche. Une grande bataille se prépare.

Le gouvernement français le sait. Or une affreuse angoisse le prend à la gorge. On n'a plus de munitions et les canons eux-mêmes vont faire défaut, usés par un effort démesuré. M. Millerand a, plus tard, pu avouer à la tribune par quelles angoisses on avait passé : *Les caissons se vidaient, les stocks s'épuisaient rapidement. Pour les remplir, une industrie sans personnel, sans matériel, complètement étrangère aux fabrications complexes et délicates qu'on lui demandait d'improviser en quelques semaines. De 13.000 obus de 75 fabriqués quotidiennement, il fallait, pour commencer, passer à la fabrication de 100.000 par jour.* Sans doute, M. Millerand, qui n'a jamais été l'homme des lamentations stériles, avait-il, dès les premières heures de cette crise mortelle, passé aux actes : on sait comment, le 20 septembre, il avait, à Bordeaux, réuni les techniciens de l'industrie et les avait mis aux prises avec *ce problème formidable qu'il fallait résoudre immédiatement sous peine de mort, c'est-à-dire de désarmement.* Et avec un patriotisme, servi par l'étonnante débrouillardise française, chacun, d'un grand élan, s'était mis à l'œuvre sous la main musclée du ministre de la Défense nationale, ce Millerand qui, ce jour-là s'était fait vraiment de loin l'organisateur de la victoire. Mais combien de jours s'écouleraient, combien de semaines et de mois, avant qu'on pût regarder avec confiance les stocks reconstitués ou plutôt décuplés, les canons quadruplés, les armes par millions fabriquées ? Quand l'arme de la victoire sortirait-elle de cette forge fantastique où, avant même que sur l'enclume on forgeât, l'enclume même, ce 20 septembre, était à forger ?

Déjà les armées engagées dans les âpres combats de l'Aisne avaient entendu, avec un frisson d'inquiétude, s'élever la voix grave de Joffre disant aux chefs d'armée : *Si la consommation continue au même taux, il sera impossible de continuer la guerre, faute de munitions, dans quinze jours.* Et il est inutile de chercher ailleurs la raison qui avait fait, de notre côté, s'éteindre la bataille si allègrement portée sur l'Aisne au soir de la victoire de la Marne.

Or, une autre bataille s'allumait qui, progressivement, allait courir, comme le feu dans les herbes sèches, de l'Oise à la mer. C'est pour cette bataille que Joffre réservait les derniers stocks. Mais y suffiraient-ils ? Préoccupation obsédante qui, troublant jusqu'à l'angoisse nos gouvernants et nos états-majors, les incitait à ne point laisser le pays s'exalter outre mesure de la victoire remportée, afin qu'à une joie trop surexcitée ne succédassent, devant l'échec ou simplement une trop longue lutte, la désillusion et bientôt la désespérance.

Rien de pareil n'était à craindre de la France, nul ne s'était abusé ; tous avaient compris que la Marne était bataille d'arrêt, mais non victoire décisive. Et le Français, résolu à poursuivre une longue route, se ceignait les reins et trempait son cœur. La Marne avait été la confirmation de sa foi, la nation sortait de la crise plus fortifiée encore qu'exaltée.

C'était peut-être dans l'armée qu'un tel sentiment prenait sa plus forte expression. Je me rappellerai toute ma vie de quelle façon nous reçûmes la nouvelle de la Marne. Je venais de quitter ma section de territoriaux tenant le cimetière de Vaux-devant-Damloup et de rejoindre au fort de Douaumont, maintenant célèbre dans le monde entier, mon colonel, qui avait installé son bureau dans une des obscures casemates de ce lieu de plaisance. Le 13, à 9 h. 30, si j'en crois mon carnet, nous entendîmes le téléphoniste de la casemate voisine pousser des cris d'émoi. Évidemment, c'était du ciel que lui tombait son télégramme. Et c'était en effet presque du ciel, puisque c'était de la tour Eiffel. Et à haute voix, il épelaît les mots : *Allemands en pleine retraite sur tout le front, abandonnent matériel et prisonniers.* Isolés en ce fort avancé de ce camp de Verdun aux trois quarts encerclé, nous étions, depuis dix jours, séparés du monde, sans nouvelles de la bataille qui grondait à notre sud-ouest, et brusquement nous apprenions *la victoire de la Marne.* Croyez-vous qu'on s'exalta ! Il y avait dix jours qu'on se répétait obstinément : *Joffre va leur en faire voir !* Personne ne dit donc : *Quel miracle !* Mais on dit : *Parbleu : ça y est. Ils ont trouvé le bec.* Et notre colonel, qui à peine s'était interrompu dans la dictée de sa *décision* journalière, après quelques mots où éclatait son cœur de vieux soldat de la Loire, dit : *Allons, messieurs, allons, reprenons notre décision,* et il se remit à dicter.

Il en était partout de même. Le premier moment de joie passée, on s'était remis au travail et, si vous le voulez — le mot ayant plus d'un sens — à la décision.

C'était le moral de nos soldats qui, en masses, sur l'ordre du grand quartier, étaient transportés du 15 septembre au 1er octobre vers le nord

Déjà la bataille s'était engagée sur le nouveau front de Castelnau.

Il devait, nous le savons, reprendre, entre Lassigny et la Somme, la manœuvre d'enveloppement et déborder la droite allemande, qui elle-même s'allongeait vers le nord. Les armées Klück et Heeringen, soudées maintenant, lançaient leur cavalerie vers la Somme et c'était bien entre les deux partis une course : celle qui dépasserait l'autre avec des forces suffisantes la tournerait. A la gauche de Castelnau, les divisions territoriales du général Brugère, à cheval sur la Somme, couvraient le débarquement des troupes de Castelnau, tout en menaçant les communications de l'ennemi. Le corps de cavalerie Bridoux opérait, d'autre part, du côté de Péronne. Mais l'état-major allemand retirait de toutes es parties du front entre Oise et Vosges tout ce qu'il pouvait, lui aussi, pour fortifier et allonger sa droite.

Dès le 21, l'armée Castelnau enlevait Ribécourt et, le 22, Lassigny ; on occupait Roye, Montdidier, Conty, au sud d'Amiens ; mais à Lassigny, dont la conquête avait été très dure, on était contre-attaqué et rejeté hors de la ville. Castelnau était accroché par ces combats très âpres et, ce pendant, le grand quartier ne cessait de lui crier : **Plus au nord ! Plus au nord !** Plus au nord, le corps de cavalerie français était lui-même aux prises avec le corps de cavalerie Marwitz, qui courait devant l'infanterie allemande comme le nôtre devant les fantassins de Castelnau, et, là aussi, les combats étaient acharnés. Castelnau atteignait néanmoins, le 23, le Santerre, au sud-est immédiat d'Amiens, et on poussait maintenant les divisions Brugère vers l'Artois. Mais déjà Marwitz débordait fortement Brugère au nord de la Somme et le forçait à se replier. Nos voies ferrées, qui devenaient, derechef, en cette course à la mer, la plus précieuse des ressources, transportaient avec une prodigieuse activité de nouvelles forces vers la Somme et bientôt au delà L'important était que ces nouvelles forces étant portées au nord de la Somme, Castelnau tînt ferme au sud, pour que, tout en s'étendant, la ligne ne fût pas crevée. Et au prix de combats meurtriers, tantôt défensifs, tantôt offensifs, Castelnau tenait. Mais, absorbé dans la plus âpre des batailles entre Oise et Somme, il ne pouvait plus, au nord de cette rivière, diriger personnellement la manœuvre. Le général de Maud'huy, qui venait, sur les plateaux de l'Aisne, de gagner tous les suffrages, lui était envoyé pour prendre le commandement des troupes au nord de la Somme. Et, à sa gauche même, on formait un nouveau corps de cavalerie qu'on plaçait sous les ordres d'un de nos chefs les plus brillants, le général de Mitry. Celui-ci, prenant la tête de la course à la mer, se jetterait hardiment au nord de la Scarpe. Ainsi, de l'Oise à la Somme, de la Somme à la Scarpe, la course gagnait, gagnait, gagnait sans cesse du terrain ; de la Picardie, par l'Artois, elle parvenait aux limites de la Flandre.

Maud'huy faisait, ce pendant, attaquer au sud d'Arias ; mais il était lui-même assailli avec violence ; commandées par deux admirables chefs, ce général Barbot dont le nom devait, après sa mort et jusqu'au bout de la campagne, rester attaché à sa 77e¹ et ce général Fayolle, qui, alors simple brigadier, allait s'imposer bien vite comme un des grands chefs de notre année, deux valeureuses divisions, aussitôt débarquées, subissaient avec peine le choc de l'ennemi ; il était clair que celui-ci voulait nous retenir jusqu'à ce que les armées allemandes, arrêtées par le siège d'Anvers, vinssent déferler sur la Flandre, à destination de Dunkerque et Calais découverts. La Flandre s'ouvrait, encore sans défense sérieuse, entre la Lys et la nier. Or, Anvers, assiégé depuis le 26 septembre, semblait déjà ce 4 octobre, près de succomber.

¹ Capitaine HUMBERT, *Division Barbot*, Hachette, 1919.

L'armée belge, forte — si l'on peut dire — de six divisions, était tout entière enfermée dans le camp retranché aux trois quarts investi. Elle appelait à l'aide et la course à la mer — si la place tenait deux semaines seulement — pouvait devenir finalement la course à Anvers. En attendant que les affaires pussent prendre cette tournure, on jetait vers la ville assiégée ce qu'on pouvait : la division Rawlinson, qui s'y acheminait d'Ostende, et ces six mille fusiliers marins français qui, sous peu, devaient, sous le commandement du vaillant amiral Ronarch, à la droite des divisions belges, se couvrir d'une gloire immortelle. Joffre avait, en outre, envoyé à Anvers le général Pau, chargé d'entraîner hors de la place la malheureuse armée belge menacée d'y être encerclée. En dépit de ses fortifications en apparence formidables, il était, dès le 4, peu douteux que la place ne fût sur le point de succomber sous la pression de trois corps d'armée allemands et surtout sous le bombardement des fameux mortiers de 420. L'important était que l'armée d'Albert Ier fût sortie assez tôt de cette souricière, pour venir appuyer la gauche de nos armées ; ce serait, suivant qu'on parviendrait à la rejoindre, tôt ou tard, entre Gand et Bruges, ou entre Courtrai et Ostende, ou entre Nieuport et Ypres. Dès qu'elle aurait pris place dans le dispositif allié, elle repartirait, s'il était possible, à la conquête des Flandres belges ou, au pire, elle se cramponnerait à ce qui en resterait.

Le 8, Anvers tombait ; mais, dès la veille, l'armée belge, évadée de la place, battait en retraite sur la ligne Bruges-Gand, bientôt sous la protection des fusiliers marins français et de la division Rawlinson. Elle reculait vers la Flandre, mais il était douteux que, réduite à six divisions amincies, très éprouvée par les journées de siège et, sous peu, plus éprouvée encore par une retraite talonnée, elle pût suffire à arrêter, à notre gauche, de la mer à la Lys, la ruée des corps d'armée allemands que libérait la capitulation d'Anvers.

Or, les forces françaises importantes étaient encore au sud de la Lys. La trouée continuait à s'ouvrir de Dunkerque à Lens. L'entrepreneur général de Mitry poussait, à la vérité, son corps de cavalerie vers la Flandre, et Ypres était couvert, le 15, par les divisions territoriales de Dunkerque, les 89e et 87e, qui joueront dans la bataille un rôle important. Et, Mitry étant parvenu, de son côté, à Ypres, la soudure se faisait enfin. Mais des régiments de cavalerie — si vaillants qu'ils fussent — et des régiments territoriaux — si solides qu'ils se montrassent — suffisant assurément pour tenir en respect la cavalerie allemande remontant de la région de Lille, ne le seraient certainement pas pour arrêter la ruée qui, derrière les troupes belges, allait se produire de l'est à l'ouest. Et la situation était scabreuse.

A la vérité, les corps britanniques, à leur tour, s'acheminaient à grandes journées vers ce nouveau champ de bataille. Le maréchal French avait obtenu du général Joffre licence de retirer des rives de l'Aisne ses trois corps, qui successivement seraient transportés dans la région de Béthune-Ypres. On pouvait espérer que, sous le couvert des corps de cavalerie français, ils y seraient installés assez tôt pour donner la main à l'armée belge en retraite. Ainsi le dispositif allié serait-il constitué avant l'irruption des corps allemands, les Belges à gauche, les Anglais au centre et à droite, et des Français un peu partout — comme toujours — et, sans doute, ces forces alliées suffiraient-elles à faire barrière à l'invasion ; peut-être même pourraient-elles, en prenant l'offensive, la faire refluer.

Castelnau, au sud de la Somme, Maud'huy, entre Somme et Scarpe, continuaient à soutenir des combats difficiles. On prévoyait qu'outre les forces françaises déjà en ligne au nord de la Lys, on serait amené à expédier en Flandre de nouvelles troupes. Il faudrait probablement étayer nos deux alliés et déjà Joffre avait désigné la 42e division d'infanterie, puis tout le 9e corps, pour être dirigés vers les Flandres.

A l'extrémité d'un front qui, courant maintenant de la région de Thann en Alsace à la région de Dunkerque, sollicitait sur toutes ses parties l'attention du général en chef, ce champ de bataille du nord, de l'Oise à la mer, prenait une sorte d'autonomie. Il fallait que, de plus près, un grand chef y veillât. Le général Joffre, qui, si impitoyablement, frappait les chefs insuffisants, a toujours su distinguer l'homme qu'il fallait aux situations difficiles : ainsi avait-il fait, à la fin d'août, pleine confiance à Castelnau, installé à Nancy ; ainsi jettera-t-il, en 1916, Pétain à Verdun. Ainsi désignait-il, pour coordonner les efforts des troupes engagées entre l'Oise et la mer, le commandant de la 9e armée, le vainqueur de Fère-Champenoise, le général Foch.

Celui-ci avait couru vers la Picardie et vu Castelnau, vers l'Artois et vu Maud'huy ; il avait partout recommandé de tenir, de tenir coûte que coûte, quitte à se contenter de tenir — parce qu'il avait aperçu clairement qu'avant dix jours, c'était dans les Flandres que la vraie bataille s'engagerait.

Région historique entre toutes, écrivait, dès 1904, Vidal-Lablache. Ces plaines de Flandre ont toujours attiré la bataille. Ni fleuves profonds, ni forêts épaisses, ni chaînes élevées : c'est un champ de bataille idéal. Et la guerre s'y est toujours déchaînée. Des Dunes d'or pâle, qui, s'étendent d'Ostende à Dunkerque, au fossé de la Lys, c'est la campagne verte, si plate que les rivières s'y traînent plus qu'elles n'y coulent. L'Yser est le type de ces cours d'eau, aujourd'hui à tout jamais illustre. Cette petite rivière canalisée a, de Dixmude à Nieuport, une pente si insignifiante qu'on se demande par quel miracle elle a cours ; la marée montante eût, tous les jours, refoulé bien en amont de Nieuport ces eaux paresseuses, si un formidable jeu d'écluses ne permettait, au centre de Nieuport, de manœuvrer l'eau. Cette plaine jusqu'aux médiocres hauteurs d'Ypres est, d'ailleurs, un golfe reconquis sur la mer — le *shoore* et, au fond, l'élément liquide reste le maître du sol, de toutes parts crevé de lagons et d'étangs. Les arbres qui y poussent sont arbres d'eau — bouleaux et saules par bouquets isolés. Au sud de ce pays, le sol s'élève un peu : quelques collines lient le piton de Cassel aux hauteurs d'Ypres ; le mont de Kemmel ne fait figure de petit mont Blanc qu'au-dessus d'une plaine affaissée parfois au-dessous du niveau de la mer. Et, à l'est du Kemmel, au sud-est d'Ypres, le gradin que forme la fameuse crête Wytschaete-Messine paraît là un palier important, alors qu'en Lorraine on ne le remarquerait pas.

Une plaine basse et large ouverte, sans obstacles naturels sérieux, tel est, en dernière analyse, ce champ de bataille qu'enveloppe, flottant au-dessus d'un sol crevé d'eau, une brume chronique : elle achève de donner au pays un air de tristesse douce. C'est l'impression que j'en ai gardée lorsqu'en pleine guerre, je l'ai deux fois parcourue. Car j'ai vu les Belges sur l'Yser, les Anglais à Ypres, les Français à Nieuport ; j'ai, du haut du Kemmel, aperçu tout le pays un instant débarrassé de sa brume ouatée, mais c'est dans cette brume que j'ai longé les inondations de l'Yser. Dans ce léger brouillard, on évoque un monde de guerriers

; car du Roosebeke de 1382 où le roi de France écrasa les Flamands, au Roulers de 1794 où Macdonald prépara Fleurus, il y eut, à chaque siècle, trois ou quatre batailles des Flandres : c'est sur les Dunes que Turenne battit les Espagnols en 1658, à Audenarde que Vendôme fut déconfit en 1708 par Marlborough, sans parler de Bouvines, Malplaquet, Denain et Waterloo si voisins. Le champ se rouvrait en 1914, rempli de tout un tumultueux passé.

Les Allemands de nouveau roulaient vers nous, comme un torrent. Ils attendaient de la victoire certaine entre mer et Lys plus d'un résultat.

C'était, d'abord, la dépossession totale du roi des Belges, dont l'exécution devait être un exemple éclatant pour l'Univers. Les dernières cités du royaume rebelle seraient occupées et le roi Albert — pour avoir osé refuser le passage — balayé et bientôt rayé de la liste des souverains.

Ce serait alors Dunkerque bientôt pris, et, après Dunkerque, Calais et Boulogne. La presse officieuse va appeler communément cette bataille des Flandres la *bataille pour Calais*. La France coupée de l'Angleterre, celle-ci serait menacée : ce que Napoléon a projeté, l'Allemagne, grâce à ses sous-marins, l'exécutera. Quant à la France, elle sera, de ce fait, tournée : tout chemin mène à Paris et, maîtres du littoral, il sera facile aux Allemands de se rabattre sur l'Ile-de-France par la Normandie. Ainsi seront réparées les journées de la Marne.

Hourrah pour la grande Allemagne, écrit un soldat au début de la bataille. Hourrah ! nous allons conquérir le monde — *erobern wir uns die Welt*. D'autres précisent en leur délire : ils sont sur la route de Londres, où ils feront bientôt une entrée triomphale. Le kronprinz de Bavière, transporté en Flandre, dit à ses soldats : Le moment est arrivé où la VI^e armée doit amener la décision des rudes combats qui durent depuis des semaines à l'aile droite de l'armée allemande. En avant donc, sans arrêt, jusqu'à ce que l'ennemi soit complètement battu. L'empereur, rentré à Luxembourg le soir de la Marne, en repartira pour les Flandres afin d'assister au triomphe de ses armées.

Il n'assistera qu'à leur déconvenue — une fois de plus. Car, ayant précisément autant d'intérêt à fermer cette trouée que les Allemands en ont à l'ouvrir, nous saurons nous cramponner à ce sol en apparence sans prises. Sans doute, ne pourrons-nous réaliser le projet généreux conçu par Foch et faire refluer vers Anvers et Bruxelles le flot germanique. Mais si, brisant l'assaut allemand en infligeant aux armées ennemies une effroyable saignée, nous avons conservé au roi des Belges, fût-ce quelques lieues carrées de son royaume ; si, en faisant échouer les projets sur Dunkerque et Calais, nous avons assuré la pleine liberté des communications entre la France et l'Angleterre ; si, enfin, nous avons solidement fermé, à son extrême gauche, et ainsi rendu inviolable la barrière défensive derrière laquelle la France pourra se préparer à de nouveaux combats, nous aurons remporté tout à la fois sur l'orgueil, la force et la fortune de l'Allemagne la plus grande victoire et complété la Marne en faisant échouer sa revanche.

Ce sera une mêlée furieuse ; j'ai comparé la Marne à une belle tragédie classique bien ordonnée ; la bataille des Flandres, ou — comme je l'ai appelée — la *mêlée des Flandres*, serait alors un drame romantique échevelé ; on y voit se battre côte à côte et parfois enchevêtrés les descendants des *gens des communes* flamandes et wallonnes et des marins de Bretagne, des zouaves au *falzar* rouge et des Écossais aux jambes nues, des braves fantassins de toutes nos provinces et des Hindous basanés sous l'énorme turban kaki, les *riflemans* de Londres et

nos Sénégalais ; on verra des *goums* marocains battre les Dunes, tandis que les *monitors* des deux flottes prolongent jusque sur la mer du Nord le front de combat, parce que, dans le désordre d'une lutte qui s'est, plus que la Marne, improvisée, il a fallu faire flèche de tout bois et, comme me le disait, un an après, Foch en sa langue imagée, mettre à toutes les heures sur tous les trous des *pains à cacheter*. C'était de la Lys à la mer, me disait un témoin, *une tour de Babel*, — sauf qu'on s'y entendait fort bien.

Le drame eut quatre actes : l'installation des trois armées alliées sur le champ de bataille, l'assaut allemand de Nieuport à Dixmude, et les deux batailles d'Ypres. Le 15 novembre, le drame sera clos.

Les Belges retraits depuis le 7 octobre. Leurs divisions fatiguées n'offraient plus, suivant l'expression d'un des leurs, que *des fantômes de soldats*. Le 11, ils parvenaient dans la région Thourout-Ostende, mais ne pouvaient s'y tenir ; ils ne parlaient que d'aller se reconstituer dans la région de Calais. *Nous sommes des morts vivants*, disaient-ils. La guerre nous habituera à faire combattre des morts vivants, mais dès ce jour, Joffre n'entendait nullement que nos malheureux alliés retraitassent indéfiniment — et pas plus le roi Albert, chez qui le cœur a toujours éclairé l'intelligence et qui, très noblement, se déclarait prêt à *recevoir, au même titre que le maréchal French, les instructions du général Joffre* — en l'espèce, les directions de Foch. Or, Joffre était d'accord avec Foch pour arrêter les Belges entre Nieuport et Dixmude. Le 14, ils s'arrêtaient sur les bords de l'Yser et immédiatement, au dire d'un témoin, et conformément aux prévisions, leur moral se relevait.

On était assuré qu'ils seraient étayés, à la droite, car l'amiral Ronarch, avec ses six mille fusiliers marins, s'embossant à Dixmude, y pourvoirait, et, quant à la gauche, on destinait à la flanquer la vaillante 42e division d'infanterie Grossetti, alors en route pour les Dunes. Le roi Albert adressait à ses troupes un admirable appel auquel elles se montraient prêtes à répondre. Et Foch criait à Ronarch : *Tenir*. C'était inutile : Ronarch est un roc du pays d'Armor. Entre Dixmude et Roulers, d'autre part, la cavalerie de Mitry protégeait l'installation.

Sur les troupes des Belges, trois corps d'armée allemands couraient à l'Yser. Le 17, les premières *marmites* tombaient sur Dixmude, y semant le feu et la mort : la ville était évacuée ; il n'y restait avec nos marins que quelques carmélites qui, indifférentes au danger, continuaient à conjurer le ciel. Elles aussi faisaient ainsi partie de ce front composite. Sur tout ce front de l'Yser courait, ce pendant, le mot d'ordre de Foch : *Tenir*.

Mais la ligne avait son *défaut* : la boucle de la rivière entre Shoorbake et Tervaete. Et c'était par ce défaut que l'ennemi pensait la rompre. Il attaquait aussi aux ailes, les croyant mal étayées ; à Lombaertzyde, il fit se replier les avant-postes belges, mais, à Dixmude, où la vaillante brigade belge Meiser avait rejoint l'amiral Ronarch, il se heurta à une résistance fort rude. Vingt jours, cette résistance se prolongera — qu'a rendue immédiatement célèbre le beau livre de mon ami Charles Le Goffic — pages d'épopée qui entourent d'une auréole de gloire l'admirable amiral et ses admirables fusiliers¹.

¹ Charles LE GOFFIC, *Dixmude*, Plon, 1915.

Mais, plus au nord, la boucle de la rivière était attaquée et très menacée : à la défendre, les réserves belges déjà s'épuisaient. Tiendrait-on sur l'Yser ? L'inquiétude grandissait de Dixmude à Nieuport. Mais soudain, ce soir du 21, courait le long de la rivière un bruit rassurant : [Les Français arrivent](#). C'était Grossetti, c'était la 42e division. A la nuit, dans Furnes où le roi Albert avait son quartier général, une éclatante fanfare ébranlait les vieux murs. C'était le 16e bataillon de chasseurs à pied, qui, aux accents de la Sidi Brahim, [avec une splendide allure guerrière](#), écrit un témoin, faisait son entrée. Le roi sortit de l'hôtel de ville, pâle de joie, pour saluer ces vainqueurs des marais de Saint-Gond. Le général parut — ce Grossetti, de ces chefs français qui, sans qu'un trait soit à changer à leur physionomie, peuvent entrer en une chanson de gestes. La vraie bataille de l'Yser s'engageait et la bataille française des Flandres commençait. Déjà une [armée de Belgique](#) se constituait. Sous le haut magistère du général Foch, le général d'Urbal — un des plus magnifiques soldats de notre armée — en prenait le commandement d'une main qui jamais n'a tremblé.

Les Anglais, de leur côté, s'installaient dans la région de la Lys. On les pressait, car Foch, suivant ses principes, eût voulu, par une offensive immédiate, porter la bataille en avant d'Ypres. Mais Ypres devait être occupé en dernier par sir Douglas Haig avec le 1er corps ; et, en attendant, Mitry, seul avec sa cavalerie et les territoriaux, couvrait la ville. Mais c'était Mitry, cavalier d'humeur offensive ; sans attendre les Anglais trop lents, il se portait déjà en avant vers cette forêt d'Houthulst, dont il prévoyait que la laisser à l'ennemi était se créer — face à notre ligne — le pire danger. Le 15 enfin, Douglas Haig occupait Ypres et le saillant, couvert à sa gauche par Mitry. Le 20, le général anglais poussait ses bataillons sur Langemark au nord-est d'Ypres, derrière notre cavalerie, et la division Rawlinson, repliée de Belgique et relancée sur elle. C'était trop tard ; depuis deux jours, le mouvement en avant du corps de cavalerie, des territoriaux et de Rawlinson, se heurtait à de grosses masses — assez imprévues. C'étaient des corps allemands de formation récente : les corps de la série XX, 120.000 hommes, tout neufs, qu'en grand secret on avait constitués en quatre corps et qui débouchaient en Flandre, pensant tout emporter.

Foch n'avait pas attendu qu'ils se révélassent, pour prévoir que la poussée allait être formidable. Il avait réclamé des troupes françaises : le 9e corps Dubois, qu'il avait vu à l'œuvre autour de Fère-Champenoise, allait arriver, puis ce seront, après le 16e corps, le 32e qui a Humbert à sa tête, puis quatre divisions et plus tard le 200 corps, à la tête duquel marche Balfourier. Dès le 20, les forces présentes et futures étaient destinées à constituer le [détachement d'armée de Belgique](#). J'ai dit que d'Urbal en prenait le commandement — superbe soldat et chef énergique — bien fait pour servir les projets offensifs de Foch.

Celui-ci ne pensait en effet qu'à prendre l'offensive. Il l'eût prise depuis cinq jours si les Anglais n'avaient tant tardé. Et maintenant, on se heurtait aux nouveaux corps allemands.

Devant la ligne déjà composite que constituaient, de la Lys à la mer, le 1er corps britannique, le corps de cavalerie Mitry et les deux divisions territoriales, la brigade marine Ronarch, les 40.000 Belges du roi Albert et la division Grossetti, deux armées allemandes opéraient, la VIe (Ruprecht de Bavière) et la IVe (duc Albrecht de Wurtemberg), le vaincu de Nancy et le vaincu de Vitry, avides de prendre leur revanche. Ils pouvaient l'espérer — car c'était une masse de seize corps d'armées dont disposaient les deux princes et dont j'ai, en contant

longuement cette bataille des Flandres, donné le détail¹. Et derrière cette masse, était maintenant en bataille cette énorme artillerie lourde, qui n'avait presque point paru sur la Marne et qui, d'Anvers notamment, avait été portée en face de l'Yser et d'Ypres, favorisée encore par la position dominante qu'elle occupait. Nous étions de nouveau en face de Goliath.

C'était sur l'Yser que le combat engagé, dès le 17, allait d'abord se faire plus âpre crevée, la ligne de l'Yser livrerait Dunkerque. A la vérité, Grossetti, à notre gauche, réoccupant déjà Lombaertzyde au nord-est, prenait son élan vers Ostende, tandis que Mitry, à droite, menaçait la forêt d'Houthulst et enlevait Bixschoote : la vue des **pantalons rouges** inquiétait les Allemands, mais ils n'y voyaient qu'une raison de plus de foncer sur le centre de la ligne, tenu par les Belges. Ceux-ci — trop faibles — fléchirent, abandonnant sous une poussée trop forte la boucle de l'Yser. L'ennemi passa la rivière et, se ruant sur la ligne même du chemin de fer de Nieuport à Dixmude et trouant ainsi jusqu'à la deuxième position, enleva Pervyse. Il fallait que Pervyse fût repris. Soudain, apparurent les **pantalons rouges** ! Avisé par d'Urbal, Grossetti avait délibérément arrêté sa marche vers Ostende et, ne laissant qu'une brigade sur les Dunes, la belle brigade Devine, avait jeté la brigade Bazelaire derrière l'Yser ; c'était elle qui, en quelques heures, au milieu des acclamations des Belges, arrivait. **Vers minuit, des pas alertes battent la route, écrit un Belge. Bonheur ! c'est l'infanterie française qui arrive. Nous la reconnaissons dans l'ombre, à plusieurs mètres, au martèlement de la route.** Et Pervyse, attaqué par nous, était repris pendant que, dans Dixmude, l'amiral brisait son cinquième assaut.

La ligne de l'Yser doit être maintenue ou rétablie à tout prix, écrivait, le 24, d'Urbal à Grossetti et, au revers d'une enveloppe que j'ai tenue entre mes mains, il griffonnait l'ordre à l'amiral Ronarch de résister jusqu'à **l'extrême limite de ses moyens.** — **La seule hypothèse qui ne puisse être envisagée est la retraite.** C'était prêcher un converti : l'amiral était à son bord et voyait la tempête d'un œil fort calme.

On essayait, cependant, en vain de rejeter, dans la boucle, l'ennemi au delà de l'Yser : on n'y parvenait pas et, dès lors, on ne pouvait se faire l'illusion qu'on tiendrait longtemps la ligne de la rivière ; on préparait donc activement la deuxième ligne, qui n'était autre que la chaussée du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. Même repliés sur cette ligne, les Belges y tiendraient-ils ? Ils étaient épuisés, n'avaient plus de réserves : la 42e division ne pouvait à elle seule se substituer à eux et elle était nécessaire maintenant au sud du champ de bataille où, nous allons le voir, s'engageait d'autres combats. Mais laisser l'Allemand passer entre Nieuport et Dixmude, c'était la bataille perdue, les Anglais exposés à être tournés sur la gauche, Dunkerque livré. Et à chaque heure, on sentait fléchir davantage nos malheureux alliés belges. Alors, la même pensée vint à tous les grands chefs : l'inondation.

Quand — dix-huit mois après — j'allai à Nieuport toujours bombardé, je demandai que, fût-ce à travers les marmites, on me menât à la maison de l'Éclusier, désormais monument historique. Cette petite maison blanche était au centre du dédale des canaux qui dessinent une gigantesque pieuvre aux cinq

¹ *La Mêlée des Flandres*. Plon, 1917.

longues tentacules : un jeu énorme d'écluses règle le débit de l'eau ; à la marée basse, on ouvrait les écluses ; on les fermait dès que s'annonce la marée haute, sans quoi, je l'ai dit, la mer eût reflué dans les bras canalisés de l'Yser. Le 25, Foch avait dit : **On pourrait rompre les écluses**. Le 26, on hésitait encore, mille objections ayant été naturellement soulevées. Mais la journée fut terrible : Dixmude même faillit être enlevé. La 42e, qui s'était maintenant tout entière déployée le long de l'Yser, couvrait avec peine, contre quatre divisions allemandes, le repli des Belges derrière la chaussée. **Ce talus de 1 m. 20**, me dira le général Foch quelques mois après, **nous a tous sauvés**. Mais cette si faible chaussée résisterait-elle à la poussée de l'eau qui allait baigner ses parois ; d'autre part, si l'eau ne se déchaînait pas, arrêtant net l'entreprise ennemie, cette ligne hâtivement organisée résisterait-elle à l'assaut allemand ? Ce 26, l'armée belge n'avait plus que 14.500 fusils en ligne ; c'était à peine l'équivalent d'une de nos divisions. Le 27, le 28, il fallait, pour la soutenir, attaquer l'Allemand au sud : la 42e y glissait, ralliant le 32e corps qu'Humbert avait amené, chef d'un allant magnifique, jeune, ardent et résolu. Grossetti pouvait, maintenant, abandonner la ligne de la rivière. Les Belges étaient derrière la chaussée et, le 28 au matin, une légère couche d'eau s'étendait de Nieupoort à Ramscapelle, à mi-chemin de Dixmude. Les Allemands sortaient effarés de leurs tranchées inondées. On avait décidément ouvert les écluses. Mais il faudrait trois marées pour que, jusqu'à Dixmude, le *shoore* fût redevenu golfe.

L'ennemi s'en rendait compte. Les pieds dans l'eau, il attaquait furieusement, entendant enlever la chaussée avant que le flot lui en barrât à tout jamais le chemin. Le 29, il attaqua et fut repoussé. Le 30, il se rua sur Ramscapelle et, balayant les Belges, sauta sur la chaussée : les assaillants étaient hideux, mouillés jusqu'à mi-corps, crottés jusqu'aux cheveux, mais d'autant plus enragés. Et au delà même de Ramscapelle, ils agrandissaient la trouée. Vers midi, de Dixmude à Nieupoort, la nouvelle consternante courut : le nouveau front était percé et l'inondation déjouée par l'ennemi.

L'incident de Ramscapelle, écrivait, à quatorze heures, d'Urbal à Humbert, **ne modifie pas mes intentions** — d'offensive vers le sud —. *Grossetti rétablira certainement la situation*. Quelle confiance superbe respire cet avis ! Et qu'en un pareil incident, un chef se révèle ou s'affirme !

Cette confiance était justifiée. Dès le 30, Grossetti avait fait barrière à l'irruption allemande avec tout ce qu'il avait là des fantassins, des zouaves, des tirailleurs, des chasseurs, puis lancé le vaillant colonel Claudon sur Ramscapelle à reprendre. Comme Napoléon à Murat, il lui disait : **Nous laisseras-tu manger par ces gens-là ?** Et soudain, l'assaut fut donné par nos gens à nous et trois bataillons belges. A la chute du jour, le village était repris, les ennemis rejetés dans l'eau à la baïonnette, et dans la nouvelle lagune on voyait se débattre un monde de blessés. L'ennemi en fuite avait regagné la rive droite de la rivière qui, sur le terrain inondé, ne se distinguait plus.

Ce fut une journée terriblement meurtrière pour l'Allemand ; j'ai vu des lettres où il était dit qu'en cette journée du 30, un régiment fut réduit à 350 hommes. Et rejetés du talus, paralysés par l'inondation, il fallait que nos ennemis, par surcroît, fissent front, à leur gauche, à l'attaque d'Humbert au sud-est de Dixmude. La déception était profonde. Je trouve dans la lettre du feldwebel Seipel le mot de la situation : **Nous avons affaire à trop de Français !** Au cours de cette longue guerre, le mot sera souvent répété. Ils auront toujours affaire à trop de Français.

Le 1er novembre, les eaux avaient tout inondé et venaient enfin lécher les abords de Dixmude où l'amiral, lui, se passait de cette nouvelle alliée — la mer amenée jusqu'à lui. Pendant ces cinq jours, il avait repoussé sept assauts. Nos marins cependant souriaient à cette mer qui revenait à eux. Elle coupait net les projets d'incursion vers Dunkerque et le deuxième acte du drame était ainsi miraculeusement clos.

Restait pour l'ennemi à foncer au sud sur Ypres en direction de Calais. Il s'y essayait déjà depuis trois jours.

Les soldats de Douglas Haig étaient, nous le savons, installés depuis le 19 dans la région. Le maréchal French, qui, si j'en crois ses propres rapports, a souvent passé d'une extrême méfiance à une extrême confiance et réciproquement, non seulement agréait alors les projets d'offensive de Foch sur Thourout, mais ne parlait de rien moins que d'aller reconquérir incontinent Bruges et Gand. Le 21, Haig avait pris l'offensive, mais, à sa droite, le 3e corps britannique avait subi un assez gros échec à Comines, sur la Lys, et dû reculer, tandis qu'à sa gauche, les divisions territoriales françaises et Mary lui-même, sous la poussée que j'ai dite, devaient céder du terrain. Haig jugea que mieux valait ajourner l'offensive au 24, jour où le 9e corps français pourrait l'appuyer. En attendant le général Dubois, Mitry faisait barrière au nord, se reliant à Dixmude, tandis que, les 22 et 23, Haig repoussait difficilement une grosse attaque allemande.

Dubois arrivait et Foch poussait à l'offensive que d'Urbal appuierait plus au nord. Elle était opportune : Foch avait pu saisir les *radios* où, de Lille — tombée entre les mains des Allemands — l'état-major de la VIe armée Ruprecht de Bavière recommandait d'*épargner les munitions* qui allaient manquer. Les dépêches échangées montraient du souci. *Les corps d'armée, y lit-on, avancent bien lentement.*

L'armée d'Urbal attaquait ce jour-là et, plus près des Anglais, Mary reprenait Bixschoote, tandis que le 9e corps entraît brillamment en scène. Mais corps français et corps britannique se heurtèrent à une résistance qui, à la vérité, coûtait cher à l'ennemi ; car, de tous les côtés, les corps allemands, saignés à blanc, demandaient des renforts, et on voyait que les munitions manquaient de plus en plus. Foch, en conséquence, ordonnait encore de pousser ; on poussa le 24, et on avança d'un kilomètre. Les Allemands se cramponnaient, ne cédaient que pied à pied, les 25, 26, 27. Le 27, ils appelaient leurs forces du nord : l'inondation commençait, qui allait leur interdire toute grande opération entre la mer et Dixmude ; ils ramassaient leurs forces pour l'assaut sur Ypres. Le 27, Mitry avançant encore un peu au nord de Langemark, la division Rawlinson se heurtait soudain à des forces énormes et était rejetée du terrain conquis. Et l'on allait voir notre progression s'arrêter partout, puis l'armée britannique, brusquement attaquée, fléchir. Les Allemands avaient pris de grandes résolutions.

Soldats, le monde entier a les yeux fixés sur vous, écrivait, de Douai, le prince Ruprecht à ses troupes. *Il s'agit maintenant de ne pas laisser le combat contre notre ennemi le plus détesté et de rompre définitivement son orgueil... Le coup décisif va être frappé.* Le général von Daimling croyait devoir, par des arguments moins élevés, relever le courage des hommes du XVe corps ; la percée serait facile, car on n'avait à attaquer que *des Anglais, des Hindous, des Canadiens,*

des Marocains et autres racailles de cette sorte : le soldat allemand allait les bousculer facilement, et, de nouveau, **étonner le monde**. Et l'on faisait savoir que Sa Majesté assistait à la bataille, prête à faire son entrée à Ypres, en attendant probablement Calais. Guillaume II joue dans cette guerre un rôle ridicule ; il est l'acteur qui, devant Nancy, devant Paris, devant Ypres, attend toujours, costumé et grimé, que la scène soit prête où faire son entrée, et toujours rejeté de la scène, reste relégué dans la coulisse. Cet impérial m'as-tu vu rate toutes ses entrées.

On avait massé huit corps d'armée. Ils se jetèrent le 29 à l'assaut. Le champ de bataille était pour nous dangereux. C'était un saillant mal couvert et Ypres, au centre, passage nécessaire des troupes, était bombardé de toutes parts. En cas de repli, la retraite serait très difficile ; c'est bien pourquoi Foch eût voulu qu'on portât, avant l'assaut attendu, la bataille plus avant.

Humbert et Dubois, à gauche, tinrent bon et même avancèrent. Mais, dès l'aube, le 1er corps britannique, sur lequel se massait l'ennemi, fut enfoncé ; il reforma ses rangs, regagna le terrain perdu. Mais le soir, une nouvelle ruée allemande, au sud-est et à l'est d'Ypres, faisait de nouveau céder nos alliés. Ils perdirent avec Hollebeke une des voies d'accès d'Ypres, très approché. Dubois, instruit de ce qui se passait à sa droite, détacha spontanément trois bataillons de zouaves qui furent dirigés sur Hollebeke, et Haig, qui montrait, dans ces jours difficiles, une froide opiniâtreté, donna l'ordre de reprendre à tout prix le village perdu.

Foch, avisé ce soir-là du grave incident survenu, courut au grand quartier britannique et offrit à French de nouvelles forces. Les Anglais contre-attaquaient, le 31, encadrés de Français. Mais les Allemands se ruaient de nouveau à l'assaut. Hollebeke, repris, fut reperdu et Zandvoorde, puis Gheluvelt à gauche, Messines à droite et la trouée sembla faite par les Allemands qui s'y précipitèrent. Entre Wytschaete et Saint-Éloi, une colonne allemande fonçait droit sur Ypres. On essayait de reformer en arrière de Saint-Éloi la ligne anglaise crevée. Le général Moussy, commandant un groupe français, sauva la situation : rassemblant tout ce qu'il avait sous la main, soldats de fortune, ordonnances, cuisiniers, débris de compagnies, cavaliers de son escorte, il fit attaquer par ce groupe hétéroclite les Allemands avançant. Ils prirent peur, crurent à une sérieuse contre-attaque et s'arrêtèrent. On disait ce soir-là que Moussy était le **sauveur d'Ypres**.

Mais les Anglais continuaient à être rompus ; le bombardement était violent ; les deux commandants de division de Haig étaient, l'un tué, l'autre grièvement blessé. Le maréchal French écrit que **ce fut là le moment le plus critique de tous ceux que nous eûmes à traverser**. Anxieux, tourmenté, il songeait à abandonner Ypres et alla en conférer avec le général d'Urbal, à son quartier général de Vlamertinghe. Notre fortune voulut qu'il y rencontrât Foch accouru aux nouvelles.

Ce grand homme de guerre restait dans son rôle de **coordinateur** de la bataille et préluant de loin au rôle de coordinateur autrement important que, pour notre salut, il devait jouer en 1918, il le remplissait avec une merveilleuse maîtrise. Suivant de son œil vif les péripéties de l'énorme mêlée, il ne perdait jamais cette belle humeur un peu ironique qu'on lui avait vue sur les hauteurs du Grand-Morin opposer à la fortune un instant contraire. Plein d'un sang-froid qui s'alimentait d'optimisme, il ne prenait rien au tragique, prenant d'ailleurs tout au sérieux. Actif comme un jeune colonel, on le voyait courir, depuis trois semaines, les quartiers généraux — de celui de Castelnau à celui du roi Albert, et **chez French**, ainsi qu'il disait, comme **chez Maud'huy**, **chez d'Urbal**, souriant d'une façon un peu énigmatique sous sa moustache grise, tout en mâchonnant son éternel

cigare, écoutant parler, l'œil brillant, parfois malin, parlant à son tour par formules brèves, pittoresques, saisissantes, sachant, en trois phrases, faire éclater la vérité et faisant accepter les vérités — même les désagréables — au besoin, par un amical coup de coude, et surtout par une si évidente, si sincère, si communicative cordialité, que, du jeune roi des Belges au vieux maréchal britannique, personne ne lui avait pu jusque-là résister.

Lui jugeait, le 31 au soir, la situation sérieuse, nullement désespérée. On était à Ypres ; on y était mal, mais Ypres était devenu — comme le sera plus tard Verdun — une de ces *villes-drapeaux* qu'on ne livre pas ; et d'ailleurs, tels étaient les inconvénients d'une retraite, qu'il y avait moins d'inconvénients à risquer de se faire tuer là en résistant.

C'est dans ces dispositions qu'il était arrivé chez d'Urbal et qu'il y recevait French. Il le vit affreusement inquiet. Sans recourir aux phrases grandiloquentes qu'on lui a prêtées — il n'est pas homme à faire un discours à la Tite-Live — il parla bref, net et franc. J'ai vu le dialogue reproduit mot par mot en un document bien authentique : la discrétion m'empêche de le livrer. Il impressionna par son ferme optimisme le maréchal, qui soudain demanda à Foch d'écrire l'ordre à expédier à l'armée britannique. De sa large et ferme écriture, le général traça sur un papier de fortune une note qui, je l'espère, sera un jour publiée — recto et verso. Car, sur ce verso, French, dont il faut admirer ici l'intelligence autant que la modestie, se contenta d'écrire en anglais : *Faire exécuter*.

Haig déjà avait relancé ses troupes à l'assaut. Le 2e régiment Worcestershire fut magnifique ; le 32e d'infanterie français et le 4e zouaves ne le furent pas moins. Haig devait écrire après le combat : *Les troupes anglaises et françaises combattirent côte à côte sous le commandement de l'officier le plus élevé en grade, en union si étroite, qu'elles ne tardèrent pas à se trouver complètement mélangées*. A 3 heures, Gheluwelt, puis Messines, étaient reprises à la baïonnette et l'accès d'Ypres derechef fermé aux Allemands. Foch, ce pendant, envoyait des renforts et il écrivait, ce soir-là au grand quartier : *La situation paraît très favorable, le gros effort fait par l'ennemi depuis deux jours n'ayant produit aucun résultat*.

C'était faire preuve, une fois de plus, d'un bel optimisme. L'empereur Guillaume attendait : il relança ses troupes à l'assaut. Mais sans cesse Joffre alimentait l'armée de Belgique : le général Lanquetot avait amené sa belle 43e division, le ne corps arrivait, le 20e approchait. D'Urbal — participant à l'esprit de Foch — ne parlait que de reprendre l'offensive. C'était superbe. Si, le 1er novembre, les Anglais perdaient encore, avec Wytschaete et Messines, la crête couvrant Ypres, les troupes du 6e corps d'armée française leur rendaient Wytschaete et, tout notre front non seulement tenant ; mais attaquant, les Allemands, dont les pertes étaient énormes — nous en tenons cent aveux — étaient maintenant réduits à se défendre contre Humbert, contre Dubois, contre Mitry, contre Conneau, contre tous nos corps, au nord comme au sud d'Ypres. L'amiral Ronarch assurait la gauche de la bataille comme il avait assuré la droite de l'autre. Il tiendra Dixmude jusqu'au 10 novembre, et quand il abandonnera, devant des forces dix fois supérieures, cet amas de ruines à l'ennemi, ce sera pour se retrancher derrière l'Yser, dans le faubourg, et recommencer à tenir tête. Il y avait belle lurette que Guillaume II, découragé, avait *regagné Luxembourg* ; cela devenait un refrain : *Sa Majesté regagne Luxembourg* : on eût pu le mettre en musique.

Les Allemands étaient profondément humiliés. Ils tentèrent, le 6, un dernier assaut. On avait amené la garde avec son chef, le général de Plettenberg. Ce sont ces soldats d'élite que, le 6, on déchaîna sur Ypres ; ce fut encore, pendant huit jours, une mêlée furieuse. La vertu s'y surexcitait étrangement, soulevant nos troupes au comble de la fatigue. C'est au cours de cette bataille, en effet, que se place l'admirable incident que vous connaissez et que relate officiellement cette citation unique — faite par le général d'Urbal d'un [zouave inconnu](#). Le 1^{er} zouaves tenant à Drie Grachten, une colonne allemande se porte à l'attaque du pont en poussant traîtreusement devant elle des zouaves faits prisonniers. Un instant, nos soldats interdits interrompent le tir lorsque part, du groupe de prisonniers exposés à la mort, le cri célèbre : [Tirez donc, n... de D... !](#) Une décharge part de nos rangs, couchant à terre avec les assaillants l'héroïque soldat qui, ce jour-là dépassa notre d'Assas même. Avec des soldats pareils, comment une nation mourrait-elle !

La bataille dura encore quelques jours. Le 12, elle s'affaissa. L'ennemi saignait par tous les pores et les deux partis étaient éreintés. L'Allemand avait été maintenu ; il ne passerait plus, ne gardant sur la rive gauche de l'Yser que cette Maison du Passeur autour de laquelle, des semaines durant, les deux partis allaient s'acharner.

En fait, la bataille des Flandres était close. L'ennemi ne pouvait la laisser se terminer sans y mettre son sceau par un de ces forfaits odieux dont, à Reims, il avait donné la facture. Il écrasait de ses obus et incendiait la charmante ville d'Ypres, sa cathédrale, sa halle aux Drapiers, ses exquises Maisons des Corporations. C'étaient encore nos soldats qui, se jetant dans le brasier, sauvaient le [Trésor](#) des Halles et, comme les chasseurs du 3^e semblaient hésiter un instant devant la fournaise, leur jeune commandant s'y jetait devant eux, chef admirable qui, le 8 mai 1915, allait être tué à leur tête et dont je n'en dirai pas plus, parce que c'était mon frère. La merveilleuse cité était écrasée. Il fallait bien que ces trésors de l'art payassent pour dix corps allemands déconfits, une partie de la garde décimée, l'empereur humilié, et que la ruine d'une ville charmante fût la rançon d'une bien autre ruine, celle des dernières espérances de l'Allemagne.

L'Allemand en effet n'avait pu forcer ni la ligne de l'Yser ni le saillant d'Ypres ; il avait dû renoncer à atteindre Dunkerque et Calais ; il lui fallait se résigner à laisser au roi des Belges ce dernier lambeau de son royaume et il ne briserait pas les liaisons d'Angleterre à France ; là comme ailleurs, allait se construire ce mur de tranchées à l'abri duquel nous préparerons nos réactions. Là comme ailleurs, l'ennemi s'était brisé contre une vertu trop grande. Belges et Anglais, certes, avaient fait preuve d'une belle ténacité. Elle n'eût pas suffi si, accourant toujours à l'heure où il fallait tout sauver, les Français, partout, toujours, n'étaient apparus. [Nous avons affaire à trop de Français](#), gémit le feldwebel. Il ne dit pas [à trop d'adversaires](#). Mais là où le Français apparaît, il faut que l'Allemand renonce aux grands rêves.

Un admirable chef a coordonné une bataille difficile, ingrate, scabreuse : son esprit d'entreprise et sa fermeté ont tout sauvé. On peut dire que Foch, déjà célèbre en notre armée, a conquis, en cette mêlée des Flandres, de loin, mais

sûrement, son bâton de maréchal. S'imposant par sa seule action personnelle là où il n'avait qu'une autorité toute morale, il a, de sa main experte et solide, associé les éléments de résistance hétéroclites jusqu'à les souder et même les fondre. De l'aveu de ceux qu'il étayait de sa force et inspirait de son esprit, de l'admirable roi Albert, si plein d'abnégation, comme du loyal maréchal French chez qui jamais un orgueil mesquin n'a troublé le cerveau, ce général français a été le vainqueur des Flandres, et, sous lui, les lieutenants qu'il a fait servir à l'héroïque et savante défense : un d'Urbal avant tous, un Humbert, un Dubois, un Conneau, un Lanquetot, un Mitry, un Balfourier, un Grossetti et cet amiral Ronarch dont le nom vivra autant que le souvenir des journées de l'Yser.

Les soldats alliés sortaient de cette mêlée avec un sentiment de camaraderie étroite dont j'ai ailleurs cité les témoignages. Les trois drapeaux ont flotté sur le même sol inondé des trois sangs. En visitant, quelques mois après, les cimetières où, côte à côte, dorment sous des cocardes confondues les vainqueurs des Flandres, j'ai compris que, de ce champ de bataille, était sortie une solidarité qui, bien plus que le [pacte de Londres](#), liait désormais les trois nations.

L'Allemand essayait en vain de masquer sa déception. Elle était augmentée de l'effroyable massacre qui était pour lui le seul résultat d'une furieuse ruée. [Jamais les plaines de Flandre](#), gémit, un an après, un journal allemand, le *Lokal Anzeiger*, [n'ont été abreuvées de tant de sang, malheureusement du sang de notre jeunesse la plus pure, la plus belle](#), et un autre : [Jamais on ne versa autant de larmes en Allemagne que ces jours-là](#)

Au nord, l'eau glauque couvrait le *shoore* où se décomposaient de sinistres épaves. Au sud, les pentes des crêtes d'Ypres étaient couvertes d'un tapis de cadavres allemands. Les Russes pouvaient continuer à fouler la Prusse orientale et marcher, par ailleurs, sur Przemysl bientôt investi : 300.000 Allemands manqueraient au rendez-vous que, sur le front d'Orient, Hindenburg donnait maintenant aux guerriers germaines.

Ni par la ruée sur la Marne en août, ni par la ruée sur l'Yser en octobre, l'Allemand n'avait pu nous vaincre. Deux fois, il avait été déconfit et, pour de longs mois, il restait impuissant à prendre sa revanche. Le mur se fermait au nord, ce mur derrière lequel nous allons voir la France forgeant de nouvelles armes et reformant ses armées éprouvées. Car c'était plus à nous qu'à nos adversaires, qu'allait servir le nouveau régime de guerre. [Au total](#), concluait Foch le 19 novembre, avec la plus grande simplicité, [les Allemands, après trois mois de campagne, aboutissent à une douloureuse impuissance à l'ouest](#).

La France sentait ce que formulait le grand chef. Elle entourait, nous le verrons, après l'Yser, d'un immense amour les armées qui, de la Marne aux Flandres, avaient fixé l'invasion et en cet amour ne distinguait point entre chefs et soldats. Et cet amour fait de confiance allait lui permettre de supporter pire épreuve peut-être pour elle que la ruée des Barbares, la terrible géhenne de la guerre des tranchées.

CHAPITRE QUATRIÈME

LE DRAME DES TRANCHÉES

La *course à la mer* avait fait échouer la dernière tentative des Allemands pour tourner la gauche des armées alliées et la *bataille des Flandres* rompu le formidable effort fait par les vaincus de la Marne pour obtenir une immédiate revanche. L'un des résultats de ces événements avait été de fermer, de l'Oise à la Somme, puis de la Somme à la Lys, enfin de la Lys à la mer, le mur qui s'était, après les batailles de Lorraine, de la Marne et de l'Aisne, élevé des Vosges à l'Oise entre le pays et l'envahisseur. Nous avons pu briser l'invasion et, après l'avoir brisée, nous l'avions, en quelque sorte, figée. Et ainsi la première phase de la guerre était close.

Une autre s'ouvrait pour le front d'Occident, qui serait d'un tout autre caractère, mais n'exigerait pas, il s'en fallait, des vertus moins fortes. Si la résistance de nos troupes avait permis d'élever le mur derrière lequel nous pourrions forger de nouvelles armes, en face de ce mur, un autre s'élevait. L'Allemagne, elle aussi, creusait ses tranchées.

Le soir des derniers combats d'Ypres où s'étaient brisées les plus belles troupes de l'Empire, l'état-major allemand s'était parfaitement rendu compte de cette *douloureuse impuissance* que, dans les dernières lignes de son rapport sur la bataille du Nord, nous avons vu Foch constater, non sans orgueil. Ses armées n'étaient pas seulement battues et repoussées, mais saignées à blanc et, pour de longs mois, incapables de reprendre toute offensive de grande envergure. Le chef d'état-major général de Moltke avait été destitué et son successeur, Falkenhayn, était, du côté de la France, momentanément paralysé.

Par ailleurs, l'Empire se sentait menacé à l'est par les progrès de nos alliés russes et plus encore atteint en son prestige par leurs victoires. Ayant jeté sur le front occidental, en août, les trois quarts exactement de ses forces, il avait dégarni son autre front : les Russes avaient lancé sur la Prusse orientale une armée de Cosaques, et de cette province envahie s'étaient élevés des cris d'appel si pressants qu'à la veille de la Marne il avait fallu rappeler du front de France tout un corps d'armée qui eût peut-être beaucoup pesé dans la grande bataille. Il faut toujours nous rappeler quel service nous rendirent, en ces premières semaines, nos malheureux alliés russes ; et c'est une raison de ne les point abandonner au sort effroyable que leur fait, aujourd'hui, une bande de malfaiteurs.

Les Russes, d'autre part, avaient envahi la Galicie et menaçaient Lemberg, Przemysl et, à échéance plus longue, Cracovie. Et déjà l'Autriche-Hongrie, qui venait en outre de subir en Serbie la plus humiliante des défaites sur les bords du Tser, appelait à l'aide l'allié qui, l'ayant entraînée dans cette formidable aventure, semblait l'y laisser se débattre.

Le gouvernement allemand était mortifié ; il sentait déjà son prestige baisser. Il entendait repousser les Cosaques de son territoire, puis courir au secours de François-Joseph. C'est alors qu'avait été, sur l'intervention du général de Ludendorff, tiré de la retraite le général de Hindenburg, l'homme qui connaissait le mieux la région allemande envahie. Mis à la tête d'une armée, le 23 août, il avait battu les Russes à Tannenberg du 26 au 29 août, puis autour des lacs de Mazurie. Mais les Russes continuaient à avancer en Galicie ; ils avaient battu, entre le 4 et le 12 Septembre, les armées austro-hongroises à Lemberg, mis, le 28, le siège devant Przemysl et, franchissant les Carpathes, ils menaçaient la Hongrie d'invasion. Bien plus, Hindenburg, ayant engagé à la fin de septembre la [bataille pour Varsovie](#), avait lui-même été battu à Augustowo, du 30 septembre au 4 octobre, et sur la Bzoura le 6 novembre. Une énorme bataille s'était engagée le 22 novembre, la fameuse mêlée des [Quatre Rivières](#), qui, malgré les formidables poussées des corps allemands, restait indécise ; elle allait avoir avant février pour résultat un repli allemand devant le grand-duc Nicolas, tandis que les Russes, pressant le siège de Przemysl, s'avanceraient vers Cracovie et feraient mine de marcher sur Budapest. Les Autrichiens étaient en fort mauvais arroi, d'autant qu'ayant envahi une seconde fois la Serbie, ils subissaient derechef en décembre une formidable défaite au mont Roudnik.

Il avait fallu que l'Allemand, impuissant à les secourir, se décidât à jeter dans la lice la Turquie, engagée depuis bien longtemps dans les liens d'une alliance secrète. Mais l'intervention brusque des Turcs, le 29 octobre, était un coup de théâtre, plus qu'un geste très effectif. Ils allaient débiter dans la guerre par un premier échec, celui de la tentative sur le canal de Suez à laquelle l'Angleterre répondra par l'invasion de la Mésopotamie, et ce sera bientôt le tour du malheureux empire d'appeler à l'aide le Grand Allié.

Ainsi, tandis qu'elle était arrêtée au delà de la Marne, rejetée sur l'Aisne, maintenue sur l'Oise, bloquée entre la Somme et la mer et définitivement frustrée de ce qu'elle avait immédiatement attendu de sa déloyale attaque par la Belgique, l'Allemagne était obligée d'accorder aux divers fronts d'Orient une importance infiniment plus grande qu'elle ne s'y était attendue. Et la guerre prenait ainsi une tournure nouvelle.

Le plan de l'Allemagne échouait : il fallait en faire un autre. Puisque la France paraissait capable non seulement de tenir tête, mais, ainsi qu'elle l'avait fait entre Marne et Aisne, de reconduire l'envahisseur, on ne pouvait reprendre contre elle avant longtemps la manœuvre qui finalement avait échoué. Mieux valait reporter sur les Russes une partie des forces offensives de l'Empire, et les ayant réduits à demander la paix, ne se rejeter qu'alors sur la France. En attendant, il s'agissait de garder ce qu'on avait conquis sur le front d'Occident et puisqu'on n'avait pu mener jusqu'à sa fin l'invasion, tout au moins la *river* au flanc de la France. Et c'est ainsi que, pour se protéger contre toute nouvelle tentative de manœuvre offensive, le Français creusant ses tranchées, l'Allemand creusait les siennes.

C'est une légende assez accréditée que celle des tranchées allemandes : Que de fois nous avons entendu dire que les Allemands étaient partis en guerre avec l'idée qu'elle se gagnerait par les tranchées. Ainsi l'Allemand serait-il l'inventeur de ce système de guerre et ne nous aurait-il contraints à nous y plier que parce que, toujours, partout, il était notre maître. Que les Allemands, contraints, au

contraire, à cet expédient -par l'échec de leur grande offensive de 1914, mais désireux de masquer leur défaite, aient accredité cette légende, la chose se comprend. Ils n'en sont pas à une imposture près. Mais que, chez nous, il se soit trouvé tant de gens pour dire : *Voyez, ces gens-là sont bien forts, ils ont tout prévu, ils ont fait des tranchées*, je dirais que je le comprends moins si tant d'exemples ne nous avaient été donnés, hélas ! de cette singulière disposition d'esprit qui, chez d'excellents patriotes, sévissait, attribuant systématiquement toute supériorité au commandement allemand sur le nôtre.

Après la campagne de Mandchourie, Bernhardi avait écrit : *Les tranchées furent le tombeau de la victoire et de l'offensive russes. Quant à nous, ajoutait ce Prussien, avec son habituelle arrogance, nous ne nous défendrons certainement point derrière des remparts et des fossés. Le génie du peuple allemand nous en préservera* — ce qui prouve, d'abord, qu'il ne faut jurer de rien, et ensuite, que, loin d'envisager comme une perspective Plausible la guerre de tranchées, l'état-major allemand la tenait pour presque déshonorante. Tout de même, si un malheureux général français avait écrit telle phrase avant 1914, à quelles gémonies ne l'eût-on point traîné vers 1916 ! Assurément la tranchée était prévue, comme procédé de combat, chez eux comme chez nous. Encore faut-il retenir le témoignage cueilli par Joseph Bédier dans un journal allemand du 22 juillet 1915, le *Tag*, où le colonel Immanuel écrivait : *Fidèles à notre grande tradition militaire, nous attachions une importance primordiale à la rencontre, au combat en rase campagne, énergique et rapide. Il était naturel qu'on regardât la tranchée avec une certaine méfiance, on peut dire avec un mépris à peine dissimulé.*

Je sais bien qu'une légende, si j'ose dire, subsidiaire, veut que notre offensive de l'Aisne du 13 au 19 septembre se soit heurtée à des positions savamment organisées que nous n'avions pu briser. J'ai essayé de démontrer dans une étude de cette bataille l'inanité de cette affirmation. Les Allemands, rejetés sur des plateaux d'un accès difficile et couverts par un fleuve profond, s'y sont cramponnés, comme nous nous étions, contre eux, cramponnés à la forte position du Couronné de Nancy. Mais les travaux hâtifs dont ils s'étaient alors efforcés de fortifier la position n'étaient pas infranchissables puisqu'un de nos corps, le corps de Maud'huy, put non seulement traverser le plateau de Craonne, mais pousser ses reconnaissances au delà de l'Ailette. Et c'est à la seule pénurie de nos munitions, je l'ai dit, que l'Allemand dut de ne pas voir enlevées ses positions de l'Aisne.

En réalité, la tranchée était, je le répète, prévue par les règlements des deux pays comme procédé de bataille. Elle est de tradition française, et sans parler de celles qui furent en constant usage aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, je relisais l'autre jour avec curiosité l'ordre du général Bonaparte réglant, le 18 floréal an IV, la relève des troupes de Masséna dans les tranchées. J'ajouterai que, posté en bas des Côtes de Meuse dès le 5 août 1914, j'ai, ce jour-là même, pris une pioche et participé à la confection d'une fort belle tranchée en avant de Vaux-devant-Damloup que nous ornâmes de fil de fer avec un certain amour, exercice que nous recommençâmes tour à tour les jours suivants sur le plateau de Hardaumont, puis devant le fort de Vaux, et si bien que vers le 15 août déjà tout un petit dédale de tranchées s'étendait en avant du front de mon régiment dont je ne peux croire qu'il était le seul à se livrer à cette saine distraction. Lorsque Joffre, à peu près démuné de munitions et, d'autre part, entendant prélever, pour la bataille du Nord, de grosses forces sur les autres parties du front, dut renoncer à une offensive générale à très brève échéance, il envoyait, le 27 septembre

1914, aux armées des instructions prescrivant **une forte organisation défensive qui rendrait le front inviolable** et, des Vosges à la Lys, se creusaient des tranchées toutes pareilles à celles qui déjà étaient achevées devant Toul, Nancy et Verdun.

Que les Allemands, à qui on ne saurait contester de fortes qualités de discipline, de labeur et de vigueur, aient, sur les instructions d'en haut, poussé plus vivement que nous les travaux, je le crois. Je ne crois pas qu'ils les aient commencés avant nous. Et il en va de cette invention allemande comme de beaucoup d'autres qui ne furent qu'inventions françaises appliquées avec l'âpre esprit d'exploitation qui caractérise la race germanique.

Que nous eussions d'ailleurs moins d'avantage que les Allemands à ce que ce régime s'établît, je ne le crois pas non plus.

Si, en effet, un pays avait alors intérêt à ce qu'un mur inviolable s'élevât, c'était bien le nôtre, un mur derrière lequel la France pourrait, six mois, un an, deux ans s'il le fallait, reconstituer son armée, terriblement éprouvée par les trois premiers mois de guerre, autant que son armement en défaut. A l'heure présente, on peut dire que notre fortune nous favorisa en incitant l'Allemand à se retrancher, car en face de son mur nous fûmes ainsi amenés à fortifier le nôtre, incessamment, et à créer ce front, si j'ose dire, increvable qu'à l'automne 1914, nous étions certainement les plus intéressés à voir s'édifier.

Ce qu'allait devenir cette double ligne de tranchées, on le sait. Les Allemands devaient mettre leur orgueil à faire des **tranchées incomparables** comme ils avaient eu une **armée incomparable**, et cette disposition à primer aboutira un jour à la confection de cette fameuse ligne Hindenburg que je décrirai à son heure et où la fortification fut, si l'on peut dire, poussée jusqu'à la frénésie. Dès la fin de 1915, on verra déjà s'étendre de Belfort à la mer du Nord un double dédale opposé, compliqué de tranchées et de boyaux et couvert par d'épais réseaux de fils de fer barbelés. Mais pendant les premiers mois, ce ne sont, de part et d'autre, que deux lignes relativement minces.

Les premières tranchées, que sont-ce ? Des fossés, étroits d'un mètre, profonds de deux, avec banquettes de terre pour que, par les créneaux d'un parapet de terre, on puisse fusiller l'adversaire, ce que, à l'époque, hélas ! assez lointaine où j'étais un soldat de vingt ans, on appelait **tranchée-abri renforcée**. Bientôt une seconde ligne de tranchées fut, pour plus de sûreté, creusée en arrière, puis une troisième, une quatrième, une cinquième ; puis une seconde position avec le même nombre de tranchées. Pour les relier les unes aux autres, on creusa des boyaux perpendiculaires fort courts, puis, pour les relier toutes à l'arrière, un boyau important, afin que sans trop de danger, en plein jour, on pût acheminer à travers la zone battue les troupes, les munitions, et cette **soupe** qui, malgré tout, courait si souvent, avant d'arriver à bon port, tant de risques effrayants.

Il fallut bien créer aux défenseurs dans les parois mêmes de la tranchée des abris, bientôt des logis : alors se creusèrent ces cagnas, ces **guitounes**, ces **gourbis**, bref ces énormes taupinières où, entre les parois de terres suintantes, des millions d'hommes allaient vivre des semaines, des mois, des années.

En avant des tranchées, primitivement, en beaucoup de secteurs, un terrain relativement large existait. Bientôt ce terrain séparant les deux lignes s'amincit

et parfois même disparut. Les attaques et contre-attaques locales aboutissant à l'occupation par les deux partis de telle ou telle tranchée aussitôt *retournée*, suivant l'expression courante, par le parti conquérant, les tranchées furent bientôt enchevêtrées : il en résulta qu'en maintes circonstances, elles ne furent plus parallèles, mais bien placées sur la même ligne ; bien plus, je l'ai vu en plus d'un endroit du front, il arriva qu'une tranchée creusée par un des partis restât des semaines en partie occupée par l'autre sans être complètement abandonnée par ses défenseurs, si bien qu'un simple mur de sacs de terre séparait les adversaires, par-dessus lequel les grenades se jetaient. Sans que le cas fût très répandu, il était assez fréquent ; au Vieil-Armand, il dura bien des mois.

Enfin on allait, en l'élargissant, non seulement fortifier le système, mais l'améliorer encore, pour que le séjour en première ligne devint plus tolérable. N'ai-je pas vu la colline des Éparges se creuser de réfectoires, de magasins, de salles de réunion et même de bureaux, jusqu'à ce jour où l'on inaugurerait, à la fin de 1915, le groupe électrogène qui soudain permit d'illuminer les casemates de ce fort taillé à vif dans la glaise. A cette époque, suivant l'expression de Bédier, *de tranchée en tranchée, de sape en sape, les deux armées souterraines avaient cheminé l'une vers l'autre* et maintenant elles se rejoignent partout. Aux Éparges, comme en maints endroits, elles avaient été dès la première heure à quinze mètres l'une de l'autre.

Il est très difficile de faire comprendre à ceux qui ne l'ont point connue l'horreur de ce séjour. L'admirable courage de nos soldats, agrémenté de la tendance qu'un bon Gaulois a toujours eue de railler ses souffrances, finissait par créer à l'arrière une idée très fautive des tranchées, comme d'ailleurs de leurs hôtes. La propension générale de la nation de s'amuser de ses propres épreuves aidant, c'est tout juste si la tranchée n'était pas devenue article à scène de revues, ou du moins matière à littérature pittoresque. Nos gens ne se plaignant pas, on ne comprit que fort tard quelle vie atroce ils menaient là Or, il faut la dire ici, car les Français auront écrit dans ces trous de boue une page sans précédent dans leurs annales, parce que déjà ornés de tant de brillantes vertus, ils firent éclater là une vertu inattendue : celle de patience dans une géhenne de plus de trois ans.

Une troupe part pour la tranchée. Elle vient du *cantonement de repos* ; c'est généralement un malheureux village à moitié ruiné, aux trois quarts évacué, où les granges sont sans paille et les maisons sans meuble. Et c'est cependant le lieu de plaisance auquel va, pendant vingt jours, retourner leur pensée nostalgique. On traverse le *bled* dévasté, champs abandonnés et chemins défoncés ; on chemine sous un poids écrasant, car, à la charge réglementaire de guerre se sont ajoutés vingt *impedimenta* que peu à peu a rendus nécessaires cette guerre compliquée. La troupe s'engage dans un boyau de glaise ou de craie et le supplice commence qu'ont si exactement décrit les frères Tharaud dans *Une Relève*. A la fin de 1915, on aura commencé à améliorer le système et les boyaux seront à *caillebotis*. Mais pendant six, huit, dix mois, le boyau sera une sorte de canal de boue : la boue y happe son homme dès les cinq premiers pas et ne le lâchera pas de vingt jours. Et c'est la marque que cette vie de galérien commence. On chemine en trébuchant, la boue visqueuse colle aux *godillots*, agrippe le pied, puis la jambe ; parfois on enfonce jusqu'aux genoux. Une nuit de grande pluie suffit à rendre le boyau inabordable ; des hommes isolés se sont

noyés ou enlisés dans ces corridors perfides. Après cent pas, on est déjà rompu et le boyau a parfois deux, trois, quatre kilomètres.

On arrive à la tranchée. On y est accueilli avec soulagement par la troupe relevée qui, à la hâte, vous cède son logis. Et la vie commence dans les entrailles de la terre. En 1915, rien n'est encore bien aménagé ; ce sont de véritables trous de taupe qu'on habite ; parfois une table rudimentaire a été faite d'une porte clouée sur quatre rondins, c'est le grand luxe. On a distribué des bougies, grand luxe encore qu'on ne connaissait pas toujours dans les premiers mois. On en a fixé une dans une *applique* improvisée, fil de fer en boudin, et cette lueur tremblotante éclaire les parois où l'eau coule. Une paille en train de se pourrir est entassée au fond du gourbi ; c'est là qu'on va prendre la vermine des devanciers et laisser la sienne : les Lotos, vraie torture, torture fatale, inévitable, acceptée d'avance, toujours odieuse. Les rats circulent sans gêne, il y en a tant et l'on en tue tant qu'il faut, dans certains corps, désigner un *taupier* pour ramasser chaque matin les petits cadavres qui, en se putréfiant, sèmeraient la peste. Mais, d'avance, les rats se sont vengés en dévorant les biscuits, en écornant les boîtes de singe, en rongant les cuirs et en transformant, par leur sarabande, le sommeil des premières nuits en cauchemar. Si la tranchée est tranquille, dans un secteur tout à fait calme, la vie n'est qu'abrutissante ; à part les heures de garde aux créneaux, elle se passe dans la pénombre des *cagnas* ; certains s'acharnent à y lire, beaucoup jouent aux cartes, et sur un coin de table on se succède pour y griffonner *la lettre*, la lettre où on cherche à dissimuler l'épreuve plus qu'à l'étaler. Au créneau, le veilleur doit ne pas perdre de vue la tranchée ennemie et ne se point laisser voir d'elle ; les nouveaux venus sourient des sévères prescriptions et ne tardent pas à s'en repentir ; qu'imprudemment on montre seulement le front ou un œil, la balle siffle et frappe. Un exemple illustre est donné par le cas du général Maunoury et du général de Villaret blessés de la même balle à l'ouverture d'un créneau ; et je me rappelle encore que me trouvant dans une tranchée à quinze mètres de l'ennemi, j'essayai, pour avoir avancé le nez une seconde hors de la meurtrière, un de ces jolis feux qui vous font prendre pour l'avenir les plus sages résolutions.

Encore s'agit-il des secteurs de tout repos. Il en est où la mort vient cueillir dix, vingt, trente hommes d'un seul coup : la torpille et la sape, ce sont les deux ennemis. J'ai connu précisément un de ces secteurs dangereux ; je vous ai déjà dit d'un mot ce qu'étaient les Éparges. Il me faut y revenir aujourd'hui pour vous donner un cas concret, que vous multipliez par cent, de l'Hartmannswillerkopf à Notre-Dame-de-Lorette. La position n'ayant été prise qu'après quatre assauts et très meurtriers aux deux partis, le sol est bourré de cadavres : cette glaise gluante de Woëvre est, par surcroît, maintenant, poissée de la chair humaine en décomposition et c'est là dedans qu'on a dû creuser les tranchées ; je me suis appuyé sur des parois où saillaient des tibias, des fémurs et des omoplates et où de misérables lambeaux de pantalons rouges ou gris-vert, rongés par l'humidité, indiquaient à laquelle des deux races avaient appartenu ces restes affreux. S'il pleuvait ; et il semblait que jamais il n'eût tant plu, l'eau dégoulinait dans la tranchée, chargée de sinistres apports. Mais on redoutait plus le soleil, car alors on vivait dans une atmosphère intolérable de putréfaction.

Soudain, un sifflement suivi d'une effroyable détonation : la *torpille*, redoutable engin, qui, semblant moins aveugle que l'obus, paraît chercher l'homme en son réduit. Vingt, trente, quarante torpilles par jour, quelques morts, deux ou trois tranchées démolies, tout un travail à refaire, la nuit suivante, dans cette terre désespérante qui fuit sous la pioche. Ou bien, autre chose : ce n'est pas le ciel

qui menace ; c'est sous les pieds qu'est le danger. Je me rappellerai toute ma vie l'impression que me fit la première sape où je pénétrai ; nous étions sous la ligne ennemie dont on allait faire sauter deux ou trois tranchées, mais les sapeurs demandaient qu'on se hâtât de faire sauter, car, à côté de nous, très près, nous entendions distinctement les sapeurs ennemis creuser la contre-mine, préparer le camouflet. Ce soir-là nous fîmes sauter les premiers ; mais que de fois, c'est nous qui fûmes surpris ! Toute une tranchée saute : un énorme entonnoir se creuse ; on se précipite sous les obus et le feu des mitrailleuses pour en occuper les lèvres ; car, si nous saisissons l'entonnoir, le travail de l'ennemi aura été vain, et l'entonnoir organisé devient un avant-poste. Aux Épargnes, le drame était quotidien. Mais j'ai vu, en avant de Vauquois, en Argonne, des entonnoirs si formidables qu'il fallait qu'on eût mis là-dessous de quoi faire crouler une ville.

S'il n'est distrait par ces affreux incidents, le séjour se traîne dans la malpropreté, l'ennui mortel, les demi-ténèbres, l'odeur suffocante, la boue inqualifiable. Après dix jours, relève pour aller occuper les tranchées de seconde ligne, puis, après dix jours encore, le misérable cantonnement qui paraît lieu de délices, parce qu'on y trouve une auge où coule l'eau, l'air respirable et je ne dirai pas la sécurité, car neuf fois sur dix le cantonnement est encore sous le feu de l'artillerie ennemie, mais tout de même la détente, car enfin, on peut tomber sur une période où cette artillerie reste tranquille. Et, après dix jours, c'est le retour à la tranchée, et, impitoyablement, tous les mois, c'est ce cycle fatal qui s'ouvre et se ferme, mais pour recommencer ; ainsi nous figurons-nous l'éternité dans la damnation. Non, non, la vie de tranchée ne relève pas du vaudeville militaire ! Elle relève du drame le plus sombre. Et il faut que la nation sache ce que ses fils officiers et soldats — ont souffert et parce qu'ils ne se plaignaient pas, combien ils ont dépassé — tous les jours, à toutes les heures — les limites du courage.

Ils ne se plaignaient pas. Ils patientaient. L'ennemi avait probablement pensé que ces Français, légers, frivoles qui — dans les combats — avaient bien pu retrouver, contre toute attente, les vertus brillantes des ancêtres, se battre comme des lions et rompre ainsi les desseins de l'adversaire, ne résisteraient pas à une guerre qui, dans son atroce monotonie, userait cette vaillance faite, pour les trois quarts, de belle humeur. Les Français qui mesprisent volontiers un péril prompt et passager, écrivait Richelieu dans un de ses *Mémoires*, sont si peu propres aux longues fatigues de la guerre, qu'ils s'en ennuient incontinent. Pour une fois, Richelieu s'est trompé — ou plutôt, le Français de la grande crise a trouvé dans l'extrême danger, à côté des vertus traditionnelles qui lui font mespriser un péril prompt et passager, des vertus nouvelles d'endurance et de persévérance. Je crois que l'explication en est simple. Si, à certaines heures, l'arrière a soutenu l'avant, à des heures plus fréquentes, c'est l'avant qui a soutenu l'arrière, et si les civils ont tenu, c'est que le poilu a tenu et a tenu sans même faire savoir au civil à travers quelle épreuve il tenait. Or, qu'était le poilu ? neuf fois sur dix, un paysan. Voilà le fait nouveau : la guerre a été une guerre de paysans.

Je dirai tout à l'heure comment, dès les premières semaines de 1915, on dut se décider à rappeler aux usines les ouvriers engagés dans les rangs de l'armée ; dès lors, celle-ci où, à la vérité, il en restera toujours quelques-uns, se compose presque exclusivement de l'élément bourgeois et de l'élément rural. Celui-ci tout

naturellement plus considérable que l'autre. Or, chacun dans son genre, ces deux éléments représentent dans la nation la stabilité, la solidité, parce que la raison.

On ne dira jamais assez de quelle façon les fils de la bourgeoisie ont payé leur dette à la patrie. Pas plus que les autres, répond-on, oui, cela est vrai, puisque, sauf de bien rares exceptions, chacun fit, dans toutes les classes de la nation, son devoir, souvent plus que son devoir. Mais le mérite de ces jeunes hommes fut néanmoins plus grand peut-être parce que — et je n'ai pas besoin d'y insister — leur éducation ajoutait à leurs souffrances : ces bourgeois n'ont pas connu plus d'épreuves que leurs compagnons, mais ils les ont forcément plus *senties* et — partant — ils en ont tout de même plus souffert. Mais si leur éducation ajoutait à leurs maux, elle était aussi une *armature* qui les tenait droits et fermes devant les voisins — ouvriers et paysans — qui les regardaient. Je n'ai pas eu besoin de la guerre pour savoir ce que vaut l'exemple et quelle influence nous pouvons exercer bien simplement : mais je n'aurais jamais cru, précisément, que dans de si extraordinaires circonstances, ce fût si simple ; car, dès les premières heures, vivant, de par la modestie de mon grade, au milieu de la troupe, j'eus l'impression très nette qu'il ne s'agissait que de trouver très naturel tout ce qui arrivait : l'obéissance d'abord, la fatigue, la misère et le danger. Et je peux témoigner qu'on éprouve, à constater le bien qu'on fait autour de soi, une telle satisfaction, qu'elle paye des pires maux endurés.

Ce sentiment était celui des neuf dixièmes de ces Français qui mirent leur orgueil à se montrer Français d'élite, d'un Augustin Cochin, qui, ainsi que tant de jeunes gens de son sang, trouvait moyen d'ajouter encore à la noblesse d'une vieille race, à un Pierre-Maurice Masson, intellectuel raffiné, qui mettait toute son aristocratie d'esprit à bien servir. De l'un et de l'autre, je voudrais citer toutes les lettres ; il n'en est pas une qui n'inspire la fierté d'avoir été de leurs amis ou simplement de leur classe. Le souci de montrer l'exemple les dressait ; mais par ailleurs, la parfaite intelligence de cette crise les soutenait. *Jamais, malgré tant de choses affreuses et décourageantes*, écrivait un jeune intellectuel, cité par Henri Massis dans son poignant volume *le Sacrifice*, *jamais je n'ai perdu de vue l'élément spirituel, qui domine tous les autres, de cette guerre, qui rend belles et bonnes les vives souffrances et permet toutes les espérances*. Lisez *le Prix de l'homme*, de Jean de Grandvilliers — l'un des plus beaux livres issus de la guerre — et tenez son héros pour type représentatif de cet admirable groupe où le sentiment de la responsabilité prit une intensité sans précédent. Et lisez encore ces Méditations dans la tranchée, d'Antoine Redier, où tant d'humanité se relève de tant de finesse. Partout l'abnégation absolue, un amour pur du pays, l'orgueil légitime d'être regardé. Si, dans sa tranchée, Redier voit un jeune Saint-Cyrien aspirer à la gloire, il lui donne son admiration, mais il ajoute : *Je ne peux aimer la gloire comme lui. Je sers la gloire française de toutes mes forces. Je ne suis pas ici pour m'occuper de la mienne...* Une armée qui contient cette élite a une grande âme.

Les robustes paysans de France en formaient le corps. Ce sont, héréditairement, des patients. Descendants de ceux que le régime féodal *attachait à la glèbe*, ils ne s'en sont jamais détachés. Ils lui restent soumis : la terre les tient courbés ; ils l'aiment avec une passion âpre et tenace. A une certaine époque, des milliers de lettres de combattants me passaient sous les yeux — qui, plus que les plus précieux documents d'état-major, m'ont permis de connaître cette guerre. Il m'en revient une à la mémoire. L'homme est, pendant la bataille de Verdun, enfermé dans une casemate du fort de Souville, alors sous un ouragan d'obus. Il écrit : *Il y a un petit soupirail ; je suis grimpé sur une pierre pour voir dehors ;*

dans un champ, que ces cochons ont à moitié massacré avec leurs marmites, j'ai vu qu'il y a encore des seigles ; ils blanchissent déjà ; j'ai pensé : *Pourvu que les nôtres blanchissent aussi.*

Ils aiment leur terre. Ils défendent le sol de la patrie avec l'âpreté qu'ils mettraient à disputer leur lopin sur lequel un voisin voudrait usurper. Par ailleurs, ils sont habitués à l'acceptation ; les pluies trop longues ou les étés trop chauds, les gels tardifs qui détruisent le fruit dans sa fleur et le soleil torride qui le dévore à sa maturité, qu'y faire ? Se résigner à la perte en réalisant le gain qu'on peut — et se remettre patiemment au même travail, dans l'espérance que l'année prochaine sera meilleure. Ils ont apporté cet esprit à la guerre, autre fléau, le pire, mais qu'ils acceptent comme les autres, le maudissant, mais s'y pliant. Si, malgré de grandes espérances, une année n'a pas donné la moisson attendue, ils feront comme toujours, ils diront : *Espérons que ça ira mieux l'an prochain.* Et, comme ils sont après 1915, dans cette armée, l'immense majorité, ils la font à leur image, laborieuse, patiente, endurante et résignée. Et il fallait s'arrêter à ce trait ; car nous sommes ici pour mieux comprendre cette guerre et, pour le moment, plus précisément, celle des tranchées. Le paysan français a fait cette guerre que l'élite de notre bourgeoisie illuminait. Paysans et bourgeois ont sauvé cette France que, dans tous les temps, les bourgeois et les paysans ont plus qu'aucune classe contribué à faire.

L'élément ouvrier fait bientôt à peu près défaut. Rappelé aux usines, il va rendre de grands services qui n'ont eu qu'un tort : celui d'être salariés. L'ouvrier ne réclamait pas ce salaire ; il eût, dans les usines, comme la veille dans la tranchée, travaillé pour la patrie seulement. Une mesure fatale lui a — sans qu'il y eût aspiré — dérobé cette gloire, ce qui longtemps pèsera sur notre nation. Ceux qui restaient — en grand nombre encore en 1915 — étaient parfois un excellent levain pour la pâte solide, mais un peu lourde, que le paysan constitue. Les faubouriens — j'en ai été le témoin parfois amusé — avaient apporté dans nos armées la gaieté héréditaire du citadin de France. J'ai, dans les premières semaines, vu ce levain agir : l'endurance s'éclairait de la *blague*. Ainsi se créa dans le monde des poilus ou, comme ils s'appelaient d'un vieux vocable français, d(s bonshommes, une habitude qui, les blagueurs professionnels disparus, resta une sorte de règle : la belle humeur soutint le courage. Le trait est d'ailleurs héréditaire : le Celte, je le disais tout à l'heure, a toujours raillé sa misère. Chose incroyable — tous les témoignages en ce point concordent — le poilu a pris cette sombre et longue guerre à la blague. Qu'il ait ri à toutes les heures, il s'en faut. Mais, après l'épreuve un instant trop lourde, il se remettait à rire.

Voilà ce que l'Allemand n'a jamais compris : la puissance de ce rire. Nos gens adorent la gaieté. J'ai assisté à une représentation du *Théâtre aux armées* en pleine bataille de Verdun et bien près de Verdun : il y avait là Mme Sarah Bernhardt, Mme Bréval et Fursy. Les poilus applaudirent avec conscience Mme Sarah Bernhardt ; ils entonnèrent avec conviction, après Mme Bréval, le refrain de la Marseillaise ; mais le grand succès fut pour Fursy et ses chansons. Il osa chançonner Joffre, gentiment ; ils furent ravis. Ils avaient pour celui-ci de la vénération, mais, chez le soldat français, la vénération n'exclut pas la familiarité : celui qui le premier appela Joffre *grand-père*, a autant fait pour sa popularité que la victoire de la Marne. Napoléon était le *petit caporal*, le *petit tondu*. La tradition se maintenait : le *grand-père* était respecté, mais on ne se privait point de le blaguer. Que ne blaguaient-ils pas ? Et avant tout, ils blaguaient le *Boche*. S'ils avaient fait un prisonnier, ils l'appelaient dans leur récit : *Mon Boche*, et lui prêtaient mille traits grotesques ; ils avaient tort d'inventer, la réalité

généralement suffisait. La lourde gravité de l'ennemi surtout les mettait en joie. Ils étaient tentés de lui pardonner bien des choses pour prêter si bien à la plaisanterie. *C'est des abrutis*, me disait un homme ; *ils croient tout ce qu'on leur dit*. Il n'y a que deux choses qu'ils ne leur pardonneraient pas : les gaz asphyxiants en 1915 et les arbres coupés en 1917. Mais ce dernier trait exaspérera surtout les paysans : *Ah ! mon lieutenant*, me disait naïvement un soldat visitant avec moi un verger dévasté du Soissonnais, *je comprends bien qu'on fusille des hommes, mais je ne comprends pas qu'on coupe un arbre*. L'indignation, autre ressort excellent qui, ayant soulevé les cœurs en 1914, devait les fouetter derechef après la fameuse retraite Hindenburg de 1917, marquée de si honteux exploits.

De tels sentiments sont d'un puissant secours. Mais sur ceux qu'apportaient bourgeois, paysans et ouvriers : intelligence de la guerre, endurance dans le labeur, belle humeur dans l'épreuve, un sentiment ne cessa de dominer l'âme de tous : on travaillait, on peinait, on se battait, — pourquoi ? *Pour que les enfants ne connussent plus jamais la guerre*. Un simple cuisinier, Georges Beland, à la veille de l'attaque où il allait succomber, écrivait à sa femme : *Tu diras au petit, quand il sera grand, que son père est mort pour lui ou, tout au moins, pour une cause qui doit lui servir à lui et à toutes les générations à venir*. Cette lettre fut écrite dix mille fois. Un de mes territoriaux me disait en descendant en Woëvre : *Cette fois-ci, sergent, il faut avoir le Boche à fond. Il ne faut pas qu'il y revienne, parce qu'il ne faut pas que les gosses le revoient*. Il est regrettable que ces gens, ayant été chargés de faire la guerre, n'aient pas été chargés de faire la paix.

Je me suis longuement arrêté à cette armée : c'était le moment. Elle explique tout ce qui va suivre quatre ans durant. Je ne peux cependant en parler autant que je le voudrais : j'ai gardé tant d'amitié pour ces humbles camarades ! Toutes les fois que je les voyais à l'œuvre, je pensais à la parole du vieil empereur ennemi qui voyait charger leurs pères : *Ah ! les braves gens !* Qu'eût-il dit des fils ! Ils ont incarné en eux toutes les vertus de la race — et ont trouvé moyen d'y ajouter. Alors, j'ai préféré à un tableau pittoresque du poilu — poussé au noir quand le sombre Barbusse écrit, ou au rose quand c'est le charmant Benjamin — une vue sur leurs âmes parce que ce sont elles qui nous font comprendre comment, piétinant dans la boue et le sang des tranchées, ils nous faisaient même alors marcher dans ce chemin de la Victoire où ils semblaient cependant bloqués. Leur vaillance a arrêté l'ennemi en 1914 ; en 1915, c'est leur patience qui l'a déconcerté. Et ainsi furent-ils — étant donnée l'humeur aventureuse et glorieuse de la nation — plus héroïques peut-être en 1915 qu'en 1914.

... Simples, crottés, boueux,

a dit d'eux un poète, Jean Renouard, qui les vit de près :

Fils du sol qui déjà serait teuton sans eux,
Si fortement unis à la terre française
Qu'ils en ont la couleur, qu'ils y vivent à l'aise,
Que des casques ternis aux godillots troués,
Jour et nuit, à toute heure, ils s'en sont imprégnés,
Bas-relief du terroir, sculptés pour la victoire,
Morceaux vivants de glèbe en marche vers la

La nation partageait leur moral, et leurs lettres y contribuaient. Cette année 19r5, qui ne fut pas la plus critique mais qui fut la plus accablante de la guerre, Joseph Bédier a dit qu'elle fut *la plus vénérable*. L'*union sacrée* ne connaissait pas encore de défaillance. Nous avons vu par quel élan de tous elle s'était faite. Elle subsistait. Je relisais, avant d'écrire ces lignes, les articles que Maurice Barrès a recueillis en volume ; je revoyais des articles de Gustave Hervé, de Georges Clemenceau ; quel désir évident, chez ces polémistes cependant habitués à ferrailer, de ne rien envenimer, de rester unis ! La grande voix d'Albert de Mun était éteinte, mais Barrès, sur un tout autre style, soutenait tout un monde ; son influence — jadis haïe de tout un groupe — s'exerçait à faire l'union ; il a enlevé l'institution de la *croix de guerre*, élément incommensurable d'émulation ; il a courbé la nation maternelle sur les mutilés ; il va travailler à l'union dm cœurs en la constatant parmi les *familles spirituelles de la France*, catholiques, protestants, israélites, socialistes. Clemenceau gronde parfois et s'insurge, mais parce que son âme indignée s'accommode mal des lenteurs ; l'*Homme libre* se prétend *enchaîné* ; il ne l'est guère, mais ses colères ne vont jamais à attaquer un parti. Gustave Hervé, dans la Guerre sociale, prêche l'oubli de la guerre sociale.

Le Parlement est rentré. Le président de la Chambre, Paul Deschanel, dans un de ces merveilleux discours de guerre qui depuis ont été publiés, lui a donné la note : lutte jusqu'au bout *pour réaliser la pensée de notre race : le droit prime la force*. Et toute la Chambre debout l'a acclamé. On ne songe qu'à collaborer avec le pouvoir ; il n'est pas encore question de demander, en comité secret, des comptes aux ministres de la Défense nationale et, par-dessus leurs têtes, aux chefs de l'armée.

Les ministres travaillent : nous avons vu un Millerand organiser de loin la victoire, en mettant en marche cette machine formidable dont il a fallu d'abord assembler les pièces. Mais, au début, que de déboires ! Obus et canons trop hâtivement fabriqués et qui trahissent ceux qui ont compté sur eux ; stocks toujours inférieurs, malgré un travail acharné, à ce que demande l'armée ; et cependant c'est avec un légitime orgueil que M. Millerand disait, l'année passée, les résultats ; en dehors des 75, 110 canons seulement en service en octobre 1914, 1.547 en janvier 1915, 2.050 en avril, 2.470 en juillet, 3.588 en octobre. Ceux qui savent espèrent.

Ceux qui ne savent pas espèrent quand même. Il y a encore des pessimistes : il y aura toujours des pessimistes ; mais la Marne et l'Yser leur ont pour un temps fermé la bouche. L'amour pour l'armée égale la foi dans l'armée ; tout un monde travaille pour le soldat ; tandis que les hôpitaux se peuplent de ces femmes courageuses qui vont prodiguer leurs forces et leur temps, leurs fatigues et leurs veilles au chevet des blessés, les marraines s'instituent ; elles jouent leur rôle de providences ; il faut avoir déballé les ballots envoyés aux armées pour savoir quelle suave et charmante chose a été l'envoi des douceurs aux poilus. Voici un paquet qui, si je me rapporte à mes notes, nous arrive à Noël : de chauds tricots, des gants, des compotes, des confitures, du tabac, des pipes, des jeux de cartes ; au fond du paquet, des médailles saintes, sur le paquet un bouquet de violettes à peine fané avec ce petit mot : *Que le brave soldat qui l'aura sache que nous l'aimons*. Circulation bienfaisante de l'arrière à l'avant.

Mais ce qui soutient les cœurs de l'armée, ce sont les mères et les épouses. Tout ce qui nous fut conté des mères spartiates, des mères romaines, des mères françaises d'autrefois, tout ce que nous pouvions imaginer de fort dans la

tendresse et de vaillance dans la douleur, fut dépensé dans cette guerre. *Chemin de la croix* ai-je dit du chemin de la Victoire. Nos soldats y rencontraient leur mère : elles connaissaient les *sept douleurs* de l'autre, certaines en connurent huit, comme cette brave femme que je vais citer et qui avait perdu huit fils. Mais du doigt elles montraient le sommet où dans l'agonie se ferait la rédemption de la nation. Des Allemands même ont écrit que les femmes de France, mères et épouses, ont fait l'admiration du monde. *Dans ce malheur effroyable, une grande consolation me reste* — c'est une mère qui parle de la mort de son fils. — Pendant dix-sept ans, j'ai disputé mon fils à toute sorte de maladie. J'avais pu l'arracher à la mort à force de soins consolants. Je suis profondément fière d'avoir réussi à le conserver *pour lui permettre de mourir pour la patrie. Là est ma grande consolation*. Nous atteignons ici au sublime, mais le sublime fut le régime de millions d'âmes. Dans la douleur, ces âmes deviennent d'une vigueur pathétique. Voici la mère qui a perdu ses huit fils : trois survivent ; les sœurs écrivent à l'un d'eux : *Maman pleure. Elle dit que tu sois fort et que tu ailles les venger. J'espère que tes chefs ne te refuseront pas cela. Jean avait la légion d'honneur. Succède-lui. Ils nous ont tout pris. Sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher petit frère, fais ton devoir. On ne te demande que cela. Dieu t'a donné la vie, il a le droit de la reprendre. C'est maman qui l'a dit.* — *Tes sœurs*. Et quelle âpre ardeur dans la lettre, citée par Joseph Bédier, je crois, d'une paysanne lorraine qui écrit à son mari, un canonier, que tout a été détruit chez eux par les Allemands et la dernière-née tuée dans son berceau : *Venge ta petite ; tu ne l'avais jamais vue, elle était belle, c'était une autre Fernande. Venge-la, envoie-leur-en, des boulets, plein la gueule.*

Paroles de sainte colère ! Mais sans colère, sans grands gestes, sans grandes paroles, un million d'épouses soutiennent d'une façon constante *leurs hommes* à la guerre. Elles ont courageusement pris en main qui la ferme et qui la boutique, qui le cabinet et qui l'atelier, toutes le foyer. Chacun des hommes, qui m'écoutent et qui furent à la guerre, voit s'évoquer devant ses yeux la chère créature qui ainsi créa dans leur âme ce calme nécessaire à l'endurance. Tandis que l'affreuse angoisse de toutes les heures aurait pu les paralyser, elles prirent les occupations et les préoccupations, les soucis et les inquiétudes, les fatigues et les chagrins. L'une d'elles écrit : *Ne te préoccupe pas des enfants*, une autre : *Ton père m'aide à la culture*, une autre : *Les clients s'habituent à moi*. Et toutes, par leurs lettres pleines d'un courage tranquille, versaient dans l'âme de leurs pauvres diables de maris cette belle vertu de sérénité qui étayait celle de courage.

Tous, les jeunes, les vieux, ils attendent la lettre quotidienne, de la mère ou de la femme. Pas un de nous qui, l'ayant lue, ne se sentît plus fort. Femmes de France, c'est vous qui, soutenant, éclairant, consolant, rassurant, élevant les âmes, en ces années d'épreuve atroce, avez préparé la victoire.

Si décidé que, de l'avant à l'arrière, le Français fût à tenir, il comprimait difficilement l'impatience _ que lui causait ce régime imprévu de la guerre. Au soir de la Marne, les plus grandes espérances s'étaient réveillées, exaltées de grandes illusions. Puisque la victoire avait été ramenée sous nos drapeaux, elle allait y rester fixée. Nous allions tout d'abord ramener l'Allemand à ses frontières, puis marcher derechef vers le Rhin, le franchir, tendre la main aux Russes... L'esprit offensif, si tant est qu'il se fût endormi, s'était réveillé, — et

brusquement nous nous trouvions en face d'un mur qui, si on le laissait se fortifier, non seulement nous arrêterait en notre essor, mais séparerait de la France ces provinces envahies dont on pressentait le martyre. On était résigné à tout accepter, oui : mais ni les soldats dans leurs tranchées, ni la nation dans ses foyers, ne pensaient que tout accepter voulait dire accepter quatre ans de guerre. Dès les premiers mois de 1915, l'opinion était que tout de même on en aurait bien fini pour l'automne — et qu'il le fallait.

De son côté, le haut commandement français, confirmé dans sa foi en sa doctrine par la victoire de la Marne, ne se résignait pas facilement à ajourner indéfiniment l'offensive. Dès décembre 1914, le général de Langle de Cary avait été poussé contre les tranchées allemandes de Champagne : cette offensive sur un petit front avait abouti à peu de résultats, la prise de quelques villages de la région de Hurlus et, sans cesse réentrepris, avait fini dans les âpres luttes autour du fortin de Beauséjour et du bois Sabot.

L'ennemi, de son côté, ne paraissait pas disposé à renoncer à toute action : on sait comment, le 8 janvier, une tentative de notre part, pour élargir nos positions en avant de Soissons, sur la rive droite de l'Aisne, dans le coin de Crouy, se heurta à une offensive allemande prête à se déclencher sur cette contrée même et, tout en la contrariant, ne put empêcher l'ennemi de nous rejeter sur la rive gauche où nous l'arrêtâmes.

Joffre se rendait compte qu'en attendant la multiplication des canons et des munitions, aucune grande opération n'était possible. En février 1915, il faisait savoir aux armées qu'en attendant la reprise de l'offensive générale, on entreprendrait çà et là [des actions de détail qui auraient pour objet de maintenir le moral de l'armée et du pays et, en attirant l'attention de l'ennemi dans des directions secondaires, de l'empêcher de prendre lui-même l'initiative des événements](#). En fait, il était important que l'offensive générale partît d'une ligne rectifiée et à cet égard la première opération paraissait devoir être la réduction de ce qu'on appelait la [hernie](#) de Saint-Mihiel.

Vous savez qu'au lendemain de la victoire de la Marne et au moment où se préparait une manœuvre de nos armées pour se porter vers Briey et peut-être Sedan, les Allemands avaient, par un brusque retour offensif, le 20 septembre, attaqué sur les Côtes de Meuse, surpris Hattonchâtel, brisé la barrière en ce point et, élargissant la brèche, fait irruption jusqu'à Saint-Mihiel et même au delà de la Meuse jusqu'à Chauvencourt. Des troupes, aussitôt détachées des Ire et 3e armées, avaient, le 23, arrêté l'ennemi, mais elles n'étaient parvenues à le chasser ni des Côtes de Meuse, ni de Saint-Mihiel, ni même de Chauvencourt et l'ennemi restait ainsi maître d'un saillant profondément enfoncé dans notre front.

Un saillant est, à la vérité, toujours assez exposé. Il semblait qu'une attaque sur les deux flancs pût avoir comme résultat non seulement la [réduction de la hernie](#), qui nous gênait singulièrement — j'aurai lieu d'y revenir par la suite — mais l'encercllement peut-être d'une division allemande. J'ai fait une étude approfondie de toute cette opération, qui a été menée si près de nous que mon régiment y prit sa petite part ; mais elle ne peut trouver ici qu'une place restreinte, puisqu'elle échoua, somme toute, presque totalement.

Le 27 mars, le feu s'allumait du trop fameux bois le Prêtre (à l'ouest de Pont-à-Mousson) à la forêt d'Apremont (au sud de Saint-Mihiel), sur le flanc sud de la poche, et, sur le flanc nord, de la Meuse à Marcheville en Woëvre, tandis qu'une violente attaque des troupes de la place de Verdun assaillait l'ennemi entre la

région de Fresnes et celle d'Étain ; ce pendant, la 3e armée attaquait au nord-ouest de Verdun en Argonne, sur Boureuille et Vauquois.

Si la ligne allemande avait pu être crevée à Marche-ville et au bois le Prêtre, l'étranglement eût pu réussir et les Allemands y eussent laissé des plumes. Mais, d'une part, le temps devenant subitement épouvantable — ce temps épouvantable que nous devons toujours avoir contre nous lors de toutes nos offensives de 1915 — fut d'un très grave inconvénient ; les obus se perdirent en partie sur un sol détrempe et l'assaut de l'infanterie fut si pénible, que les survivants en gardaient, des années après, le souvenir effarant. Par ailleurs, on constata que, depuis six mois, l'ennemi, qui se savait exposé dans cette poche, en avait particulièrement fortifié les parois. En fait, on échoua presque partout ; si la garnison de Verdun, très vigoureusement actionnée par le général Coutanceau, enlevait toute la ligne allemande de l'ouest d'Étain à l'est de Fresnes, l'échec réitéré des troupes du général Gérard en face de Marcheville, plus au sud, accrocha le mouvement. Au sud, en dépit d'âpres combats, le flanc sud des Allemands résistait, du bois le Prêtre à la forêt d'Apremont.

Sur un seul point, nous réussissions, après des combats non moins âpres, c'était sur la forte position des Éparges. A la vérité, l'attaque avait été préparée avec un soin extrême par le futur chef de l'armée de Verdun, le général Herr, alors commandant le 6e corps. Esprit entreprenant et chef distingué, cet artilleur éminent avait — le premier peut-être — compris tout à fait le rôle que devait jouer la préparation d'artillerie en cette guerre de positions. Il actionna si bien la sienne, que l'infanterie de la 24e brigade, jetée à l'assaut, put, après d'effroyables corps à corps, enlever les Éparges — colline désormais sacrée, car le plus pur héroïsme s'y est dépensé, dont la trace est inscrite en lettres de sang sur le terrain conquis. Le général Herr se préparait à compléter son succès en enlevant, avec Combres, le reste de ce petit massif, pilier nord du saillant allemand. Les ennemis tentèrent de l'en empêcher ; non contents d'avoir disputé pied à pied la colline, ils prirent violemment l'offensive sur le flanc ouest du massif, dans la tranchée de Calonne qu'ils parvinrent à forcer. Le général Herr, avec une décision très prompte, tandis qu'il les accablait de ce qui lui restait d'obus, lança contre eux les chasseurs à cheval du colonel de Partouneaux, et, derrière eux, toute son infanterie et, refoulant l'ennemi, fit échouer la manœuvre. Mais, à cette opération défensive, la dotation d'artillerie de 9 tinées à compléter la prise du massif s'était épuisée. Et on était encore — en ces jours de 1915 — tenu à la plus stricte économie. L'opération de Woëvre, dont primitivement l'attaque des Éparges n'avait dû être qu'une des parties secondaires, avait échoué. Et déjà l'attention du général en chef se portait vers l'Artois où se préparait une offensive plus sérieuse encore.

On y aspirait. Depuis décembre 1914, les combats engagés de la mer à l'Alsace, sur divers points, avaient, encore que glorieux et parfois heureux, démontré la difficulté qu'il y avait à rompre sur un front très court la ligne défensive allemande. Il faudrait un volume pour décrire ces combats de l'hiver et du printemps de 1915. Nos troupes se heurtaient partout, en avant de Notre-Dame-de-Lorette (en Artois), sur les éperons au nord de Crouy en Soissonnais, autour des positions péniblement conquises en Champagne, à Beauséjour et dans le bois Sabot, en Argonne où le maquis s'ensanglantait de dix combats par mois, sur les Éparges conquises, au bois le Prêtre, et, du 25 février au 26 mars, sur les

pentons de l'Hartmannswillerkopf, le Vieil-Armand, et disons-le, en vingt autres coins, à une résistance très âpre de l'ennemi. Des semaines entières étaient nécessaires à la prise de quelques mètres de tranchée, d'un fortin, parfois d'un bosquet. Les Allemands, engagés dans une terrible lutte avec les Russes, entendaient bien que leur front de France ne se rompît pas — fût-ce sur un petit point — car c'eût été, en ces circonstances, pour eux terrible aventure. On les avait même vus, pour affirmer leur vigueur et peut-être satisfaire l'opinion publique en Allemagne, attaquer sur Ypres le 23 avril. Grâce à l'emploi insolite, imprévu et odieux des gaz asphyxiants, ils avaient pu, de Steenstraete à Gheluvelt, conquérir une ligne importante de tranchées et menacer une fois de plus Ypres très approché et c'était miracle que Français et Canadiens eussent pu reformer leurs rangs, un instant rompus par cette déloyale attaque. Ailleurs, nos ennemis se contentaient de tenir — accrochés au sol comme des teignes, disaient nos soldats. On voudrait s'arrêter à ces combats héroïques : toute une littérature de souvenirs a fleuri, qui déjà nous permet d'en pénétrer la douloureuse grandeur. Dans l'immense épopée de la grande guerre, il y aura, comme jadis, des cycles de chansons : la chanson de Lorette, la chanson de l'Argonne, la chanson des Épargés, la chanson du Vieil-Armand — comme la chanson des Flandres et en attendant le grand *cycle de Verdun*, dont Henry Bordeaux a écrit un des chants : *la chanson de Vaux-Douaumont*. Quand, après avoir visité les Flandres, où déjà un Ronarc'h est entré dans la légende, je descendais en Alsace, je trouvais une autre légende : celle où le général Serret, héros du Vieil-Armand, faisait déjà figure de Roland à Roncevaux — chef magnifique qui, disait-on, n'avait pas voulu survivre à ses chasseurs décimés. L'héroïsme était journalier ; que, dis-je ? il était de toutes les heures, mais c'était héroïsme trop souvent dépensé pour de trop maigres résultats. Que de sang généreux fut répandu à flots en cette affreuse année sans que les survivants en vissent ou comprissent le but qui avait coûté si cher.

En fait, ces attaques locales ne menaient à rien. Mieux valait concentrer des forces pour essayer de rompre sur un front assez large le front allemand. Ce fut le but de l'offensive d'Artois.

Foch, resté à la tête du groupe des armées du Nord, avait été chargé d'étudier et de préparer cette offensive ; il en avait fixé les limites ; elle se devait déclencher entre Écurie, au nord d'Arras, et Loos, au sud-ouest de Lens. Elle serait exécutée par la 10^e armée passée au général d'Urbal et portée à sept corps. Foch a conçu l'opération sous la forme d'une attaque principale par trois corps ayant pour objectif la crête de Vimy, entre Vimy et Thélus, et de deux attaques de flanc, une au nord, visant la crête de Notre-Dame-de-Lorette — que le général Maistre investissait depuis trois mois — et l'éperon nord de Souchez, et une au sud, qui pourrait s'étendre jusqu'à la Scarpe, sur la crête de Bailleul. Ces trois crêtes ferment la plaine d'Artois et, si on rompt, sur ces positions, le front ennemi, on peut espérer marcher sur Douai et déborder le camp de Lille. L'armée britannique prévenue a promis son concours à notre gauche, en cas de succès. Des notes très minutieuses du grand quartier recommandent l'étude préalable du terrain à l'aide de l'aviation et prescrivent la préparation d'artillerie qui doit être suffisante pour rompre, avant l'assaut de l'infanterie, les réseaux barbelés de l'ennemi. On attribue au général Pétain, appelé depuis peu à commander le 37^e corps, le fameux mot : *L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe*, qui est d'un chef d'infanterie rempli d'humanité. Car Pétain est de la partie ; d'Urbal a d'ailleurs

des lieutenants magnifiques, un Maistre, un Balfourier, un Curé, un Fayolle, pour n'en pas citer d'autres. Le haut commandement ordonne **une attaque brusque, violente, poursuivie sans arrêt et sans solution de continuité, jusqu'à obtention du résultat final, par l'entrée incessante d'unités fraîches sur le front de combat.** Ce sera pour le 6.

Comme en Woëvre en mars, le temps se jeta au travers de nos projets. Le 5, le ciel se chargea et le temps devint médiocre. Il fallut remettre le déclenchement au 9 mai. Rien de plus funeste qu'un ajournement dans une opération où doit jouer la surprise.

Dès le 8 cependant, le 21e corps avait, par son 3e bataillon de chasseurs, dans un combat préparatoire très brillant, enlevé un des ouvrages formant saillant dans notre ligne devant Notre-Dame-de-Lorette — combat que je ne peux évoquer sans une douloureuse émotion fraternelle. Et le 9 au matin, toute l'armée d'Urbal s'ébranla. Le pays entier frissonnait d'une fiévreuse espérance. Allait-on, dès ce premier grand coup, briser le cercle de fer où l'Allemand essayait de nous tenir ?

Or, il parut se rompre. Tandis qu'à gauche, le 9e corps gagnant les pentes à l'ouest de Loos, le 21e poussait vivement au nord de Notre-Dame-de-Lorette, et qu'à droite, le 20e corps conquérait la Targette et une partie de Neuville-Saint-Vaast, au centre, le 33e, le corps Pétain, faisait merveille. Car, surmontant, brisant, écrasant tous les obstacles, il avançait, en quelques heures, de 4 kilomètres et atteignait, presque d'un bond, la crête de Vimy. La plaine d'Artois semblait s'ouvrir devant Pétain, ce fils de l'Artois. Plus de trois mille prisonniers allemands étaient enlevés en ces quelques heures — chiffre qui semblait alors énorme — et tous les espoirs paraissaient permis.

L'avance de Pétain dépassait l'attente par sa rapidité. Elle le mettait en flèche et l'exposait, si des renforts ne venaient immédiatement appuyer cette avance et commencer, au lieu et place des troupes fatiguées par ce prodigieux effort, l'exploitation du succès. Les réserves étaient trop loin. Elles ne purent arriver à temps. Il ne tint probablement qu'à une plus prompt intervention que la ligne ne fût définitivement crevée sur un large front. Le 9 au soir, les chefs allemands, affolés, donnaient déjà loin du champ de bataille des ordres d'évacuation ; à Lille, l'émotion de l'ennemi ne put se dissimuler devant les habitants tremblant d'une joie mal dissimulée et à Douai commençait l'évacuation.

Mais les troupes d'assaut de Pétain — les réserves n'arrivant pas — restaient, ce soir du 9, hasardées. Il eût fallu qu'elles pussent foncer en avant. Faute d'être soutenues, elles ne le pouvaient sans folie et d'ailleurs étaient éreintées. Des contre-attaques allemandes se produisaient ; nos hommes les repoussaient avec peine ; elles devaient parfois se replier. Il y eut là des épisodes héroïques auxquels j'aimerais m'arrêter. Ils témoignaient une fois de plus de notre vaillance, mais l'effet de surprise foudroyante s'affaiblissait d'un arrêt nécessaire.

Quand, les 10 et 11 mai, l'attaque reprenait, nous enlevions bien Souchez et le reste de Neuville-Saint-Vaast, mais les 12, 13, 14 et 15, nous trouvions la ligne refermée. Le corps Pétain s'emparait encore de Carency et de la majeure partie d'Ablain-Saint-Nazaire, tandis que le corps Maistre conquérait tout le fameux plateau de Lorette et que le 2e dépassait Neuville. Mais ces progrès n'avaient plus l'allure rapide qu'il eût fallu. L'Allemand refermait en arrière les brèches faites à sa ligne.

Dès lors, continuée, interrompue, reprise, la bataille pouvait nous valoir encore quelques gains et infliger à l'ennemi de grandes pertes : elle ne pouvait plus remplir le but primitif qui était la rupture de la ligne ennemie. Nous ne la continuions guère après le 15 mai et ne la reprenions sur de nouveaux frais le 16 juin que pour soulager nos alliés russes. Mais les Anglais, après avoir tenté de nous appuyer à gauche, restaient maintenant immobiles. Une fois de plus, la France payait pour le monde. Le 16 juin, on se rejetait à l'assaut de la crête de Vimy, le 33e étant maintenant commandé par Fayolle, mais avec l'intention formellement exprimée d'arrêter les frais si l'assaut ne donnait pas en quelques jours un résultat décisif. On ne désespérait pas de l'obtenir, car Joffre, dans l'espoir avoué de [forcer l'ennemi à accepter la bataille en rase campagne](#), alertait toutes les armées. Pendant huit jours on se battit encore ; on conquist encore quelques points d'appui ; ce fut tout. La rupture ne put être obtenue et, le 25, le front se stabilisait.

C'était une grosse déception. L'opération cependant n'avait pas été vaine — il s'en fallait. Outre la conquête de toute une position dominante d'où, le cas échéant, on pourrait s'élancer à l'offensive, on avait, huit semaines, fixé l'ennemi sur le front d'Occident, ainsi retardé de quelques semaines et par là probablement, empêché la ruine de l'armée russe. D'autre part, en dépit de succès incomplets, les combattants d'Artois tiraient de leurs succès, à la vérité sans lendemain, de légitimes motifs d'orgueil et de confiance. Ils avaient enlevé des positions fortement défendues, fait près de 8.000 prisonniers, tenu en échec des forces allemandes qui, précipitées en ce coin du front, y avaient été fortement éprouvées. Et les fautes commises elles-mêmes servaient de leçons, à condition qu'on les aperçût : préparation d'artillerie plus intense encore, réduction plus savante des nids de mitrailleuses ennemis, maniement plus facile et intervention plus prompte des réserves, liaison plus étroite des corps, nécessité d'une discrétion plus grande permettant une surprise plus brusque encore, voilà les résolutions qu'on tirait de ce demi-échec. D'une façon plus générale, il paraissait qu'une seule attaque importante avait le tort d'attirer sur elle les forces ennemies de tous les fronts, et le grand quartier déjà mettait à l'étude une attaque géminée qui, partant à la même heure et menaçant simultanément deux parties du front allemand, pourrait, grâce à des résultats tactiques plus importants, être le point de départ d'une grande manœuvre stratégique.

A la vérité, on avait, pendant la bataille d'Artois, attaqué un peu partout, sur la Somme, en Champagne, en Woëvre, au bois le Prêtre, en Alsace surtout, où on avait enlevé, avec Metzeral et Sondernach, le sommet de l'Helsenfirst, mais si, partout, on avait pu éprouver que la valeur du soldat français, loin de s'affaiblir, s'exaltait et se fortifiait, il fallait bien partout suspendre les attaques, pour ne pas user à des attaques locales des forces qui, avant la fin de l'automne, trouveraient à s'employer sur un champ de bataille important.

Ce champ de bataille paraissait dès lors devoir être la Champagne : Le 7 juillet, une conférence s'était tenue dans le cabinet du général Joffre à Chantilly où, pour la première fois, toutes les armées alliées étaient représentées, fait dont il faut souligner l'importance. Et aux représentants des armées britanniques, belges, serbes et russes, se joignait un représentant de l'armée italienne ; car sur ces entrefaites nous avions acquis un nouvel allié. Le 24 mai, arrachant son

pays aux intrigues que, depuis six mois, le prince de Bülow nouait à Rome avec les partisans du Parecchio, le ministère Salandra-Sonnino, après avoir dénoncé la Triple Alliance, avait déclaré la guerre à l'Autriche et, incontinent, adhéré au pacte de Londres. Immédiatement, les armées italiennes étaient entrées en campagne dans la double direction de Trente et de Trieste et si, au mois de juin, après des succès brillants, elles étaient arrêtées devant Rovereto et Trente, d'une part, Gorizia, de l'autre, on pouvait penser que d'une vigoureuse poussée, l'armée du duc d'Aoste pourrait, à la fin de l'été, enlever la difficile position du Carso et tomber sur Trieste.

Cette intervention était surtout précieuse pour les Russes. Ceux-ci, après avoir paru, pendant tout l'hiver de 1914-1915, tenir tête aux Austro-Allemands, devant Varsovie et en direction de Cracovie, étaient maintenant en pleine retraite sur tous leurs fronts, sauf celui du Caucase. Battus sur la Dunajec le 1er mai, sur le San et le Dniester le 20, ils avaient dû, le 3 juin, évacuer Przemysl, puis Lemberg. Chose plus grave, battus sur la Vistule le 14 juillet, ils allaient être obligés d'abandonner Varsovie à l'Allemand et bientôt toute la Pologne à leurs adversaires, tandis que Hindenburg occuperait toute la Courlande. Les succès de l'Allemagne, à la vérité, s'arrêteraient là. Le grand-duc Nicolas, par d'opportuns sacrifices, sauvait les armées russes d'un encerclement menaçant et sa retraite s'arrêtait là. Suivant l'expression très heureuse de Victor Giraud — auquel je ne saurais trop vous renvoyer pour tous ces événements —, la grande invasion allemande allait, à la fin de septembre, [se perdre dans les sables](#).

Les Allemands, à la vérité, déjà cherchaient d'autres victoires sur un autre front. Après avoir sauvé l'Autriche-Hongrie d'un péril extrême, ils se retournaient vers les Balkans où le Turc les appelait à cors et à cris. Celui-ci s'était, en février, senti très près d'être exécuté. L'échec de l'expédition anglo-française des Dardanelles, entreprise en février, et qui ne devait se clore qu'en décembre, paraissait cependant avéré en juillet. Mais cet échec était dû aux fautes de l'Entente plus qu'à la valeur des soldats d'Enver Pacha. Pour s'assurer les Balkans, Guillaume II et François-Joseph cherchaient d'autres appuis. Tandis qu'ils prenaient dans leurs insidieuses intrigues le pitoyable roi Constantin de Grèce et d'une neutralité ambiguë l'entraînaient doucement à une sournoise alliance, ils exploitaient les rancunes recuites du roi Ferdinand de Bulgarie. Alors que le ministère britannique — toujours bulgarophile — se portait garant des bons sentiments de ce prince, ce personnage équivoque, après nous avoir joués de main de maître, s'allait allier aux empires de proie — parce qu'il était lui-même prince de proie ; et le 5 octobre 1915, il entrait dans la lice. Et les Serbes allaient se trouver soudain en face d'effroyables périls.

Ces événements étaient loin d'être révolus quand, en juillet, Joffre réunissait à Chantilly les représentants des armées alliées ; mais tous avaient le sentiment qu'il fallait que celles-ci, au lieu d'agir en ordre dispersé contre des ennemis qui, de jour en jour, se groupaient étroitement dans la main de fer de l'Allemagne, combinassent désormais leurs efforts et liassent leurs opérations.

La France, toujours généreuse, s'offrait la première à ouvrir le feu afin que, dès le milieu de septembre, l'Allemand, attaqué plus violemment que devant sur le front occidental, fût contraint de desserrer son étreinte en Russie.

Castelnau, qui de plus en plus s'imposait par ses hautes qualités de chef, allait être chargé d'une opération qui, sous sa main, grouperait cette fois deux armées : celle qui, depuis le début de la campagne, restait sous les ordres de cet admirable soldat, Langle de Cary, la 4e, et cette 2e armée que Castelnau venait de passer au chef dont, de mois en mois, l'éminence s'affirmait, le général Pétain. Ces deux armées attaqueraient en Champagne et, ce pendant, le général d'Urbal reprendrait en Artois l'offensive arrêtée en juin. Tandis que le groupe Castelnau — baptisé groupe d'armée du Centre — recevait dix corps d'armée, une artillerie était préparée tout l'été qui, par le chiffre de ses batteries et l'importance de ses munitions, dépasserait tout ce qu'on avait pu jusque-là réunir. Tout l'été se passa aux préparatifs. Le maréchal French s'engageait à soutenir l'attaque d'Artois, appuyé lui-même à sa gauche par l'armée belge et le 30e corps français Hély d'Oissel occupant les Dunes. Les Italiens attaqueraient, ce pendant, à Gorizia.

La nation n'ignorait pas qu'un grand coup allait être porté. L'échec de l'offensive d'Artois et les défaites de nos alliés russes avaient un instant créé chez nous une atmosphère un peu lourde. Déjà les agents allemands, aidés par des trahisons qui déjà couvaient et ne devaient être démasquées que bien longtemps après, aidés aussi par d'inconscients complices, les incorrigibles pessimistes de l'arrière, se chargeaient d'alourdir encore cette atmosphère ; une parole autorisée allait dissiper ce nuage de gaz asphyxiant. Le président Poincaré continuait à jouer à l'Élysée son rôle de guide ferme et clairvoyant, entendant d'ailleurs que son action énergique et constante fût discrète. Visitant les armées, il regardait, s'informait et ne discourait pas ; car cet avocat si éminent s'était juré de ne jamais jouer [l'avocat aux armées](#). Mais on le verra toujours — au moment où il jugeait la chose opportune et même nécessaire — élever la voix devant la nation. Le 14 juillet, à la cérémonie qui, aux Invalides, clôturait le transfert des cendres de Rouget de Lisle, il exprimait fortement, dans sa langue claire, nerveuse et nourrie, les sentiments vrais de la Nation : [Il n'est pas un seul de nos soldats, il n'est pas un seul citoyen, il n'est pas une seule femme de France qui ne comprenne clairement que tout l'avenir de notre race et non seulement son honneur, mais son existence même, sont suspendus aux lourdes minutes de cette guerre inexorable, et il concluait que la victoire finale serait le prix de la force morale et de la persévérance.](#) La Nation, je le répète, le parlait à l'Europe par sa bouche.

Tandis que, sur presque tout le front, les admirables régiments territoriaux relevaient momentanément les soldats de l'active, celle-ci reconstituait ses forces pour la grande attaque, tandis que M. Albert Thomas, placé à l'administration de nos munitions, poursuivait consciencieusement la tâche si magnifiquement entreprise par M. Millerand. Il fallait multiplier encore les usines, centupler la production : en une seule journée de la bataille d'Artois, on avait dépensé trois cent mille obus, presque autant que l'artillerie allemande pendant toute la guerre de 1870-1871 — et quels obus !

Le grand quartier, assuré de moyens insolites, préparait, ce pendant, son offensive. Elle se produirait entre Moronvillers et l'Aisne par les 2e et 4e armées, mais elle pourrait être éventuellement prolongée à droite par la 3e armée, à l'ouest de l'Argonne, à gauche, par la 5e armée entre Craonne et le massif de Brimont. Joffre écrivait à Castelnau : [Je compte sur vous pour que le moral des](#)

troupes sous vos ordres soit au niveau de la grandeur de la tâche. J'ai la conviction entière que vous saurez les conduire à la victoire. Pendant les mois de juillet et d'août, une activité extrême se manifestait : tout semblait prévu. Il fallait se hâter : les nouvelles de Russie talonnaient notre action. Le 23, une proclamation du général en chef annonçait aux troupes que *derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné grâce au labeur des usines de France...*, elles iraient à l'assaut toutes ensemble sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos alliés. — Allez-y de plein cœur, ajoutait-il, pour la délivrance du sol de la patrie, pour le triomphe du droit et de la liberté.

La préparation d'artillerie commença le 22 ; le temps semblait favorable, mais, dans la nuit du 24 au 25, il changea brusquement. Il plut abondamment et la question fut posée de savoir s'il n'y avait pas lieu de remettre l'attaque. Mais, si énormes que fussent les approvisionnements en munitions, le rendement des usines ne permettait pas de prolonger la préparation, et les nouvelles de Russie devenaient plus lancinantes. Vers 6 heures, le temps parut se remettre. L'ordre d'assaut fut donc maintenu pour 9 h. 15. Or, à cette heure même, la pluie se remit à tomber et ne s'arrêtera plus jusqu'au 29.

En dépit de ce temps détestable, les armées de Champagne semblèrent, en ce premier jour, irrésistibles. Sur un front de vingt-cinq kilomètres et une profondeur variant de un à quatre kilomètres, elles enlevaient des positions formidables avec plus de douze mille prisonniers, de nombreux canons et un énorme matériel : la Main de Massiges, Maisons-de-Champagne, la butte de Mesnil, la butte de Tahure, le trou Bricot, la ferme Navarin, l'Épine de Vedegrange, le *golfe* d'Auberive étaient enlevés ou abordés et on poussait derrière les corps assaillants les corps de réserve prêts à exploiter le succès.

Le 26, les succès se poursuivaient : la première position allemande était maintenant tout entière entre nos mains. Mais on se heurtait à la deuxième position, plus forte qu'on ne l'eût supposée, et des arrêts se produisirent. Sur un point cependant, sur le front Tahure route de Saint-Soupplets, il semble que cette position faiblit. On organise, le 27, une poussée et le 28, soudain un bataillon se jetant sur ce front à la *tranchée des Tantes*, brise la résistance et crève la deuxième position. Le 7^e corps y est jeté par son chef pour élargir la brèche et, dans la nuit du 28 au 29, on y précipite toutes les unités disponibles.

Les Allemands — comme nous — crurent leur front décidément crevé. Des ordres furent expédiés pour l'évacuation de toute la région de Vouziers. Et il est probable que la victoire tint à ces courtes heures. Mais on ne manie pas facilement des masses comme jadis, au temps de Napoléon, un régiment jeté dans une trouée. Les troupes tardèrent, s'engagèrent sans méthode, l'une après l'autre. Le 402^e passa dans le trou, mais les troupes à sa droite et à sa gauche ne purent pousser à sa hauteur et le malheureux régiment fut, à l'aube du 29, cerné par les Allemands.

Et c'était fini, la brèche se refermait et l'occasion manquée qui eût changé peut-être le sort de la guerre.

Je ne m'attarderai pas à la bataille qui suivit du 29 septembre au 8 octobre. On prit encore quelques positions, mais ce ne pouvait plus être que bataille d'usure. A vrai dire, les Allemands s'y usaient, car ils perdaient dans cette mêlée plus de cent mille hommes. Ils semblaient démoralisés, notre artillerie leur paraissait *monstrueuse* : *Dans l'enfer, ce ne peut être plus terrible.*

En Artois, le scénario se développait à peu près de la même façon : préparation excellente, pluie décevante, enlèvement des premières lignes avec deux mille six cents prisonniers, tandis que les Anglais attaquant sur Loos et Hulluch emportaient ces bourgs avec deux mille neuf cents prisonniers, et, à un moment donné, fléchissement de la ligne ennemie qu'une lettre allemande nous révèle très précisément : *C'est un miracle que notre IVe corps ait empêché nos lignes d'être percées. Il a fallu faire appel aux réserves.* Les 8 et 9 octobre, réaction furieuse du prince Ruprecht de Bavière qui échoue devant Loos, laissant huit mille cadavres sur le champ de bataille, mais qui bloque notre avance.

Stratégiquement, la bataille était perdue. Moralement, elle était gagnée. *Le commandant en chef, écrivait Joffre aux armées, est fier de commander aux troupes les plus belles que la France ait jamais connues.* Cette parole était justifiée. De Champagne en Artois, il venait de se dépenser derechef une vertu qui stupéfiait — nous en avons mille témoignages — l'ennemi, plusieurs heures éperdu. Il faudrait vous citer des traits : mais en citerais-je vingt, que je serais injuste, parce qu'il faudrait alors en citer cent. Le soldat en tirait une confiance extraordinaire en lui-même, les chefs une confiance grandissante dans le soldat. L'échec des offensives conjuguées affligeait le haut commandement et le décevait. Il ne le décourageait pas ; il s'en fallait. Il avait fallu ces essais d'offensive ; on y avait appris, si j'ose dire, la nouvelle guerre. Il s'en était si peu fallu qu'on ne réussît que l'on était encouragé à réentreprendre. De nouvelles leçons se tiraient qui porteraient leurs fruits.

Au soir même du jour où on arrêtait la double bataille, Joffre en concevait une autre ; et déjà il en apercevait le théâtre, qui serait la région de la Somme, et en fixait l'époque, qui serait la fin du printemps 1916. D'ici là nos alliés britanniques, qui faisaient, pour grossir leurs armées, un effort magnifique, seraient en mesure, non plus de nous soutenir seulement avec quelques divisions, mais de prendre leur large part à la bataille.

L'Allemagne était maintenant arrêtée en Russie. Elle jetait, à la vérité, ses corps sur la Serbie, prise comme en un étau entre la vengeance de l'Autriche, la haine de la Bulgarie et la sourde trahison de la Grèce ; et les malheureux Serbes allaient être balayés en novembre et décembre. Mais l'offensive des empires centraux sur les Balkans n'était pas plus décisive que celle des Austro-Allemands ne l'avait été en Russie. Un ministre, qui eut là sa plus belle page, M. Aristide Briand, avait demandé qu'on jetât, dès le 5 octobre, des troupes à Salonique : l'opération avait été trop tardive pour que l'on pût secourir efficacement les Serbes ; mais, tout en entravant la trahison, près d'éclater, de Constantin, elle empêchait les vainqueurs des Serbes de parfaire leur victoire en s'inféodant les Balkans. Et M. Briand, devenant président du Conseil, faisait triompher avec lui sa politique orientale. Gallieni prenait le portefeuille de la Guerre. L'opinion ne subissait aucune dépression. La victoire, pour tous, n'était qu'ajournée à quelques mois.

Tandis que le grand quartier préparait, par les conférences de Chantilly, l'action commune des armées alliées, les Russes, se déclarant prêts à reprendre au printemps l'offensive et les Anglais y aspirant, nos soldats rentraient dans leurs tranchées. Rassérénés par les permissions de l'été et de l'automne, par la perspective de celles de l'hiver, ils se résignaient à ce deuxième hiver, disant que ce serait sûrement le dernier. Nul ne doutait qu'instruits par les expériences de 1915, pourvus de munitions que mille usines maintenant fabriquaient, assurés de l'appui d'alliés dont les armées grossissaient formidablement ou se

reconstituaient en de nouvelles conditions, nous ne pussions trouver au printemps de 1916 la décision qui nous ouvrirait définitivement le chemin de la victoire. 1915 avait permis, grâce à l'endurance, la patience, la vaillance de tous, d'en sonder les approches ; 1916 forcerait l'entrée et conduirait au but.

L'Allemagne savait que, si elle nous laissait attaquer, elle serait perdue. Elle entendit prévenir et déconcerter l'attaque. Et ce sera le formidable assaut de Verdun. Nous arrivons à la péripétie tragique de cette guerre. Et après avoir admiré la constance sans défaillance de nos soldats en leurs tranchées, nous allons voir ces soldats dépasser les limites de la vertu humaine.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA BATAILLE DE VERDUN

Au cours de l'interrogatoire que subissaient devant moi une dizaine de prisonniers faits dans les premières heures de la bataille de Verdun, l'un d'eux nous livra une proclamation du kronprinz. Il s'y lisait la phrase suivante, qui nous parut d'abord singulière : *Moi, Guillaume, vois la patrie allemande forcée de se jeter à l'offensive — *gezwungen zur Offensive überzugehen*.*

Vous savez ce qui *forçait* la patrie allemande à *se jeter à l'offensive* sur le front occidental.

Les deux grandes offensives tentées sur le front d'Orient — celle de Russie et celle des Balkans — en dépit d'écrasants succès, n'avaient pu, cependant, ni l'une ni l'autre, aboutir à une décision. Par contre, l'état-major allemand n'ignorait pas qu'une offensive anglo-française se préparait sur le front de France, qui, de par les forces engagées, les ressources employées et l'expérience maintenant consommée des chefs, menaçait d'être tout autre chose que nos offensives de 1915 : il pouvait supposer que, déclenchée au printemps, elle se pourrait conjuguer avec une attaque des Italiens en direction de Trieste et un retour offensif des Russes sur la Pologne. L'Allemagne, par ailleurs, si elle s'exaltait des *communiqués* Wolf enflant encore les victoires en Orient de *incomparable armée*, semblait cependant — je l'ai ailleurs démontré¹ — donner des signes d'impatience due aux premiers malaises de l'estomac.

Pour satisfaire les exigences de cette opinion mécontente, comme pour prévenir par un maître coup l'offensive menaçante des Alliés, il fallait, avant le printemps, attaquer le premier. C'est ainsi qu'on était *forcé — *gezwungen* —* à l'offensive.

L'attaque se ferait sur Verdun.

Pourquoi, maître du massif de l'Aisne, à vingt lieues de Paris, le haut commandement allemand allait-il attaquer si loin de notre capitale ?

Trois ordres de raisons expliquent ce choix : raisons d'ordre stratégique, d'ordre tactique et d'ordre moral.

Le saillant de Verdun paraissait tout d'abord offrir le terrain propre à une belle manœuvre. Je me rappelle une lettre saisie en 1915 sur un des prisonniers que fit mon régiment et où un brave bourgeois allemand laissait percer l'espérance que Verdun serait un jour *le Sedan de la guerre mondiale*. C'était maintenant l'idée de l'état-major. Le saillant pouvait être attaqué sur trois faces et, du côté du nord, sur les deux rives du fleuve. Assaillis brusquement et violemment sur la

¹ Louis MADELIN, *l'Aveu. La Bataille de Verdun et l'opinion allemande*, Plon, 1916.

rive droite, au nord-est de la place, les Français y porteraient sans doute des forces importantes ; elles y combattraient le fleuve à dos, et, si l'attaque se produisait à la mauvaise saison, un fleuve élargi par les inondations qui, en ces champs de Meuse, sont chroniques. Lorsque deux ou trois corps seraient ainsi engagés au delà du fleuve, une attaque, plus violente encore, serait, du nord vers le sud, déclenchée entre l'Argonne et le fleuve, sur la rive gauche. Si elle réussissait, les troupes françaises, hasardées bien au delà de la Meuse, seraient exposées à y être saisies ou tout au moins contraintes de repasser le fleuve, au prix de quelles pertes d'hommes et de matériel !

Sans doute pouvait-on prévoir que de grands renforts seraient jetés en avant de l'attaque, sur la rive gauche comme sur la rive droite. Mais les Allemands n'ignoraient pas que, du fait de l'occupation par leurs troupes, à Saint-Mihiel, de la voie de Lérouville à Verdun, leur adversaire ne disposait plus que d'une voie ferrée sérieuse, la ligne de Châlons à Verdun, et d'une seule voie de terre, la route départementale de Bar-le-Duc à Verdun. Or, la première étant, sur toute une partie de son parcours, sous le canon allemand, pouvait être rompue dès les premières heures ; et, quant à la seconde, elle ne pourrait, au sens de l'état-major allemand, suffire longtemps, surtout en cette mauvaise saison, au transport de nombreux corps d'armée et de leur matériel. Verdun était, de ce fait, virtuellement isolé ; les troupes qu'on aurait précipitées dans les premières heures dans cette nasse y seraient prises. Cent mille hommes pourraient y être capturés et, de ce coup, l'armée française déjà éprouvée ne se relèverait pas. Ce serait le [Sedan mondial](#) rêvé.

Les considérations tactiques fortifiaient les stratégiques.

La tactique allemande a toujours résidé en grande partie dans la surprise. Or, la région de Verdun — tout au moins par les premières heures de l'attaque brusquée — offrait de grands avantages. Les grands bois situés au nord et au nord-est du camp étaient aux mains des Allemands : bois de Septsarges, Consenvoye, Mangiennes, Spincourt et Hingry ; ces bois fourniraient un excellent écran sous le couvert duquel la concentration des troupes et l'établissement des batteries pouvaient s'opérer sans qu'aucune alarme fût donnée.

Ainsi n'était-il guère de partie du front qui se prêtât mieux tout à la fois à l'attaque brusquée et à une exploitation qui, peut-être, aboutirait aux plus magnifiques résultats.

De cette exploitation rapide, on attendait, avec un colossal coup de filet sur toute une armée française, à très brève échéance, la chute de Verdun. Et ici jouait le facteur moral.

Il faut se figurer — pour comprendre la pensée qui inspirait l'opération — ce que représentait, pour l'Allemagne, ce nom de Verdun. Verdun, ce n'était pas seulement, ainsi que s'exprimera Guillaume II dans l'ivresse des premiers succès, [la plus puissante forteresse du principal ennemi](#) ; Gabriel Hanotaux a écrit : [Verdun, depuis l'antique traité qui a partagé l'héritage des fils de Charlemagne, est le point autour duquel a pivoté toute l'histoire de la France et de la Germanie](#). Les lettres et carnets que nous saisissons sur les prisonniers prouvent, d'une indubitable façon, le prestige singulier dont jouissait la ville. L'état-major allemand imaginait — alors à tort — que ce prestige était aussi éblouissant en France. N'avait-il pas suffi, en septembre 1792, que Verdun fût pris pour qu'il y eût à Paris un sanglant sursaut de guerre civile et de grands

massacres ? L'émotion populaire se traduirait-elle de façon moins tragique, que la prise de la ville, en 1916, aurait cependant de quoi démoraliser la nation, l'inciter à jeter bas ses chefs militaires et civils et — le mot est répété dans mille lettres — [l'amener promptement à conclure une paix séparée](#).

Tout cela vous explique pourquoi, [forcé de se jeter à l'offensive](#), le général de Falkenhayn, sur les très vives instances du kronprinz, avait, dès la fin de l'automne de 1915, arrêté son choix sur la région fortifiée de Verdun.

De tout temps et bien avant la guerre, on avait admis que Verdun serait — si nous ne portions nous-mêmes nos forces contre Metz — l'objet d'une formidable attaque.

Nos ingénieurs, ne se fiant pas à ses murs, avaient organisé, après 1870, cette triple ceinture de forts qui, en 1914, enveloppait Verdun.

Adossé à l'Argonne, le camp est, de par la nature même, tourné comme un bouclier vers l'Allemagne. A 12 et 15 kilomètres en avant de la ville, une ligne de hautes collines, au nord et à l'est, constitue le front extérieur de la place. Celles du nord n'ont qu'une brèche — la Meuse — assez étroite. Variant de 250 à 310 mètres d'altitude, elles forment une chaîne dont le Mort-Homme, sorte de longue barrière rocheuse, flanqué de la [cote 304](#) à son ouest, constitue le massif principal ; après la trouée de la Meuse, elles se continuent par la côte de Talou et se relie, par le massif de Louvemont-Haudromont, au massif de Douaumont, haut de 388 mètres. C'est là que la défense se coude.

Avec cette hauteur de Douaumont, aujourd'hui célèbre dans le monde entier, commence en effet la barrière orientale : les Côtes de Meuse. On les appelle là-bas les [Hauts de Meuse](#) et, dans l'Histoire, [le Front de Meuse](#). Et ces mots font si bien image qu'ils me dispensent d'y insister. C'est la vraie muraille, et chacun des défilés qui s'y insinuent constitue bien ce que les gens de la Révolution eussent appelé les [Thermopyles](#), de Verdun. Et ce seront, en effet, de tragiques et glorieuses Thermopyles.

Le massif de Douaumont forme comme une espèce de cap, qui a, plus au sud, un digne pendant dans le massif de Vaux. Une rivièrette, le ru de Vaux, a creusé entre les deux un défilé assez étroit dont le village occupe la tête. Ce ravin du Bazil que les eaux ont percé est la meilleure voie d'accès au plateau ; il s'y achemine entre les deux massifs ; et les ravins qui pénètrent l'un et l'autre massifs aboutissent à ce défilé dont vous saisissez dès lors l'importance.

Les Côtes de Meuse continuent, au sud du massif de Vaux, à dessiner une suite de hauteurs, dont la plus célèbre est aujourd'hui la tragique colline des Épargés.

Ce demi-cercle de collines ne constitue cependant que le bord supérieur d'une cuvette ou plutôt de trois cuvettes aux bords de plus en plus abaissés.

Si on part de la ville cette fois, on rencontre en effet une première enceinte de collines assez basses, défense immédiate de la place dont les bastions sont du côté de l'est — le seul point où Verdun sera finalement approché — les hauteurs de Belleville et de Saint-Michel, puis une deuxième enceinte, qui, dans la partie nord et est du camp, est marquée par les bois Bourrus, les hauteurs de Marre et de Vacherauville sur la rive gauche, et, sur la rive droite, les côtes du Poivre, de

Froideterre, de Belrupt et de Souville. Et c'est ce deuxième gradin qui achemine à ce gradin supérieur que je vous décrivais tout à l'heure.

N'imaginons pas, bien entendu, des cercles réguliers. Le sol a été travaillé par l'érosion, recouvert d'alluvions, haché, entamé. Les croupes se heurtent, se croisent, se chevauchent. Et cet aspect tumultueux s'aggrave de nombreux bois, car le plateau n'est point dénudé.

Le paysage en acquiert une grande gravité. La Meuse elle-même est, dans cette région, un fleuve triste. Le sol est gris et poissé ; une glaise pâle empâte les lignes du paysage. Elle est redoutable ; tous ceux qui ont passé par Verdun en ont gardé le souvenir effarant : car, si la moindre pluie délaie cette glaise meusienne jusqu'à l'extrême, après quelques jours de sécheresse, elle s'effrite en poussière abondante. Le paysage en est encore attristé, mais ce n'est pas un **paysage** qu'on vient chercher à Verdun, c'est **un camp**. La nature semble rendre à dessein sévère un canton voué depuis dix siècles à être un champ de bataille.

Champ de bataille disputé en effet entre la Germanie et la France depuis Charlemagne, Verdun était voué à le redevenir. L'invasion des Allemands par le nord n'avait fait qu'ajourner la bataille prévue. Car Verdun avait, en ces circonstances, affirmé l'éminence de son rôle. Nous avons vu qu'il avait été le solide pivot sur lequel s'était appuyée la retraite de nos armées, puis leur retour offensif. Et la ligne s'étant stabilisée, Verdun, resté la pierre d'angle de notre front, pouvait être, tant qu'il serait entre nos mains, une pierre d'achoppement pour toute grande manœuvre allemande en France. Le kronprinz regrettait de n'avoir pas su mettre, en septembre 1914, la main sur la ville ; il savait qu'on le lui reprochait amèrement. Il espérait réparer cette faute et prendre sa revanche. La bataille sortait de cette situation.

J'ai dit que l'un des facteurs tactiques résidait pour les Allemands dans la surprise. Il fallait, avant toutes choses, nous abuser. Des attaques, plus ou moins feintes, attirant notre attention sur divers points du front, d'octobre 1915 à janvier 1916, les préparatifs se faisaient, avec de grandes précautions de secret, en face de Verdun. Connaissant le caractère précaire de nos voies, l'Allemand avait multiplié les siennes de façon que les troupes, concentrées au nord-est de la région de Verdun, pussent être promptement portées en avant et jusqu'à 500 mètres de leur ligne de départ pour l'assaut. Ces troupes devaient être telles, qu'au 1^{er} février, l'armée assaillante compterait 17 à 19 divisions, 270.000 hommes environ. En outre, des réserves étaient groupées, de la Belgique à l'Alsace, derrière le front d'Occident, qui toutes seront engagées ; car plus de 300.000 hommes viendront à la rescousse avant mai.

Les troupes attaqueraient avec fureur, car on surexcitait depuis des semaines le moral : **Mes amis**, dira le kronprinz, haranguant lui-même ses troupes, **il nous faut prendre Verdun. Il faut qu'à la fin de février, tout soit terminé. L'empereur alors viendra passer une Feslparade sur la place d'armes de Verdun et la paix sera signée.** C'était le résumé de ce qui, depuis quinze jours, était répété aux hommes. Tous les déserteurs diront que nul ne doutait que l'attaque serait foudroyante, écrasante, promptement couronnée de succès et contraindrait la France à la paix séparée. A cette perspective, les âmes s'emplissaient d'une furieuse frénésie.

En face de cette armée formidable et formidablement excitée, le général Herr, commandant la région fortifiée, disposait de forces médiocres et de moyens

inférieurs. Il ne possédait que sept divisions au maximum — une centaine de mille hommes à peine — pour un front de 60 kilomètres.

Ces troupes auraient à soutenir l'assaut sur des positions incomplètes, — non qu'il faille attacher la moindre créance — qu'on en croie un témoin alors dans le camp de Verdun depuis dix-huit mois — à l'absurde légende qui eut alors cours, représentant la défense comme n'ayant été assurée, ainsi qu'on le dira en mars devant moi, [ni par une tranchée, ni par un réseau](#). La première position était, au contraire, bien constituée ; mais il est certain que la deuxième était à peine ébauchée ; depuis des mois, le général Herr ne disposait que d'un très petit nombre de travailleurs ; il en réclamait à cors et à cris, ainsi que des renforts en hommes et en moyens.

Son inquiétude se justifiait des indices que, après le 15 décembre, il relevait sur son front. Les prisonniers faits révélaient l'établissement de nombreuses batteries et de très grosses pièces, l'afflux de nouvelles troupes, les propos significatifs qui couraient.

Le 16 janvier, le général Herr adressait au grand quartier une lettre qui faisait part de ses craintes et réclamait un supplément de troupes et de moyens.

Le grand quartier avait le droit d'être assez perplexe. Il préparait alors la grande offensive de printemps et entendait n'en être pas, à la légère, distrait. Il n'était pas cependant disposé à pratiquer vis-à-vis des menaces allemandes signalées la politique de l'autruche. Mais des indices, tout pareils à ceux que dénonçait le général Herr, lui étaient, dit-on, signalés sur le front de Champagne. Il était donc tenu à agir avec circonspection. A toute aventure, il maintenait dans les environs de Bar-le-Duc le 7e corps disponible, qui, ainsi, pourrait être — suivant que la menace s'accentuerait au nord de Châlons ou devant Verdun — transporté vers l'une ou l'autre région. Quand, le 10 février, des renseignements de source sûre furent venus corroborer ceux qui étaient partis du camp de Verdun, il poussait aussitôt dans la région le 7e corps. On renforçait hâtivement l'aviation de Verdun ; on y envoyait précipitamment des éléments d'artillerie lourde. Enfin on pressait l'embarquement pour Bar-le-Duc du 20e corps et de la 68e division alors en Lorraine.

De son côté, le général Herr, dont il faut grandement louer l'active prévoyance, organisait depuis des semaines le transport éventuel de grosses masses de la région de Bar-le-Duc dans celle de Verdun. Il avait fait, depuis longtemps, renforcer la route de Bar à Verdun et un petit chemin de fer à voie étroite qui, de Bar-le-Duc, courait à Verdun par la vallée de l'Aire. Et, d'accord avec la direction des transports automobiles du grand quartier, il avait organisé à Bar-le-Duc même cette commission régulatrice automobile, qui assurerait, dans les transports par camion, l'ordre d'où pouvait sortir le salut. Et déjà cette fameuse [chaîne sans fin](#) qui allait s'enrouler au sud de Bar comme au sud de Verdun, était prête à fonctionner, quand soudain la formidable canonnade allemande éclata sur le front de Verdun.

Elle nous surprenait dans cette hâtive préparation. C'est donc l'angoisse au cœur que, depuis huit jours, nous l'attendions. Le temps effroyable depuis quinze jours avait, pour notre fortune, retardé l'assaut. Mais, le 20 au soir, le ciel se découvrit. Nous ne doutions point de la conséquence qu'allait avoir ce changement de vent.

A l'aube du 21, nous vîmes qu'il gelait et nous n'étions pas debout depuis une heure, que de formidables détonations ébranlaient l'atmosphère. Verdun — à une lieue au nord de notre quartier général de Dugny — recevait, comme entrée de jeu, les obus de 380 dont le premier éventra l'ancien évêché. En même temps, se percevait nettement un roulement continu, sourd, sinistre, au nord, à l'est, au sud-est : c'était le fameux *trommelfeuer* de Verdun qui commençait — pour dix mois. Sur ce grondement, toutes les quatre ou cinq minutes, les violentes détonations, venant de la ville proche, tranchaient. Puis, soudain, à notre sud, on entendit de nouveaux éclatements formidables ; l'ennemi bombardait les ponts de la Meuse. Enfin, à notre ouest, la ligne de Verdun à Châlons était l'objet d'un autre bombardement qui, après une heure, aboutissait à sa formelle rupture. A midi, on apprit que nos tranchées du front nord-est étaient déjà bouleversées, les bois du nord — sur la rive droite — hachés et les abris défoncés. On disait les bois d'Haumont, des Caures et de Ville déjà intenable.

La canonnade continuait : c'était la *trombe massive* dont parle une étude semi-officielle fort remarquable. Les observateurs par avions, qui avaient pour mission de repérer les batteries allemandes, y lit-on, durent renoncer à pointer sur leurs cartes les batteries qu'ils voyaient en action. *On ne peut les repérer toutes, ont-ils déclaré, c'est un feu d'artifice.* Les bois... paraissent souffler de la flamme sans interruption.

Soudain, à 4 heures du soir, tout se tut ; l'Allemand, tenant nos lignes pour écrasées et leurs défenseurs avec elles, partait à l'assaut. *Vous occuperez les positions canonnées l'arme sur l'épaule*, avait-on dit à l'infanterie. Celle-ci allait cependant, deux jours durant, avec une sorte d'épouvante dans la victoire, voir se lever de cette terre retournée, de ces sillons ensanglantés, des spectres, l'œil désorbité, le poil hérissé, bleuis par le froid, sanglants, terreux, terribles. Le corps du général Chrétien, les divisions Bapst et Boulangé, condamnées à la mort, entendaient faire payer cher leur vie à l'ennemi.

Ces malheureux tinrent si bien sous la première ruée que, du bois d'Haumont qu'occupait le 165e au bois de Caures que défendait le colonel Driant avec deux bataillons de chasseurs, à l'Herbebois que tenait le 164e, ils brisèrent les premiers assauts.

Trois formidables vagues roulaient cependant sur eux, la première d'*exploration*, déployée en tirailleurs avec pionniers et grenadiers, la deuxième d'*occupation*, dense et pleine, la troisième d'*appui* avec les mitrailleuses et les canons de tranchée. Et derrière, une deuxième masse d'attaque viendrait franchir la ligne conquise pour s'insinuer, s'infiltrer, tourner les îlots de résistance. C'était bien l'Océan déchaîné, mais c'était un flot de feu, car la première vague était garnie de *flammenwerfer*.

Elle fut cependant arrêtée quelques heures et ce fut miracle. Lorsque, à la fin de la soirée, elle eut submergé le bois d'Haumont, c'est que le 165e n'existait plus ; et dans le bois des Caures, Driant, tenant tête, ne reculait que pour se reporter en avant, reprenant les tranchées perdues. Dans l'Herbebois, le 164e, à moitié enseveli dans ses abris, surgissait des décombres comme un mort qui ressuscite et, inondé de flammes, tenait encore bon dans la nuit. Dans la main du général Bapst, la 72e division dépassait en valeur tout ce qu'on en avait attendu.

La perte du bois d'Haumont suffisait cependant à créer la trouée : l'Allemand poussa vers Haumont et, dès lors, Brabant à sa droite et les bois à sa gauche étaient menacés d'être tournés.

La résistance s'y accentuait. Mais l'artillerie ennemie créait derrière elle ce que le rapport du général Chrétien appelle avec raison une **zone de mort**. Pas moyen de secourir ces malheureux. Le 22, le bois des Caures, attaqué sur ses flancs, écrasé de nouveau, devenu inextricable, résista encore : les chasseurs de Driant s'y firent massacrer avec leur admirable chef.

Plus à l'est, les défenseurs de l'Herbebois se battaient encore dans un enfer de flammes et le bois de Ville tenait. Les Allemands, canalisés par cette résistance, se jetaient sur Haumont : ils l'avaient écrasé et quand ils y parurent, ils reçurent cependant encore des coups de fusil ; on eût dit que les morts du 362e se redressaient pour tirer. Mais Haumont occupé, notre ligne se devait replier sur Samogneux, plus au sud, déjà menacé.

La journée du 23 ne fut pas moins néfaste. Tandis qu'on devait abandonner Brabant, l'Herbebois, plus à l'est, était tourné par la prise du bois de la Wavrille, dont la garnison écrasée, après s'être défendue à outrance, râlait sous les arbres brisés. Et le soir, Samogneux, accablé sous les obus, ne pouvait tenir que quelques heures. Mais Samogneux occupé, c'était Verdun directement menacé ; quatre compagnies s'y défendirent dans les flammes. Tandis que, de Souville, son poste de commandement, le général Chrétien, actionné par le général Herr, essayait de combler les brèches, d'aveugler les voies, d'étayer les débris de son corps battu par le flot, ce sublime 30e corps, sur toute la ligne, mourait, mais ne se rendait pas.

Le grand quartier, ce pendant, précipitait vers la région de Verdun les corps d'armée. Le 7e, déjà en position sur la rive gauche, servait par son canon la résistance désespérée du 30e. Le 20e, de Bar-le-Duc, courait en camions sur Verdun. Et déjà le 1er corps était dirigé sur la région. Car il fallait qu'avant quatre jours, les troupes de Guillaumat fussent en ligne après celles de Balfourier. Le 21e corps (Maistre) allait être à son tour alerté.

Il fallait toutefois que le corps Chrétien tînt encore quelques heures : Balfourier ne serait pas à Souville avant le 24 au soir. Or, l'ennemi, maître de Samogneux, poussait sur Champneuville plus au sud. Dans sa hâte, il avançait un peu vite et prêtait le flanc droit à l'artillerie de Bazelaire établie sur la rive gauche. Elle l'arrêta net et déjà des troupes fraîches relevaient, de ce côté, les débris de la 72e division. Mais, plus à droite, l'Allemand, repoussant nos contre-attaques sur la Wavrille, nous rejetait sur Beaumont et le bois des Fosses, s'insinuait dans le bois de Chaume, dans le petit bois des Caurières, menaçait d'encerclement Louvemont et la côte du Poivre à sa droite, faisait tomber Ornes, à sa gauche, et, par le bois des Caurières — chose très grave — s'ouvrait subitement une voie vers le village et le fort de Douaumont. Le général Chrétien serait-il secouru à temps ? Il le fut.

Les troupes du 20e corps arrivaient, mais littéralement paralysées par le froid, gelées par une course folle en camions dans l'air glacé. Il fallait cependant qu'elles entrassent immédiatement en ligne. Les troupes se jetèrent en avant. Déjà, notre deuxième ligne de défense se démantelait : de Champneuville à Douaumont, elle était pénétrée. Et on avait dû évacuer la Woëvre.

Les troupes de renfort arrivaient en hâte ; mais elles ne connaissaient rien du terrain ; il fallait un jour au moins pour qu'elles s'y installassent et y tinssent. La

journée du 25 devait donc être la plus critique. La côte de Talou à notre gauche, Louvemont au centre, Douaumont à droite étaient menacés. Un colonel, celui du 95e, s'était établi, à la vérité, dans le village de Douaumont, déclarant : [Je n'abandonnerai pas Douaumont](#), et allait tenir parole. Mais à sentir l'ennemi à ce point avancé sur son flanc droit, le général, défendant maintenant les côtes de Talou et du Poivre, se crut autorisé à se replier, et tandis qu'était ainsi abandonnée une position couvrant presque immédiatement Verdun, le fort de Douaumont tombait par surprise entre les mains d'un parti ennemi déguisé en zouaves.

C'était, à la vérité, un incident tout à fait lamentable, mais c'était le dernier. Car la série à la noire allait être close. A l'heure même où, après la côte de Louvemont, au nord immédiat de Verdun, le fort de Douaumont, au nord-est, tombait, la bataille, qui depuis cinq jours semblait s'acheminer au désastre, allait prendre une tout autre tournure. Les renforts affluant rapidement, le Ter corps après le 20e, le 21e après le Ter, le commandement de la nouvelle armée de Verdun était remis, d'autre part, à l'un de nos meilleurs chefs, Pétain. Et la fortune allait prendre une face nouvelle.

Dans la soirée du 25 au 26, notre état-major d'armée avait transporté son grand quartier de Dugny à Souilly. C'est là que, dans la journée du 26, nous vîmes arriver le général de Castelnau. Il était envoyé pour raffermir tout à la fois la bataille et les cœurs. Et il annonçait l'arrivée du général Pétain.

Le commandant de la 2e armée était, depuis deux mois, retiré du front avec son état-major, préparant l'offensive de printemps. Tout le monde aujourd'hui connaît l'homme : ce colonel de 1914 s'était, dès les premières heures de guerre, affirmé grand chef ; cet ancien professeur d'infanterie à l'École de guerre avait apporté, dans ses divers commandements, cet esprit clair, froid, un peu ironique, ce bon sens qui, depuis longtemps, a rejeté au second plan, en ce cerveau organisé, l'imagination, cette pénétration acérée qui donne à son regard une expression parfois insoutenable.

En ces heures où il fallait tout réorganiser, il était l'homme désigné. Mais c'est grand mérite à Joffre et à Castelnau de l'avoir estimé tel. Le 25 février, il avait été mandé au grand quartier et investi de la mission de sauver Verdun. Il avait accepté sans qu'un muscle de sa figure tressaillît.

Tandis qu'il se préparait à partir, Castelnau avait couru à Verdun. Il s'était fait précéder du fameux télégramme qui devait arrêter tout repli : ... [La défense de la Meuse se fait sur la rive droite, il ne peut être question que d'arrêter l'ennemi à tout prix sur cette rive.](#)

Il vit le général Herr, que cette ingrate bataille épuisait, vit les chefs de corps, rasséréna par sa sérénité, lia par ses instructions la bataille du jour à celle du lendemain, prépara les voies du nouveau commandement. Le soir du 26, j'eus la bonne fortune d'entretenir le général de Castelnau à Souilly : j'admire ce beau calme qui est le fait, autant que d'une âme ferme, d'une conscience toujours nette et d'un cœur sans effroi ; dans le cours de notre entretien, il me dit : [Verdun ne sera pas pris et je peux même vous dire pourquoi : c'est qu'il ne faut pas que Verdun soit pris.](#)

Le lendemain matin, je croisai, dans l'escalier qui menait au premier étage de la mairie de Souilly, un homme grand, pâle, les yeux bleus très clairs sous la paupière tombante, la bouche ferme sous la moustache, dont le vermeil blanchissait, la taille droite et jeune sous la capote bleue. **Le nouveau patron !** disaient les plantons. Il restera notre **patron**, Pétain, celui qui dit : **On les aura** — et qui les eut.

Il pénétra dans la grande salle, serra la main à quelques officiers de son état-major, marcha droit à la grande carte assemblée sur son panneau, prit un fusain et traça des secteurs avec autant de calme que s'il croquait un paysage par une sereine matinée. Tout commençait à être confusion sur le champ de bataille : il fallait, pour que l'ordre se rétablît, que se fit une délimitation des responsabilités, par conséquent des zones d'action : **Ici Bazelaire. Ici Guillaumat. Ici Balfourier. Ici Duchesne.** Et il dicta l'ordre 1, où il définissait le rôle de son armée : **Enrayer à tout prix l'effort que prononce l'ennemi sur le front de Verdun. Toute parcelle de terrain qui serait arrachée par l'ennemi donnera lieu à une contre-attaque immédiate.** Jamais l'expression : **Prendre en main une bataille**, ne me parut plus juste.

La bataille, sous cette main, s'ordonnait. Pour que l'on recueillît les bénéfices de ce geste, il fallait que, deux ou trois jours encore, on se cramponnât au sol si âprement disputé. On s'y cramponnait. Dès le 26, sans rien savoir du changement de commandement, d'une seule voix, les défenseurs disaient comme le général : **En voilà assez !** Quand l'ennemi, maître du fort de Douaumont, voulut pousser plus loin et enlever le village, il se heurta à une résistance formelle. Elle dura huit jours — ce qui est miracle. Dix fois rejeté, l'Allemand s'enrageait à cette lutte meurtrière ; le 6 mars, il écrasa le village de ses obus, mais quand, l'ayant enfin occupé, il voulut en déboucher, il fut derechef arrêté net et, pour de bien longues semaines, fixé sur place. La trouée était fermée de ce côté. A notre droite, il était de même arrêté au bas des pentes des Côtes et, à notre gauche, la situation se raffermissait sur celles du Poivre et de Talou. L'ennemi, en ce début de mars, parut provisoirement arrêté.

Ce n'était pas le seul bénéfice d'une résistance surhumaine qui, depuis le 21 février, l'avait éreinté et saigné : de ces combats, qui maintenant commençaient à être connus, jaillissait le sentiment très net d'une victoire morale. Je voyais, du fait de ma mission spéciale, tous les jours, les soldats sortant de la fournaise, et j'avais l'impression que, dès ce jour, le poilu avait conscience d'avoir, même en reculant, mais après d'âpres luttes, **arrêté le Boche**. L'orgueil qu'il en éprouvait créait chez lui une mentalité qui, de l'armée de Verdun, gagnait la nation, et, par un phénomène intéressant, se fortifiait chez le poilu de l'admiration du pays. Dès le milieu de mars, le *Soldat de Verdun* existe, qui se considère comme soldat d'élection. Sa vertu recevait de son prestige même un magnifique stimulant. Elle ne devait que grandir. Il arrivera un temps où je relèverai à plusieurs reprises dans des lettres de soldat **montant à Verdun : Après les camarades, c'était bien notre tour.** En mars 1916, ils se contentaient d'écrire que, malgré tous ses efforts, **le Boche** ne prendrait pas Verdun et, suivant une expression que je relève en cent lettres entre mille, **qu'il a trouvé le bec de gaz et pris une bonne purge.** Alors que l'on reculait, qu'on allait reculer encore, les hommes ne disaient pas : **On les aura !** mais déjà : **On les a !**

Il fallait connaître, dès l'abord, cette mentalité pour comprendre la seconde phase de la bataille de Verdun et s'expliquer cette singulière victoire qui consistait à n'être pas vaincu. Mais ce moral **merveilleux** des troupes eût été

vain, s'il n'avait été sagement employé. Or, Pétain et son remarquable état-major, le colonel de Barescut en tête, s'étaient mis au travail sans perdre une heure. Je peux dire que j'ai vu là un état-major parfait en action ; sous la main sèche et nerveuse de Barescut, les services de l'armée rendaient au maximum pour les desseins de Pétain.

La route était le grand souci, cette route qui restait, pour de longues semaines, la seule artère sérieuse. Malgré le temps effroyable, gel et dégel, il fallait qu'elle tînt, ne craquât point sous la double file de près de 9.000 voitures automobiles circulant par jour, dont les 3.900 camions lourds transportant les troupes. Il fallait tout à la fois soumettre cette route à une police étroite et, sous les roues même des voitures, à une incessante réfection. Ce fut le gros souci. La route tint. Des mois et des mois, les camions roulèrent sur cette chaussée qui, suivant l'expression d'un chef, [gagna la bataille](#), cette route que Maurice Barrès le premier baptisa la [Voie Sacrée](#) et qui restera en effet à travers les âges la Voie Sacrée.

Mais Pétain avait dit : [Il nous faut une voie ferrée](#). Dès les premières semaines, elle sortait de terre entre la région de Revigny et celle de Verdun.

Tout sortait d'ailleurs de terre : services des eaux, des bois, des routes, confiés à de grands spécialistes, entre autres le célèbre ingénieur Bunau-Varilla, transformaient le camp. Il faut se figurer, Pétain non comme un paladin criant : [Dieu le veut](#), mais comme un grand proconsul romain, ayant, au moins autant que le souci des combats, celui des chaussées. Si, en mars, on eût interrogé le général commandant l'armée de Verdun sur ses soucis, il eût assurément répondu : [Les Routes](#). Et ce souci s'était traduit en gestes. La bataille de Verdun se gagnait tout à la fois par la vertu surhumaine des hommes et la claire intelligence des chefs.

Sur ces routes, les corps d'armée se succédaient. Pour qu'en mars Verdun tînt, il fallait alimenter la bataille : on y précipitait, après le 20e corps, le 1er, le 21e, puis les groupements organisés sur la ceinture de défense, sous des chefs qui s'appelleront Bazelaire, Balfourier, Guillaumat, Maistre, Curé, Berthelot, Lebrun, Nolet, Delétoile, Halluin, Barret, Alby, Maud'huy, Nivelles, Mangin ; on les alimentera sans cesse de divisions nouvelles. Soixante-cinq y passeront, soit près d'un million d'hommes, avant le 1er juillet. Grâce à cet afflux incessant d'hommes, Pétain pourra tenir, mais grâce aussi à la coopération étroite de toutes les bonnes volontés. Ce qu'il y aura d'admirable en cette affaire de Verdun, c'est la parfaite subordination du bras qui exécute à la pensée qui ordonne. Le général pourra dire dès le 15 mars au président Poincaré en plein [rapport](#), de Souilly : [La victoire viendra de ce que chacun fait dans sa partie toute sa besogne](#).

Les Allemands, n'ayant pu foncer sur Verdun entre la Meuse et Vaux, restaient là en une sorte de poche dont Douaumont marquait le fond. Leurs positions immédiates de la rive droite étaient presque intenable si notre artillerie de la rive gauche continuait à canonner leur flanc droit, et leur situation sur le massif de Douaumont, d'autre part, était précaire, s'ils ne s'assuraient sur leur flanc gauche le massif de Vaux. Il leur fallait abandonner la bataille de front, d'ailleurs enrayée, pour reporter tous leurs efforts sur les deux ailes.

Le 4 mars, on avait lu, sur le front des troupes allemandes, un ordre du jour du kronprinz parlant de [repartir pour de nouveaux combats](#), car il fallait à toute force prendre [Verdun, cœur de la France](#).

On attaquerait d'abord sur la rive gauche. Cette attaque se déclencha le 6, sur toute la région du Mort-Homme. Après d'âpres combats, les Allemands en abordèrent les pentes en masse. On les attendait : tandis que notre artillerie, par un formidable tir de barrage et même d'encagement, les isolait, leurs bataillons d'assaut furent en partie détruits par nos mitrailleuses et rejetés en lambeaux sur le bois des Corbeaux. Nous réagîmes violemment : le bois des Corbeaux, perdu le 7, repris, reperdu, fut pendant trois jours disputé. Mais l'ennemi y avait fait de telles pertes qu'il s'arrêta. Le Mort-Homme nous restait : la barrière était démantelée, mais n'était pas rompue.

Sur la rive droite, le combat se livrait à l'entrée du défilé de Vaux. Il faut le tenir avant que d'attaquer le massif. Ce défilé assez étroit est une des poternes du camp. Les ravins, qui permettent d'escalader le massif au sud, celui de Douaumont au nord, et, à l'ouest, le plateau de Souville-Fleury, je le disais tout à l'heure, y aboutissent. Les Allemands, après quatre jours d'une lutte fabuleuse, corps-à-corps de toutes les heures où littéralement le sang coula à flots, avaient conquis à peine la moitié du village qui n'est que la tête du long défilé : et le 11 mars, l'ennemi s'affaissa. La poterne était ébranlée, fendue, les gonds craquaient, mais le Français, arc-bouté là contre, la maintenait fermée. Et les deux assauts aux pentes du Mort-Homme et au défilé de Vaux se traduisaient par de telles pertes pour l'ennemi, qu'il parut plusieurs jours hors de souffle. Le 10 mars, s'élevait la voix grave de Joffre : [Soldats de Verdun](#), disait-il, ... [le pays a les yeux sur vous, vous serez de ceux dont on dira : Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun.](#)

On pouvait bien penser que l'Allemand ne se résignerait pas à ce double échec. Il avait beaucoup perdu de sang, il en voulait pour son argent. Il allait lancer de nouvelles forces du 17 mars au II avril, et sur le tragique défilé de Vaux et sur le fameux Mort-Homme.

Ce fut, le 17, sur le défilé une ruée redoutable. Le village de Vaux fut submergé par l'attaque forcenée ; les Français revinrent et par une furieuse contre-attaque le reprirent ; ils y trouvèrent des monceaux de cadavres allemands, et l'ennemi de nouveau se terra du 22 au 30. Le 30, un nouvel assaut, plus formidable encore, fut donné. Ce ne fut cependant qu'au troisième assaut, le 31, que, disputé pierre par pierre, le village fut enlevé, mais le défilé n'était qu'ouvert et non forcé : nous tenions l'étang situé à l'ouest et derrière lequel aboutissaient les ravins que j'ai dits. Les Thermopyles restaient fermés.

Au Mort-Homme, depuis le 12 mars, l'Allemand attaquait de front et, repoussé, essayait de tourner, la position, à l'est, en assaillant Cumières, et, à l'ouest, en se jetant sur les bois de Malancourt et Avocourt. Quinze jours, il s'acharna avec des forces énormes. Rejeté sans cesse des pentes du Mort-Homme, il parvint à enlever le bois d'Avocourt, ce qui le porte vers la fameuse [cote 304](#), au sud-ouest du Mort-Homme. Le Mort-Homme est donc découvert sur notre gauche. Le 9 avril, l'ennemi tente un assaut général sur toutes les positions de la rive gauche, d'Avocourt à Cumières : onze régiments s'y ruent. Ce sont d'affreux combats. Nos hommes s'acharnent à défendre ce que l'ennemi s'acharne à enlever. A un moment, sur le Mort-Homme, le 8e chasseurs semble encerclé. Le

capitaine de Surian qui le commande, blessé grièvement, envoie à la brigade cet admirable message : **Le moral des hommes, qui sentent pourtant la gravité de la situation, reste bon. Ils sont résolus à tenir jusqu'à la mort.** Ils tinrent et le Mort-Homme nous resta ce jour-là. Attaqué plus furieusement le surlendemain, il fut un instant submergé ; nous perdîmes un des deux sommets du massif, la **cote 295**, mais notre artillerie en interdisait l'occupation par l'ennemi. Et, Cumières, à notre droite, ayant résisté à dix attaques, nous reprenions çà et là du terrain perdu, tandis que l'ennemi, partout contenu, comme sur la rive droite, s'affaissait.

Pétain était resté plein de sang-froid : son esprit s'affectait peu des échecs passagers, le lendemain réparés. Aux preuves de surhumaine valeur que donnaient les troupes, il sentait grandir et se confirmer sa propre foi. Il rassurait le grand quartier, demandait **qu'on ne se laissât pas impressionner par quelques reculs partiels**. Et, se tournant vers les troupes, il lançait, le 10 avril, son fameux ordre du jour : **Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage ! On les aura !** Le mot retentit à travers le champ de bataille parce qu'il exprimait le sentiment de tous. Toutes les lettres de combattants sont remplies de cette phrase : **Ils ne passeront pas**. On était sûr de **les avoir**.

On les **aurait**, car déjà nos troupes montraient beaucoup plus que l'esprit de résistance : l'esprit d'agression. Les chefs aspiraient à la contre-offensive. Sur la rive gauche, Berthelot n'avait cessé de la prôner. Sur la rive droite, un jeune chef, Nivelles, à la tête du 3e corps, y excitait ses troupes, pleines d'allant.

Les troupes allemandes étaient, au contraire, démoralisées par une résistance si peu prévue.

Cette démoralisation augmenta quand, du Mort-Homme aux environs de Douaumont, Berthelot et Nivelles reprenaient, avec une allure agressive, des positions perdues. On raflait des prisonniers ; ils nous révélaient des pertes telles, que l'Allemagne était contrainte de relever chaque jour les troupes éreintées, et dans cette fournaise de Verdun engouffrait désespérément ses réserves qui, immédiatement, y étaient consumées.

Soixante-dix jours avaient passé depuis que l'attaque sur Verdun s'était déclenchée. L'ennemi piétinait dans le sang à l'entrée du défilé de Vaux, sur les pentes du Mort-Homme. Le 1er avril, l'empereur Guillaume lui-même avait crié devant le front du XVIIIe corps : **La décision de la guerre de 1870 a eu lieu à Paris. La guerre actuelle doit se terminer à Verdun. La victoire de Verdun sera une victoire essentielle — *Wessentlicher Sieg*.** Or, un mois après, Pétain, quittant le commandement de la 2e armée, avait le droit de dire à ses troupes : **Un coup formidable a été porté à la puissance allemande.** En fait, Verdun, épuisant notre ennemi, jouait dans la guerre un rôle inattendu. La bataille de la Meuse éreintait l'armée allemande. Et, derrière le bouclier que Pétain avait tenu d'une main si ferme en avant du pays, Joffre continuait à aiguïser lentement le fer que, dans les premiers jours de l'été, il comptait engager au défaut de l'adversaire.

Pétain — appelé au commandement du groupe des armées du centre dont relevait l'armée de Verdun passait le bouclier à Nivelles, qui songeait à faire mieux : à engager lui aussi le fer.

C'était un autre grand chef que Robert Nivelle et qui, depuis un mois, se révélait sur la rive droite. Dans l'exécution de l'attaque, on n'est jamais trop audacieux. Avec de l'audace, rien d'impossible, avait-il dit à ses troupes. Et, en une circonstance : Que tous, avant de partir, aient jeté leurs cœurs par-dessus la tranchée ennemie. Jamais trop d'audace, — oui, — mais il avait ajouté : J'aimerais mieux ne rien faire que d'engager une opération qui serait mal préparée.

Nous le connaissions et l'admirions : la carrure solide, la figure un peu pâle et grave, l'œil légèrement voilé, il paraissait, physiquement, plus un réfléchi qu'un audacieux. Mais, depuis qu'en 1914 les canons du colonel Nivelle, audacieusement portés en avant, avaient ouvert la route de Mulhouse et, un mois après, couvert, dans les champs de l'Ourcq, l'armée Maunoury, tous ceux qui l'avaient approché lui savaient une âme de feu et un cœur généreux.

Il préparait la reprise du fort de Douaumont comme entrée de jeu et cette contre-offensive qu'il devait un jour mener de si magnifique façon à l'automne de 1916. En ce printemps, il allait se heurter à un ennemi que ses échecs enrageaient et qui faisait maintenant de la prise de Verdun une question de vie ou de mort. L'Allemand, en effet, n'ignorait pas que, du front russe au front anglo-français, tout se préparait pour la grande offensive. S'il n'avait pas pris Verdun avant qu'elle se déclençât, il n'aurait jamais la ville. Or, il avait lui-même — aux heures d'ivresse de février — donné à la bataille de la Meuse un caractère tel, qu'un échec définitif serait, aux yeux du monde que passionnait ce duel sanglant, un coup terrible au prestige germanique. Il encouragerait ses adversaires, ferait se prononcer les hésitants, impressionnerait les neutres, découragerait les alliés. Il fallait enlever Verdun. De l'empereur aux plus petits *feldwebel*, tous le criaient à tue-tête. Et l'état-major précipitait de nouvelles forces pour réaliser enfin le grand dessein.

Sur la rive gauche, ils attaquaient pour la cinquième fois le massif du Mort-Homme, qu'ils semblèrent près d'occuper et dont ils étaient chassés. Au sud-est du Mort-Homme, les divisions du 9^e corps (Curé) se couvraient de gloire en défendant, avec un héroïsme qui dépassa même la mesure de cette mêlée, les pentes de la *cote 304*.

Sur la rive droite, Nivelle poussait les troupes de Mangin sur Douaumont. On sait comment le fort fut, le 22 mai, reconquis, puis reperdu. L'Allemand mettait à le garder un acharnement inouï ; pour cette colline, il eût engagé toutes les forces de son Empire. Et l'ayant un instant perdue, il en restait furieusement inquiet. Or, pour la garder, il leur fallait à tout prix le massif de Vaux au sud.

Du 31 mai au 5 juin, ce fut, sur le massif de Vaux, le plus formidable assaut peut-être de toute cette bataille de Verdun. Un écrivain de grande marque en a, dans un volume célèbre, conté les péripéties. *Les Derniers Jours du fort de Vaux*, d'Henry Bordeaux¹, me permettent d'être bref sur cette tragédie que je lui ai vu vivre à côté de moi. Et si vous voulez savoir ce qu'était la surexcitation des courages dans l'extrême détresse, lisez encore, dans *l'Histoire d'une compagnie*, les notes du capitaine Delvert. Le suprême du courage est là². Partant du massif de Douaumont, franchissant le ravin du Bazil et tournant ainsi l'étang de Vaux, les Allemands purent atteindre le ravin des Fontaines, s'engager dans les bois à

¹ Henry BORDEAUX, *les Derniers Jours du fort de Vaux*, Plon, 1916.

² Cap. DELVERT, *Histoire d'une compagnie*, Berger-Levrault, 1919.

l'ouest du fort de Vaux qui, attaqué d'autre part par le nord et par l'est, fut ainsi à peu près encerclé et bientôt même submergé. Le fort tint cependant six jours encore : [La garnison, résolue à tenir jusqu'au bout sous les ordres du commandant Raynal, élève des barricades et bien que bombardée à coups de grenades par les ouvertures, à demi asphyxiée par la fumée et brûlée par les flammenwerfer, défend pied à pied les gaines et le couloir.](#) Mais l'ennemi enserré plus étroitement le fort, en occupe la superstructure, en défend l'abord contre nos tentatives de délivrance. Et, le septième jour, après une défense fabuleuse, [les restes de l'intrépide garnison,](#) suivant les termes d'un rapport ennemi, étaient contraints — il n'existait plus une goutte d'eau — de se rendre, au milieu de l'admiration des assaillants.

Maîtres des massifs de Douaumont et de Vaux, les Allemands pouvaient enfin attaquer le plateau, la ligne Froideterre-Fleury-Souville, qui constituait maintenant, de ce côté, la barrière de Verdun, très approché.

On touche à l'heure critique. Repoussé encore dans de vains assauts sur la rive gauche entre le 28 mai et le 15 juin, l'Allemand va porter la totalité de son effort sur la rive droite ; il sait qu'il n'a plus que quinze jours devant lui, qu'il va être attaqué et qu'attaqué, il faudra lâcher prise. En ces heures tragiques, il entend donner son maximum de force. C'est pour lui l'assaut suprême.

Or, l'armée de Verdun ne pouvait être à cette heure notablement grossie. On arrivait à la veille de notre offensive et Joffre y appliquait ses réserves. C'est qu'avec une conception très juste de la situation, il tenait précisément cette attaque sur la Somme pour l'opération la plus propre à dégager Verdun. Vers le milieu de juin — mes impressions d'alors me sont très présentes — nous étions, à Verdun, dans l'état d'esprit angoissé d'assiégés serrés de près, et qui, du haut de leurs murs, regardent s'ils voient sur l'horizon poindre l'armée de secours attendue. L'armée de secours arriverait-elle à temps ?

L'ennemi était maintenant sur nous ; il tenait les abords du plateau ; il était résolu à forcer la seconde ligne de défense après laquelle il n'y aurait plus que les forts de la défense immédiate de la place. Allant souvent à Verdun même, accablé d'obus, je voyais le vaillant commandant d'armes, le général Dubois, organiser avec une sorte de calme ardent, dans les rues mêmes de la cité et autour de la citadelle, sa future bataille de rues dont il disait, dans son style de vieux polytechnicien : [Ce sera Saragosse à la dixième puissance.](#)

Les Allemands savaient quelle résistance ils rencontreraient en leur suprême assaut. Mais, une fois de plus, ils pensaient la briser sous le nombre : tandis qu'une artillerie formidable était accumulée, les Ier et IIe corps bavarois, le XVe corps, le corps alpin, les 19e, 1re, 103e divisions, des corps d'élite, étaient à pied d'œuvre : près de 100.000 hommes sur un front d'attaque large simplement de quatre kilomètres. Tout, à l'avis des chefs allemands, céderait sous cette poussée ; l'entrée à Verdun était, cette fois, certaine ; on apercevait les tours de la cathédrale et il semblait que, la barrière rompue, on y serait en vingt-quatre heures. Les drapeaux des régiments, mesure insolite, avaient été amenés de l'arrière pour être déployés à l'entrée dans la ville et l'empereur Guillaume était là, tout prêt à y entrer avec eux. Nous, nous serrions les dents : [Va voir s'ils passeront,](#) écrivait un soldat.

Dès le 21 juin, ce fut un bombardement sans précédent sur la zone Froideterre-Fleury-Souville. Il dura deux jours. L'infanterie allemande se massait, qui, par tous les ravins convergeant vers le plateau, s'infiltrerait vers la crête. La soirée

du 22 - je me la rappellerai toute ma vie — fut sinistre : l'ennemi inondait le plateau entier de ses obus à gaz : zoo.000, dit-on, furent tirés ; l'atmosphère était irrespirable, la nuit enflammée ; c'était bien *l'enfer* dont parlaient nos hommes.

Le 20, l'infanterie s'élança à l'assaut. Elle semblait démesurée : cinq régiments sur Thiaumont détruit, en direction de Froideterre ; sur Souville, toute une division ; et, sur le misérable village de Fleury déjà presque disparu, le fameux corps alpin — l'un des plus redoutables de l'armée germanique.

Les Sturm bataillons marchaient à rangs serrés : derrière, les réserves, troupes de soutien et d'exploitation, se tassaient dans les ravins.

L'ouvrage de Thiaumont fut submergé avec ses derniers défenseurs. Le flot bavarois déferla sur le plateau ; il vint se heurter à Froideterre que, un instant, il recouvrit. Minute critique : c'étaient les portes de Verdun brisées. Soudain les casques bleus de France reparurent : ce fut une terrible contre-attaque. Chassés de Froideterre et bousculés, les Bavarois étaient reconduits jusqu'à Thiaumont.

Mais Thiaumont restant occupé, Fleury était découvert au nord-ouest, et le ravin de Chambitoux, forcé, donnait, par ailleurs, accès à la lisière est. Les alpins bavarois débordèrent le village. Notre artillerie cependant faisait rage : le ravin du Bazil, une heure avant bondé de troupes, fut bientôt plein de morts. Toutefois un régiment bavarois parvint à Fleury, se jeta dans la partie est du village, s'y cramponna.

Le flot enfin roulait plus au sud sur Souville. Mais là il fut arrêté net. Les premières vagues, ayant franchi notre première ligne, furent brutalement rompues par nos feux et vinrent mourir, brisées, en face du fort de Souville sauvé.

La journée avait été terrible ; l'Allemand n'avait pu passer, mais notre défense restait démantelée et nos hommes éreintés. Qu'arriverait-il si l'ennemi reprenait l'attaque ? Ce soir-là, Nivelles faisait appel — avec une angoisse pathétique — aux soldats de Verdun : *L'heure est décisive. Se sentant traqués de toutes parts, les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses et désespérées dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces réunies des armées alliées. Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades. Le pays vous demande encore cet effort suprême ; l'armée de Verdun ne se laissera pas intimider par les obus et cette infanterie allemande dont elle brise les efforts depuis quatre mois ; elle saura garder sa gloire intacte.*

Mais quand, en cette nuit d'angoisse, les muscles se bandaient — et les cœurs — l'Allemand, lui, renonçait. La journée avait été pour lui si meurtrière, que l'assaillant, une fois de plus, se terrait, crevé, sur ses médiocres gains. C'est nous qui, les 24, 25, 26 juin, essayions — parfois avec succès — de reprendre un peu du terrain perdu. Le 27 juin, l'Allemand tentait bien encore de nous chasser de la partie de Fleury que nous occupions : il était repoussé et, profitant de son désarroi, nous sautions sur Thiaumont le 28.

Or, à cette heure même, les armées alliées de la Somme se massaient pour attaquer. Le 1er juillet, elles marchaient à l'assaut avec l'admirable élan et le bonheur que je décrirai sous peu. Verdun était secouru. Verdun était sauvé.

La Somme allait, en effet, suivant les prévisions de Joffre, faire *ventouse*, obligeant, à très brève échéance, l'ennemi à retirer du front de Verdun forces et

moyens pour les porter en ce secteur de bataille où il était si vigoureusement attaqué par les armées alliées.

Le kronprinz entendit cependant faire contre mauvaise fortune bon visage et essaya d'en imposer encore. Utilisant les forces encore considérables qui lui restaient pour quinze jours, il essaya, le 12 juillet, de reprendre l'attaque sur la ligne assaillie si vainement le 23 juin. Il avait conquis, du 1er au 11, quelques positions ; ç'avait été, sur toute la lisière des deux fronts, une guerre âpre, terrible : des ruines de Thiaumont à l'entrée du sinistre tunnel de Tavannes, dans Fleury disputé, dans les fourrés du bois de Vaux-Chapitre, aux lisières du bois de la Laufée, dans la fameuse *batterie* de Damloup, c'étaient chaque jour combats courts et violents. Le 12 juillet, le kronprinz donna de nouveau le signal de l'assaut. Il ne réussit que sur Fleury qui fut entièrement occupé. La vague roula jusqu'à cette mythique *chapelle Sainte-Fine* — point d'intersection des routes de Verdun à Vaux et de celle de Souville à Fleury. Quelques unités, entraînées par l'élan, allèrent même jusqu'aux fossés du fort de Souville où elles furent anéanties. L'Allemand se cramponna à la *chapelle Sainte-Fine*. En ce lieu, on devra élever une grande borne de granit qui sera symbolique. C'est, en effet, à ce point précis que, le 12 juillet 1916, aura définitivement expiré le flot qui avait menacé Verdun.

C'était fini. La dernière tentative du Kronprinz avait fait long feu et l'heure sonnait des reprises.

On a dit avec raison que l'histoire de la bataille de Verdun se résume en deux mots : *tenir* et *retenir*.

Jusqu'au 1er juillet, Verdun a, comme unique mission, de *tenir*. Après le 1er juillet, Verdun reçoit la mission de *retenir* l'ennemi qui maintenant voudrait bien, renonçant à Verdun, porter toutes ses forces sur la Somme où il est gravement menacé.

Dès le 9 juillet, une dépêche de Joffre formulait ce nouveau devoir. En attendant la grande contre-offensive qui, répondant aux vœux impatients de Nivelle, viserait à reprendre tout ce que, depuis le 21 février 1916, l'ennemi nous avait arraché, des attaques locales devraient, tout en permettant de reconstituer une bonne base du départ, *inquiéter* constamment l'ennemi et aussi fixer ses forces dans les champs de Meuse.

Nivelle préparait les grandes reprises. Il en avait trouvé l'instrument : le secteur de bataille d'où l'on partirait était maintenant aux mains d'un terrible entraîneur d'hommes, et, si j'ose dire, d'un forceur de destinée.

On avait donné au général Mangin le ne corps, le secteur nord-est et la mission de tout reprendre. Il était résolu à *y aller*. Notre *petit sanglier aiguise ses défenses*, écrit un officier, *tout prêt à en découdre*. Les troupes aussi y étaient prêtes. Après avoir traversé dans la deuxième quinzaine de juin une crise de tristesse sombre, nos hommes retrouvaient, sinon encore toute leur belle humeur, du moins leur foi ardente en l'avenir : *Jamais ils ne prendront Verdun*, écrit l'un d'eux. *Maintenant, c'est trop tard*. Ils riaient de la déconvenue du Boche et leur ardeur se fortifiait d'ironie. *Leur affaire est bel et bien loupée et tu sais qu'on va les reconduire à coups de bottes dans le...* C'est notre division qui commence à Fleury.

De fait, Fleury fut repris après d'âpres combats, du 23 juillet au 5 août, et avec 3.000 prisonniers. C'est ce que Mangin appelait, avec une belle coquetterie, [peloter en attendant partie](#).

La belle partie se prépara encore deux mois. Pendant qu'on l'organisait savamment, le gouvernement de la République avait entendu marquer par une démarche retentissante la victoire de Verdun déjà acquise. Le 12 septembre, je fus un des témoins privilégiés de ce que j'ai appelé [l'apothéose dans la casemate](#). J'aimerais lire ce que j'ai écrit ce soir-là, reproduire ici le récit de ces inoubliables heures où, sous la voûte de ces catacombes de Verdun, tandis que les obus achevaient de ruiner la ville, le président Poincaré, entouré des ministres, des représentants de l'Europe alliée, des généraux Joffre, Pétain, Nivelle, Mangin, attacha sur la poitrine déchirée de la ville la croix de la Légion d'honneur. Heures inoubliables pour ceux qui les ont vécues. A la sortie, je vis un spectacle que j'aime à évoquer. Le général Nivelle venait de recevoir la plaque de la Légion d'honneur lorsqu'il apparut sur le seuil de l'écoute, Pétain, qui l'attendait, d'un mouvement spontané ; se jeta dans ses bras. A voir ces deux beaux soldats de Verdun s'embrasser, nous sentîmes nos cœurs battre du plus bel émoi. La victoire, déjà acquise, et qu'on venait de consacrer, était le fruit, autant que de la surhumaine vaillance, des soldats, de cette constante communion des chefs dans l'amour de la France.

Quelques jours après, le kronprinz adressait à son armée un piteux ordre du jour, où il s'en remettait [à l'avenir](#) du soin de fixer [si les efforts faits à Verdun par les troupes allemandes avaient été vains](#). L'avenir allait répondre plus tôt qu'il n'eût voulu et nous l'y aiderions.

Nous touchons à la fin du drame. Et je me ferai bref. Les magnifiques opérations du 24 octobre et du 15 décembre 1916, qui allaient nous rendre en quelques heures les terres que par lambeaux l'Allemand avait mis quatre mois à nous arracher, mériteraient à elles seules de longues pages. Elles ont, d'ailleurs, trouvé leur historien. Le même écrivain, qui nous avait décrit les dernières heures du fort de Vaux, nous a, en un volume où la précision le dispute au coloris, dit comment les [captifs](#) furent [délivrés](#). Les [captifs](#), ce sont les forts de Douaumont et de Vaux¹.

Résumer un pareil ouvrage est impossible ; essayer de traiter en quelques paroles de si belles opérations serait presque trahir.

Rappelons simplement que, préparée très mûrement et très savamment par le général Nivelle avec l'étroite collaboration du général Pétain, confiée au général Mangin et aux trois belles divisions Guyot de Salins, Passaga et de Lardemelle, la première opération nous rendait, en quelques heures, maîtres des carrières d'Haudromont, du village et du fort de Douaumont, du ravin de la Fausse-Côte, du fort de Vaux, des villages de Vaux et de Damloup avec 6.000 prisonniers.

En cet assaut, où la valeur endiablée des troupes n'eut d'égale que l'admirable façon dont était menée par les chefs l'opération préparée, nos troupes se montrèrent dans l'offensive supérieures encore à ce qu'elles avaient été dans la défensive. Il faut, avec Henry Bordeaux, assister à la marche vers les carrières

¹ Henry BORDEAUX, *les Captifs délivrés*, Plon, 1917.

d'Haudromont des fantassins du 11e chantant : [Nous entrerons dans la carrière, quand les Boches n'y seront plus](#). Il faut lire surtout l'arrivée sur le fort de Douaumont du bataillon Nicolay, décrite par le héros lui-même, évoquer ces soldats qui, arrivant devant le fossé de ce Douaumont depuis quatre mois légendaire, s'arrêtèrent : [Les têtes de colonne](#), écrit le commandant, [s'immobilisèrent et regardèrent...](#) On croit voir les Croisés se jetant à genoux devant Jérusalem, enfin atteint. Toute l'armée de Verdun se rappelle cette matinée où, le brouillard épais s'étant dissipé au canon, de tous les points du camp de Verdun, au bout des lorgnettes braquées sur la cime fabuleuse, on vit soudain le drapeau tricolore flotter sur le fort reconquis. Vaux n'avait pas été enlevé ce jour-là : mais il était si menacé que, dans la nuit du 1er au 2 novembre, les Allemands, pris soudain de panique, l'abandonnèrent brusquement aux dernières heures de la nuit. [Départ brusqué](#), écrit Bordeaux, [qui ressemble à celui des voleurs quand l'aube menace](#).

Le foudroyant succès de cette opération incitait à en préparer une autre qui la compléterait. Le général Nivelle y mit encore six semaines et ce fut encore Mangin qui fut appelé à l'exécuter. Les journées des 15 et 16 décembre furent pour nos troupes encore plus brillantes que celle du 24 octobre. Je renvoie à l'article tout à fait enlevé et par ailleurs si informé qui, au lendemain de l'assaut, fut publié par un [témoin](#), signature anonyme cachant un délicat et savoureux écrivain, Louis Gillet, alors à l'état-major de l'armée de Verdun¹. Les divisions Muteau, Garnier du Plessis, Passaga donnèrent l'assaut sur toute la ligne allant de Vacherauville au nord aux dernières pentes de Vaux au sud-est. Brisant une résistance désespérée de l'Allemand, nos troupes, en deux jours, enlevaient Vacherauville, la côte du Poivre, Louvemont, les bois en avant de Douaumont, la ferme des Chambrettes, le plateau de Hardaumont et Bezonvaux, reconstituant ainsi au nord-est le camp de Verdun en son intégralité.

Ainsi était réédifiée la défense de Verdun : tout ce demi-cercle de collines, qui couvraient la ville désormais inviolable, était retombé en notre pouvoir : [Victoire éclatante](#), criait Nivelle à ses troupes.

Victoire ! répétait tout le pays. Et son hommage ne s'adressait pas seulement aux vainqueurs des 15 et 16 décembre. Il allait à toute cette armée de Verdun qui, après avoir, avec les malheureuses troupes du général Herr, mis entre la France et la ruée allemande leur rempart de poitrines bientôt trouées, après avoir, avec les opiniâtres troupes du général Pétain, couvert d'un bouclier, sans cesse et sans cesse martelé, le pays en train de forger ses armes, venait, aux journées du 24 octobre, 15 et 16 décembre, sous le commandement du général Nivelle, au milieu des applaudissements du monde penché depuis dix mois sur cette cuve bouillonnante, de donner à la nation l'immense joie d'une victoire toute française.

Dans un cercle de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

Les vers de notre grand poète épique chantent dans la mémoire. Mais c'est de Waterloo qu'il parlait. Ici la pâle mort prépara la victoire immortelle. J'ai revu ce champ de bataille lorsque je revenais de Metz où, le 19 novembre 1918, le

¹ Dans l'*Illustration* du 13 janvier 1917.

maréchal Pétain venait de faire avec les soldats de France une entrée triomphale. J'ai couru le camp : c'est la cuve où, dix mois, bouillonna un monde, le Colysée où nos soldats reçurent la palme du martyr avant que leurs vengeurs moissonnassent les lauriers de la victoire.

Dix mois, l'année de Verdun avait, sans se lasser, tenu et retenu. Grâce à des chefs magnifiques et à des soldats incomparables, l'Allemagne était venue se briser contre un mur qui, sans cesse démantelé, sans cesse se réédifiait par miracle. Se heurtant à ce mur, l'Allemagne y répandit son sang, ces dix mois durant, par tous les pores. Elle en restera, des mois, exsangue. En mars 1918, on pourra croire qu'elle s'en est relevée. En fait, la blessure aura laissé échapper trop de sang. L'Empire y aura perdu trop de ses meilleurs soldats ; de février à décembre 1916, a sombré à Verdun cette magnifique armée de 1914 que nos victoires de la Marne et de l'Yser n'avaient fait qu'entamer. Quand, à l'été de 1918, Ludendorff, pourchassé par Foch, cherchera, pour couvrir l'Empire, des réserves qui lui manqueront, il sera sans doute tenté de se retourner vers le vaincu de Verdun, vers le kronprinz, et de lui crier : **Guillaume, Guillaume, rends-moi mes légions**. Verdun aura — sans procurer la victoire au prince — saigné l'Allemagne et par là, lointainement, préparé la suprême défaite.

Dans ce creuset géant, l'armée de France est venue se fondre ; sur cette gigantesque enclume, elle s'est reforgée. L'*armée bleue* vient de se révéler, acier maintenant trempé, souple, résistant, à l'épreuve des plus effroyables coups. Ces hommes ont dépassé la vertu humaine. Leurs officiers, des colonels — dont vingt se firent tuer à la tête de leur régiment — aux héroïques chefs de section, tous eussent écrit comme Augustin Cochin qui en était : **Il faut que les officiers fassent un peu trop pour que les hommes fassent assez**. Et les officiers ayant appliqué Cette belle consigne, les soldats n'avaient pas seulement fait assez, mais, si tant est qu'on puisse jamais faire trop pour la Patrie, eux aussi avaient fait **trop**. Sortis de cet abîme de souffrance et de gloire, ils pourront, devant toutes les épreuves, s'écrier : **On a vu pire à Verdun**. L'armée française qui, seule, a combattu dix mois à Verdun, en jaillit confirmée, fortifiée et, ayant vaincu en de telles circonstances, assurée de vaincre.

La nation en sort si grandie, qu'aucune dans l'histoire n'a peut-être connu un moment de prestige comparable. **Nous vous avons toujours aimés**, disait à un de nos hommes d'État un éminent Américain ; **après la Marne, nous vous avons admirés ; après Verdun, nous vous respectons**.

C'est que la France, restée imperturbable dans sa foi, s'était ainsi tout entière associée à la gloire de Verdun. Cette gloire n'est pas seulement faite de hauts faits militaires incomparables. Elle jaillit d'une vertu qui, dans tout le pays, avait atteint, dans les jours d'atroce angoisse, une grandeur vraiment surhumaine. Nos fils se pareront de cette gloire ; ils diront de leurs pères : **Ils étaient de ceux de Verdun**.

II

DE LA SOMME AU RHIN

(1916-1918)

CHAPITRE PREMIER. — DE LA SOMME À L' AISNE.

CHAPITRE DEUXIÈME. — LE NOUVEL ASSAUT ALLEMAND.

CHAPITRE TROISIÈME. — LE RENVERSEMENT DE LA BATAILLE.

CHAPITRE QUATRIÈME. — LA VICTOIRE EN MARCHÉ.

CHAPITRE CINQUIÈME. — LA CAPITULATION DE L' ALLEMAGNE.



CHAPITRE PREMIER

DE LA SOMME À L' AISNE

Tandis qu'à Verdun, l'armée allemande s'épuisait en des attaques qui, nous l'avons vu, restaient finalement vaines, Joffre avait pu, à l'abri du bouclier que Pétain, puis Nivelle tenaient en avant de la France, préparer l'offensive projetée sur la Somme.

Le 1er juillet, cette offensive s'était déclenchée, en liaison avec nos alliés britanniques, sur les deux rives de la rivière.

Le général Foch en avait la direction. Il avait, à la fin de 1915, conçu, d'accord avec Joffre, un plan fort large d'action, puisque la bataille devait se déchaîner de Lassigny (à l'ouest de Noyon) à Hébuterne (au nord-ouest de Bapaume), en direction de Guiscard, de Péronne et de Bapaume.

La nécessité de jeter dans la bataille de Verdun une partie des divisions naguère réservées pour cette vaste opération avait eu pour conséquence, avec la réduction des forces, celle du plan, et c'était maintenant, non plus dans la région de Lassigny-Péronne, mais seulement dans la région de Chaulnes-Péronne, plus au nord, qu'opéreraient les armées françaises, tandis que le général Haig, successeur de French à la tête des armées anglaises, garderait, de la région d'Albert à celle de Bapaume, son secteur de bataille primitif.

Haig actionnait, d'Hébuterne à Maricourt, les deux armées Rawlinson et Gough, — celle-ci en réserve. Foch, de Maricourt à Faucoucourt, lançait, à cheval sur la Somme, la 6e armée, en attendant l'heure où la 10e pourrait être jetée sur le flanc de l'ennemi ébranlé. La 6e armée devait, par une poussée brutale et surtout constante, — car Foch prévoyait ce qu'il appelait une **bataille de durée**, — faire éclater le front allemand repoussé vers Péronne ; elle possédait le chef le plus propre à mener à bien l'entreprise : c'était ce général Fayolle, qu'on a appelé le **doux fort**, belle figure de soldat que nous retrouverons un jour à un plan supérieur, un de ces grands chefs que la guerre avait révélés, mais qui, depuis longtemps, étayaient par l'étude une admirable vertu. La 6e armée venait d'être confiée à un jeune chef, tout bouillonnant d'allant et d'imagination, le général Micheler. Fayolle devait ouvrir le bal et mener vigoureusement la danse, tandis que Micheler attendrait l'heure de jouer sa partie. On était encouragé à attaquer par les très beaux succès que l'offensive du général Alexeïeff, déclenchée sur les suggestions du général Joffre, venait d'obtenir sur le front de Russie. Par ailleurs, nous mettions en action une artillerie plus formidable encore que celle des Allemands devant Verdun. Foch disposait de 2.000 canons et pouvait compter pour un mois de bataille sur six millions et demi de coups. Nos mitrailleuses s'étaient multipliées au point que chaque régiment en avait 36 au lieu de 6 en 1914 et notre infanterie marcherait escortée des nouveaux canons d'accompagnement, ces petits 37, dont elle venait d'être dotée. L'artillerie, cependant, serait la reine de la bataille ; on espérait que sa

puissance permettrait d'épar-à l'infanterie des efforts trop sanglants. Nos troupes étaient admirables de confiance et d'entrain ; celles qui étaient, depuis plusieurs semaines, sorties de l'enfer de Verdun, éprouvaient une sorte d'allégresse à participer non plus à une défensive souvent douloureuse, mais à une offensive où elles voyaient une revanche contre le Boche.

A la vérité, nous allions nous heurter à une ligne très forte. Le prince Ruprecht de Bavière, à la tête de sa VI^e armée, s'appuyait à sa droite sur la IV^e, à sa gauche sur la He. En dépit des pertes faites à Verdun, on avait pu maintenir, aux armées allemandes d'entre la Lys et l'Oise, des forces importantes, et c'était encore un demi-million d'hommes qui pouvaient être opposés à nos attaques. Maîtres des collines et plateaux qui, sur les deux rives de la Somme, défendent l'accès de Bapaume et de Péronne, l'ennemi les avait fortifiés tous les jours depuis un an, et, plus spécialement, depuis qu'il pressentait l'offensive en cette région.

La préparation d'artillerie qui avait duré sept jours, du 24 juin au 1^{er} juillet, devait laisser à tous un souvenir effarant. Et le 1^{er}, à 7 heures et demie, l'armée Fayolle s'était jetée à l'assaut en direction de Péronne, tandis que l'armée Rawlinson s'y élançait en direction de Bapaume.

Rawlinson se heurta sur sa gauche à une telle résistance qu'il ne put pour ainsi dire pas avancer, mais son centre enlevait Mametz et investissait Fricourt, tandis que sa droite, entraînée par l'élan des troupes françaises voisines, emportait Montauban et ainsi pénétrait profondément dans la première position ennemie.

De notre côté, le succès ne connut point de réserves. Deux corps magnifiques donnaient l'assaut : au nord de la Somme, l'infatigable 2^e corps Balfourier et, au sud, le 1^{er} corps colonial, conduit à la bataille par ce jeune général Berdoulat que Paris s'honore d'avoir aujourd'hui comme gouverneur.

Balfourier ne devait, en principe, que soutenir l'attaque anglaise, tandis que, au sud de la Somme, Berdoulat emporterait le plateau de Flaucourt qui, couvrant Péronne, dominait par ailleurs, de dangereuse façon, le champ de bataille de la rive droite.

D'un bond, le 20^e corps, entraînant la droite britannique, fut sur les premières positions. Le remarquable travail de l'artillerie de Fayolle avait en partie paralysé la défense, mais l'infanterie se montrait, d'autre part, capable de tout renverser de ce qui pouvait subsister. La jeune classe 16, impatiente de se distinguer, était à retenir plus qu'à pousser. Le corps colonial avait, de son côté, enlevé toute la première position de Dompierre à Fay et pris pied sur le plateau de Flaucourt. Déjà la deuxième position, jalonnée par Assevillers, Herbécourt, Feuillères, était abordée sans qu'on eût même dû engager les réserves des divisions et on avait fait 5.000 prisonniers.

Contrairement aux précédents, la deuxième journée fut encore plus brillante que la première. La deuxième position était prise et déjà on entamait la troisième. Le 3, Assevillers et Flaucourt tombaient entre nos mains, puis c'étaient Estrées et Belloy où la légion étrangère dépassa sa propre réputation. Le 5, Hem était pris et, le 8, Hardicourt ; le 9, le corps colonial enlevait Biaches et poussait, le 10, nos lignes jusqu'au delà de la Maisonnette et en face de Barleux ; Péronne était déjà menacé au sud et 12.000 prisonniers restaient entre nos mains. En dix

jours, le général Berdoulat s'était rendu maître du plateau de Flaucourt et la mission proposée à la 6e armée était ainsi remplie. C'était le plus beau succès obtenu depuis la Marne ; il suffirait à valoir au général Fayolle et à ses lieutenants la gratitude du pays.

Nos alliés, de leur côté, ayant, dès le 2, repris l'attaque sur de nouvelles bases, étaient repartis, enlevant, ce jour-là Fricourt et soutenant, avec une magnifique fermeté, les plus âpres combats, de la Boisselle à Cantal-maison. Sur un front de 10 kilomètres, ils occupaient, le 8, la première position, ayant fait près de 6.000 prisonniers. Ils ne s'arrêtaient pas, enlevaient, de Longueval à Bazentin-le-Petit, le 14 juillet, la deuxième position et faisaient encore 2.000 prisonniers.

Nous avons profité de la surprise relative qu'avait causée aux Allemands une attaque dont leurs illusions sur l'état des armées françaises leur avaient fait jusqu'au bout méconnaître l'importance. Mais déjà ils précipitaient toutes leurs forces d'Occident vers ce dangereux champ de bataille. Ils renonçaient à Verdun et retiraient des bords de la Meuse divisions sur divisions, pour les porter sur les rives de la Somme. Et la mêlée allait tourner à la bataille d'usure.

Je n'entends pas entrer dans le détail de cette lutte de six mois. Je vous renvoie à l'étude si informée que mon confrère Henry Bidou en a faite¹. Vous y suivrez la manœuvre tentée par Foch qui, constituant un front défensif face à l'est sur les deux rives de la Somme, redresse, face au sud, le front d'attaque afin de prendre l'ennemi de flanc et en arrière de la deuxième ligne de position. Le 10 août, le général Micheler reçoit l'ordre de se préparer à attaquer de flanc l'ennemi que Fayolle tient solidement à la gorge.

Les Anglais sont repartis encore à l'assaut : ce n'est plus le 200 corps français qui, au nord de la Somme, les soutient, mais le 1er corps Guillaumat. Ces vigoureux soldats de Verdun font l'étonnement de leurs alliés comme de leurs ennemis. Le magnifique assaut, donné à Maurepas, est un des épisodes héroïques de cette phase de la bataille. Son succès nous permettait d'élargir vers le nord la poche qui, entre Belloy et Cléry, pointait vers le sud de Péronne nettement menacé.

L'armée Micheler, par ailleurs, se tenait au sud, maintenant prête à attaquer : elle partait à l'assaut le 4 septembre, enlevant dès l'abord, de Vermandovilliers à Chilly, avec 2.700 prisonniers, toute la première position : Chaulnes était menacé et les contre-attaques allemandes ne parvenaient pas à faire reculer les troupes de Micheler qui, au contraire, le 6, enlevaient encore Berny, portant à 6 050 le chiffre de ses prisonniers. Fayolle, ce pendant, repart le 12 : son armée dépasse même, entre Cléry et Combles, ses objectifs et enlève Bouchavesnes, ce qui la met au nord de Péronne. Enfin, le 15, Rawlinson attaque entre Combles et Pozières : de formidables machines, crachant le feu, marchent en avant de l'assaut. L'Angleterre démasque pour la première fois une des inventions de guerre que, depuis des mois, ses usines exploitent ; ce sont les fameux tanks. La ligne est avancée de deux kilomètres et 4.000 prisonniers enlevés.

Les combats deviennent néanmoins de plus en plus difficiles. Il est clair que la bataille ne fera plus les magnifiques enjambées du début. Que, le 25, de Martinpuich à la Somme, un nouvel assaut nous donne Raucourt, Frégicourt et Morval ; que, le 26, l'armée britannique enlève le plateau de Thiepval qui a jusque-là paru irréductible, ce sont de beaux succès. Mais ce sont des succès

¹ *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1918.

locaux sans portée stratégique. Combien de mois faudra-t-il, commence-t-on à dire, pour que, sous la poussée de nos corps, la ligne allemande, sans cesse renforcée, cède et éclate ? Le dernier grand succès est la prise de Comblès, où les deux armées alliées se donnent la main. La nôtre va s'engager dans les interminables combats autour de Sillery-Saillisel. Le temps est devenu affreux : la boue de la Somme commence à paraître, aux revenants de Verdun, pire que celle de la Meuse. Et je me rappelle qu'étant allé, dans les premières semaines d'octobre, faire un pèlerinage à la bataille finissante, je dus avouer que le record de la boue était battu, [cette immonde bouillie brune où tout s'enfoncé](#) que nous dépeint Pierre Loti ; elle engluait la bataille et la fait s'enliser. Elle décourage plus particulièrement les Anglais. Le général Haig commence à perdre l'espoir d'obtenir un résultat ; plus tenaces, Joffre et Foch continueraient. On est maître de toutes les hauteurs en face de Péronne comme en face de Bapaume. D'autre part, un saillant profond a été créé dans les lignes allemandes, un saillant qui pèse sur elles, tandis qu'à l'empêcher de s'agrandir, les Allemands se dépensent et s'usent. Encore un effort, et l'offensive de 1916 aura atteint son but. Mais ce n'est pas seulement au grand quartier britannique que l'opération a perdu son prestige ; dans les armées et à Paris, on prend en grippe une opération devenue interminable et Joffre lui-même commence à partager, aux yeux de certains gens, militaires ou civils, — et Foch par surcroît, — l'impopularité croissante de la Somme.

Joffre est trop tenace pour renoncer complètement. Il ne faut pas lâcher l'ennemi : en octobre, en novembre, on continuera à guerroyer sur la Somme comme à Verdun. C'est pour ne pas laisser à l'Allemand le temps de se refaire de cette double bataille de 1916, qui lui a, au bas mot, coûté un million d'hommes. Nous avons là-dessus des aveux qu'il faudrait pouvoir vous lire. [Nos pertes étaient si élevées](#), dira dans son rapport un des grands chefs allemands de la Somme, [qu'il n'y avait littéralement plus de forces pour exécuter des contre-attaques](#). Le [cyclone de la Somme](#), comme ils l'appellent, a complété l'œuvre de la [fournaise de Verdun](#). Peut-être eût-il suffi que le cyclone continuât à souffler aussi longtemps que flambait la fournaise.

Joffre, s'il consentait à suspendre les attaques, comptait les reprendre avant la fin de l'hiver, en 1917. Mais ce serait alors [une Somme agrandie](#). Castelnau qui, depuis un an, remplit, avec tant de largeur de vues, les fonctions de chef d'état-major général, est d'accord avec le général en chef pour établir, dès lors, un nouveau plan d'offensive, mais qui ne sera que l'élargissement de l'offensive déjà exécutée. Aux conférences de Chantilly des 15 et 16 novembre 1916, nos alliés y adhèrent. C'est, cette fois, entre Arras et l'Oise, sur un front de quatre-vingts kilomètres, que se déchaînera l'attaque, tandis qu'entre Craonne et Reims, une attaque secondaire viendra surprendre l'ennemi et menacer de forcer la trouée de l'Aisne. Déjà les plans se dressent : la lettre de Joffre aux commandants d'armée, qui expose le plan, en fixe l'exécution au 1^{er} février 1917. Ainsi ne pourra-t-on, cette fois, être prévenu par l'ennemi.

Ce n'est pas l'ennemi qui fera crouler notre plan. Mais c'est la crise qui, soudain, en décembre, vient frapper, avec le vieux chef de guerre, un instant discrédité, ses deux principaux lieutenants, Castelnau et Foch. Le vainqueur de la Marne va être contraint de céder à une vague de désenchantement et avec lui le vainqueur de Nancy et le vainqueur de l'Yser. La Somme, où l'on a trop longtemps attendu la décision, fait oublier la Marne et tant d'autres services. C'est la crise du commandement de l'hiver 1916-1917, préface d'une bien autre crise.

La crise, à la vérité, crise de lassitude, était générale. Le monde était las parce que le monde était déçu et, chose rare dans l'histoire, dans les deux camps la déception était à peu près égale et à peu près justifiée. Les Allemands avaient cru emporter la paix victorieuse à Verdun et, dès le mois de juillet, ils y avaient dû renoncer ; leurs alliés, Autrichiens, Bulgares, Turcs, après avoir passé par des alternatives de succès et de revers, étaient contenus et mécontents. J'y reviendrai. Mais les nations de l'Entente n'étaient pas beaucoup moins déçues. L'année 1916 s'était annoncée comme l'année de la victoire ; l'offensive générale, concertée à Chantilly en décembre 1915, n'avait cependant donné aucun résultat décisif. En Italie comme en Russie, des attaques d'abord heureuses avaient abouti finalement à une nouvelle stabilisation du front. Une plus forte déception était celle que donnait la Roumanie. Après bien des hésitations, elle était entrée en guerre le 27 août, et on avait pu croire que c'était le coup de grâce donné à l'Autriche. Nos nouveaux alliés, tout bouillants d'une vaillante ardeur, s'étaient jetés, peut-être imprudemment, sur la Hongrie. Mackensen, avec une armée allemande, les avait alors pris à dos en Dobroudja, tandis que Falkenhayn, avec une autre, les refoulait en Transylvanie, et bientôt le royaume envahi se voyait menacé du sort de la Serbie : pendant tout l'automne, nous avons suivi, la tristesse au cœur, les héroïques efforts faits par nos malheureux alliés pour arrêter l'invasion qui ne devait être endiguée que le 8 janvier 1917, les trois quarts du pays étant occupés par l'ennemi. Et on pressentait quelque chose de triste et de louche dans l'abandon où le gouvernement russe avait laissé ces nouveaux alliés. On s'étonnait que Sarrail, maintenu à la tête de l'armée de Salonique, n'eût pu, d'autre part, leur donner la main. C'est que, là aussi, l'offensive alliée se trouvait bloquée. Grossie des 200.000 Serbes que la France avait, à Corfou, reconstitués en armée, les troupes de Salonique avaient attaqué, le 20 août, sans pouvoir beaucoup progresser ; le 12 septembre, elles avaient repris l'offensive, refoulé l'armée bulgare, pénétré en Serbie occupée, pris Monastir et ainsi autorisé de grands espoirs. Mais le roi Constantin, sur nos derrières, trahissait maintenant ouvertement et sa félonie attachait un boulet au pied de notre armée.

Sur le front occidental, les Allemands avaient bien échoué devant Verdun, mais leur attaque, si elle n'avait pu empêcher notre offensive, l'avait dès l'abord restreint ; ainsi cette offensive n'avait-elle pu obtenir les résultats décisifs que Joffre en avait attendus, et dès octobre, si elle ne s'affaissait pas, elle piétinait. Le Parlement français s'était ému de ce qu'on avait appelé [les erreurs du haut commandement](#) ; déjà on avait écarté, à l'automne de 1915, Millerand, jugé trop complaisant au grand quartier ; Briand qui avait, dans les comités secrets, défendu l'état-major, était attaqué, et des comités secrets eux-mêmes s'était élevé un grand souffle de malaise qui, sans l'empoisonner, chargeait l'atmosphère. L'Angleterre s'était donné un dictateur, Lloyd George, le 7 décembre ; nous ne nous décidions pas à nous en donner un : nous ne le chercherons qu'après une nouvelle année d'épreuve. L'Allemagne avait acclamé le sien qui était Hindenburg.

Plus qu'aucune autre nation peut-être, l'Empire traversait des heures [amères](#). L'échec des armées allemandes devant Verdun n'avait pu être escamoté, comme l'avait été, naguère, la défaite sur la Marne ; le sang de l'Allemagne avait coulé à flots dans les champs de la Meuse, mais, suivant un mot célèbre, plus que le sang, l'honneur allemand avait coulé par tous les pores. Chaque famille pleurait

un fils mort devant Verdun ou aux rives de la Somme ; mais la France, qu'on avait tenue pour à bas, avait, devant Verdun, crevé le prestige du kronprinz de Prusse, et sur la Somme, entamé celui du kronprinz de Bavière. Un général allemand s'écriait : **La nation française a surpris le monde entier et personne plus que nous**. Cette France, qu'on avait cru abattue, se relevait plus forte après chaque coup. L'aigreur était extrême dans les hautes sphères ; Falkenhayn, rendu responsable de l'offensive malheureuse sur Verdun, devait quitter la tête de l'armée ; Hindenburg, qui avait blâmé l'entreprise, y était porté et, chose remarquable, c'était l'opinion allemande irritée qui l'imposait à Guillaume II, humilié dans la personne de son fils aîné ; le vrai seigneur de la guerre, ce serait dorénavant le vieux maréchal jadis disgracié par l'Empereur.

L'opinion était mécontente. Je possède la copie de centaines de lettres dont j'aimerais donner ici des extraits. Elles me dispenseraient de tout commentaire. On s'y plaint de tout. A ce pays qui, cependant, ne connaît pas, puisqu'il n'est pas envahi, les vraies misères de la guerre, il faut qu'on cite, pour le relever, l'exemple d'endurance que donne la France massacrée. Mais l'effet reste médiocre. Les murmures augmentent.

C'est alors que le gouvernement impérial prend **l'offensive de paix**. Bethmann-Hollweg fait proposer **l'ouverture de pourparlers**. C'est une manœuvre assez grossière, à deux fins. Le gouvernement allemand n'ignore rien de la lassitude générale. Aux négociations, il ne risque pas grand'chose ; il tient d'énormes gages, Belgique, Nord-Est de la France, Courlande, Pologne, les trois quarts de la Roumanie, la Serbie tout entière. Si l'Entente s'engage dans des pourparlers, elle est perdue ; l'Allemagne restera maîtresse du tapis ; Hindenburg sera toujours prêt à y donner le coup de poing. Et si les propositions sont repoussées, le gouvernement impérial tirera bénéfice de ce refus même ; car, se tournant vers les neutres abusés, vers le peuple allemand qui réclame la paix, il s'écriera : **Que le sang qui va se répandre retombe sur la tête de ceux qui repoussent la paix !** Et c'est pourquoi c'est du haut de la tribune du Reichstag que Bethmann-Hollweg a annoncé l'envoi des notes proposant la paix. **Piège grossier**, s'écriera avec raison Aristide Briand au Palais-Bourbon et, à Westminster, Lloyd George : **Nœud coulant dont l'Allemagne tiendrait l'extrémité**.

Plus dangereuse est l'intervention presque simultanée du président Wilson. Ce personnage singulier commence à jouer son rôle qui, plus que jamais aujourd'hui, apparaît difficile à caractériser parce qu'à expliquer, sauf par une idéologie souvent généreuse, mais plus souvent nuageuse, doublée d'un prodigieux orgueil sans cesse blessé. Pour l'heure, profondément ignorant encore des causes profondes de cette crise, n'y voyant qu'un conflit d'intérêts agressifs et s'étant mis à penser la paix avant d'avoir pensé cette guerre, il rêvait d'une paix blanche, persuadé assez naïvement qu'il n'y avait qu'à dissiper de déplorables malentendus et que chacun, ce malentendu dissipé, n'aurait plus qu'à s'embrasser. Mais sa proposition, je le répète, était dangereuse. Heureusement, elle parut telle aux deux partis belligérants. Wilson demandait que chacun étalât ce qu'il appelait les **buts de guerre**. Nous eussions pu répondre que notre **but** était de repousser une abominable agression et, par certaines précautions, d'en empêcher le retour. L'Allemagne eût été plus embarrassée. De fait, elle déclina l'invitation Guillaume II répondit qu'il préférait, à cette espèce de médiation à la Salomon, **un échange de vues sans intermédiaire**. Quant à

l'Entente, elle avait à la fois à répondre à l'insidieuse proposition de l'Allemagne et à la loyale, mais inopportune intervention du président américain. M. Briand fut chargé de faire cette double réponse au nom des gouvernements alliés. Le 30 décembre, il repoussait la suggestion allemande comme **sans sincérité et sans portée**. Mais le 10 janvier, en contraste avec l'attitude fuyante et la réponse évasive de Guillaume II, il transmettait au président Wilson un exposé très net, non des buts de guerre, mais des garanties que l'Entente était contrainte de prendre contre une nouvelle agression. Au fait, la France venait de répondre aux ouvertures de paix en consommant sa victoire à Verdun et Mangin trouvait la formule exacte quand il criait à ses soldats vainqueurs : **Vous avez été les bons ambassadeurs de la République**.

L'Empereur sortit alors la réponse toute préparée ; car la manœuvre s'achevait. Se déclarant saisi d'une indignation brûlante et d'une saine colère, il se proclamait prêt à tout casser. Et pour commencer, le gouvernement allemand décidait de déchaîner la guerre sous-marine. Le 31 janvier 1917, il signifiait aux neutres que l'Allemagne empêcherait par la force, après le 2 février 1917, dans les zones entourant les États de l'Entente, toute navigation, y compris celle des neutres. Ainsi serait rétablie la **liberté des mers**.

En fait, cette guerre sous-marine, l'ennemi avait déjà essayé de l'entreprendre et ne l'avait abandonnée, — relativement, — que sur les protestations du président Wilson, le 18 avril 1916. Mais, d'une part, il lui avait paru que le rejet des propositions de paix serait un excellent prétexte pour y revenir et, d'autre part, voyant le président Wilson se perdre, en apparence, dans les nuées, il s'y trompait, persuadé qu'il n'en descendrait pas.

Nos ennemis paraissaient d'ailleurs disposés à braver le monde. Que vaudrait, au pire, l'intervention des États-Unis, précisément séparés de l'Europe par cet Océan dont, avec la belle outrecuidance germanique, on se déclarait d'avance les maîtres ? Et le fait est que, déchaînés, les sous-marins allemands allaient, pendant les six premiers mois de 1917, remplir les mers d'affreuses ruines et les destructions allant croissant, on pourra, jusqu'à l'été de 1917, croire que l'abominable campagne aura raison de nous. Ayant coulé en février plus d'un demi-million de tonnes, l'Allemagne allait, jusqu'en juin, porter jusqu'à 874.000 tonnes le désastre mensuel. Et cette progression était effrayante. Allons-nous périr, frappés par cette nouvelle violation des lois de la guerre ?

Il fallait connaître ces circonstances pour comprendre la crise qu'allaient traverser la France — et toute l'Entente.

L'Empire allemand paraissait ébranlé ; mais il semblait que le temps maintenant, après avoir travaillé pour nous, travaillât pour l'ennemi. Saignée en 1916, l'armée allemande se pourrait refaire pendant l'année suivante. Ce serait folie de lui en laisser le temps. Il fallait que la guerre fût terminée avant l'hiver de 1917-1918. Or, il paraissait aux esprits impatientes que Joffre, pour la mener plus sûrement, la menait trop lentement. La nation se contentait de penser que c'était bien long ; elle n'incriminait pas nommément le vainqueur de la Marne qui restera toujours populaire ; mais il en était tout autrement du Parlement. Depuis les premières journées de Verdun, un nouvel état d'esprit s'y faisait jour. Ce qu'on appelait la dictature de Joffre n'avait pas donné la victoire ; de ce fait, on s'en fatiguait. Lorsque, la Somme à peine close, le général en chef, fort

tranquillement, parlait d'une nouvelle offensive à préparer, on répondait : **Ce sera toujours la même chose**, — et on déclarait qu'il se fallait presser. Il fallait écarté, le plus honorablement possible, le vieux chef, les vieux chefs : car Castelnau et Foch encouraient avec Joffre la défaveur du Parlement. On les disait vieux, usés, embourbés dans la boue des tranchées, incapables d'allant. Il fallait un jeune chef, un homme nouveau. Là guerre n'en avait mis guère qu'un en vedette : Pétain. Mais c'était précisément l'homme le moins fait pour accepter une mission coûte que coûte offensive. Il estimait en effet que, si l'armée allemande était saigné, la nôtre l'était plus encore et que nous ne pouvions rêver pour l'année qui venait que des offensives limitées. Stratège à l'esprit clair, il ne croyait pas l'heure encore venue de la grande stratégie.

Il fut écarté, mais puisque Foch et Castelnau l'étaient aussi, il fallait chercher, en dessous des commandants de groupe, parmi les commandants d'armée. L'un deux, l'un des plus nouveaux, venait de s'imposer à l'attention du pays. Son nom, jusque-là peu connu, avait, depuis trois mois, brillé en lettres de feu sur un ciel un peu gris. C'était le chef de l'armée de Verdun, le général Nivelle.

J'ai dit quelle belle figure de soldat il dessinait, âme passionnée, cœur ardent, imagination vive, tout cela sous une apparence froide. Nous savons quels exploits avaient, en 1914, signalé, de l'Alsace aux rives de l'Ourcq, le colonel Nivelle à l'attention des grands chefs. L'attitude agressive du commandant du 3e corps lors des combats de Verdun avait frappé Joffre, une lettre d'avril 1916 en fait foi. Et on l'avait appelé en mai, à la tête de l'armée de Verdun, quand l'heure était venue de reprendre, et il avait repris. Les journées du 24 octobre et du 15 décembre avaient été des succès magnifiques dus à une remarquable préparation. On disait que c'était une nouvelle forme d'opération qui jaillissait de ces assauts tout à la fois méthodiques et hardis. Il était l'homme du jour. Il fut, le 16 décembre, appelé à succéder à Joffre.

Mais, dès l'abord, sa situation — et c'est ce qui explique bien des choses — se trouvait difficile. Joffre avait, jusqu'au bout, joui d'une indépendance extrême. Par une réaction naturelle, le Parlement et le gouvernement seraient amenés, sous un chef moins prestigieux, à s'immiscer plus que devant dans les affaires de la guerre. Par ailleurs, ayant, en moins de sept mois, passé du commandement d'un corps d'armée à celui de toutes nos armées, le nouveau général en chef ne pouvait prétendre à l'autorité d'un Joffre, d'un Castelnau ni d'un Foch. Ses camarades de la veille, cela est humain, s'ils ne désapprouvaient le choix d'un chef valeureux, se croyaient plus libres de discuter ses conceptions et lui-même était, plus que Joffre, tenu à ménager leurs susceptibilités. D'ailleurs, deux méthodes se heurtaient et deux conceptions de la situation ; la personnalité même, si distinguée, du général Nivelle disparaissait presque en ce conflit. Ce ne fut pas un homme, mais une idée qui fut bientôt en jeu. Le conflit fut entre deux concepts.

On avait écarté Joffre : c'est donc qu'on trouvait son plan d'offensive trop modeste. Le nouveau général en chef était non seulement autorisé, mais invité à en établir un plus large et plus ambitieux dans l'espoir qu'il serait plus décisif. Avant trois semaines, ce plan était sur pied. Il était très séduisant parce que très simple en ses grandes lignes. Ludendorff écrivit que Nivelle **avait conquis réellement le grand objectif stratégique**. Et la commission d'enquête hésitera à le condamner d'une façon absolue.

Le front allemand, de Lens à Reims, dessinait un angle très marqué dont le sommet était au sud de Noyon, à Ribécourt. Ce front s'appuyait sur deux piliers : au sud de Lens, les hauteurs de Vimy ; au sud de Laon, le massif de l'Aisne. Notre avance sur la Somme avait placé les Allemands entre Péronne et Soissons, dans ce que nous appelions la [poche de Noyon](#).

Assaillir les Allemands sur ce saillant était les amener sans doute à y jeter des forces importantes : quand elles se seraient engagées dans la [poche](#), la double attaque principale se ferait sur les deux branches de l'équerre : au nord, les Anglais attaqueraient entre la région de Lens et celle de Cambrai, et, faisant sauter le pilier de Vimy, se porteraient vers la région de Valenciennes tandis que nos armées, assaillant le massif de l'Aisne, jetteraient bas le second pilier ; les Allemands, toujours accrochés par les armées opérant entre Péronne et Noyon, seraient pris entre les deux bras d'une énorme tenaille. Ainsi serait détruite [la masse principale des forces ennemies sur le front occidental](#). Mais, pour que l'attaque sur le mur de l'Aisne se fit sans exposer sur son flanc droit l'armée assaillante qui serait la 6e armée, la 5e, à sa droite, attaquant sur la trouée de Juvincourt entre Craonne et Reims, marcherait en direction de Sissonne et de Château-Porcien, tandis que, par une attitude agressive, de Reims à l'Argonne, et plus particulièrement par l'attaque du massif de Maronvilliers, la 4e armée retiendrait l'aile gauche allemande jusqu'au moment où, toutes les armées étant en mouvement, l'ennemi serait, de toutes parts, repoussé vers la Meuse.

Un plan stratégique prête toujours à une critique ; s'il est vaste, il est tout de suite réputé chimérique et il est tenu pour tel jusqu'au moment où il se réalise. Si Foch eût, en juillet 1918, révélé à ses lieutenants qu'attaquant en Picardie, il allait en trois mois reconduire les Allemands à la Meuse, on l'eût probablement taxé d'extravagance. Le malheur de Nivelles est que son plan n'a pas abouti, et peut-être son imprudence fut-elle, dès l'abord, de dévoiler tous ses buts stratégiques et à trop de personnes. Mais c'est qu'aussi trop de personnes étaient à éclairer et à persuader, ce dont Joffre, naguère, se faisait peu de soucis.

La grosse question était de savoir si, ayant assez de forces pour tenter l'assaut de Péronne à Moronvilliers, nous en avions assez pour mener à bien la suite de l'énorme opération qui suivrait. C'est ce que ne croyait pas Pétain et toutes les fois qu'on lui demanda son avis, il le dit très carrément. Il n'était pas le seul dans l'armée, où bien des chefs, déshabitués d'ailleurs par la guerre de positions de conceptions si larges, criaient à la chimère. Si Joffre avait eu voix au chapitre, peut-être eût-il simplement fait observer qu'on n'enlève pas de front le massif de l'Aisne ; il avait, lui, compté le tourner à droite par Juvincourt et à gauche par Noyon. Mais Nivelles pouvait penser que l'attaque des armées de Franchet d'Esperey sur le front Péronne-Noyon, ayant attiré l'attention et les forces ennemies dans le fond de la [poche](#), l'Allemand n'aurait pas assez de forces pour disputer le massif. C'est donc à Laon qu'à son avis l'assaut du premier jour devait nous mener.

Les 1re et 3e armées, — Fayolle et Humbert, — restant en Picardie sous le commandement supérieur de Franchet d'Esperey, les 6e, 5e et 10e armées, commandées respectivement par les généraux Mangin, Mazel et Duchêne, chargées de l'opération de l'Aisne, étaient, sous le nom d'armées de rupture, groupées sous les ordres du général Micheler. Le général Pétain était chargé d'organiser, avec son subordonné, le général Anthoine, commandant la 4e armée, l'enlèvement du massif de Moronvilliers.

Le plan rencontrait, de la part du gouvernement anglais, un accueil enthousiaste. Le ministère Briand s'en montrait alors unanimement satisfait. Il pressait le général en chef d'attaquer au plus tôt, — avant le 15 février, pour éviter d'être, comme en 1916, prévenu par une attaque de l'ennemi. Au Parlement, les députés et sénateurs, venus au grand quartier interroger le général Nivelle, revenaient enthousiasmés. *L'heure est venue de l'offensive profonde*, disait un de ces missionnaires aux applaudissements de la commission de l'armée. On irait *au moins jusqu'à la Meuse*. Il était fâcheux qu'on répêât à satiété de tels propos : ils préparaient la déception qui, dès lors, risquait de s'exagérer. Cependant, on exécutait les travaux préparatoires au grand assaut.

Ils ne pouvaient échapper aux Allemands. Hindenburg était maintenant chef d'état-major général et avait naturellement amené au grand quartier impérial son inséparable Ludendorff. C'était en réalité celui-ci qui, avec le titre de quartier-maître général, allait diriger la guerre ; j'y reviendrai. L'un et l'autre apercevaient le danger. Avant même qu'il se précisât, l'état-major allemand voyait clairement que leur défaite sur la Somme les forçait à un important repli. Affaiblie par sa double défaite de Verdun et de la Somme, l'armée allemande d'Occident ne pouvait prévenir l'attaque anglo-française ; elle était réduite à la stricte défensive pour un an au moins, et Ludendorff ajoute qu'elle était en assez mauvais arroi. Il fallait délibérément, — encore que l'orgueil allemand en saignât, — se replier sur une ligne défensive soigneusement préparée d'Arras à Laon, passant par Saint-Quentin et la Fère. On y travaillait activement depuis le mois de novembre.

A la fin de février, on commença à replier les gros bagages, le matériel lourd. Mais, pour créer entre les Français et la nouvelle ligne des difficultés inextricables et, aussi pour obéir à cette *Schadentreude*, cette *joie de nuire*, si foncièrement propre à la race, on dévastait systématiquement la région qu'on allait évacuer. J'ai vu, au lendemain de l'évacuation, une partie de ces malheureux cantons, et en parlant aujourd'hui, je ressens encore l'indignation où me jetait cette exploration. Villes et villages froidement détruits, champs retournés, arbres fruitiers tous sciés à la base, routes rompues, instruments aratoires brisés, l'image d'une dévastation méthodique, plus odieuse mille fois que celles des anciens Barbares, précisément parce que tout s'était fait avec méthode. Naturellement, le pillage était ordonné autant que la destruction : chacun fit main basse sur tout ce qui était précieux ; les caves furent vidées les premières et ce fut un grand soulas. Un des officiers écrit, le 15 mars : *Si seulement les Françaises de pure race, les Françaises aux cheveux noirs n'avaient pas quitté les villes, nous vivrions réellement comme des dieux*.

Le repli se préparait depuis des semaines que nous ne faisons que le soupçonner. Quand, le 4 mars, Franchet d'Espérey, en ayant, sur son front, perçu depuis une semaine les indices, les signala, il se heurta à un certain scepticisme. Avec beaucoup de logique, il avait conclu qu'il fallait attaquer tout de suite *ou que l'attaque tomberait dans le vide*. Une semaine se passa. Le repli se confirmait. On donna ordre de poursuivre. D'Espérey n'avait pas attendu l'ordre, mais on avait grand'peine, à travers ce pays subversé, à reprendre contact avec les arrière-gardes ennemies qui maintenant se dérobaient rapidement. Humbert s'était cependant avancé et, plus vite que les Allemands ne s'y attendaient, arrivait sur leurs talons devant la ligne Saint-Quentin-la Fère, où le front allemand se fixait. Le 21 mars, la retraite Hindenburg avait pris fin. Il faut reconnaître qu'elle a sauvé l'armée allemande d'un désastre.

Le plan d'attaque, en effet, devenait caduc. Bapaume, Péronne, Nesle, Ham, Roye, Guiscard, Lassigny, Noyon, Chauny, les abords nord de Soissons étant évacués, la [poche de Noyon](#) n'existait plus, et la question se posait de savoir si on ne devait pas ajourner les projets dont l'existence de cette poche avait été en somme le principe.

Sur ces entrefaites, deux très grands événements venaient de se produire. Le 11 mars, la révolution avait éclaté à Petrograd ; le tsar avait abdiqué et si le gouvernement provisoire était composé de patriotes, il paraissait, dès les premiers jours, débordé par le Conseil des ouvriers et soldats ; le pacifisme le plus intransigeant animait ses membres et, en dépit des assurances que nous donnaient les nouveaux gouvernements, du libéral Milioukof au socialiste Kerensky, on pouvait se demander, s'ils seraient longtemps les maîtres. Ils ne l'étaient pas. Le fameux [prikase](#) I, en supprimant virtuellement la hiérarchie dans l'armée, y rompait la discipline. Tout au plus pouvait-on espérer que ces malheureux ne courraient pas tout droit à la paix honteuse Mais déjà des fraternisations suspectes se faisaient aux avant-postes. Pratiquement, cette révolution — saluée avec joie par les idéologues de l'Entente — nous poignardait. Le front russe n'existait plus bientôt que sur le papier. En tout cas, aucune offensive n'en pouvait partir qui seconderait la nôtre.

Par contre, les États-Unis entraient décidément en guerre. Et c'était le second fait nouveau. Le 2 avril, M. Wilson, sous la pression de l'opinion américaine, s'était transporté au Capitole de Washington et, rappelant, à la tribune du Congrès, la longue suite des crimes allemands et des [défis jetés à l'humanité](#), il avait déclaré que l'Amérique ne pouvait choisir [le sentier de la soumission](#). La guerre était déclarée à l'Allemagne. Je reviendrai sur les conséquences de cette intervention. Il importe de signaler dès maintenant que, autant que la révolution russe, elle modifiait la position de l'Entente et, apportant au problème de nouvelles données, autorisait et même contraignait hommes d'État et de Guerre à le remettre à l'étude.

C'était l'avis du nouveau ministère français. Le cabinet Briand avait démissionné. Reformé par son chef en décembre 1916, il n'avait alors reçu un lustre nouveau que de la présence au ministère de la Guerre d'un de nos plus éminents chefs, le général Lyautey. Celui-ci avait commencé à déployer dans ce nouveau poste les admirables qualités qui lui ont valu une réputation hors pair d'administrateur autant que de soldat. Mais il était tombé victime de la fermeté même qu'il avait apportée à défendre, à la tribune du Palais-Bourbon, les prérogatives de sa charge et le secret des opérations. Mais de sa chute, le ministère Briand était resté ébranlé et il avait, le 17 mars, cédé la place au ministère Ribot. Dans ce cabinet nouveau, le portefeuille de la Guerre était confié à un savant distingué, M. Paul Painlevé.

M. Painlevé désapprouvait dès l'origine, — lui-même le dit formellement, — les plans et, d'une façon plus générale, la méthode du général Nivelle. Il déclarait

dès l'abord ces projets très aventurés. Le général en chef s'en aperçut dès les premiers moments¹.

L'inquiétude du ministre de la Guerre était parfaitement légitime, il faut le dire. Consultant — à la vérité, contre toutes les règles de la hiérarchie — les lieutenants mêmes du général en chef, il acquérait la conviction que ceux-ci, — et même certains chefs chargés de l'exécution du plan, — étaient anxieux et même nettement hostiles.

Sur ces entrefaites, le repli allemand paraissait à bien des esprits sages modifier profondément la situation stratégique, et les événements de Russie et d'Amérique, la situation générale. Le ministère était parfaitement en droit de s'en préoccuper.

On se rappelle que le principe de la grande opération projetée était la présence des Allemands dans la poche de Noyon. Le repli allemand faisait disparaître cette poche. Il était logique de penser que le plan allait être remis à l'étude et qu'il en devait résulter sinon un abandon de l'offensive projetée, du moins un ajournement notable de son exécution. Par ailleurs, était-il prudent de déclencher une offensive, alors que, mal fixé sur les conséquences de la révolution de Petrograd, on était tout au moins assuré qu'avant l'automne, l'armée russe, en pleine désagrégation, ne pourrait entreprendre aucune opération ni même garder une attitude agressive ? Enfin était-il opportun de risquer une offensive qu'on disait décisive, mais qui, tout en étant très coûteuse, pouvait décevoir les espérances, à l'heure où l'Amérique, mobilisant une armée qui bientôt serait considérable, demandait une année avant de pouvoir intervenir militairement.

A ces objections très fondées, le général Nivelle répondait qu'étant donné le moral excellent des troupes, un ajournement serait fatal à leur esprit, que, si les Russes, désagrégés, pouvaient peut-être se réorganiser, il était plus probable — et l'événement devait lui donner raison —, que leur impuissance n'irait qu'en augmentant, qu'il fallait au contraire exécuter l'offensive quand, vaille que vaille, les Russes restaient en guerre et que, enfin, la guerre sous-marine, dont je vous ai dit les premiers résultats alarmants, rendrait probablement difficile l'intervention efficace d'une armée américaine sérieuse avant dix-huit mois. Voulait-on ou non terminer la guerre avant deux ans ?

La question, vous le voyez, avait plus d'une face. Ce que, je l'avoue bien franchement, on a peine à comprendre, c'est que le plan d'opérations pût être maintenu. Il fallait renoncer à attaquer les Allemands et même à les inquiéter sérieusement à leur nouveau centre entre Saint-Quentin et la Fère ; le général d'Esperey, très sagement, déclarait qu'il n'y fallait point penser. Mais alors les Allemands pourraient porter sur leurs flancs des forces considérables et l'assaut aux collines de l'Aisne notamment, difficile même en face de médiocres forces, risquait d'être scabreux lorsque ces formidables positions seraient défendues par des troupes nombreuses, susceptibles d'être rapidement grossies et renforcées.

Le tort du ministre de la Guerre ne fut pas de se montrer hostile à l'opération : ce fut de ne pas l'être franchement. Les idées de M. Painlevé étaient admissibles ; mais son attitude fut illogique. S'il était persuadé que l'offensive était néfaste, ou même inopportune, il n'avait que deux décisions à prendre : ou démissionner lui-même ou obtenir du général en chef qu'il se retirât. Celui-ci, avec raison,

¹ Voir à ce sujet le volume de M. GALLI, *l'Offensive de 1917*, Garnier, 1920.

disait qu'ayant reçu très précisément mission de préparer une offensive, il la préparait ; que son devoir était de continuer jusqu'au moment où il recevrait positivement l'ordre d'y renoncer.

Une conférence, qui restera historique, se réunit le 9 avril à Compiègne où, en présence du président de la République et de quatre ministres, les généraux Nivelles, de Castelnau, d'Esperey, Pétain et Micheler furent appelés à donner leur avis. Le général en chef y posa la question très nettement : *Si le gouvernement estime que l'état actuel de la Russie, l'entrée en ligne de l'Amérique créent des facteurs nouveaux de nature à modifier les directives qui m'ont été données, qu'il le dise.* Les généraux consultés parurent, à des degrés divers, assez tièdes pour l'offensive projetée. Le général Pétain, qui, dans toutes ces circonstances, montra beaucoup de suite, fut très net en son opinion ; Castelnau ne le fut pas moins, mais, très sagement, il déclara qu'il fallait que le gouvernement prît un parti : ou laisser sa pleine liberté au général en chef, ou le remplacer immédiatement. Nivelles ne demandait pas autre chose : très loyalement, il offrait sa démission, facilitant ainsi au gouvernement la décision à prendre. M. Painlevé proposa une transaction, *c'est-à-dire*, dit avec raison M. Galli, *un pis-aller.* Son opinion pouvait se traduire ainsi : *Essayer de l'offensive quitte à l'arrêter.* Je n'hésite pas à dire que c'était la pire des solutions. La réunion, loin d'avoir dissipé le malaise, l'avait augmenté. Foch, chargé postérieurement de l'enquête, a pu écrire : *Le gouvernement a cherché la lumière, mais ses yeux sont restés fermés.* Et Pétain, plus rudement : *Le gouvernement parfaitement éclairé a passé outre. C'est donc à lui qu'incombe la principale responsabilité.*

Nivelles, en effet, avait carte blanche. Et cependant il restait en son esprit un doute qui le troublait. Par ailleurs, ses sous-ordres continuaient, en majorité, à n'aller à la bataille qu'avec de grandes appréhensions. Cette atmosphère n'était guère favorable à une préparation tout à fait heureuse. Par contre, les soldats, à qui on disait qu'ils allaient, d'un seul coup, terminer la guerre, montraient un moral surexcité jusqu'à une sorte de griserie héroïque. J'avais demandé, à cette époque, à être attaché à une des armées d'assaut : j'ai pu causer avec ces braves ; ne possédant pas toutes leurs illusions, j'étais partagé entre l'admiration que m'inspiraient leurs sentiments et la crainte d'un lendemain décevant. Ah ! les bons soldats ! les braves gens ! Je les retrouverai toujours les mêmes ! ils me mettaient, par leur magnifique résolution, les larmes aux yeux. La confiance se trouva portée au maximum à la nouvelle des succès britanniques.

Les armées britanniques se devaient jeter les premières à l'assaut sur un front de vingt kilomètres entre le sud d'Arras et le sud de Lens. Après une préparation d'artillerie sans précédent, où 1.000 pièces crachaient, les troupes britanniques partirent à l'attaque avec une magnifique résolution. Le succès parut complet. La crête de Vimy fut enlevée par les Canadiens avec une admirable vaillance, et près de 6.000 prisonniers faits en quelques heures. Maîtres des hauteurs dominant l'Artois, nos alliés préparaient incontinent un nouvel assaut pour le 23 avril entre Lens et Croisilles, l'attaque devant ensuite, tous les jours, s'élargir pour s'approfondir plus sûrement.

Nous devions, nous, attaquer le 12 avril. Du nord de Soissons à l'est de Reims, les armées Mangin et Mazel avaient pour mission, l'une d'assaillir et d'enlever les deux lignes de plateaux qui nous séparaient de Laon, l'autre de forcer l'entrée de la trouée de Juvincourt, à droite de Mangin, et de marcher sur le Porcien. Le

lendemain, les troupes du général Anthoine attaquaient le massif de Moronvilliers, assurant ainsi le flanc droit des armées de l'Aisne. C'étaient de grosses armées et aussi d'admirables chefs : Mangin avait les 1er et 2e corps coloniaux, généraux Berdoulat et Blondlat ; les 6e, 11e et 20e corps d'armée, généraux de Mitry, de Maud'huy et Mazellier. Les 1er, 5e, 7e, 9e, 32^e et 38e corps d'armée, avec les généraux Muteau, de Boissoudy, de Bazelaire, Niessel, Passaga et de Mondésir, constituaient l'armée Mazel, tandis que les lieutenants d'Anthoine s'appelaient Hély d'Oissel avec le 8e corps, Vandenberg avec le 10e, Nourrisson avec le 12e, J.-B. Dumas avec le 17e. Derrière les armées Mangin et Mazel, la 10e armée se tenait prête à servir, sous le commandement du général Duchêne, destinée à l'exploitation des premiers succès.

J'ai suivi de près l'assaut de l'armée Mangin et mon impression m'est restée très présente de ce champ de bataille en quelque sort à pic, de ces falaises de l'Aisne, vrai mur que nos admirables soldats escaladèrent le 16 avril. Le temps était depuis quinze jours odieusement mauvais. Les reconnaissances de l'aviation en avaient été gênées ; les tirs de l'artillerie, — à la vérité formidable, — n'avaient pu par conséquent être tout à fait guidés. Le général Mangin qui joint à ses qualités d'allant plus de prudence qu'on ne le pense communément, avait fait, en raison de la pluie persistante, de la neige recommençante, différer l'attaque du 12 au 16. Mais l'artillerie avait continué à tirer presque aveuglément. La neige s'était mise à tomber ; le sol était abominable. Et il fallait s'élever sur les pentes très roides qui dominent la rivière.

Le plateau, on le sait, est plein de traîtrise. La nature y a creusé des galeries, que l'exploitation des hommes a agrandies, ces *creutes* profondes dont les Allemands avaient, depuis 1914, fait leurs abris ; ils avaient eux aussi continué à percer le plateau de tunnels, de galeries, de boyaux enfoncés parfois à soixante pieds sous terre et que semblaient protéger contre le plus rude bombardement de véritables tables de pierre ayant souvent un mètre d'épaisseur. Nos artilleurs n'avaient éventré que quelques-unes de ces monstrueuses taupinières. Je vois encore, en vous parlant, une de ces *creutes* enfoncées par l'énorme trou fait par un de nos gros obus, j'apercevais l'intérieur de l'abri ; nos ennemis s'y étaient crus bien en sûreté : sur les lits, douze cadavres reposaient que la déflagration des gaz avait étouffés en plein sommeil ; un seul, juste sur le trou avait vu arriver la mort ; il était à genoux, un bras crispé vers la voûte crevée, mais la moitié de sa figure et une partie de son corps avaient été broyées et le reste, coupé comme par un gigantesque coup de sabre, restait cependant dans sa pose tragique. Le plateau était d'ailleurs spectaculaire de morts. Hélas ! les nôtres avaient leur large place.

A 7 heures du matin, du général Mangin étaient parties à l'assaut par vraie bourrasque de neige. L'élan était superbe. Jamais, — de mémoire de *Poilu*, — on n'en en avait vu de plus cordial. Notre artillerie avait ouvert des brèches suffisantes dans les réseaux, encore que le résultat ne fût pas tout à fait celui qu'on attendait d'un leu si intense. Et, avant une heure, les troupes étaient sur le premier palier. A notre droite, le 2e corps colonial et le 20e corps atteignaient, dès 8 heures les abords du Chemin des Dames qui, de Malmaison Craonne, court sur la crête du plateau entre Aisne e Ailette. La 153e division d'infanterie, actionnée vigoureusement par le général Pellé, à la droite du 20e corps franchit même le Chemin et l'eût sans doute dépassé si elle n'avait été, sur sa droite, accrochée par la défense très âpre de la sucrerie de Cerny. Les Marocains, arrivant sur le Chemin, se jetèrent à genoux et, dans un ouragan de mitrailles, chantèrent un hymne à Allah. La gauche du 20e corps et le 6e étaient, en avant

du Chemin, engagés dans d'effroyables combats. Mais le corps Berdoulat, — 1er corps colonial, — partant à l'assaut un peu plu tard, enlevait d'un bel élan Laffaux et s'avancait sur un moulin qui est une des clefs de voûte du plateau.

Bientôt les engagements prenaient un caractère très violent sur toute la ligne. L'artillerie n'avait pu détruire tous les abris de mitrailleuses et, ayant dépassé ces *nids*, comme on disait, nos hommes étaient pris par leurs feux, de flanc et même par derrière. D'autre part, le barrage roulant qui devait sans cesse précéder l'infanterie, devenait moins beaucoup nourri devant certains corps ; car la neige fondante qui formait le sol en un marécage, avait rendu presque impossible le déplacement de l'artillerie nécessaire. Notre aviation, entravée, elle aussi, par le temps, ne pouvait aider l'opération. Nos fantassins se trouvaient sur le plateau dans une situation scabreuse. Et partout, après la première position enlevée, on se trouvait en face d'ennemis nombreux fortement cramponnés à des tranchées bel détruites.

Le 2e corps colonial devant Hurtebise était particulièrement aux prises avec les plus extrêmes difficultés le sol semé de chausse-trappes constituait le pire champ de bataille. Cependant les soldats de Blondlat atteignaient bientôt le rebord nord du plateau : un bataillon de la division, qu'entraînait l'héroïque général Marchand, descendit même jusqu'à l'Ailette. Mais les mitrailleuses allemandes prirent de revers les coloniaux et semèrent parmi eux le désordre ; les régiments ne s'alignaient pas ; bientôt ils se mêlèrent. Le corps ne parvenait pas à se réorganiser ; cruellement éprouvé, il refluit bientôt vers ses positions de départ. Les 20e et 6e corps se maintenaient sur les positions conquises, sans plus ; le 1er corps colonial était lui-même arrêté au sud du moulin de Laffaux et l'élan semblait, sur toute la ligne, brisé.

La 5e armée Mazel avait attaqué sur le front Craonne-Courcy. Le 1er corps, en liaison à gauche avec le corps Blondlat, se heurta sur le plateau de Craonne à de très fortes défenses. Le rapport du général. Guignabaudet, commandant le 2e division, donne une idée juste du désarroi qu'après ce qu'il appelle un *élan merveilleux s les troupes éprouvaient devant un sol bourré de mitrailleuses. Le drame commença*, écrit-il. Mais le 5e corps Boissoudy, plus à droite, fut plus heureux ; il enfonça l'entrée de la trouée de Juvincourt et, bousculant tout, progressa rapidement : il eût fallu pouvoir pousser plus loin, avant l'intervention des colonnes de secours allemandes ; peut-être eût-il suffi de nourrir rapidement de quelques renforts le vaillant corps, fatigué de son magnifique effort. Au centre de l'armée Mazel, le général Passaga arrivait, de son côté, à proximité de Juvincourt ; la 42e division d'infanterie Deville, fidèle à ses admirables traditions, franchissait la deuxième position. Enfin, le 7e corps Bazelaire occupait les abords de la colline de Brimont, l'investissait au sud, au nord-ouest et au nord et réclamait des renforts qui eussent peut-être permis d'enlever incontinent la redoutable position. Mais le général Mazel ne paraissait pas disposé à se dessaisir si tôt de ses réserves. Et bientôt l'infanterie des corps d'assaut, affaiblie par ses pertes, s'arrêtait.

Alors seulement on se décida à lancer les chars d'assaut qui, malgré les réclamations de Mangin, avaient tous été donnés à Mazel. C'était la première fois que nous nous servions de cette nouvelle arme ; l'infanterie n'avait pas été exercée à collaborer avec les chars et nos chefs eux-mêmes en connaissaient, en général, assez mal l'emploi. Les chars, engagés, tard et mal, se trouvèrent

bientôt isolés en avant et exposés aux coups de l'artillerie ennemie. C'étaient les Saints Chamond, lourds et peu maniables ; on voit, à travers les notes du capitaine de Gouyon, du groupement Bossut, quel drame se joua devant Juvincourt. Avisés au dernier moment qu'ils auraient à fournir une beaucoup plus longue randonnée qu'il n'avait été d'abord convenu, les chars s'étaient chargés de caisses d'essence en surnombre. Les obus y mirent le feu, et bientôt ce furent des brasiers mouvants. Avant deux heures, sur cent trente-deux chars lancés, cinquante-sept étaient détruits et soixante-quatre en panne. Tels furent les débuts tragiques de ces chars qui, remis en main, nous le verrons, devaient obtenir, avant un an, une si belle revanche.

Le général Mazel s'étant décidé à envoyer des renforts aux 5e et 7e corps, ceux-ci essayaient, dans l'après-midi, de reprendre l'offensive. Dans la soirée, Brimont semblait devoir tomber dès le lendemain.

Derrière la droite de Mangin et la gauche de Mazel, l'armée d'exploitation s'était avancée dans la zone battue par les obus ennemis. Mais lorsqu'elle pensait s'engager, elle vit refluer sur elle une masse de blessés qui y semèrent l'inquiétude et l'hésitation. Le général Duchêne arrêta incontinent son mouvement. Et la manœuvre était ainsi, sur toute la ligne, accrochée.

La nuit du 16 au 17 fut affreuse. Je me rappelle ce temps effroyable qui achevait de tout compromettre. Les hommes sans abris grelottaient sur des positions mal assises. Déjà le 2e corps d'armée Blondlat, à la droite de Mangin, allait être relevé par le 11e corps Maud'huy. Je rencontraï, le surlendemain, les malheureux régiments coloniaux ; ils se repliaient vers le sud, l'œil sombre et la mine farouche, et je prévoyais de quel effet allait être, à l'arrière de la bataille, ces revenants exaspérés.

Le 17 au matin, l'armée Anthoine actionnée par Pétain, à droite de Mazel, s'ébranlait. Elle avait, elle aussi, affaire à une terrible position : le massif de Moronvilliers présente une série de hauteurs abruptes qu'il s'agissait d'enlever avant que les défenseurs surpris fussent secourus. Ce fut un splendide succès. Le 8e corps, conduit par un des plus beaux soldats de notre armée, le général Hély d'Oissel, enleva les sommets du mont Cornillet et du mont Blond, au cours de combats dont certains épisodes resteront légendaires. Le 17e corps J.-B. Dumas ne se laissait pas dépasser cependant : car, à droite d'Hély d'Oissel, avançant de deux kilomètres d'un seul élan, il emportait le Mont Sans-Nom. Seules, les deux ailes d'Anthoine, les 10e et 12e corps, étaient, après quelques beaux succès, arrêtées par des mitrailleuses, mais les généraux Vandenberg et Nourrisson pensaient vaincre le lendemain cet essai de résistance et le succès de la 4e armée était, dès le 16, acquis.

Quoi qu'il en fût, la rupture n'était nulle part obtenue. Les troupes qui, le 17, devaient, d'après les prévisions du général Nivelle, aborder les abords de Laon, piétinaient sur le premier plateau, n'ayant même pas atteint l'Ailette. Et l'armée Mazel n'en était qu'à forcer l'entrée de la trouée de Juvincourt, alors qu'elle eût dû, à cette heure, atteindre, bien plus au nord, la région de Sissonne et de Château-Porcien.

Le général en chef, encore que déçu, ne semble pas avoir songé un instant à arrêter l'offensive. En la continuant, dit-il, il pensait forcer l'ennemi très éprouvé — nous avons fait dans la première journée près de 13.000 prisonniers — à engager ses réserves. Mais c'était alors revenir à cette bataille d'usure qu'on avait voulu éviter. Tenant l'attaque de la 6e armée Mangin pour manquée, le

général Nivelle espérait cependant profiter des succès relatifs de l'armée Mazel et de l'attaque heureuse de l'armée Anthoine, pour orienter la bataille vers le nord-est ; et il adressait incontinent des ordres dans ce sens au général Micheler.

C'était trop tôt désespérer de l'armée Mangin. Dans les journées du 17 et du 18, celle-ci, fortement actionnée par son chef, reprenait d'elle-même l'offensive : les 6e et 20e corps avançaient, bousculant les Allemands. L'armée progressait sur Bray, s'emparait du saillant de Vailly, du fort de Condé, ajoutant 5 600 prisonniers à ses 7.000 de la veille. Mais déjà on retirait à cette armée une partie de ses moyens pour les porter du côté de Mazel.

Il semble que celui-ci ne partageât point les ardeurs de son voisin de gauche. Resté méfiant depuis des semaines au sujet du résultat prévu, il n'avait plus maintenant aucune espérance et il semble que le commandant du groupe d'armées lui-même, le général Micheler, sans être aussi pessimiste, ne crût plus la victoire possible. **A ce moment, dit le général Mazel, le général en chef avait encore l'illusion complète de la percée, tandis que le général Micheler n'escomptait qu'un succès tactique local : Juvincourt.** En fait, la 5e armée progressa, mais sans enlever aucune position importante et Brimont parut irréductible. A la vérité, elle faisait n.000 prisonniers, car les Allemands se rendaient par paquets. Ils étaient démoralisés. Ils l'étaient plus encore au nord de l'Aisne : se repliant précipitamment devant l'armée Mangin et notamment le corps Mitry, ils abandonnaient toute une partie de leur artillerie, près de no canons, et le 21 l'armée Mangin bordait partout, de Laffaux à Bray-en-Laonnois, la nouvelle ligne Hindenburg. Il est vrai qu'à sa droite, Mazel échouait, les 18 et 19, dans toutes ses tentatives pour améliorer sa situation. Nivelle, cependant, ayant repris l'espoir de briser la résistance des plateaux de l'Aisne, engageait la rob armée entre Mangin et Mazel sur le région d'Hurtebise-Craonne. A l'extrême droite de la bataille, Anthoine continuait la conquête du massif de Moronvilliers, enlevant le Casque et le Téton. Le 20, la bataille cependant s'arrêtait.

Les soldats de Mangin, j'en fus témoin, étaient, en thèse générale, persuadés qu'ils étaient vainqueurs. Je me rappelle avoir vu les deux divisions d'Anselme et Pelé, l'une du corps de Mitry, l'autre du corps Mazelier, redescendre, après relève, des plateaux, abîmées certes et éreintées, mais glorieuses. Elles apprirent par la rumeur publique qu'elles avaient été battues et en restèrent d'abord étonnées. En fait, on avait conquis des positions difficiles, fait plus de 22.000 prisonniers, enlevé 183 canons et jeté la terreur dans les rangs allemands. Ludendorff, qui allait destituer deux des grands chefs allemands rendus responsables de ce sanglant échec, devait un jour avouer que le soir du 20 avril fut l'un des plus sombres de sa vie.

Mais à Paris, cependant, l'impression était douloureuse. On avait trop espéré, particulièrement au Palais-Bourbon. Le général Brugère, président de la Commission d'enquête, attache une grande importance, en cette aventure, à la présence aux armées d'assaut d'une poignée de parlementaires. a Émus et occupés par la vue d'un petit coin de bataille, et par ce qu'ils ont entendu, ces députés et sénateurs ont fait à leurs collègues un tableau inconsciemment poussé au noir. Je ne crois pas que ces honorables témoins aient pu beaucoup influencer l'opinion du ministre de la Guerre dont l'idée était déjà arrêtée. M. Painlevé estimait que, l'affaire de l'Aisne n'ayant pas amené la rupture, l'offensive ne pouvait se poursuivre. Il est très difficile de lui donner tort. Sans

doute exagérait-on, par suite d'un déplorable malentendu, les pertes subies : elles étaient inférieures à celles que nous avons connues dans l'offensive de Champagne en 1915 ; sans doute, aussi, était-il douloureux de ne pas tirer profit de l'enlèvement coûteux de fortes positions, et sans doute enfin ignorait-on les craintes qu'éprouvait l'ennemi devant un échec sanglant. Mais le fait était que le général Nivelle lui-même avait, disait-on, à Compiègne, déclaré que, si, au bout de quarante-huit heures la rupture n'avait pas été obtenue, l'offensive devrait être considérée comme ayant échoué. Et on avait perdu plus de 100.000 hommes. Qui sait quelles pertes réservait une reprise d'offensive ! Or, l'armée française, du moment que la guerre ne se terminait pas par un maître coup, pouvait-elle supporter de nouvelles saignées sans compromettre à tout jamais la victoire finale ?

Mais le général Nivelle espérait encore, en enlevant Brimont, rompre les Allemands entre Berry-au-Bac et Moronvilliers. M. Painlevé se rendit à Jonchery, quartier général de Mazel, chargé de l'opération. Celui-ci fit un tableau assez sombre de ce qu'elle pourrait être. Des armées, par ailleurs, parvenaient à Paris de grandes plaintes. Nivelle, mandé à l'Élysée, obtint cependant l'autorisation, et d'asseoir la 6^e armée sur le Chemin des Dames, et d'attaquer Brimont. Comme certains parlementaires réclamaient des boucs émissaires, on leur en livra un : contre toute attente, ce fut le général Mangin que l'enquête de ses pairs devait, quelques semaines après, laver de tout reproche. Mais quand Nivelle préparait pour le 1^{er} mai l'attaque de Brimont, il reçut, le 29 avril, par téléphone, du ministre de la Guerre, l'ordre de surseoir. La situation devenait impossible. Les Anglais intervinrent : le maréchal Haig qui, du II au 14 avril, avait achevé l'investissement de Lens et fait 14.000 prisonniers, et, du 23 au 28, attaquait victorieusement sur les deux rives de la Scarpe, se plaignait de voir le front français inactif. Lloyd George demandait qu'on continuât l'effort commun.

On relança les troupes sur le plateau de Craonne ; c'était le général Duchêne qui, le 4 mai, enlevait Craonne, tandis que le général Maistre, qui avait succédé au général Mangin à la tête de la 6^e armée, emportait, grâce aux vaillants cuirassiers à pied du général Brécard, la position difficile du moulin de Laffaux. Entre ces deux points extrêmes du plateau, on mordait de toutes parts sur le Chemin des Dames. On crut l'offensive relancée. Ce n'était au contraire que le dernier sursaut d'une bataille qui, engagée sur de trop belles perspectives, trop ouvertement avouées, ne pouvait en réalité être continuée dans une atmosphère d'irrésolutions et de contestations. Le général Nivelle, dont le dissentiment avec le ministre de la Guerre s'accroissait, était relevé le 13 mai et il était convenu avec le général Pétain, appelé à lui succéder, que le combat ne continuerait que pour asseoir nos positions devant le Chemin des Dames et sur les plateaux de l'Est, en attendant que par une savante opération, — qui sera celle du 22 octobre, — on se rendît maître de tous les plateaux entre Aisne et Ailette.

Ainsi se terminait, avec le drame de l'Aisne, cette crise singulière dont les acteurs purent se répéter souvent le mot célèbre de Cicéron, qu'il est des heures où il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire. Ceux qui avaient vu à l'œuvre le général Nivelle à Verdun saluaient avec tristesse, dans sa retraite momentanée, un beau soldat, victime d'une situation difficile et dont nul ne pouvait oublier les grands services et les hautes qualités.

On sait quelles furent les suites immédiates de la crise. La déception que l'armée avait éprouvée fut trop forte pour qu'elle ne se traduisît point — j'y reviendrai — par une démoralisation qui, pour passagère et partielle qu'elle ait été, n'en mit pas moins un instant en péril, avec la discipline, la victoire future. Et je dirai avec quelle admirable intelligence, inspirée par quelle admirable bonté, le nouveau général en chef mit fin à cette autre crise, conséquence de la première. Le général Pétain allait s'appliquer, à relever, dans cette armée éprouvée, l'âme qui avait un instant paru défaillir. J'ai maintes fois comparé le chemin qui nous conduisait à la victoire à ce chemin de là croix, au bout duquel brilla la Rédemption. L'armée de France ne connut qu'une chute : un instant, en ce printemps de 1917, elle fléchit sous sa croix trop pesante, tomba sur ses genoux ensanglantés et crut que jamais elle ne parviendrait au salut. C'est le chef suprême qui, se penchant vers cette armée, allait l'aider d'une main tout à la fois ferme et légère à recharger son fardeau. Et il le fallait. Car l'heure des épreuves n'était pas close.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE NOUVEL ASSAUT ALLEMAND

Les six derniers mois de 1917 sont les plus critiques de la guerre. Le monde, excédé et ulcéré, aspirait violemment à la paix. Mais rien n'y semblait acheminer l'humanité. Le ciel semblait avoir condamné les hommes à s'entre-déchirer pour de longues années.

La révolution russe avait ajourné la décision qui, sans cette néfaste péripétie, eût pu, de l'aveu récent du général de Ludendorff, être enlevée par les Alliés en 1917. L'intervention américaine, loin d'abrèger la guerre, semblait devoir la prolonger. Car, si l'Allemagne tirait un légitime espoir de la dissolution de la puissance russe, l'Entente, par contre, en mettait un, non moins légitime, dans le secours qui, soudain, lui venait d'outre-mer. Il semblait qu'un génie malfaisant embrouillât tour à tour les deux jeux pour que l'affreuse partie se prolongeât indéfiniment.

L'Allemagne, cependant, était résolue à frapper le grand coup en 1918 et nous l'attendions. De toutes parts, on voit les nations belligérantes se préparer au suprême corps à corps.

A la vérité, l'Entente semblait, au printemps de 1917, dans la plus fâcheuse posture.

La Russie s'effondrait, entraînant la Roumanie dans l'abîme.

En Italie, la lassitude est si grande qu'elle semble condamner l'Italie à l'insuccès. Cadorna a tenté, en mai, en août, de prendre l'offensive : dixième et onzième batailles de l'Isonzo. L'énergie parfois héroïque de ses soldats s'y est usée. Les agents allemands travaillent sourdement certains régiments. Quand l'heure sera venue, de bonnes divisions allemandes attaqueront brusquement, crèveront à Caporetto le front d'une armée, et toute la force italienne paraîtra sur le point de s'abîmer en un désastre effroyable. La France enverra, avec Fayolle et une de ses armées, le général Foch en Italie ; l'appui de nos soldats permettra à nos alliés de se fixer derrière la Piave où les conseils de Foch leur auront montré le salut. Mais les pertes d'hommes et de matériel subies, — qui sont énormes, — semblent affaiblir pour de bien longs mois notre alliée en mauvais arroi.

La guerre sous-marine fait d'effroyables ravages jusqu'en juillet. Un instant, on peut penser qu'elle va rendre l'Allemagne maîtresse des mers. Dès lors, que vaudra le secours américain ? Les États-Unis sont entrés en guerre avec les sentiments de croisés, — le mot est tous les jours répété, — mais aussi avec la vigoureuse résolution d'un peuple pratique. Mais si, au cours de l'été, des procédés savants parviennent à diminuer la nocivité de la guerre sous-marine, si le tonnage coulé peu à peu décroît rapidement en importance, on n'en sera pas moins autorisé à craindre, en automne encore, que l'aide américaine ne soit pour de longs mois singulièrement entravée. Combien de divisions seront en France

au printemps de 1918 ? Les plus optimistes disent 400.000 hommes. Et l'écroulement de la Russie va rendre, bien avant ce printemps de 1918, près de zoo.000 hommes à l'Allemagne.

Nos alliés britanniques ont peu de foi en une décision ajournée. Ils croient moins que nous à l'efficacité du secours américain. Le maréchal Haig a désapprouvé l'arrêt de notre offensive et, opiniâtrement, il a poursuivi la sienne. A peine closes ses attaques en Artois, il a, le 7 juin, pris l'offensive devant Ypres et, en reconquérant, de Wytschaete à Messine, les crêtes perdues en 1915, n'a entendu s'en faire qu'un tremplin d'où s'élancer. Le 31 juillet, appuyés par une de nos armées, que commande le général Anthoine, nos alliés britanniques déchaîneront contre le front allemand des Flandres leurs deux armées Gough et Plumer. Mais, après de premiers succès éclatants, la lutte s'éternisera. Reprise dix fois du 31 juillet au 27 octobre, elle n'entamera pas sérieusement le front ennemi ; par contre, elle épuisera dans des combats glorieux, mais meurtriers, l'armée britannique. Telle est l'opiniâtreté anglaise que, cependant, nos alliés repartiront à l'offensive le 20 novembre, cette fois sur Cambrai, qu'ils seront bien près d'emporter par une remarquable attaque brusquée ; finalement, là comme en avant d'Ypres, ils seront arrêtés — toutes attaques qui coûtent tant de sang quand, avant six mois, cinq mois, trois mois peut-être, on attend le suprême assaut de l'Allemagne.

Qui donc saura le supporter et, sinon le repousser aussitôt, en restreindre les résultats jusqu'au moment où l'Amérique aura débarqué ses légions ?

Qui peut encore sauver l'Humanité de la défaite et de l'esclavage, sinon l'éternelle France ? Sans l'avouer, l'Humanité, une fois de plus, ne compte que sur la France.

La France a, elle aussi, traversé une crise douloureuse, mais plus vite qu'aucune nation de l'Entente, elle l'a dominée et maîtrisée. Et pourtant quelle crise multiplie et profonde !

La nation était excédée de la guerre. Elle avait plus qu'aucune autre répandu son sang le plus pur : les foyers déjà portaient tous le deuil ; à l'été de 1917, la France avait déjà perdu plus d'un million de ses enfants. On avait supporté très vaillamment ces pertes dans les deux premières années de guerre ; on les trouvait plus lourdes, la guerre s'éternisant et la victoire reculant chaque année devant nos bras tendus. La nation s'était encore résignée l'année précédente, sans aigreur, à remettre à 1917 la victoire qu'elle avait attendue de 1916. Elle avait fait confiance à ses chefs militaires et civils, parce qu'on les disait toujours d'accord. Lorsqu'on avait appris que l'offensive se déclenchait, les cœurs avaient suivi d'un élan sans précédent les soldats courant à ce qu'on avait imprudemment affirmé être le suprême assaut. Et ç'avait été la déception que vous savez. Des récriminations dont certains chefs militaires, certains ministres et certains parlementaires s'accablaient les uns et les autres, les échos déformés et grossis parvenaient au pays. Les uns, dès lors, allaient criant que le commandement avait fait tuer sciemment 200.000 soldats, les autres que le gouvernement avait arrêté de propos délibéré une offensive victorieuse — parce qu'il y avait des traîtres au gouvernement.

La trahison, à la vérité, travaillait. Les arrêts des tribunaux aujourd'hui sont là qui permettent d'en pénétrer les trames. La France était remplie d'agents

allemands. Un jugement de la Haute Cour nous autorise à dire qu'ils trouvaient tout au moins des complaisances au ministère de l'Intérieur. Forts de l'impunité, ils s'insinuaient partout, augmentaient les alarmes, aigrissaient les mécontentements, liaient les rancunes. Inconsciemment, le parti socialiste, — en France comme ailleurs, — se faisait le complice de ce travail de démoralisation.

La nation inquiète devenait sombre. La victoire ne venant pas dédommager des maux encourus, les maux paraissaient soudain dix fois plus durs. Or, certaines gens, — même d'honnêtes gens, — allaient, disant que personne n'aurait la victoire, que tout cela finirait par une paix blanche. La France, d'avance, s'en indignait. Car il y avait au fond de tout cela un patriotisme exaspéré. L'armée devait nécessairement dépasser la nation dans sa déception parce qu'elle l'avait surpassée tout à la fois en souffrances depuis trois ans et en espérances depuis six mois.

Les soldats, à Verdun et dans la Somme, avaient connu l'extrême de la misère. Ils disaient dans leurs lettres, — d'un terme d'argot intraduisible, — qu'ils **en avaient marre**. Et, cependant, ils étaient repartis d'un pas presque joyeux à l'assaut du 16 avril. Je suis témoin que ce fut moins encore le demi-échec de cet assaut que l'arrêt de l'offensive, qui les exaspéra, parce que, résignés à répandre leur sang, ils s'indignaient de l'avoir répandu pour rien. Par ailleurs, — en dépit de l'arrêt de l'offensive, — le Chemin des Dames restait un champ de bataille toujours fumant : les Allemands, quand nous n'attaquions pas pour arrondir nos gains, nous attaquaient pour nous les reprendre. Et on s'usait là-haut sans profit évident. Notre soldat aime, suivant le mot de Castelnuovo, à **mourir puissamment**. On ne mourait pas puissamment sur le Chemin des Dames, mais on y mourait et il fallait relever les divisions par des divisions, et ces divisions, ayant en perspective des combats sans gloire, y allaient en murmurant. D'Aubigné a écrit : **Dieu ne donne pas le courage, il le prête seulement**. Parfois il le reprend.

L'armée était malade : cette maladie n'était pas toute de génération spontanée. Depuis la fin de 1916, des tracts infâmes circulaient par milliers, envoyés de Paris. En 1917, cette propagande impie se multipliait. Dès le 28 février, le général Nivelle avait signalé, très véhémentement et avec preuves à l'appui, au ministre de la Guerre, les tentatives faites pour ébranler le moral de l'armée. M. Malvy, avisé, s'en était lavé les mains.

Le fond de notre armée est trop solide pour que de telles excitations rencontrassent beaucoup d'écho. La fièvre, résultant de la déception d'avril, y trouva cependant des aliments. Un corps, — un de nos plus beaux, hélas ! — fut porté dans la région de l'Aisne au commencement de mai. Quelques bataillons, excités par des meneurs, se mutinèrent. Quelques-uns firent mine de marcher sur Paris, ils ne savaient pas trop pourquoi. C'étaient de très petits éléments. La preuve est que, les mutineries apaisées, on n'eut à faire que vingt-cinq exemples. Mais, précisément parce que l'esprit de l'armée française n'avait pas, jusque-là, connu de défaillance, les chefs en restèrent un instant douloureusement frappés. Le général commandant l'armée de l'Aisne avait dit à M. Galli, député de la Seine, au moment où les mutineries se révélaient : **Dites à Paris que jamais la patrie n'a été en pareil danger**. Les chefs ne s'irritèrent point, ils avaient trop de tendre pitié pour le poilu ; ils furent fermes sans rigueur. Tout parut s'apaiser. L'abcès était bientôt fermé. Mais il avait révélé que le corps était malade. Alors le grand médecin des âmes apparut.

Pétain, nommé chef d'état-major général le 29 avril, avait, le 15 mai, succédé à Nivelle à la tête des armées. Nous le connaissons. Nous l'avons vu à l'œuvre à Verdun. C'est un organisateur. C'est aussi un bienfaiteur : je veux dire que son esprit étant essentiellement clair, son âme est, par ailleurs, essentiellement généreuse. Il m'en voudrait de pousser plus loin l'analyse, mais il faut le connaître pour comprendre l'œuvre entreprise, qui fut de conséquence. Sous des dehors marmoréens, il y a chez cet homme une âme frémissante d'humanité : il aime profondément le soldat ; par ailleurs, il a un bon sens acéré, qui se traduit en raisonnements froids. Peut-être la raison a-t-elle par trop relégué chez le stratège l'imagination qui, elle aussi, est nécessaire. Mais, en mai 1917, il fallait au commandement plus de raison que d'imagination une raison éclairée par le cœur. C'est pourquoi Pétain était exactement l'homme qu'il fallait en cette occurrence.

Il jugeait d'un œil sagace la situation de l'armée. Les effectifs fondaient ; les cadres étaient éprouvés ; l'armée française traversait une crise de personnel ; elle avait perdu trop de soldats et proportionnellement plus d'officiers encore. D'autre part, elle se transformait. Tout était changé depuis 1914. A peine le soldat connaissait-il ses nouvelles armes et il fallait l'y exercer. Artillerie lourde et artillerie d'accompagnement, obus à l'ypérite et chais d'assaut, aviation, tout était en train de se réaliser. Mais tout était encore en travail. L'armée française devait attendre quelques mois ses armes définitives. Elle devait aussi attendre qu'une nouvelle classe, — la classe 18, entraînée, vînt remplir les vides creusés et que les nouveaux officiers, issus des cours de chefs de sections, fussent bien instruits de leur métier. Nos alliés étaient pour le moment, nous l'avons vu, d'un faible secours : le Russe lâchait, l'Italien faiblissait, l'Anglais s'usait, l'Américain se préparait ; l'armée française devait se refondre et se fortifier pour être à même de supporter presque seule le grand choc. Il la fallait ménager. On ne la laisserait pas cependant inactive : des opérations limitées bien préparées, bien menées, d'un succès sûr, tout en nous donnant des gains utiles, tiendraient l'armée en haleine et permettraient d'expérimenter les nouveaux procédés.

Mais avant tout, il fallait que la discipline se rétablît. Que vaut le corps le plus musclé, si l'âme est malade ? Pétain entendit que le rétablissement de la discipline sortît d'un rassérènement des âmes et que de nouveau, suivant la belle formule que Joseph Bédier, emprunte au moyen âge, le soldat **obéît d'amitié**. J'ai été mêlé de trop près à cette œuvre de rassérènement pour ne pas connaître toute l'admirable activité qui fut déployée dans ce but par notre grand chef. De l'amélioration de l'ordinaire à la création des bibliothèques, de l'organisation des cantonnements de repos à l'incessante action sur les officiers de troupes, de la multiplication des permissions aux interventions directes du général en chef, tout devait concourir à assainir, éclairer, relever les âmes. Pétain voulut visiter toutes ses divisions ; son désespoir était de ne pouvoir parler à tous les soldats. Je le vis bien souvent à cette époque : je le trouvais toujours possédé de cette idée, la remoralisation de l'armée. De même qu'en entretenant la **Voie Sacrée**, il avait rendu possible la victoire de Verdun, de même en refaisant une âme à l'armée, préparait-il une autre **voie sacrée** qui nous mènerait à une bien autre victoire. Dès la fin de l'année, l'armée était de nouveau prête aux grands exploits et aux grands sacrifices. Trois mois avaient suffi pour que le moral se relevât, tandis que, par ailleurs, le travail de préparation matérielle s'intensifiait. Dès la fin d'août, des résultats étonnants étaient, sur les deux terrains, parfaitement patents.

Le général en chef avait alors, prudemment, mais fermement, donné ses coups de sonde. Déjà le concours actif fourni en Flandre aux armées britanniques le 31 juillet, avait rassuré sur elles-mêmes les troupes qui y prenaient part : le général Anthoine avait eu les honneurs de la journée en emportant Bixschoote d'un maître coup ; on avait, ai-je lu dans une lettre, battu le Boche et épaté l'Anglais Le 20 août, le général Guillaumat, commandant l'armée de Verdun, avait, à son tour, attaqué au nord de la place avec des troupes d'élite, et, en deux jours, on avait, avec le massif du Mort-Homme, les bois de la rive gauche, la côte de Talou et Champneuville, Samogneux, Regneville et la côte de l'Oie, reconquis tout ce que l'Allemand avait jadis mis quatre mois à nous arracher. Nous avons fait 10.000 prisonniers sans subir de pertes sensibles.

Et c'était un résultat plus éclatant encore que, le 22 octobre, le général Maistre obtenait sur le Chemin des Dames. Au lieu de jeter les troupes à l'assaut du mur, on avait rudement frappé la *Pierre d'angle* , le fort de la Malmaison. Le fort avait été enlevé, ainsi que les carrières de Montparnasse et de Bohery, ainsi que Vaudesson et Chavignon, et l'ennemi, pris de flanc et menacé d'être pris de derrière, avait dû évacuer précipitamment le Chemin des Dames, se retirer derrière l'Ailette, laissant entre nos mains 11.000 prisonniers et un matériel considérable. Et là encore, l'opération ayant été préparée de main de maître, les pertes étaient relativement minimales.

Dans les Flandres, au nord de Verdun, sur le Chemin des Dames, le soldat avait constaté qu'on pouvait encore *avoir le Boche* . Sa confiance dans ses chefs, et particulièrement dans le grand chef, soudain augmenta. Les Allemands, par contre, s'en démoralisaient. Écoutons le plus haut d'entre eux : *Le monde vit Tamopol, Czernowitz, Riga, écrit Ludendorff ; il vit Caporetto, la Piave, Il ne vit pas mon cœur, il ne vit pas ma douleur, la pitié de nos malheureuses troupes sur le front occidental. Mon esprit était en Russie, en Italie, mon cœur en France. Il y avait longtemps que j'avais perdu la joie.* Et mille lettres allemandes, confirment que, des Flandres à la Meuse, le soldat allemand avait *perdu la joie* . Mais les nôtres avaient retrouvé la leur. C'était l'œuvre, à tout jamais admirable, du général Pétain.

Il n'y avait pas de doute que l'Allemand n'y vît qu'une raison de plus de précipiter la décision. Si on laissait plus longtemps l'armée française se relever, tandis que la britannique se referait et que se multiplieraient les débarquements américains, on s'exposait à perdre le fruit de la révolution russe. Celle-ci achevait son œuvre. Le 6 novembre, c'est la chute de Kerensky. L'armistice, qui consumera vis-à-vis de nous la trahison, ne se conclura que le 15 décembre, mais on sait bien, dès l'avènement de Lénine, que tout se prépare pour la paix honteuse. L'Allemand déjà — en novembre — ramène ses divisions vers la France.

Nous n'en ignorons rien, et si la merveilleuse résurrection du moral dans l'armée rassure, le sentiment national reste vaguement inquiet. Cette armée tiendra le coup, oui ; mais il faut qu'un gouvernement résolu l'étaye, qui, pour que rien ne trouble l'action militaire, ait nettoyé l'arrière des ferments de trahison. Le ministère Ribot a démissionné et M. Painlevé a été chargé de constituer un cabinet. Le maintien de l'inévitable M. Malvy au ministère de l'Intérieur l'a, dès les premières heures, compromis. Déjà, de courageux et hardis publicistes, de Léon Daudet à Maurice Barrès, dénoncent, avec les faits de trahison patents, la

complicité évidente ou tout au moins la complaisance du fâcheux ministre. Clemenceau, à son tour, démasque la trahison, en termes violents, dans son journal, puis à la tribune du Sénat. Le pays tout entier applaudit à la campagne. Que pense donc M. Painlevé ? Le 13 novembre, M. Painlevé tombe derrière M. Malvy et voici l'occasion qu'il ne faut pas laisser échapper. Ainsi que l'écrit Victor Giraud, tous les États belligérants avaient pris le parti **d'opérer une réforme sur eux-mêmes**. Il faut se remettre entre les mains d'un homme vigoureux qui — c'est toujours le cas de citer Corneille — **pour tout conserver, tienne tout en sa main**. — **De l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace !** a crié un jour Danton en face d'un péril pareil : de l'audace contre les ennemis de l'extérieur, de l'audace contre les ennemis de l'intérieur. Un seul de nos hommes politiques semble pouvoir remplir ce personnage. L'heure de Georges Clemenceau a sonné.

Journaliste âpre, souvent violent, parfois injuste, ainsi qu'il arrive fatalement à qui multiplie et distribue les coups, il a blessé, entre beaucoup de bandits, quelques honnêtes gens. Mais ses campagnes l'ont affirmé ce qu'il a toujours été : un patriote sans réserve, sans nuance, sans timidité. Peut-être n'a-t-il pas le génie politique ni le doigté de certains hommes d'État. Mais le moment n'est point celui du doigté, — non, — mais de la main aux doigts de fer. L'opinion porte Clemenceau : le président Poincaré, qui, au milieu des orages, assure la permanence de la France, n'est pas homme à sacrifier à de légitimes ressentiments celui qui a pu le meurtrir, mais qui, à cette heure, peut sauver l'État. Il n'hésite pas vingt-quatre heures il appelle l'homme et, tout de suite, celui-ci forme son gouvernement, se présente devant les Chambres et, à la question : que fera-t-il ? répond : **Je ferai la guerre**. Faire la guerre, qu'est-ce à dire ? Collaborer de toutes les forces de l'État à l'action militaire, tout subordonner à la nécessité de la victoire, saisir, écraser les agents de l'ennemi, réduire à l'impuissance leurs complices et ainsi assurer derrière l'armée qui se battra une absolue sécurité. Et, tandis que, cordialement, il se lie aux grands chefs de guerre, Pétain, général en chef, et Foch, chef d'état-major général, Clemenceau ose ce que nul n'eût osé à sa place : un homme, fort de la situation jadis occupée à la tête du gouvernement, des amitiés intéressées et des complicités actives, s'est constitué le centre des intrigues de trahison. Tout le monde le nomme ; c'est, a écrit Barrès, **le maître de la danse** ; nul n'a pensé l'arrêter. Comme le duc de Guise, il dirait volontiers : **Ils n'oseraient !** Clemenceau ose : Joseph Caillaux est arrêté. De ce jeu Clemenceau a gagné sa partie et, disons-le à son honneur, la partie de la France,

Ainsi tout s'ordonnait pour la résistance. La nation, tout entière assainie, se sent rassurée et, rassurée, se découvre soudain de nouvelles forces. Elle les rassemble et on sent les muscles et les cœurs se bander pour l'épreuve suprême. Pétain achève ses préparatifs de résistance. Le matériel se fabrique et s'éprouve ; les troupes s'entraînent ; la méthode se dégage : ne se point fier absolument aux défenses de première ligne, les faire simplement assez fortes pour que des réserves, préalablement réunies à quelques lieues en arrière, puissent être portées vers les points menacés : ainsi pourra-t-on durer jusqu'à l'heure où les réserves de l'Entente, forcément modiques à l'hiver 1917-1918, seront, au printemps de 1918, assez fortes pour prendre la contre-offensive.

Les Allemands, ce pendant, préparent leurs forces, car décidément l'heure est venue de frapper le grand coup de la guerre. L'Empire a été, pendant les six

premiers mois de 1917, plein de trouble ; la paix à tout prix a été réclamée à grands cris. Mais les pangermanistes, soutenus par tout le parti militaire, se sont indignés, insurgés, soulevés. La paix, oui, on va la donner à l'Allemagne, mais par des victoires éclatantes. N'a-t-on pas vaincu le monde ? La Russie écroulée, la Roumanie acculée, la Serbie écrasée, ne sont-ce point là des marques éclatantes que le vieux Dieu de l'Allemagne est toujours avec elle ? La paix se négocie, — si l'on peut dire, — avec la Russie. Ce sera, le 3 mars, l'infâme paix de Brest-Litowsk conclue et, le 26 mars, l'abominable paix de Bucarest imposée à la malheureuse Roumanie. Nous concluons la paix sur les bases du succès de nos armées, a déclaré sans vergogne, après le général Hoffmann, le chancelier de Hertling. L'Empereur s'est écrié, le 22 décembre : Si l'ennemi décline la paix, nous devons la redonner au monde, en frappant de notre gantelet de fer et de notre épée flamboyante à la porte de ceux qui la refusent, et Hindenburg : La France a creusé elle-même son tombeau. Ce Hindenburg est maintenant dictateur : le pouvoir civil et l'Empereur même lui sont subordonnés ; mais, si Hindenburg est tout-puissant, c'est Ludendorff qui fait les gestes de ce vieux soldat. Cet Erich von Ludendorff que le général Buat vient de nous livrer, est le vrai chef de l'armée et le vrai maître de l'État. Oseur jusqu'à être — dira-t-on — aventureux, joueur effréné parce qu'il croit à sa chance, grand joueur d'ailleurs et stratège à vues fortes, il est autorisé à croire l'Allemagne assurée d'une prompte et éclatante victoire. Elle a une supériorité incontestable de forces et de moyens. Depuis le début de novembre, se transportent vers l'Ouest les forces de Russie : 64 divisions vont venir peu à peu grossir l'armée impériale de France qui déjà en comptait 141. Et ces 205 divisions vont se jeter sur les 177 de l'Entente, mais, en outre, avec le bénéfice que confère l'initiative fortifiée de la surprise.

L'Allemagne entière partage la confiance de ses chefs et l'exprime en termes extravagants.

Et cependant, au fond de cette confiance outrée, il y a un élément de faiblesse. Cette offensive attendue s'appelle l'offensive pour la paix. Ce sera le *Friedensturm*. Mais cette paix, que nulle nation peut-être ne désire plus frénétiquement que l'Allemagne, celle-ci l'attend tout de suite d'un si gigantesque effort. Elle croit que la France s'écroulera après le premier choc comme la Russie vient de s'écrouler. Les cloches de Pâques sonneront la paix, a dit à ses soldats le kronprinz impérial. Et le mot se colporte. Il faut qu'il en soit ainsi. Quand, écrit-on de Berlin le 2 février 1918, quand commencera-t-elle, l'offensive désespérée ? Le mot est intéressant : si l'offensive désespérée ne réussit pas à imposer la paix avant Pâques, ou tout au moins la Trinité, une terrible réaction se prépare en ces âmes d'avance désespérées que ne pourront empêcher les victoires de l'Allemagne et que les nôtres précipiteront. Et nous, cependant, nous fortifions nos cœurs. Et si l'Allemand parvient à rompre quelque temps les rangs des armées alliées, pas un instant il n'arrivera à rompre les cœurs.

Sa seule force réelle était dans une faute immense de son adversaire. Que la supériorité des forces et des moyens lui fût, pour quelques semaines, acquise, cela était redoutable. Ce qui était plus redoutable, c'est que forces et moyens fussent groupées, de son côté, dans la main d'un seul homme, alors que, du nôtre, forces et moyens étaient sans cette cohésion étroite qu'assure seule l'unité de commandement. En vain, la France avait-elle, depuis six mois surtout,

sollicité de ses Alliés l'institution d'un commandement unique : elle ne l'avait pu obtenir de leurs préjugés. Sur le front occidental, trois armées s'alignaient : la belge, la britannique, la française. Elles *s'alignaient*, elles ne se *nouaient* pas. Et deux grands quartiers, celui du maréchal Haig et celui du général Pétain, en attendant la bataille, dirigeaient sa préparation, élément de faiblesse qui allait être cause de défaite et pouvait devenir péril de mort.

Ludendorff ne l'ignorait pas. Il frapperait à la soudure des deux armées parce que cette soudure, du fait même d'un commandement partagé, était faible et mal assurée. Il redoutait encore l'armée française : c'est sur l'armée britannique qu'il porterait ses coups. C'est au sud-ouest du massif de Saint-Gobain, à Barisis-aux-Bois, que celle-ci jouxtait notre dernière division de gauche, la 125e, et le général Gough, commandant la 5e armée britannique, s'était très précisément peu fortifié à sa droite entre la région de la Fère et celle de Saint-Quentin, se croyant suffisamment couvert par les marais de l'Oise. C'est là que serait appliqué d'abord le coup de poing : il ferait crouler la ligne entière, d'ailleurs vigoureusement attaquée plus au nord. Du coup, les armées britanniques, séparées brutalement de la gauche française, seraient repoussées jusqu'au Santerre, peut-être au delà de l'Amiénois. Une seconde opération, Amiens une fois occupé, conduirait à la mer, et dès lors ce ne serait pas seulement les deux armées qui seraient séparées, mais les deux pays. Un rabattement à droite rejeterait les Anglais, et par-dessus le marché les Belges, sur les armées allemandes d'Artois et de Flandre ; un rabattement à gauche rejeterait les armées françaises sur les armées allemandes de Champagne, et Paris serait alors saisi. Mais, bien avant, l'Entente affolée aurait sollicité la paix. On la lui accorderait. Une paix qui, si l'on en croit un mot imprudent du ministre Kuhlmann aux plénipotentiaires du roi de Roumanie, ferait, en comparaison, estimer *bien doux* aux Roumains l'effroyable traité qu'on leur imposait.

Ludendorff comptait sur l'absence d'entente des deux armées qu'il entendait disjoindre. Il y comptait trop. Déjà Pétain, voyant venir le coup, avait offert à Haig une intervention éventuelle. Si l'Allemand parvenait à ébranler les lignes anglaises et à les faire reculer, deux armées françaises, glissant sans fracas derrière nos alliés, tandis qu'ils se replieraient lentement en combattant, viendraient prendre position sur une ligne supposée de Noyon à Bapaume. Et les armées allemandes, arrivant fatiguées par la longue et âpre résistance britannique attendue, viendraient se heurter et se briser contre les deux armées françaises fraîches. On supposait que ce serait pour le sixième ou septième jour de la bataille. Un état-major de groupe d'armées, celui du général Fayolle, avait été, à cet effet, mis en réserve, tandis que l'était également l'état-major de la 3e armée Humbert, à Clermont dans l'Oise, ayant immédiatement sous la main les trois divisions retirées du front groupées sous les ordres du général Pelé, commandant le 5e corps ; d'autre part, le général Debeney, commandant la Ire armée à Toul, avait été averti qu'il aurait, éventuellement, à abandonner son secteur lorrain, pour se porter, avec des troupes prélevées sur le front Est, vers le champ de bataille prévu.

La surprise devait résider dans la foudroyante avance allemande à la droite des armées britanniques et le recul précipité de nos alliés. Il n'en va pas moins que les mesures prévues devaient, sinon donner en des circonstances si différentes le résultat attendu, du moins tout sauver de ce qui pourrait être sauvé.

Le 21 mars, à 4 h. 40, sur les 90 kilomètres qui s'étendent de la Scarpe, au nord, à l'Oise, au sud, une canonnade d'une violence insolite éclatait sur le front allemand. Et dès 9 h. 10, l'infanterie allemande, traversant à la faveur d'un épais brouillard, l'espace d'un kilomètre qui la séparait des Britanniques, abordait en quelques minutes les lignes anglaises. Contre l'armée Byng, forte de 4 divisions, Marwitz en lançait 10, entre Croisilles et Demicourt. Mais le maître coup de poing était confié à Hutier : c'était, avec 27 divisions, près de 700.000 hommes, que l'homme de Riga attaquait l'armée Gough qui n'en comptait, avec ses 10 divisions, que 125.000 à peine. Sur la droite de Gough, qui, je le répète, s'était cru couvert par les marais et n'avait là que de faibles forces, 4 divisions allemandes se déchaînaient brusquement. Là devait se faire la percée.

Elle se fit incontinent. Tandis qu'au nord de Bapaume, Byng tenait tête à l'assaillant, l'armée Gough était enfoncée en face de Saint-Quentin et, plus au sud surtout, rejetée rapidement de position en position dans la direction de Ham. La résistance désespérée que certaines unités opposaient n'avait comme résultat que de les faire cerner et décimer, et le front en retraite était déjà disloqué le soir du 21. Dès le 22, le canal Crozat était franchi par les Allemands, la ligne Ham-Péronne menacée, la Somme près d'être traversée et, la troisième et dernière position étant rompue, l'armée Gough allait se battre à découvert. Or, elle était à ce point éprouvée, qu'elle avait déjà dû engager toutes ses réserves. Chose très grave, la ligne Chauny-Noyon-Lassigny, qui couvrait la route de Paris, était, après quelques heures, découverte et pouvait, avant vingt-quatre heures, tomber aux mains de l'ennemi. Les débris des divisions de la droite de Gough — je les vis refluer — ne la pourraient certainement pas disputer plus d'un jour. Le flot allemand, roulant, semblait-il, vers Roye et Péronne en direction d'Amiens, pouvait, en l'absence de toute barrière, déferler soudain en direction de Clermont et Compiègne. En tout cas, la liaison entre les armées britanniques et françaises était rompue. Les Allemands eux-mêmes n'avaient pu prévoir un succès si complet et si prompt. Le général Gough, qui semblait avoir perdu tout contact avec sa propre armée, reculait de ville en ville et, ne fixant nulle part son quartier général, paraissait absolument désarmé.

Pétain, dont le sang-froid fut magnifique en ces journées, avait, heureusement, dès le 21, alerté ses réserves. Immédiatement le général Pellé était, avec ses 3 divisions, jeté sur la région Noyon-Chauny, tandis que la 125^e division Diebold, qui était à l'est de Barisis, serrerait pour renforcer la droite de Gough. Humbert portait son quartier général à Montdidier pour prendre en main avec le corps Pellé les troupes qui allaient arriver et Fayolle, avisé, se préparait, dès que Debeney serait à son tour accouru, à diriger de haut cette bataille qui inopinément s'imposait à nous.

Pellé, qui, sous les apparences d'un gentilhomme soli-riant, cache une âme forte et un cerveau de mathématicien, avait pour trois jours tout le poids de la bataille en avant et autour de Noyon. Il intervenait en de telles conditions, que la tâche était cent fois plus difficile que si, dès les premières heures, il l'avait assumée. Le 23, ses trois divisions Brécard, Gamelin et Valdant — se jetaient entre le canal Crozat et Noyon. La ville était perdue d'avance ; mais l'important était que, se battant pied à pied, on en défendît, au moins deux jours, l'approche, et que, sous le couvert de ces héroïques divisions, une ligne française s'organisât, qui se cramponnerait au sud de Noyon et barrerait l'accès de l'Oise aux Allemands. Humbert, dont nous savons qu'il était chef énergique et prompt en ses décisions, s'occupait de lier l'action des divisions françaises avec la défense de nos alliés. Mais ceux-ci, repliant sans cesse leur aile droite vers le nord-ouest, découvraient

bientôt Montdidier comme ils avaient découvert Noyon. Tandis que Pellé, après avoir, les 23 et 24, disputé les bois au nord de Noyon, s'installait le 25, la ville abandonnée, sur les collines au nord de l'Oise, du mont Renaud au Piémont, le général Robillot, commandant le 1er corps d'armée, groupait sous son commandement les divisions arrivant en hâte et, formant le corps de gauche de Humbert, essayait de sauver Nesle, Roye et de couvrir ainsi Montdidier. Mais les Anglais, se repliant sans s'arrêter sur le Santerre au sud-est d'Amiens, forçaient ces malheureuses divisions françaises à s'étirer. Des trous se produisaient, où s'infiltraient les bataillons allemands. Le 25, Montdidier était déjà très menacé : la voie de Paris pouvait être ouverte. C'est le soir de ce jour que Humbert lançait à ses troupes l'appel resté célèbre : **Soldats, vous défendez le cœur de la France !**

Il fallait qu'à sa gauche, de nouvelles forces vissent fixer en les renforçant, nos alliés désaxés. Debeney accourait de Lorraine ; mais c'était un général sans troupes. L'héroïque 56e division Demetz, qui avait été portée à gauche de Humbert, fut, pendant vingt-quatre heures, l'unique unité aux ordres de Debeney. Elle se cramponnait en avant de Montdidier, en attendant que l'arrivée de nouvelles troupes permît à celui-ci d'organiser une défense sérieuse derrière la petite rivière de l'Avre, qui seule maintenant couvrait le sud d'Amiens.

Le général Debeney, qui allait sous peu s'affirmer un des plus éminents stratèges de nos armées, suppléait aux forces par l'énergie. Il criait de tenir bon et la 56e division, effectivement, se cramponnait. Fayolle, de son côté, pourvu des instructions formelles du grand quartier français, prenait définitivement en main toute la bataille de l'Oise à la Somme. Il avait transmis à ses troupes l'appel cordial de Pétain : **Crampez-vous au terrain. Courage, les camarades arrivent.**

Ils arrivaient, mais jetés en hâte en avant d'un ennemi victorieux et emporté par son élan, nos divisions arrivaient souvent démunies de leur artillerie et même de leurs mitrailleuses. La ligne était encore faible en avant de Montdidier, quand, le 27, le flot ennemi vint la heurter : nos hommes combattaient un contre six. Ils défendirent les abords de la ville avec un acharnement qui ne fut pas perdu. L'ennemi en effet arriva bien à Montdidier, mais hors de souffle et saigné aux quatre veines. Et derrière la ville, Debeney se soudant à Humbert fermait la brèche qui, de ce côté, ne sera plus rouverte.

Mais elle pouvait se rouvrir plus au nord. Le 18e corps britannique, droite de Gough, continuait son mouvement de retraite vers le Santerre : il fallait que, sans cesse, Debeney étendit sa gauche, à lui, vers le nord ; il le faisait avec une belle résolution, garnissant de troupes, entre Montdidier et Moreuil, la mince ligne d'eau que lui fournissaient le ruisseau des Trois-Doms et l'Avre inférieure. Et il était temps, car le 28, une ruée furieuse allait se produire sur ce front. Plus au nord, les armées anglaises continuaient leur repli. Elles avaient dû abandonner, après la ligne de la Somme, de Voyennes à Péronne, et celle de la Tortille, de Péronne à Bertincourt, presque tout le champ de bataille conquis en 1916 ; l'ennemi, harcelant, talonnant les troupes britanniques en retraite, créait sans cesse des trous, s'y infiltrait, forçait nos alliés à de nouveaux replis. Ceux-ci n'avaient plus de réserves. Et le maréchal Haig, semblant désespérer de cette partie, parlait dans sa note du 25 de retirer son armée tout à fait au nord-est, pour couvrir simplement les forts du Pas-de-Calais ; il faisait savoir qu'il était urgent, si on voulait sauver Amiens, qu'au moins n trente divisions françaises fussent portées sur ce champ de bataille. Or, Pétain, de son côté, estimait que

jeter à cette bataille, aux trois quarts perdue, le tiers de son armée, serait folie. Dans ses instructions, datées du 24, il insiste sur ce que, tout en assurant tant qu'on le pourrait la liaison avec les armées britanniques, il fallait avant tout **maintenir solide l'armature des armées françaises** et assurer la protection de Paris. Mais, dès lors, Pétain retenant son armée au sud d'Amiens et Haig tirant la sienne au nord d'Arras, on risquait de voir, après la chute d'Amiens, la trouée vers Abbeville ouverte. Ainsi s'affirmait L'effroyable péril que nous faisait courir, depuis le début de cette bataille malheureuse, l'absence de commandement unique.

L'un et l'autre chef sentaient vivement ce péril et cherchaient loyalement à le conjurer. Le 25, ils se donnaient rendez-vous pour le lendemain à Doullens et prévenaient leurs gouvernements de cette rencontre. Le président Poincaré, qui, dans cette redoutable crise comme dans les précédentes, préconisait les résolutions d'État, y courut, accompagné de Georges Clemenceau, du ministre Loucheur et du général Foch, tous résolus à faire prévaloir enfin la seule mesure qui pût, en cette minute d'extrême danger, sauver la situation. M. Poincaré nous a récemment, en accueillant le maréchal Foch à l'Académie, fait partager l'intense émotion qui étreignait les cœurs alors que, devant la mairie de Doullens, nos chefs militaires et civils attendaient que Haig eût fini de conférer avec ses lieutenants. A côté du maréchal anglais, ils trouvaient lord Milner, ministre de la Guerre, envoyé par Lloyd George avec de pleins pouvoirs. Les deux commandants en chef, Haig et Pétain, n'aspiraient qu'à trouver un arbitre qui les départageât et, au besoin, un chef qui coordonnât leurs efforts. Leur abnégation facilitait toutes choses. Et chacun parla dans ce sens. La nécessité était d'ailleurs plus éloquente que les hommes : elle imposait tout au moins un coordinateur supérieur. Un nom vint sur toutes les lèvres. Personne n'avait oublié avec quel mélange d'énergie, d'ingéniosité, de clairvoyance et de cordialité, le général Foch avait, dans la bataille des Flandres de 1914, su jouer, entre les armées alliées, très précisément ce rôle de coordinateur.

A 2 heures, heure solennelle dans l'histoire de cette guerre, MM. Clemenceau et Milner, du cordial consentement des deux généraux en chef, signaient l'ordre suivant : **Le général Foch est chargé par les gouvernements britannique et français de coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest.** La fonction était encore limitée et imprécise ; mais l'homme ferait la fonction.

J'ai, dans une très copieuse étude sur la bataille de France, dit notamment, en de longues pages, ce qu'était l'homme, ce qu'était le stratège, ce qu'était le chef¹.

Foch n'était pas de ceux que la guerre avait révélés. Parmi les maîtres de notre École de guerre, il s'était affirmé le premier et les deux traités issus de son enseignement faisaient autorité. Mais ce n'était pas un simple théoricien. Lorsque, le 20 août 1913, il avait reçu le commandement du 20e corps à Nancy, chacun savait que ces belles troupes recevaient, dans la personne de ce soldat, pétillant d'intelligence et ferme au besoin jusqu'à la rudesse, le chef qui convenait aux avant-postes de France.

Ce Pyrénéen n'a gardé du Midi qu'une finesse mordante qui lui fait apprécier, à sa valeur exacte, tout événement, heureux ou malheureux. Il accueillera les

¹ Louis MADELIN, *la Bataille de France de 1918*, Plon, 1920.

grands revers de la guerre avec cette tranquillité d'esprit, avec ce plissement presque malicieux des paupières où tient, ai-je écrit, le vers du fabuliste : **Mais attendons la fin**. Peut-être, en mars 1918, dirait-il, devant les cris de triomphe des Allemands : **Rira bien qui rira le dernier**.

Intelligence acérée, sens critique exercé, sang-froid imperturbable, c'est Foch, et un cerveau qui, nourri de la doctrine, ne se laisse jamais cependant opprimer par elle, car il a le sens aigu de la réalité et il y a vingt ans qu'il a écrit que le commandement est illuminé par la vue du champ de bataille. De quoi s'agit-il ? Il a adopté la formule ; ce grand théoricien militaire n'a jamais voulu-étudier que des cas concrets. C'est, par surcroît, dans le meilleur sens du mot, un animateur. Je retrouve sans cesse, et sous la plume du colonel Foch de 1897, et sous celle du général en chef de 1918, ce mot : **animer la bataille**. Cette vie qu'il communique vient d'une volonté de fer : **Victoire égale volonté**, ensuite d'une conscience très forte, car il est de ces **natures supérieures, avides de responsabilités** dont il a jadis parlé, enfin d'une foi absolue ; ce croyant, que nous verrons un jour se présenter si gravement recueilli dans les cathédrales de Metz et de Strasbourg, a, par ailleurs, une foi imperturbable dans le triomphe des forces morales : **Victoire égale supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu**. Sa bataille de 1918 sera tout entière un acte de foi dans la supériorité finale des forces morales. C'est pourquoi, en pleine défaite de mars 1918, il affirme que la France sortira à coup sûr victorieuse de la lutte engagée.

Ame, on le voit, d'un métal peu commun et âme maîtresse du corps. Si Turenne morigénait **sa carcasse**, Foch, sans aucun scrupule, surmène la sienne. Il obtient d'elle une activité qui tient du miracle. Je l'ai, au début de cette étude, montré courant les quartiers généraux du Nord en 1914, et on sait déjà quelle activité prodigieuse il a déployée, quelle belle humeur communicative, quels trésors d'énergie suggestive tenant dans une parole brève et un geste expressif.

Grand stratège, il a depuis longtemps livré ses principes. L'**offensive** seule donne la victoire, mais cette offensive doit toujours avoir la forme de la **manœuvre**. Pour assurer cette manœuvre, former sans se lasser des réserves ; pour couronner le succès, se servir des suprêmes réserves pour **le coup de massue**. Si l'ennemi attaque, tenir où l'on est, mais avec la résolution de passer à l'offensive à la première heure ; attendre le moment où l'ennemi prêtera le flanc, le **saisir** et, dès qu'on l'aura saisi, le **manœuvrer**. Et, dès qu'on le manœuvre, y aller de toutes ses forces, ne lui point laisser de répit. **Pour décider l'ennemi à battre en retraite, il faut l'achever en marchant sur lui ; pour conquérir la position, pour prendre sa place, il faut y aller**.

Quand on pense que ces phrases-là ont été écrites en 1897, on croit presque rêver. Le général Foch est peut-être le seul théoricien qui ait pu si parfaitement appliquer, en des circonstances cependant sans précédent, tous ses principes.

Quand, le 26, mars 1918, il prend les rênes, jusque-là forcément éparses, du commandement interallié, c'est d'une main singulièrement préparée ; si elle ne tremble pas, c'est qu'une intelligence grave s'appuie sur des principes mûris et une volonté d'acier sur une foi absolue dans la victoire. Les armées de l'Entente ont un chef et ce chef va se révéler l'un des plus grands génies militaires que le monde ait connus.

Les deux commandements britannique et français sont, ce 26 mars, portés l'un à se replier vers le Pas-de-Calais, l'autre à couvrir avant tout Paris. Il va en résulter qu'Amiens et, derrière Amiens, les abords de la Manche seront découverts. La trouée de la Somme peut s'ouvrir jusqu'à la mer. Les premiers ordres de Foch sont tout à la fois pour arrêter le repli anglais, pour activer le secours français. Déjà le 27, le 28, il court de quartier général en quartier général. Dès le 26, il a vu le général Gough avant tout autre et l'a enfin fixé dans le Santerre, en lui mettant, on peut le dire, les deux mains sur les deux épaules : **19e corps, tenir à tout prix... 18e corps, tenir à tout prix...** A Fayolle, en qui il a une pleine confiance datant de loin, il a donné l'ordre de soutenir et relever le plus tôt possible Gough en avant d'Amiens. Et il a fait agréer à Haig et à Pétain les principes d'une liaison qui, au besoin, peut tout de suite aller jusqu'à l'interpénétration des forces alliées. C'est fait : il a noué les deux armées.

L'armée allemande était maintenant engagée dans une poche profonde qu'elle essayait encore d'élargir. Au sud, Humbert, appuyé sur Pellé à sa droite et Robillot à sa gauche, tenait décidément bon du sud de Noyon au sud de Montdidier. Pellé surtout, du mont Renaud au Piémont, brisait tous les assauts.

Mais Debeney, dont les divisions à peine s'asseyaient, par surcroît, n'avait pas une position pareille sous les pieds. L'Avre seule pouvait constituer une faible barrière. D'une énergie parfois âpre et toujours résolue, Debeney maintenait cependant en avant de cette barrière ses divisions ; il serait toujours temps de se replier derrière, après avoir fatigué l'assaut qui se préparait.

L'attaque s'essayait le 28 : elle fut arrêtée. Le 29, elle reprit sur Moreuil, et certains indices permettaient de redouter pour le 30 un assaut plus général sur tous les flancs de la poche.

Ce jour-là, mon ami Henry Bordeaux et moi, chargés par le grand quartier de suivre cette énorme bataille, avons vu le général Fayolle ; et sa sérénité, sans aucune insouciance, nous avait rassurés. C'était le vendredi saint. **Terrible semaine sainte**, nous avait-il dit ; **mais aujourd'hui, si Mangin est avec ses divisions devant Amiens, tout sera sauvé, et nous chanterons l'Alléluia dans la cathédrale le jour de Pâques.** Nous courûmes à Amiens ; tout y était trouble, crainte et désolation. Je garderai toute ma vie le souvenir de cette ville angoissée. Mais nous avons dépassé dans sa banlieue les divisions de Mangin arrivant à la rescousse.

Ce fut, le 30, le furieux assaut prévu. Le front Debeney, le front Humbert étaient également menacés. L'ennemi se ruait avec 20 divisions, près de 300.000 hommes, sur toutes les parois du saillant créé, espérant en faire éclater au moins un morceau. Sur le front Humbert, ce fut contre le Piémont et ses alentours, notamment Plessis de Roye, plus à l'ouest, contre le massif de Boulogne-la-Grasse, contre les positions au sud de Montdidier et, sur celui de Debeney, de l'ouest de Montdidier à Moreuil, des attaques d'une violence inouïe. On tint bon : au Piémont, une magnifique division brisait la ruée dans ces combats qu'Henry Bordeaux a racontés en des pages palpitantes. **Montagne de sinistre mémoire**, — *beruchtigste Berg*, — écrira le général bavarois qui s'y est heurté, **contre laquelle est venu se briser**, — *zerschellen*, — **l'élan du 30 mars.** Ce pendant, les troupes du général Robillot barraient la route en avant d'Orvillers-Sorel, en des combats terriblement âpres. Debeney, appuyé sur Mitry et Mesple, subissait d'aussi rudes assauts, de Montchel à Moreuil, particulièrement à Grivesnes. L'ennemi s'acharnait : parfois il repartit cinq fois à l'assaut, Si on perdait Moreuil, — ce fut l'unique gain notable de la journée pour les Allemands,

— la ligne se reformait derrière l'Avre. Le soir de cette terrible journée du 30, samedi saint, l'une des plus terribles de toute la guerre, l'ennemi éreinté, saigné, à bout de forces, s'affaissait devant notre ligne assise enfin du sud de Noyon à l'est d'Amiens.

Ce jour-là, Paris apprenait avec horreur qu'en plein office du vendredi saint, une de ses églises, éventrée par un obus de la fameuse Bertha, avait enseveli sous ses ruines cent malheureuses victimes. Mais le sang répandu sur les dalles du sanctuaire avait crié vers le Ciel : c'est le samedi 30 qu'était arrêté le plus furieux assaut que nous eussions jusqu'ici subi, et, de ce côté, l'Allemand n'irait jamais plus loin. Tandis que Paris, soulevé d'indignation, pleurait sur ses martyrs, nous pouvions, suivant la prophétie du général Fayolle, chanter l'*Alléluia*, le jour de Pâques, dans la cathédrale d'Amiens sauvée.

La première offensive de Ludendorff était donc arrêtée. Ayant attaqué en masse, le 28, sur la crête de Vimy, au sud-est d'Arras, l'Allemand s'était vu repoussé par les soldats britanniques. Le 2 avril, un assaut au nord de la Somme était par ceux-ci également brisé et, du fer au 4 avril, Debeney rompait le suprême effort de l'ennemi sur les collines de la rive gauche de l'Avre. Les Allemands épuisés s'arrêtaient. Dès le 5, Debeney, félicitant ses troupes, avait cependant raison d'ajouter : **La grande bataille est commencée**. Car on ne pouvait douter qu'elle ne se réveillât ailleurs.

Or, si nous avions finalement, en arrêtant la ruée allemande, empêché la déroute anglaise de tourner en un irréparable désastre, les résultats de cette première ruée n'en compliquaient pas moins singulièrement la tâche de notre haut commandement.

L'ennemi avait réalisé vers Montdidier une avance qui le remettait à 80 kilomètres de Paris et à moins de 60 kilomètres d'Abbeville ; qu'il entendît poursuivre son opération vers le littoral, ou, ainsi qu'il paraissait en avoir eu quelque velléité, la diriger sur le bassin parisien, il était en situation de le faire, en face de positions hâtivement organisées et qui, s'il ne perdait pas de temps et répétait l'attaque brutale du 21 mars, pourraient, semblait-il, résister moins encore que la ligne de défense qu'il avait, ce jour-là, si rapidement renversée. Pour s'en tenir au présent, s'il n'avait pu prendre ni même investir Amiens, il tenait sous son feu le nœud de communications que représentait cette ville et notamment la voie ferrée de Paris-Calais. S'il attaquait plus au nord, en Artois, en Flandre et, si, ayant attaqué plus au nord, il reportait brusquement son attaque plus au sud, les mouvements de rocade de nos réserves en étaient singulièrement gênés. La poche creusée dans notre front augmentant la ligne à défendre de 50 kilomètres, les réserves des Alliés en étaient par là diminuées. Or, l'un d'eux, l'Anglais, sortait de cette bataille avec de telles pertes, qu'il était incapable de se défendre seul sur aucune partie de son front cependant raccourci. Enfin, les Alliés combattraient dorénavant le dos à la mer et à l'Ile-de-France, ramenés à la situation à laquelle avaient mis fin la bataille de la Somme et le repli allemand qui s'en était suivi.

Cette situation sollicitait l'attention du général Foch. Il a toujours professé que la meilleure défensive est dans l'offensive. La bataille n'était pas finie de Montdidier à Arras, qu'il envisageait la perspective d'une offensive qui dégagerait largement Amiens et reprendrait Montdidier. A travers toutes les vicissitudes de la bataille,

de mars à août 1918, nous le verrons garder cette idée fixe, immuable, inébranlable.

Je vis à cette époque le général Foch à Beauvais. Je le retrouvai tel que je l'avais toujours vu, — ou plutôt, rajeuni par l'activité retrouvée, — dans sa tenue bleu-gris, roulant sur ses jambes un peu courtes et fortement arquées par l'équitation, sa forte tête aux cheveux courts sabrée de rides et bronzée par la guerre, le regard clair, parfois malicieux, sous les paupières plissées et, sous la rude moustache grisonnante jaunie par le cigare, cette bouche qui peut, en quelques minutes, prendre tant d'expressions diverses, de la plus mâle vigueur à l'ironique bonhomie. Son geste restait prodigieusement prompt, prodigieusement expressif ; sa main, comme à l'ordinaire, tranchait sa propre phrase ou suppléait au propos. Il nous mena à la carte où, en teintes diverses, s'inscrivait l'histoire de la bataille de mars. Il nous en expliqua les phases. Et puis : **Voilà. C'est le passé. De quoi s'agissait-il ? Arrêter à tout prix !** Et il fit le geste des bras qui s'écartent lentement ; soudain la poche se creusa à nos yeux : **Et ensuite tenir ferme. C'est maintenant.** Et ses deux mains plongèrent énergiquement vers le sol. **Et enfin, — ce sera pour plus tard, — ça !** Et, ses bras de nouveau ouverts, il rapprocha les poings pour étreindre l'ennemi aventuré. J'ai heureusement conté la scène quelques jours après ; aujourd'hui, les mots en paraîtraient forgés, tant ce devait être **ça !** un jour, — un jour un peu plus lointain qu'on ne le pensait alors.

Déjà en effet se préparait autour de la poche d'Amiens notre contre-offensive, quand, brusquement, en revenant, le 9 avril, de Breteuil où il venait d'en conférer avec le général Foch, sir Douglas Haig apprit que son front des Flandres avait été attaqué, défoncé et que tout était remis en question.

Dans la matinée du 9, les Allemands avaient en effet attaqué la gauche de la 1^{re} armée britannique entre le canal de la Bassée et la Lys. Ce front avait été dégarni par suite des nécessités de la bataille de mars. Deux divisions portugaises tenaient précisément le secteur attaqué. Les Allemands s'y ruèrent avec cette fureur ordonnée qui venait de leur réussir si bien sur le front du général Gough.

Les Allemands, ayant écrasé les Portugais, avaient immédiatement élargi la trouée faite et les divisions anglaises surprises avaient été à leur tour entraînées. Déployant un courage opiniâtre, nos alliés se défendirent, par groupes isolés, jusqu'à la mort. Mais laissant ces îlots de résistance derrière eux, les Allemands étaient déjà sur la deuxième position. Les troupes de renforts furent refoulées sur la Lys qui était déjà forcée sur deux points. Pour tous les détails de cette bataille, je me permets de vous renvoyer à l'excellent article publié dans la *Revue des Deux Mondes*, l'année dernière, par mon ami Louis Gillet.

Le 10, l'attaque poussée très vivement au sud de la Lys s'étendait au nord jusqu'à la crête sud-est d'Ypres. Elle prenait les proportions d'une grande bataille. La poche se creusait en direction des monts qui, dans cette contrée plate, couvrent seuls Cassel — et lointainement Calais — et dont le mont de Kemmel est l'avant-garde. Ypres, par ailleurs, semblait déjà nettement menacé.

Le premier effet de l'attaque, celui qu'avant tous autres en avait attendu l'Allemand, fut de provoquer chez le maréchal Haig la résolution de renoncer absolument à toute offensive sur la Somme. Foch, tout en recommandant à Pétain de continuer les préparatifs que dirigeait Fayolle, autorisait Haig à jeter

ses forces sur le nouveau champ de bataille, mais à condition de s'y cramponner et notamment de ne point laisser entamer les Monts.

Mais, le 11 avril, nos alliés étaient encore repoussés vers la forêt de Nieppe au sud-est d'Hazebrouck et, plus au nord un trou, se produisant au sud-ouest de Bailleul., le massif des Monts déjà semblait près d'être tourné par le sud.

Peut-être l'attaque des Flandres n'avait-elle été, dans l'esprit de l'état-major, qu'une simple diversion. Le succès qu'obtenait de nouveau l'effet de surprise, l'incitait à pousser plus avant et à transformer en offensive principale cette offensive secondaire. Au delà d'Hazebrouck, on pousserait sur Calais.

Foch pénétrait ce dessein. Il était résolu à le faire échouer. Mais il fallait qu'une fois de plus le Français vînt à la rescousse d'un allié qui, en dépit de sa résistance opiniâtre sur certains points, semblait avoir perdu pied. Le 2e corps de cavalerie — Robillot — fut porté en direction d'Hazebrouck et deux divisions d'infanterie française venaient fortifier l'armée Plumer au nord de la Lys. Et le général en chef des armées alliées, — il venait d'être enfin investi de ce titre, — prévoyait l'envoi de nouvelles forces françaises.

A la vérité, les Anglais commençaient à réagir. Dans la journée du 13 avril, l'attaque allemande s'était portée au nord de la Lys dans la région de la forêt de Nieppe, nos alliés reprirent Neuve-Église et Wulverghem tombés aux mains des Allemands. Mais les Anglais se repliaient devant Ypres de telle façon que la ville semblait livrée.

Ce n'était pas là cependant qu'était le nœud de la bataille, mais au massif des Monts. Haig parlait de l'abandonner ainsi qu'Ypres, Poperinghe et même Hazebrouck, pour reporter la défense fort en arrière, à moins que l'Entente n'engageât toutes ses forces dans cette bataille des Flandres.

Mais Pétain n'avait pas besoin, avec sa froide prudence, de représenter à Foch combien il était scabreux d'amener vers le Nord, et on peut dire vers l'extrême Nord, trop de forces françaises ; car quelle que fût l'importance que semblait prendre l'action des Flandres, elle pouvait ne rester pour l'état-major allemand qu'une puissante diversion et l'offensive, après avoir pu se porter au nord, pouvait se reporter au sud du champ de bataille de mars. Foch n'était pas sans partager les craintes de Pétain. Mais le littoral du Pas-de-Calais préoccupait trop le nouveau général en chef des armées alliées, pour qu'il consentît à laisser l'ennemi approcher d'une façon si sensible de Dunkerque, Boulogne et Calais.

Il traçait à Haig un plan de défensive résolue, notamment sur le massif, et promettait l'appui de nouvelles divisions françaises.

Arriveraient-elles à temps pour sauver le massif des Monts ? Les Anglais en défendaient les approches avec peine encore qu'avec opiniâtreté ; mais combattant pied à pied, ils en perdaient les approches. Foch précipitait vers le Nord les nouvelles divisions promises. Un *détachement d'armée du Nord* était créé sous les ordres du général de Mitry, mis à la disposition du général Plumer, commandant la 2e armée britannique. Bientôt dix divisions françaises seraient sous le commandement de Mitry. Celui-ci avait déjà jeté deux divisions en avant et sur les flancs du Kemmel.

A la vérité, la position était déjà trop approchée par l'ennemi pour qu'elle pût être longtemps tenue. L'important était qu'en s'y appuyant, on brisât l'élan que, entre le 20 et le 25, l'Allemand prenait en vue d'un assaut décisif. Le 25, comptant bien emporter tous les monts, le commandant allemand jetait à

l'assaut son magnifique corps alpin bavarois. Une division française, la 28e, se couvrit de gloire en défendant avec une admirable vaillance le mont de Kemmel. On avait dit à nos hommes que la position devait l'être coûte que coûte ; ils la défendirent coûte que coûte. Je vis le lendemain les débris de ces magnifiques troupes : décimés, écrasés, acculés à une position devenue presque impossible à sauver, nos soldats avaient résisté de telle façon que, le Kemmel conquis, l'Allemand restait incapable de pousser plus loin. Un officier allemand, ultérieurement capturé, déclarera que les pertes subies dans les offensives de printemps avaient déprimé le moral, [notamment lors de la bataille du Kemmel](#), ajoutait-il, [qui fut une boucherie](#).

Le fait est que la bataille des Flandres, de ce coup, commençait à s'affaïsser. Elle se concentrait autour des Monts, mais le 26, le 27, nos troupes sans cesse grossies interdisaient absolument à l'ennemi tout progrès dans le massif. Mitry avait pris d'énergiques mesures et, durant toute une semaine, ce furent des combats sans résultat autour de Locre, tandis que l'accès d'Ypres comme celui de Cassel était interdit à la ruée allemande arrêtée.

La bataille des Flandres semblait donc, à son tour, close. Mais si elle avait permis à l'armée française d'affirmer une fois de plus combien, dans la main de Pétain, elle avait réacquis de fermeté et de moral, si une fois de plus, intervenant à l'heure où tout semblait crouler, elle avait sauvé la partie et fermé la voie de Calais, cette nouvelle épreuve laissait les armées de l'Entente dans une situation encore aggravée. Qu'un nouveau nœud de chemin de fer, celui d'Hazebrouck, fût sous le canon ennemi, que le bastion d'Ypres fût à peu près réduit à la malheureuse ville et que les mines de Bruay fussent, d'autre part, sous les feux allemands, c'étaient là des résultats très fâcheux. Mais, par ailleurs, les forces de l'Entente sortaient singulièrement abîmées de cette double bataille. J'ai entendu dire à un très grand chef : [Après la double offensive de Picardie et de Flandre, l'armée anglaise n'existait pour ainsi dire plus](#). En fait, il fallait à nos alliés six à huit semaines pour que, par l'envoi incessant de nouvelles forces, ils parvinssent à se refaire des armées. D'ici là, il semblait que les Français ne pussent les laisser défendre seuls le front au nord de la Somme. Mais c'était alors l'armée française qui demeurerait singulièrement affaiblie sur son propre front. Après avoir étendu celui-ci jusqu'à la Somme, elle avait dû alimenter une bataille plus lointaine encore : dix de ses divisions ou en étaient revenues en lambeaux, ou restaient engagées au nord de la Lys. La 10e armée française, d'autre part, se trouvait dans la région de Doullens, la 5e dans celle de Beauvais, en arrière des fronts d'Artois et de Picardie. Le général Pétain, qui suivait d'un œil inquiet le dégarnissement de son front, allait, le 6, signaler [que les armées françaises étaient parvenues à la limite de leur effort en divisions à envoyer au nord de l'Oise](#). Foch pouvait répondre en toute vérité que l'enjeu de la bataille entre mer et Somme était de telle importance que, quels que fussent les inconvénients du dégarnissement du front proprement français, ils étaient moindres que ne le serait éventuellement une percée décisive de l'ennemi vers le littoral ; et, en dépit des événements tragiques qui vont suivre, il est difficile de lui donner tort. Mais il était clair que, de quelque façon que la bataille se poursuivît dans les semaines qui suivraient, nous étions au pire moment, et que, pour gagner une meilleure heure — on pouvait la prévoir pour la fin de juillet —, il fallait que l'Entente fît face plus énergiquement que jamais à un ennemi bien décidé à en finir avant l'été.

L'Entente y paraissait résolue. A la conférence d'Abbeville du 2 mai, Foch avait vu ses pouvoirs fortifiés encore et étendus à toutes les armées alliées du front d'Occident. Il en profitait pour pousser le général Diaz, successeur de Cadorna à la tête des armées italiennes, à une offensive sérieuse et le général Pershing à mettre en route vers le front de bataille les divisions américaines instruites. Enfin il revenait, comme toujours, à la pensée d'une offensive ou de plusieurs offensives qui préviendraient celle de l'ennemi.

Mais l'Allemagne ne pouvait attendre cette riposte. Après des transports de joie dont M. André Hallays nous a dit les extravagantes ivresses, l'Allemagne déçue, de nouveau, s'assombrissait. Les deux offensives du 21 mars et du 9 avril n'avaient ni l'une ni l'autre obtenu de décision. L'opinion s'en irritait. Certes l'Anglais avait deux fois été enfoncé. Mais toujours les Français, reparaisant, avaient rétabli la partie et c'était toujours à recommencer.

Ludendorff lui-même avoue qu'il s'en sentait exaspéré. La France restait ce peuple dont un de nos grands ennemis du XVII^e siècle, Guillaume d'Orange, s'écriait : *Ah ! l'insolente nation !* Ni les bombardements par avion et grosse pièce n'ébranlaient le moral de Paris, ni la crise de 1917 n'était parvenue à ébranler celui de l'armée. Au contraire avait-on vu les casques bleus de France barrer deux fois la route aux armées allemandes victorieuses, en avant d'Amiens comme en avant de Calais. Parce que telle situation enrageait l'état-major allemand, il semble qu'il ait, à cette heure fatidique, perdu la vue claire de la situation. Poussant sur Abbeville ou Calais avec tout ce qu'il avait de forces, peut-être pouvait-il, en mai, couper encore la France et l'Angleterre et finir la guerre par ce coup droit. Mais il parut nécessaire, pour ruiner l'armée française, de se détourner du plan de campagne primitif. Car il fallait accabler l'armée française. On pouvait, avec raison, penser que le front français dégarni serait enfoncé et qu'il en pouvait résulter un événement aussi néfaste pour la force de résistance que pour le prestige de la France. Le Kronprinz, par surcroît, dut intervenir pour qu'il lui fût permis de substituer momentanément une bataille pour Paris à une bataille pour la mer. En attaquant dans la région de l'Aisne, on lui donnerait satisfaction. Peut-être, ayant forcé les collines de l'Aisne, arriverait-on à franchir la rivière, à border la Vesle. Alors serait-on libre encore de choisir entre les deux grands coups : Paris ou la mer. Dès le commencement de mai, c'était vers le front de l'Aisne qu'étaient, avec un luxe incroyable de secret, les bataillons d'assaut.

C'est un moment bien solennel de la guerre. Tout se prépare en apparence pour notre écrasement. Enfoncés le 27 mai, bousculés comme par un cyclone les 28 et 29, les Français paraîtront, le 30, au fond de l'abîme, et l'Entente avec eux. Et cependant, c'est en s'enfonçant vers la Marne que les Allemands viendront créer eux-mêmes le piège où six semaines plus tard Foch les saisira. C'est parce que les deux batailles sont liées : la bataille du 27 mai suivie de l'attaque du 9 juin et la bataille de juillet que je n'ai pas voulu les séparer. Le drame de la *seconde Marne* tient en ces quatre actes. Croyant courir à la victoire décisive, et un instant autorisée à la croire acquise, l'armée allemande court en réalité à une irréparable défaite, génératrice de tant d'autres. Elle s'enfoncé, une seconde fois, Némésis la conduisant, vers son destin — et va s'y enferrer.

CHAPITRE TROISIÈME

LE RENVERSEMENT DE LA BATAILLE

(MAI-JUILLET 1918)

Exaspéré d'avoir été deux fois arrêté dans sa victoire par notre intervention, décidé à frapper d'un coup violent la force française, subsidiairement influencé par les instances du Kronprinz de Prusse, Ludendorff, soudain, suspend la poursuite de son plan primitif à l'heure peut-être où cette poursuite assurerait à son profit la décision cherchée. Se détournant de la mer, il se retourne vers le front français au nord-est de Paris.

Sans doute ne voit-il encore là qu'une diversion puissante et, recherchant un effet moral plus qu'une manœuvre stratégique, ne prétend-il que désorganiser notre armée et atteindre notre prestige pour pouvoir, avec une certitude accrue de succès, reporter de nouveau ses coups sur l'armée britannique épuisée.

Sans doute aussi est-il autorisé à tenter l'entreprise par la situation que nous avons vu Pétain signaler à Foch : l'affaiblissement de notre front, anémié par de trop gros prélèvements au profit des combats du Nord et par les pertes qui en sont résultées pour notre armée.

Sans doute enfin est-il agréable à un futur maréchal de satisfaire aux désirs de l'héritier présomptif d'un empire dont le souverain vieillit.

Oui, tout cela est hors de doute. Mais peut-être un très grand homme eût-il résisté, et aux inspirations de sa colère, et à la tentation d'un succès facile, et aux suggestions d'un jeune prince sans génie, et enfin à la singulière illusion qu'on peut arrêter une victoire dans des limites qu'immanquablement l'orgueil enivré incite à franchir.

Ludendorff va attaquer sur l'Aisne. Cette attaque sur un front dégarni lui procurera en quarante-huit heures une victoire telle, qu'elle dépassera son attente. Mais alors, ainsi qu'il est fatal, il ne saura pas résister à l'ivresse qui naît d'un succès démesuré. Pour satisfaire à de nouvelles prétentions, il lui faudra soudain transformer en manœuvre nouvelle une heureuse diversion et improviser des plans hâtifs sur un champ de bataille où l'adversaire est le Français, c'est-à-dire l'ennemi le plus dangereux parce que le plus prompt à se ressaisir. Ainsi pourra-t-il pousser jusqu'à la Marne, mais les deux portants tenant bon, il restera enfermé dans une poche profonde qui le tiendra captif de sa propre victoire.

En vain essaiera-t-il, le 9 juin, en attaquant à l'ouest, et le 15 juillet, en attaquant à l'est, de l'élargir pour échapper à une situation dont le péril ne lui

échappe pas. Arrêté à l'ouest le 14 juin, après un demi-succès, par une contre-attaque de flanc, arrêté à l'est très net le 15 juillet par une résistance horriblement meurtrière, il n'arrivera qu'à approfondir la dangereuse poche et à s'engager plus avant au delà de la Marne. Ainsi s'accusera, pour son infortune finale, la situation créée par sa fatale victoire du 27 mai. Et quand, ainsi aventuré au delà du fleuve qui, une fois déjà, lui a été si funeste, l'Allemand est plus que jamais prisonnier de sa conquête, le grand chef français qui a tout préparé pour que, de la défaite passée, sortît pour nous la victoire tant attendue, lancera sur son flanc, le 18 juillet, deux chefs entreprenants et deux armées magnifiques, lui portant un coup dont il ne saurait se relever. Alors, mettant en action les armées qui entourent l'ennemi aventuré, Pétain pressera vigoureusement cet ennemi surpris et, par des coups précipités, le forcera à évacuer sa conquête de mai. Ainsi, les vainqueurs du 27 mai, devenus les vaincus du 18 juillet, seront-ils, avant le 5 août, rejetés sur l'Aisne et la Vesle. Mais ayant perdu, avec des forces considérables et des moyens importants, l'initiative des opérations, ils ne pourront la ressaisir, principe d'une série de défaites aboutissant à l'écroulement. C'est entre Aisne et Marne que le destin se sera prononcé. Quand, le 27 mai, Ludendorff attaque, il court à l'abîme et son pays avec lui. Un Bossuet montrerait dans cette aventure la main de [Celui de qui relèvent les empires](#) et qui, sur cette terre prédestinée, allait infliger à l'empire le plus orgueilleux du monde une [grande et terrible leçon](#).

Depuis l'heureuse opération du 22 octobre 1917, nous tenions les plateaux entre l'Aisne et l'Ailette. Le Chemin des Dames était devenu une de nos courtines. La 6e armée défendait cet important secteur du front qu'elle tenait de Pontoise à Reims, avec les 30e et 11e corps français et, à droite, le 9e corps britannique. Le général Duchêne disposait ainsi de forces fort médiocres et pour une partie assez fatiguées. Certaines divisions avaient à peine eu le temps de panser leurs blessures, car plusieurs n'étaient revenues que depuis quelques semaines des champs de bataille. C'était le cas, par exemple, de la 22e division, droite du 11e corps, et de tout le 9e corps britannique.

On se fiait à la force naturelle de la position, que vous connaissez. Les collines paraissaient une barrière formidable couverte par le fossé marécageux de l'Ailette, et la trouée de Juvincourt, à l'est, que tenait le corps britannique, — si les plateaux résistaient, — ne pouvait servir de débouché sérieux à une offensive de grande envergure. Or, les Allemands pensaient emporter les plateaux à l'heure où ils foncraient dans la trouée de Juvincourt. Ils savaient qu'une position, si forte soit-elle, ne vaut tout de même, en dernière analyse, que par le nombre et la force de ses défenseurs. Et les Allemands, voyant la région de l'Aisne faiblement tenue, comptaient submerger la défense en y mettant tout ce qu'il faudrait.

Les 8 divisions françaises et les 3 britanniques, 11 en tout, allaient en effet être attaquées par des forces exactement triples et, sur les plateaux, l'attaque serait particulièrement nourrie, puisque les 3 divisions du corps de Maud'huy recevraient finalement le choc de 21 divisions. Et ces divisions seraient l'élite de l'armée allemande, des 4 divisions de la garde au corps alpin bavarois. Une artillerie formidable appuierait l'attaque, quadruple de celle dont disposait le général Duchêne. L'ypérite serait prodigué, qui paralyserait tout essai de résistance, et j'ai écrit ailleurs que [paralyser](#) est le mot exact, car l'ennemi

trouvera certains de nos artilleurs et mitrailleurs les mains crispées sur leurs armes, elles-mêmes corrodées par l'action effroyable de cette masse de gaz.

Par surcroît, la surprise avait été, cette fois, préparée par un tel luxe de précautions que rien ne dénonça l'attaque. Le général Duchêne, se méfiant cependant, l'avait signalée comme probable, mais en fondant ses craintes sur des considérations plus que sur des renseignements. On ne la croyait, en tout cas, ni si imminente ni si formidable : la preuve en est que le général commandant l'armée s'était réservé le droit de prescrire en temps utile la destruction des ponts de l'Aisne ; on ne pouvait supposer qu'un mur tel que celui-là serait emporté en quatre heures.

Le 26 mai seulement, dans l'après-midi, deux prisonniers amenés à Maud'huy et pressés par lui de questions, déclaraient que l'attaque allait avoir lieu dans la nuit suivante. L'armée fut immédiatement alertée.

Elle l'était à peine que, vers une heure du matin, le 27, le bombardement commençait, effroyable, de Vauxaillon, à l'est de Reims, battant d'autre part toute la région sur une profondeur telle qu'elle dépassait la Vesle.

A 3 h. 40, l'attaque de l'infanterie se déclencha. Elle trouvait, je l'ai écrit, une défense à moitié paralysée par l'asphyxie. Et puisqu'on ne pouvait pas se défendre en toute première ligne, c'est-à-dire sur l'Ailette, et que la défense était tout de suite rejetée sur les plateaux, il était clair que, loin d'étayer cette défense, la position la trahissait. Les ravins deviennent, dès que se désorganise la résistance, pour l'assaillant de propices couloirs, et l'Allemand s'infiltra bientôt à travers la première position rompue jusqu'au Chemin des Dames et bientôt jusqu'à l'Aisne. A midi, le 11^e corps avait déjà dû abandonner les plateaux et gagner la rivière. Sur le plateau, d'héroïques combats devaient cependant se livrer deux heures encore. Pour ne citer qu'un fait, un bataillon du 265^e, le bataillon du Plessis de Grenadan, isolé du reste de la division, tint tête devant Vauxaillon à deux régiments allemands auxquels, bien qu'il fût réduit bientôt à 250 hommes, il fit des prisonniers. L'ordre lui ayant été donné de se replier de Vauxaillon sur Margival, il rejoignit son régiment qui, sous les ordres du colonel Rose, ne devait regagner l'Aisne que le 28, après s'être battu sur dix positions. Mais la droite du corps Maud'huy, la 22^e division, avait été balayée très rapidement, je vous ai dit qu'elle était à peine reconstituée, et le 6^e corps britannique, qui tenait la trouée de Juvincourt, sous un choc non moins violent, sembla se volatiliser. Il fallait que nos troupes repassassent promptement l'Aisne de toutes parts, de Berry-au-Bac à Soissons.

La rivière eût dû arrêter, fût-ce pour un temps, l'avance allemande. Mais le général commandant l'armée avait à peine eu le temps de déléguer au général de Maud'huy le droit de faire sauter les ponts, que l'ennemi en saisisait déjà quelques-uns. Et, dès lors, c'était la rivière franchie et le combat porté entre Aisne et Vesle à l'est, entre Aisne et Crise à l'ouest. Vers 19 h. 30, les plateaux de la rive gauche, où nous n'avions pas eu le temps d'établir une défense sérieuse, étaient déjà, à leur tour, entre les mains de l'ennemi, et la Vesle atteinte par deux divisions allemandes. Un trou s'était ouvert entre la 22^e division, d'ailleurs aux trois quarts décimée, et les Anglais en repli, et par ce trou, l'ennemi s'engouffrait en direction de la Vesle, puis, plus au sud, du Tardenois. Le 1^{er} corps de cavalerie fut lancé de la région de la Marne vers le nord : la 5^e division de cavalerie, général de la Tour, précipitait ses cavaliers qui, avec leurs auto-canons et leurs auto-mitrailleuses, essayaient seuls, dans le trou créé, de faire obstacle à la marche torrentielle de l'ennemi. Rien de plus

émouvant que les notes que m'ont communiquées les officiers de cette belle division. Mais l'ennemi, arrêté un instant, refoulait vite les résistances ; le pire est qu'il n'avancait pas en niasse, mais s'infiltrait par minces cordons, tournait les îlots de résistance, recommençait à s'insinuer plus au sud et on le voyait apparaître quand à peine on le croyait à deux lieues plus au nord.

La nuit l'avait à peine arrêté ; à une heure, le 28, une division allemande avait franchi la Vesle ; à 11 heures, Fismes, après une héroïque résistance, tombait et maintenant la rivière était de toutes parts franchie.

A l'ouest, les combats se livraient dans Soissons, puis entre l'Aisne et la Crise. J'espère qu'on pourra sous peu dire les exploits des chasseurs qui défendirent la ville pied à pied, rendant un service capital, puisque chaque moment gagné permettait au général de Maud'huy de se caler entre le fleuve et la forêt de Villers-Cotterêts. Comprenant que celle-ci allait constituer un des piliers de la défense, le commandant du ne corps, en effet, préférait céder à sa droite devant le torrent pour mieux fortifier sa gauche, et son corps bientôt couvrait assez solidement les bois qu'il saura jusqu'au bout garder. Mais, dès ce 28, la poche se creusait, déjà énorme, au sud, vers l'Ourcq supérieur. Et dans cette poche profonde, ouverte du Soissonnais à la région de Reims, nous perdions, avec un matériel énorme, des bataillons entiers, surpris par le cyclone, balayés et enveloppés.

Les historiens attacheront une grande importance à la soirée du 28 mai 1918. Ils sauront très précisément dans quelles conditions fut prise par l'état-major allemand la résolution qui, semblant consommer sa victoire, préparait de loin sa défaite. Cette soirée du 28 fut un de ces moments historiques où se joue le Destin.

La nouvelle de notre défaite allait bouleverser d'émotion et de crainte le monde entier. Quand, en octobre, les Italiens s'étaient fait bousculer à Caporetto, quand les Anglais, en mars, s'étaient fait bousculer entre Oise et Somme, le Monde s'était rassuré en se disant : [Il reste la France !](#) Or, sous le troisième grand choc, l'armée française, à son tour, semblait s'effondrer. Alors que l'Allemand n'avait entendu que l'affaiblir ou tout au moins la fixer tandis que, par ailleurs, il préparerait la reprise de la marche à la mer, voici que l'irruption entre Ailette et Aisne, le conduisant en quelques heures à la Vesle, semblait amener, d'autre part, une sorte de dissolution des forces opposées. Et tandis qu'il franchissait plateaux et rivières, l'Allemand raflait un matériel si énorme et un tel chiffre de prisonniers qu'il n'en croyait pas ses propres yeux. Son ivresse s'explique. Elle dépassa pendant deux jours toutes les limites. Un de nos officiers note que les prisonniers faits après le 28, au lieu de cet air de chien battu qu'ils prennent d'ordinaire, affectent un air ironique et triomphant. Les soldats de l'armée von Bœhn étaient dans un état d'enthousiasme inexprimable. Le mach Paris jaillit des lèvres des soldats, le vieux cri que Joffre avait, dans les immortelles journées de septembre 1914, refoulé, pour quatre ans, dans leurs gorges. Oui, il fallait marcher sur Paris. Un vent de folie victorieuse soulevait toute l'armée allemande.

L'empereur avait couru rejoindre, sur le champ de bataille conquis, Hindenburg et Ludendorff. Un soldat allemand note dans son carnet, le 28 mai : [Sur la grand'route de Reims, entre Festieux et Corbeny, passent les autos de l'empereur, du Kronprinz, d'Hindenburg et de Ludendorff.](#) Dans son cabinet du

grand quartier, Ludendorff eût sans doute vu clair, discerné qu'après ces deux jours de victoire stupéfiante, il allait se heurter à l'infatigable ennemi qui, toujours, était rené de ses cendres, que, de ce fait, la vraie bataille commencerait, qu'à la gagner même, il userait des forces dont il déplorerait un jour cruellement la perte, et qu'après tout, le résultat ne pouvait être de le mener à Paris d'un bond comme le croyaient naïvement ses *Feldgrauen*, ni même en deux, mais de l'engager dans une poche qu'on ne pourrait élargir que par des combats difficiles aux dépens de la véritable offensive en voie d'accomplissement vers la mer.

Mais les quatre hommes délibéraient sur le champ de bataille, dans l'atmosphère que créaient l'ivresse des hommes et le spectacle tout chaud de la défaite française. Le Kronprinz dut plaider le *nach Paris* ; c'était affaire à lui de paraître le premier devant notre capitale et d'y préparer l'entrée de l'empereur. Nos hommes l'appelaient, depuis Verdun : le Prince *fout-la-guigne*. Ludendorff l'ignorait.

La marche au delà de la Vesle fut décidée jusqu'à la Marne, jusqu'au delà de la Marne, jusqu'où l'on pourrait. Ce pendant, on enlèverait la forêt de Villers-Cotterêts droite, et, à gauche, Reims, puis la montagne de Reims. Arrivé à la Marne, on y établirait tout au moins une solide tête de pont qui, un jour prochain, servirait de base de départ à l'opération décisive, — au *Drang nach Paris*.

Jusqu'au 28 au soir, on pouvait voir, de notre côté, dans l'attaque des Allemands sur l'Aisne, une diversion et Foch, ne perdant de vue aucune partie de l'énorme champ de bataille, constatait, du côté du prince Ruprecht, entre Somme et Lys, des préparatifs d'attaque qui, à cette heure, ne constituaient pas une feinte. Comme, à juste titre, Pétain réclamait ses légions, le général en chef des années alliées prenait des mesures pour que les forces françaises du Nord fussent rapprochées des quais d'embarquement. Micheler recevait, dès le 29, l'ordre de se porter du Beauvaisis à la région menacée où il prendrait le commandement d'un groupe important de divisions, que Gouraud, commandant la 4^e armée, venait de former pour occuper la montagne de Reims. Le 30, Maistre était, à son tour, du nord d'Amiens, porté, lui, à l'ouest du nouveau champ de bataille, dans la région de Villers-Cotterêts, où il relèverait la gauche de la 6^e armée. Les deux piliers seraient ainsi assurés par Micheler et Maistre. D'autre part, des divisions prélevées sur l'armée Debeney étaient portées au sud de la Marne, ainsi que la 3^e division américaine qui allait y moissonner ses premiers lauriers.

Avant même que les nouvelles armées vinssent ainsi prendre position, Pétain avait prescrit qu'on tînt ferme sur les deux positions essentielles. Et on y tenait. Dès la première heure, d'ailleurs, nous avons vu Maud'huy se cramponner aux lisières nord-est de la forêt de Villers-Cotterêts, tandis que Gouraud, à peine effleuré par la bataille, assurait la défense de la montagne de Reims. D'autre part, dans la journée du 28, Duchêne organisait, tant bien que mal, une défense dans le Tardenois, en arrière des rivières de l'Ardre et de l'Ourcq. On lui avait envoyé l'admirable 21^e corps, commandé par un des chefs les plus énergiques de notre année, Degoutte, qui faisait barrière au nord de l'Ourcq. Et, dans les journées du 29 et du 30, la résistance s'accroissait. Elle ne se laissait vaincre ni à droite ni à gauche, et c'était l'important. Mais, canalisé et comme étranglé par cette résistance, le flot, déferlant vers le sud, n'en était que plus irrésistible.

L'ennemi courait vers la Marne avec une sorte de frénésie que les ordres trahissent : *C'est une question d'honneur pour nous*, dit l'un d'eux, le 29 au soir, *d'atteindre la Marne demain*. Le 29, le Tardenois était à peu près submergé. Le 30, l'ennemi pointait vers la Marne en direction de Château-Thierry. Le soir, il atteignait, à l'est de cette ville, la rivière, puis à Jaulgonne, C'est alors qu'une brigade américaine, envoyée à Degoutte, vint défendre le passage entre Château-Thierry et Dormans. A 19 heures, le pont de Jaulgonne est si menacé qu'on le fait sauter à 20 heures. Les nouvelles les plus sinistres couraient. Je revis en ce moment ces heures affreuses : je me vois rencontrant, au grand quartier, un aviateur ami qui, alors qu'à peine nous savions l'ennemi sur la Vesle, me disait l'avoir vu, deux heures auparavant, tentant de franchir la Marne.

Le pays tout entier frémissait, l'Europe, — le Monde. On ne pouvait se rendre compte que l'important était moins d'arrêter l'ennemi au centre que de le retenir sur les ailes. Or, accroché, à sa droite, par la défense des lisières de la forêt de Villers-Cotterêts, à sa gauche par celle qui s'organisait devant Reims même, l'ennemi n'était toujours qu'à mi-corps engagé : il était bien comme un homme qui, ayant poussé la tête et le buste en avant, est retenu par les hanches. Il donnait, à la vérité, de terribles coups de reins à droite comme à gauche. Mais, à droite comme à gauche, il continuait à ne pouvoir élargir sa trouée. Le 29 et le 30, Micheler tenait vigoureusement la région de Reims où, avec un groupement de fortune anglo-français, le général Pellé arrêta l'Allemand définitivement, tandis que, dans toute la région au sud-ouest de Soissons, Maistre, accourant, allait enfin assurer le second pilier. Fayolle, sans attendre aucun ordre, avait donné à son subordonné des instructions énergiques qu'un Maistre n'était pas homme à se faire deux fois répéter.

L'état-major allemand, dès le 31, commençait à déchanter. Il se rendait compte que passer la Marne en ces circonstances était s'aventurer. Un nouveau conseil de guerre se tint ce jour-là, qui décida de continuer l'offensive, mais en se ruant sur les parois du saillant créé.

Devant Reims, l'attaque se brisa dès le premier jour, le 1^{er} juin. La XII^e division bavaroise avait reçu l'ordre d'entrer, *coûte que coûte*, dans la ville, tandis qu'à l'est comme à l'ouest de celle-ci, on essaierait de la déborder. Les troupes de Micheler tinrent bon : de la Pompelle à Reims, les chars d'assaut allemands s'élançèrent en vain ; avant midi, ils étaient démolis et l'infanterie repoussée, tandis qu'à l'ouest de la ville, nous reprenions Vrigny perdu. Les tours démantelées de la cathédrale s'élevaient vers le ciel bleu comme pour crier vengeance et réclamer justice. Le soir tomba sur Reims conservé.

Tandis que des bataillons, ayant tenté de franchir la Marne, étaient faits prisonniers, au nord-ouest, Maistre organisait admirablement sa défense et, quand, le 3 juin, l'Allemand partit à l'assaut de la région de Villers-Cotterêts, il essuya, notamment entre Verfeuille et Longpont, un sanglant échec. La bataille, après ce double échec, s'affaissait, tandis que nous reprenions, çà et là, des positions perdues. Le 11^e corps, notamment, en attaquant au nord-est de Château-Thierry, achevait — en partie grâce à la vaillance de la division américaine — d'interdire décidément le passage de la Marne à l'Allemand.

Cette rude bataille était donc momentanément close. Elle nous coûtait cher : car, avec des milliers de prisonniers et un précieux terrain, nous avions perdu une

grande voie ferrée de plus — celle de Paris-Châlons, — sous le feu non seulement des canons, mais des mitrailleuses ennemies. Et l'ennemi, qui, par la prise de Montdidier, menaçait, depuis deux mois, Paris par le nord, emblait, par la prise de Château-Thierry, le menacer par l'est. A la vérité, le saillant que nous gardions entre les deux poches allemandes, très précisément entre Montdidier et Château-Thierry, gênait toute nouvelle offensive ennemie. Mais, très précisément aussi, les Allemands se préparaient à le réduire sans tarder en attaquant en direction de Compiègne. Cette attaque, réussissant, ferait tomber en la prenant entre deux feux, la forêt de Villers-Cotterêts qu'on n'avait pu réduire. Et la marche sur Paris en deviendrait plus facile.

Heureusement, gouvernements et commandements alliés ne se laissaient pas un instant abattre par cet effroyable coup dans l'estomac. Certes, la situation était devenue d'une gravité extrême. En dépit du travail acharné de nos usines et des débarquements américains qui se précipitaient, on savait en haut lieu que nous ne pourrions, — surtout après les nouvelles pertes essuyées, — espérer prendre la contre-offensive avant la fin de juillet. Nous étions à la période critique où, à la veille de tout gagner, nous pouvions tout perdre, faute de n'avoir pu tenir quelques semaines encore. Mais la contenance magnifique de la France, menacée de nouveau en plein cœur, restait rassurante pour le monde entier. Paris, donnant l'exemple d'une belle vaillance, — parfois même un peu goguenarde, — devant les bombardements qui se multipliaient, le gouvernement était admirable de fermeté. Ce fut peut-être la plus belle heure de Clemenceau : *Nos effectifs s'épuisent*, disait-il à la Chambre, le 4 juin, *mais les Américains viennent pour la partie décisive. Messieurs, il reste aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des morts*. Défendant contre les récriminations et les aveugles réactions les grands chefs qu'on disait menacés, refusant de laisser porter atteinte à leurs pouvoirs et à leurs desseins, leur apportant l'appui de son absolu concours, ce vieillard nous rappelait ce que dans notre enfance scolaire on nous disait de ce Sénat romain venant féliciter le soldat, un moment vaincu, *de n'avoir pas désespéré de la République*. Mais il y avait longtemps que, nous autres Français, faisons oublier tous les exemples de l'Antiquité et que Plutarque était dépassé.

Foch n'avait, pas une heure, *désespéré de la République*. Son âme inflexible n'avait pas une minute tremblé. Déjà il surveillait, d'un œil illuminé, tout au contraire, d'un espoir singulier, l'ennemi aventuré. Que celui-ci fût maintenu dans la poche creusée et par conséquent la poche de Château-Thierry à tout prix conservé en l'état pendant quelques semaines, et ce qui était défaite aujourd'hui serait demain principe d'une grande victoire. L'essentiel était que l'armée Humbert, chargée de défendre le saillant français du sud de Montdidier au sud de Noyon, tînt bon devant une nouvelle attaque imminente, — et peut-être tout serait sauvé.

Humbert était l'homme qu'il fallait, soldat dont l'élégante allure couvre une âme d'acier et qui, ayant facilement percé le dessein de l'adversaire, annonçait à ses troupes l'assaut pour l'heure même où il allait se déchaîner.

Il se déclencha le 9 juin. On avait projeté toute une nouvelle tactique défensive : en arrière de la première position, une deuxième s'organisait où, la première position n'ayant été disputée qu'e pour fatiguer l'ennemi, serait portée la vraie défense. C'est le système que, le 15 juillet, Gouraud appliquera, nous verrons tout à l'heure avec quel complet succès, en Champagne. Mais, malgré le travail acharné auquel, sur cette seconde position, on se livrait depuis quinze jours sous la direction du général Pénelon, elle n'était pas assez complètement fortifiée pour

qu'on abandonnât, ainsi qu'il en avait été question, de gaieté de cœur la première position. Le 4 juin, sentant venir l'orage pour le 9, le général Humbert avait décidé, en dernière analyse, de replacer sa défense sur cette première position, recommandant avant tout de tenir bon aux ailes. Si la première position était enfoncée, du moins les soldats se repliant trouveraient-ils derrière eux un terrain où s'accrocher et, si les ailes n'avaient pas cédé, la ligne s'incurverait sans se rompre.

C'est ce qui arriva très exactement. Von Hutier, attaquant violemment entre Rubescourt, au sud de Montdidier, et le mont Renaud, au sud de Noyon, se heurta à une résistance imprévue. Tandis qu'à l'est, le mont Renaud était vivement disputé et que ses défenseurs ne se repliaient que de fort peu, l'ennemi était arrêté net au sud de Montdidier dans la région de Courcelles. Au centre, à la vérité, trois divisions allemandes, appuyées par une formidable artillerie, faisaient fléchir notre ligne, après des combats fort difficiles dont l'héroïque défense du Piémont est un des plus glorieux épisodes : tenue par les vaillants cuirassiers à pied du général Brécard, cette position, déjà illustrée par les combats de mars, s'inscrivait, grâce à leur magnifique résistance et à leur admirable sacrifice, parmi ces lieux fameux, — Mort-Homme ou Fort de Vaux, — dont la légende traversera les siècles.

Mais la ligne, selon ce qui était prévu, s'incurvait plus qu'elle ne se repliait. L'ennemi, il est vrai, la faisait fléchir jusqu'au delà de la petite rivière du Matz à notre droite, jusqu'au ruisseau de l'Aronde à notre gauche, et une petite poche se creusait là encore. Mais nos positions de gauche continuant à tenir, l'Allemand n'arrivait, là aussi, qu'à approfondir sa conquête sans l'élargir et ce n'était qu'une poche de plus où il s'exposait. Fayolle, qui, de haut, dirigeait cette bataille, aperçut très clairement le profit qu'on pouvait tirer de cette situation. S'enfonçant vers l'Aronde sans parvenir à s'élargir vers l'ouest, l'ennemi offrait le flanc droit. On avait sous la main le général Mangin : c'était l'homme qu'il fallait pour une contre-attaque brusquée. Avec une promptitude singulière, on groupait sous le commandement de ce magnifique tape-dur 4 divisions et quelques chars et, pressant lui-même le mouvement qu'on hésitait à déclencher si vite, il se jetait, dès le 11, sur le flanc de l'ennemi. Ce fut un coup superbe. En quelques heures, l'Allemand était chassé du plateau Courcelles-Méry, laissant entre nos mains 1.000 prisonniers et 16 canons, tandis qu'Humbert le pressait au sud et, le 12, reprenait une partie des positions perdues au nord de l'Aronde. Hutier, décontenancé, dut arrêter son offensive : elle était manquée. La perte du massif de Thiescourt, au sud de Noyon, n'avait eu comme conséquence qu'un très léger recul de l'armée Maistre à droite, et la forêt de Villers-Cotterêts n'avait été, à aucun moment, sérieusement menacée à son ouest. Les Allemands restaient donc, — le soir du 13 juin où la bataille était close, — dans la même position scabreuse que le 8 juin au soir. Ils avaient simplement fait abîmer une douzaine de belles divisions. Par ailleurs, la vigueur du soldat français s'était de nouveau affirmée dans la défensive comme dans la contre-offensive et tout notre pays en avait tressailli d'espoir. Quant aux Allemands, ils en demeuraient profondément déçus. Je lis dans une lettre écrite par l'un d'eux au soir de ce sanglant échec, — un revenant de Russie : **Décidément, ces diables de Français ne sont pas des Russes.** On allait le lui faire voir d'une manière beaucoup plus sensible avant peu.

Foch continuait à tenir sous son regard tout le vaste champ de bataille. Il n'était pas loin de se frotter les mains. L'Allemand s'était mis dans un mauvais cas. Sans doute entravait-il, par deux forts saillants, dans notre chair et nous gênait-il ainsi étrangement, mais, par ailleurs, il fallait qu'il choisit maintenant entre les deux entreprises : la mer ou Paris. S'il attaquait en direction de la Manche, ce serait dans des conditions infiniment moins favorables qu'il ne l'eût fait en mai : outre que les armées britanniques se refaisaient rapidement, l'Allemand, affaibli par de grosses pertes, était exposé à être, ce pendant, attaqué par nous dans la poche qu'il avait creusée jusqu'à Château-Thierry. Il était, semblait-il, maintenant condamné à s'attacher à cette partie de son front pour parfaire l'œuvre du 27 mai, mais c'était l'abandon définitif du plan de campagne primitif et, de ce fait, un très grand danger écarté pour l'Entente. Car, si d'autre part, on continuait à tenir bon à l'est et à l'ouest de la poche de Château-Thierry, tout ce que pourrait faire l'ennemi serait d'approfondir encore la poche sans l'élargir et de s'exposer ainsi tous les jours davantage à un Sedan retourné. L'important était qu'on ne perdît de vue aucun de ses préparatifs d'offensive, afin de n'être, en aucun cas, surpris. Et le général en chef des armées alliées réclamait des armées une constante vigilance et des renseignements abondants. La directive du 1er juillet, examinant toutes les hypothèses, traçait aux lieutenants de Foch la conduite à tenir. C'est un magnifique résumé de la situation stratégique que j'ai ailleurs analysé.

Cependant, la tactique nouvelle achevait de se définir, qui, en attendant la contre-attaque, permettrait de repousser toute nouvelle offensive. Depuis trois mois, tous les états-majors travaillaient à créer cette tactique, et à la perfectionner, et de l'œuvre de tous sortait l'instruction du général en chef qui, démontant en quelque sorte la tactique ennemie, indiquait à grands traits la parade qui y serait désormais opposée. Le grand quartier français mettait tous les jours mieux à point le procédé de parade et Pétain, avec l'esprit clair qui en faisait jadis un professeur si remarquable à l'École de guerre, en exposait à ses lieutenants, le mécanisme et le jeu¹.

D'autre part, notre commandement se renouvelait en partie et les armées recevaient des chefs de premier ordre. Tandis que, Fayolle gardant le groupe d'armées que, depuis le 21 mars, il menait d'une main si avertie, Maistre en recevait un à la tête duquel il allait déployer de plus haut ses qualités de grand chef ; la nomination d'un Mangin à la tête de la 10e armée, d'un Degoutte à la tête de la 6e, d'un Berthelot à la tête de la 5e, d'un Guillaumat au gouvernement militaire de Paris, d'un Buat au poste éminent de major général, ne constituait point des événements indifférents. Voici qu'avec les Debeney, les Humbert et les Gouraud, conservés à leurs armes, se constitue la pléiade des hauts chefs qui, sous le commandement du général Pétain, vont mener, dans les quatre mois qui suivront, les armées françaises à la victoire. Sous eux, c'est la magnifique légion des jeunes commandants de corps et de divisions, chefs de bataillons d'hier portés par d'éminents services aux étoiles et qui vont se montrer si dignes de les porter. Sous ceux-ci encore, un corps d'officiers renouvelés qui, formés par quatre ans de guerre, brûlent maintenant de marcher à leur tour à l'ennemi à la tête ces hommes dans les rangs desquels ils ont conquis leurs modestes galons et dans lesquels leur confiance est absolue. Car, en dernière analyse, nos soldats

¹ Cf. Sur l'évolution de notre tactique défensive les pages remarquables que Jean de Pierrefeu y a consacrées dans sa *Deuxième bataille de la Marne*, Renaissance du livre, 1919.

restent le grand espoir. Aucun revers ne les a abattus ; par là, ils ont mérité de voir luire les jours ont leur valeur va faire des jours de gloire. Tous, — des généraux d'armée aux modestes poilus, — aspirent à cette offensive que médite Foch. Mais il faut, encore quelques semaines, refréner les impatiences, — attendre que l'ennemi vienne définitivement s'enferrer. Alors, suivant la forte formule de Foch, on le **saisira**, et quand on l'aura **saisi**, on ne le lâchera plus.

Les troupes s'instruisent en combattant, les armes achèvent de se forger : c'est fini, elles sont là. Le général Duval, mis par Pétain à la tête de l'aviation, a créé son aimée de l'air ; elle était à peine prête en avril, elle l'est en juillet. Le général Estienne a, par ailleurs, tous ses chars d'assaut ; du camp de Bourron partent ces monstres, grands et petits, qui vont se jeter en avant de nos troupes, pourvus non seulement de leurs armes perfectionnées, mais d'une tactique et d'une discipline nouvelles. Tout à l'heure, Mangin pourra attaquer avec 321 d'entre eux. L'artillerie, dont le général Herr est devenu le grand maître, est enfin complète : récemment, un général me disait : **Ce n'est qu'au 15 juillet que nous avons eu le sentiment que nous avions enfin l'immense supériorité en canons**. Et à l'ypérite ennemie, la nôtre va enfin répondre. On est entré dans cette période où l'arme de la victoire est enfin entre les mains d'un grand chef.

Nos alliés ont, eux aussi, remonté le courant. L'armée britannique, je vous l'ai dit, s'est reformée : elle va sous peu donner de telles preuves de sa force appuyée d'opiniâtreté, que nous aurons à saluer, sous peu, de magnifiques exploits. Les Américains viennent de se révéler admirables dans l'attaque, avec cette témérité qui est d'une armée jeune, mais soulève l'enthousiasme des Français qui récemment ont combattu près d'eux. Les Italiens enfin se sont reconstitués : le 23 juin, ils viennent de repousser une formidable offensive autrichienne et de reconduire leurs adversaires en mauvais arroi, de telle façon que c'est, dans toute la péninsule, un grand mouvement de renaissance guerrière. Et comprenant que c'est cependant en France qu'est la grande bataille, nos alliés ont voulu y être associés : un corps italien, le corps Albricci, combat dans la se armée française, affirmant la fraternité des armes. Et Foch presse chacun de nos alliés de faire plus encore et toujours plus. L'ennemi étant encore à Montdidier et à Château-Thierry, le grand chef prépare de loin, par des lettres qui vont à Rome et à Washington stimuler les efforts, la grande bataille victorieuse qui suivra.

Mais telle perspective ne le saurait détourner de la réalité présente. Il attend l'attaque de l'Allemand : déjà il sait, par les renseignements venus des fronts Gouraud et Berthelot, qu'elle va se produire en Champagne. Parfait ! Gouraud préparant sa parade, Mangin va préparer la riposte. Dès le 14 juin, Foch a invité Pétain à faire préparer une attaque très forte en direction de Soissons et, pendant un mois, Mangin s'y est préparé : car, par une série de petites attaques heureuses au nord de la forêt de Villers-Cotterêts, il a tout à la fois exercé ses hommes et organisé son terrain de départ. L'armée est, à la fin de juin, déjà prête, qui, au moment donné, s'enfoncera au défaut de l'adversaire exposé.

Ce pendant, Gouraud s'apprête à recevoir l'assaut. De ses conférences avec Pétain est sorti le plan célèbre qui va s'exécuter article par article. C'est bien en Champagne que l'Allemand va attaquer : Ludendorff n'a pu s'arracher à la situation qu'il a, le 27 mai, lui-même créée : la poche de Château-Thierry, c'est maintenant la tunique de Nessus ; il ne peut l'arracher à ses flancs qu'avec des lambeaux de sa chair. L'Allemand ne saurait rester sans péril dans la situation où il s'est mis : n'ayant pu élargir la poche à sa droite, il la faut élargir à sa gauche.

Une attaque brutale, à la manière du 27 mai, rompra le front de Champagne. La première position enlevée, on se ruera à la seconde : on repoussera la 4e armée française sur la Marne en direction de Châlons et d'Épernay, tandis qu'on passera la Marne entre Château-Thierry et Dormans. Ainsi la montagne de Reims encerclée tombera avec ses quelques milliers de défenseurs. Paris menacé, la France demandera la paix. C'est le *Friedensturm*. Il est temps de déchaîner cet **assaut pour la paix**, car déjà les combats du printemps ont, d'une façon inquiétante, fait fondre les réserves : de 78 divisions, elles sont tombées à 43. Mais avec tout ce qu'on a, on peut encore gagner la partie d'un seul coup. Déjà Ludendorff joue son va-tout.

Le 13 juillet, le général Foch écrit au général Pétain : **La bataille défensive doit viser l'arrêt de la poussée allemande : cet arrêt est à assurer d'une manière certaine.**

C'était l'affaire de Gouraud surtout ; mais Pétain eût bien juré, ce 13, que l'arrêt était certain puisque Gouraud lui avait promis de l'assurer.

Il avait été décidé par Pétain que l'on n'attendrait pas l'ennemi sur la première position ; aussitôt que l'attaque serait sur le point de se déclencher, la position serait abandonnée, sauf par des détachements de couverture qui signaleraient par tous les moyens le départ des vagues d'assaut et la direction des colonnes, tandis que, par les feux des mitrailleuses, ils retarderaient les vagues d'assaut en dissociant l'attaque. Alors se dresserait, à quelques kilomètres en arrière, la véritable barrière.

L'artillerie renforcée se dévoilerait à cette heure : elle couvrirait d'obus l'espace entre la ligne abandonnée et la position intermédiaire. Les parties de la plaine accessibles aux tanks ennemis seraient par ailleurs traversées par un cordon d'explosifs assez puissants pour que les chars échappés au déluge d'obus y vinssent sauter.

Quant à la position intermédiaire, créée entre la première et la deuxième position, elle aurait été, au premier signal, occupée par des troupes si nombreuses et si exercées, que les bataillons d'assaut ennemis, ébranlés par leur violent effort contre la première position, décimés par les feux d'artillerie, privés des chars qui devaient les appuyer, viendraient se heurter contre des troupes fraîches et résolues. Un tel système demandait, chez chacun des exécutants, une exceptionnelle fermeté d'âme et d'esprit et dans l'application une coordination singulière. Mais chacun, était soigneusement instruit du rôle qu'il devait jouer dans ce formidable scénario. Dès le 7, Gouraud qui surveillait de son œil bleu si singulièrement pénétrant toute la mise en place de son monde, se déclarait **sûr** de repousser l'assaut. C'était en toute vérité qu'il adressait à ses troupes la fameuse proclamation : **Nous sommes prévenus, nous sommes sur nos gardes... L'assaut sera rude, dans un nuage de fumée, de poussière et de gaz, mais votre position et votre armement sont formidables... Cet assaut, vous le briserez et ce sera un beau jour.**

Restait à savoir l'heure et le jour de l'attaque, car la moindre fausse manœuvre, prématurée ou tardive, pouvait tout compromettre. Or, le 14 juillet, à 20 heures, 27 prisonniers faits par un coup de main révélèrent que le *Friedensturm* était pour le lendemain. Deux heures après, le chef du bureau de l'année pénétrait dans le cabinet du général : je tiens de lui le récit. Gouraud le regarda

longuement, profondément : **Vous êtes sûr ? — Mon général, comme si je voyais la chose. — C'est bien.** Le général prit la plume, et signa l'ordre qui allait déclencher la redoutable et savante parade.

A cette heure-là, la fête nationale, à Paris, prenait fin dans une sorte de surexcitation inspirée. Dans la matinée des soldats représentant toutes les armées alliées avaient défilé à travers la ville sous les fleurs et les baisers. Le hasard me faisait assister pour la première fois à un 14 juillet de guerre. Il courait de la fièvre dans les veines de tous ceux qui y prenaient leur part, mais une foi ardente dominait tout. **L'année prochaine, ce sera l'Arc de Triomphe,** dit-on auprès de moi. — Ce sera l'Arc de Triomphe en effet — Paris, qui sent et vibre si profondément, semblait avoir, ce jour-là, plus qu'un sentiment, un pressentiment. La foule entonna la Marseillaise : **Le jour de gloire est arrivé.** Il arrivait. Le ciel, vers minuit, se remplissant d'éclairs, bientôt blanchit comme surnaturellement. C'était la formidable artillerie de Gouraud qui, soudain, prévenait le Boche. Le reflet de ce feu effrayant s'étendait jusqu'à nous. On eût dit une aurore en pleine nuit. C'était bien une aurore miraculeuse, celle de la victoire.

Cependant, tapie dans ses tranchées de départ, convaincue qu'elle allait surprendre le Français, le bousculer jusqu'à la Marne et y enlever la paix, avec la victoire, l'infanterie germanique se tenait prête à bondir. Le piège étant préparé de main de maître, la Bête allait s'y jeter d'un seul bond.

L'offensive devait se déchaîner sur un front de 60 kilomètres de Château-Thierry à l'Argonne. Entre l'Argonne et l'est de Reims, c'était Gouraud qui supporterait l'assaut ; entre Reims et la Marne, Berthelot ; sur la rive gauche de la Marne, la droite de la 6e Degoutte.

Sur le front de la 4e armée, large de 50 kilomètres, le scénario préparé s'exécutait avec une perfection qui devait couvrir de gloire le chef et les soldats Gouraud en restera toujours aurolé.

La première position était brusquement abandonnée, sauf par les quelques détachements chargés de renseigner, de mitrailler — et de mourir, et la position intermédiaire aussitôt occupée. Notre artillerie se révélait formidable à l'ennemi stupéfait. A la vérité, le bombardement ennemi était également formidable ; mais il se dépensait en partie sur les positions abandonnées. A 4 h. 15, l'infanterie se rua sur celles-ci, précédée d'un barrage roulant. Des fusées s'élevèrent alors de notre première position signalant le départ. C'étaient nos admirables soldats d'avant-postes qui criaient à l'arrivée des camarades leur **Morituri te salutant : Ceux qui vont mourir te saluent.** A leur souvenir, on se sent le cœur étreint d'un douloureux orgueil. Ils étaient résolus à mourir, mais en se défendant. Si peu qu'ils fussent, ils se défendirent si bien que, contre toute attente, les premières positions tinrent près de trois heures. C'est fatigués déjà par ce qu'ils croyaient la véritable défense, que les soldats allemands vinrent se jeter dans la plaine. Presque partout, suivant les prévisions, ils étaient arrêtés net. La position intermédiaire tenait ferme. La vague allemande reflua. Elle se reforma autour des chars d'assaut et repartit avec eux. Mais soudain on vit cette vague de fer osciller et se rompre : le cordon d'explosifs sautait sous les chenilles des tanks. Mais c'étaient les **Sturmbataillons**, les belles troupes allemandes choisies parmi les soldats d'élite de l'Empire pour nous porter le coup de grâce.

Avec un courage vraiment admirable, accablés par notre artillerie, privés de leurs chars, bientôt mitraillés à bout portant, ces bataillons reprenaient le chemin de notre position. Ils parvinrent parfois à l'entamer. Mais, rejetés bientôt de toutes parts, ils étaient massacrés : bientôt les monceaux de leurs corps bordaient d'un sinistre bourrelet nos lignes conservées.

Derrière ces bataillons d'assaut, l'armée allemande avait, — tant elle tenait leur succès pour assuré, — lancé sans plus attendre ses colonnes d'exploitation : elles pensaient atteindre dans la soirée la région de Châlons, à 30 kilomètres en profondeur. Et voici qu'ayant franchi une lieue, elles se heurtaient aux sanglants débris des troupes d'assaut rejetées. Elles y mêlèrent bientôt les leurs ; notre artillerie, intensifiant son tir, prenait à partie ces colonnes profondes et en faisaient un massacre sans précédent. Entre notre première position abandonnée et notre position intermédiaire conservée, on vit alors tourbillonner ces cent mille hommes, puis leurs malheureux restes refluer vers les batteries allemandes, elles-mêmes aux trois quarts écrasées.

Le 16, l'ennemi tenta un nouvel assaut : il fut pareillement brisé et, le soir même, Gouraud donnait l'ordre de réoccuper en partie la position volontairement abandonnée. L'ordre allait s'exécuter avec une maîtrise qui achevait de faire de cette splendide parade le modèle de l'opération défensive. Le général, qui avait gardé, de la première minute à la dernière, cette sérénité un peu mélancolique qui le caractérise, reprenait son bien avec la fermeté de main d'un homme qui, pas un instant, n'a pensé réellement le perdre.

L'échec de l'attaque allemande de Reims à l'Argonne était total, absolu, indéniable.

Il devait nécessairement avoir de très grosses conséquences. Du moment que la montagne de Reims n'était pas tournée à l'est par une irruption vers la Marne, le massif pouvait se défendre à l'ouest contre les attaques. Il tiendrait bon, et, dès lors, une nouvelle avance à l'ouest, au delà de la Marne, ne faisait qu'approfondir la nasse où s'enfoncerait l'armée allemande et aggraver le péril où elle se mettait. Ludendorff, s'il n'avait été aveuglé, eût dû arrêter net toute son opération. Mais, d'une part, l'orgueil le détournait de ce qui eût paru, et à quel moment critique ! — un aveu de défaite et, d'autre part, je vous ai dit qu'il était joueur et, par là, porté à croire à une chance qui, inopinément, rétablirait la partie à moitié perdue.

Il avait foncé, le 15 juillet, contre les armées Berthelot et Degoutte qui, sur des lignes assez improvisées, pouvaient, moins facilement que l'armée de Gouraud, pratiquer la nouvelle tactique de défense. L'ennemi avait légèrement entamé le contrefort de la montagne de Reims au nord qui s'appelle le mont de Bligny et que tenait le corps italien et il avait, par ailleurs, traversé la Marne entre Verneuil et Gland sur un front de 15 kilomètres. On ne lui avait pas disputé le passage — c'était la nouvelle tactique — on l'attendait sur les hauteurs de la rive gauche. Il franchit encore la voie ferrée. Mais, ayant pu aborder, au sud, la ligne Crézancy-Fossoy, il en était aussitôt rejeté avec de grosses pertes sur le chemin de fer par une vigoureuse contre-attaque des Américains et de notre 38e corps. Mais plus à l'est, l'Allemand progressait au delà de la rivière, en dépit d'une résistance acharnée : dans la soirée, il avait encore creusé la poche de 15 kilomètres vers le sud, et il tendait manifestement à l'élargir à l'est en poussant vers Épernay. Le

général Pellé, à la vérité, couvrait la ville et on s'en pouvait rassurer. D'ailleurs, l'Allemand, s'épuisant en combats difficiles sur le flanc ouest de la montagne de Reims, était contre-attaqué au sud de la Marne dès le 16 et chassé de la ligne extrême occupée. Et le 17, une nouvelle armée, constituée sous les ordres du général de Mitry, accouru de Flandre, recevait mission d'attaquer vivement les Allemands et de les refouler dans la Marne, tandis qu'ils seraient, au nord, brusquement assaillis par Mangin et Degoutte.

A cette heure, en effet, tout s'apprêtait pour la fameuse attaque de flanc qui, se préparant depuis trois semaines, devait, dans l'esprit de Foch, renverser la bataille. Le moment approche de cette magnifique péripétie. Le général en chef, en voyant l'Allemand s'enfoncer plus avant, sans parvenir à élargir à l'est la poche créée, a même singulièrement agrandi l'opération projetée. Outre que les forces accordées à Mangin ont été presque doublées, il a été décidé que, celui-ci attaquant entre Aisne et Ourcq sur les plateaux au sud-ouest de Soissons, Degoutte, d'autre part, avec la 6e armée, attaquerait entre Ourcq et Marne. Ainsi d'un seul coup tout le flanc droit de l'adversaire serait frappé, tandis que, contenu devant la montagne de Reims par Berthelot, il serait vivement pressé au sud du fleuve par Mitry.

Mangin recevait des renforts : c'est à lui que Foch envoyait deux divisions britanniques que Haig mettait à sa disposition : déjà une division américaine se cachait sous les couverts des forêts voisines. Mais, avant tout, Mangin comptait sur ses solides corps français et sur ses chars d'assaut. J'allai les visiter à la veille de l'attaque. Ils étaient là plus de trois cents petits monstres groupés sous les épaisses frondaisons de la forêt de Villers-Cotterêts ; ils seraient le fer du bélier. Ce bélier qui allait ébranler un monde, Mangin le tenait d'une main frémissante de généreuse impatience. Je l'avais vu, lui aussi, dans cette veillée des armes. Et, à le visiter, on était pris soi-même de la fièvre qui le dévorait. Il s'était fait ériger derrière les arbres de la forêt ce fantastique observatoire d'où j'ai pu, quelques jours après, contempler le champ de bataille, haute tour de bois rappelant, ces machines de siège du moyen âge qui menaçaient les murailles des cités. Et le fait est que quand, le 18 au matin, le général à l'œil chargé de flammes gravissait les degrés de cette tour, une muraille allait s'écrouler, dont la chute retentirait dans le monde entier et peut-être pour des siècles.

Au moment où, après une nuit d'orage, l'aube rosissait le ciel, notre artillerie ouvrit le feu sur tout le front de la 10e armée comme sur celui de la 6e. Mais les canons venaient à peine de commencer leur concert sur le front Mangin, que les 321 chars, les bataillons d'assaut, les escadrilles d'avions partaient à l'assaut. Le barrage roulant, s'avançant méthodiquement en avant des troupes, semblait prendre la tête du mouvement.

L'armée Mangin entra comme un coin dans le flanc ennemi. Tandis que de l'Aisne à l'Ourcq, nos troupes progressaient partout rapidement, bousculant tout, cette avance se faisait foudroyante en direction de Soissons sur le plateau de Vauxbuin. Les Allemands, assaillis, renversés, pressés, cernés, se rendaient par milliers : nos troupes s'infiltraient dans les ravins, surgissaient sur les crêtes. Tout ce qu'il y avait d'humeur offensive comprimée depuis des mois dans notre armée éclatait en admirables exploits au milieu d'une sorte de mâle allégresse. De son observatoire, Mangin faisait pleuvoir les ordres, poussant encore les troupes, les chefs, et comme présent derrière chaque unité. Dès 7 h. 50, ayant

vu le ciel se remplir d'avions allemands, il avait ordonné qu'on déchaînât la [chasse en grand pour nettoyer le ciel](#). Celui-ci se remplissait de nos escadrilles. Pour la première fois, la division aérienne pouvait donner toute sa mesure. Trois étages de patrouilles s'avançaient, une escadrille à 3.000 mètres s'en prenait à l'aviation de chasse allemande, deux à 2.000 mètres attaquaient l'aviation d'observation, une, volant bas, mitraillait les troupes au sol. L'aviation de bombardement semait, ce pendant, la terreur à l'arrière de l'ennemi déjà ébranlé.

On nettoyait le ciel ; on nettoyait aussi la terre. L'Allemand lâchait pied ; les chars d'assaut s'avançaient implacables derrière le barrage d'artillerie, renversaient, écrasaient tout. A 17 heures, la ligne allemande était rompue, et Mangin donnait ordre au 2e corps de cavalerie d'ouvrir à l'infanterie, arrêtée à l'est de Villers-Helon, plus au sud, la route d'Oulchy-le-Château, moment historique où la cavalerie française reprenait enfin, après quatre ans de paralysie forcée, sa mission traditionnelle.

Le général Degoutte avait, après une heure de préparation d'artillerie, lancé à son tour ses troupes à l'assaut au sud de l'Ourcq. Le eus jeune de nos commandants d'armée, l'ancien commandant de la division du Maroc n'est pas homme à se laisser dépasser, fût-ce par un Mangin : c'est, lui aussi, un énergique, et c'est entre les deux chefs une belle lutte d'émulation dont l'ennemi paie les frais. La 6e armée s'ébranla avec ses 147 chars d'assaut du nord de Château-Thierry à l'Ourcq et, en quelques heures, les débris de la ligne allemande rompue étaient balayés entre l'Ourcq et la Marne, sur un front de 18 kilomètres, jusqu'à 6 et 7 kilomètres de profondeur. Ainsi, de l'Aisne à la Marne, les Allemands bousculés reculaient en mauvais arroi. Plus de 12.000 prisonniers restaient entre nos mains et près de 800 canons. C'était pour les armées alliées une victoire incontestable, opération dont les conséquences stratégiques étaient si fatales que nul, dans un camp ni dans l'autre, ne les mit une heure en doute. Le 18 juillet marquait l'heure où la bataille se renversait. La victoire passe dans notre camp et jusqu'au bout, désormais, va nous rester fidèle.

Foch voyait plus clairement que tout autre les conséquences d'une opération dont le résultat, prévu depuis des semaines et recherché par lui avec opiniâtreté, ne le pouvait donc surprendre. Le repli sur la Vesle et l'Aisne s'imposait aux Allemands. Il le fallait troubler : tandis que de l'ouest à l'est, Mangin et Degoutte continueraient à presser l'ennemi, Mitry, au sud, et Berthelot, à l'est, prenant l'offensive, s'accrocheraient à sa retraite.

L'Allemand était, de ce fait, menacé d'encerclement Le 19, Mangin pointait sur Soissons : il avait dépassé Belleu, mais il visait à atteindre le plus rapidement possible la région de Bazoches, ce qui couperait la retraite aux Allemands. La 6e armée Degoutte, plus au sud, marchait, ce 19, droit sur le Tardenois et ne menaçait pas l'ennemi d'une façon moins pressante. Si Berthelot, partant de la montagne de Reims, reprenait l'offensive en direction de l'ouest, la hernie pouvait être étranglée et l'ennemi pris dans un magnifique cercle de feux. C'était affaire à Mitry de l'accrocher au sud de la Marne.

Ludendorff n'est pas un sot. Il comprit en peu d'heures à quel effroyable péril étaient exposées ses armées. Ordre fut donné de repasser incontinent la Marne. Avant que Mitry, qui, accourant de loin, n'avait pas eu le temps de recevoir et de

grouper tous ses moyens, pût sérieusement le saisir, l'ennemi se repliait précipitamment vers le fleuve et, défendu par de très fortes arrière-gardes qui, très courageusement, se sacrifièrent, il put repasser l'eau les 19 et 20 juillet. Et quand Mitry arrivait devant la Marne, les ponts étant rompus, il fallait, sous le feu de l'artillerie allemande, en organiser le passage, ce qui perdait encore deux jours.

L'important était maintenant pour l'Allemand de défendre ses deux flancs. Il était dès lors bien résolu à se replier sur la Vesle ; il savait bien qu'il n'y parviendrait pas sans de grands dommages, mais ce serait beaucoup d'avoir tiré de la nasse le gros de ses armées. Il porta sur les parois de la poche toutes ses forces et l'ordre fut donné de contenir, coûte que coûte, les Français à droite comme à gauche.

L'armée Berthelot le 19, commençait à réagir et, encore que l'ennemi se cramponnât au sol, elle s'engageait dans la vallée de l'Ardre qui pouvait la mener vers Fismes. Mais la résistance allemande se renforçait là comme devant Mangin. L'ennemi savait que c'était question de vie ou de mort. Ses troupes de la Marne retraits sur la ligne Ardre-Vesle-Aisne ; le problème était d'empêcher Berthelot de lui couper la retraite sur l'Ardre comme Mangin de la lui couper sur l'Aisne et la Vesle.

Ce furent donc, dans la semaine du 21 au 28, des combats aussi âpres à l'est qu'à l'ouest de la poche. Pressé de toutes parts, l'Allemand se défendait pied à pied sur ses flancs, tandis que, péniblement, ses troupes se repliaient vers le nord, dans l'état physique et moral que l'on peut penser. Le 29 au soir, il était derrière l'Ardre jusqu'à son confluent avec la Vesle et, plus à l'ouest, derrière cette dernière rivière. On put croire qu'il tenterait de se fixer sur cette ligne et s'y pourrait défendre.

Mais notre haut commandement ne l'entendait pas ainsi. Tandis que Foch préparait, nous le verrons, la magnifique opération de Picardie qui allait nous ramener à la ligne Hindenburg, il entendait que l'ennemi fût forcé de se replier, d'autre part, non pas derrière l'Ardre, mais derrière la Vesle. Mangin, de son côté, n'admettait pas que les fronts se stabilisassent avant qu'on ne fût rentré à Soissons comme à Fismes. Une seconde fois, il offrait, avec une insistance extrême, de donner le coup de bélier. On lui accorda carte blanche, et la 56^e armée fut avertie qu'elle aurait, de son côté, à pousser vivement l'ennemi, ébranlé par le nouveau coup donné entre Soisson et Fère-en-Tardenois.

Le 1^{er} août, Mangin lançait ses corps sur le plateau d'Ambrief et toute la ligne allemande sautait du coup. La voie était ouverte vers Soissons comme vers Mont-Notre-Dame qui domine la Basse-Vesle. **En avant**, criait Mangin, **la victoire du 1^{er} août achève celle du 28 juillet et se termine en poursuite. Ce soir, il faut que la ne armée soit à la Vesle.**

Avant même que l'ordre parvînt, la poursuite se faisait talonnante, parfois pénétrante. Toute la masse allemande, menacée de nouveau sur son flanc droit, refluit vers la Vesle inférieure et l'Aisne, harcelée par nos troupes. Le 2, à 19 heures, les bataillons de chasseurs de la ne division étaient dans la partie sud de Soissons reconquis et notre infanterie, de Billy à Nampsteuil, rabattait sur la Vesle l'ennemi en mauvais arroi. On voyait s'élever vers le nord de grandes flammes. Les Allemands, rejetés de l'autre côté de l'Aisne, incendiaient les ponts de Soissons et de Venizel et les villages abandonnés de la rive gauche. Plus à l'est, les ponts de la Vesle, que l'ennemi venait de franchir, sautaient l'un après

l'autre, et l'on voyait flamber Braisne, Bazoches, Fismes. C'était la preuve la plus claire que les Barbares achevaient leur repli sur la rive droite de la Vesle. On poussait vivement leurs arrière-gardes. Mangin pressait son monde : [Les généraux de division dirigeront eux-mêmes les mouvements de leurs unités en tête des gros](#), et cet ordre marquait bien le nouveau caractère que prenait la campagne.

Degoutte qui avait reconquis le Tardenois et Berthelot qui, de toutes parts, avait franchi l'Ardre, s'étaient, de leur côté, jetés aux troupes de l'ennemi en retraite. On raflait des milliers de traînards, un matériel en détresse. Le 4, laissant entre nos mains 10.000 prisonniers, les Allemands avaient péniblement atteint la rive droite de la Vesle et de l'Aisne. Volontiers nos soldats eussent tenté de franchir les deux rivières. Mais l'ennemi avait pu en faire sauter les ponts et était établi sur de bonnes positions au nord des deux rivières. Évidemment, on eût pu les emporter, mais au prix de quelles pertes ! Or, déjà Foch, nous le verrons, avait besoin de tous ses moyens pour porter ailleurs son effort sur l'ennemi ébranlé. On rappela de la rive droite de la Vesle quelques détachements qui, enragés de gloire, étaient parvenus à franchir la rivière. Et les généraux furent invités à préparer à loisir l'opération qui remettrait avant quatre semaines en marche les années entre Soissons et Reims vers Laon et le Porcien. On allait, en attendant, se battre là et quand il plairait à Foch.

C'était maintenant, en effet, notre haut commandement qui déciderait de l'heure et du lieu. Tel était le résultat le plus grand de cette magnifique opération qui déjà a reçu dans l'Histoire le nom de seconde bataille de la Marne. L'assaut le plus formidable que les lignes alliées eussent connu, brisé dès les premières heures de Reims à l'Argonne par l'armée Gouraud et déconcerté, du 15 au 17, à l'ouest de Reims, par la lutte pied à pied menée par les 5^e et 6^e armées ; l'offensive des 10^e et 6^e armées pleinement victorieuse les 18 et 19 juillet ; les assaillants du 15 juillet reconduits par les Degoutte, Mitry et Berthelot sur la Marne, sur l'Ourcq, sur l'Ardre, finalement sur la Vesle, rejetés sur l'Aisne par l'infatigable général Mangin ; 30.000 prisonniers faits, près de 1.000 canons enlevés, plus de 6.000 mitrailleuses capturées, des parcs entiers raflés avec leur matériel ; le front raccourci de 45 kilomètres ; la voie ferrée Paris-Châlons ressaisie ; la menace sur Paris supprimée ; c'étaient là des résultats immédiats que nos armées pouvaient revendiquer avec fierté. Et cependant ces résultats n'étaient rien à côté de l'immense avantage que représentait l'initiative définitivement reprise par notre haut commandement. C'en était fini de la défensive. D'abord mise en défaut par la brutale tactique allemande, elle avait su s'organiser et se réformer ; elle avait, avec Gouraud, abouti au plus magnifique résultat, et, ainsi que Foch l'avait sans cesse annoncé, l'offensive allemande aussitôt brisée, nous avions déclenché la nôtre, et elle avait tout renversé.

L'occasion s'était offerte. L'ennemi lui-même l'avait créée. Si, en effet, nous élevant au-dessus du terre à terre de chaque bataille, nous envisageons d'un coup d'œil la lutte engagée le 27 mai entre Aisne et Marne et qui, le 5 août, se termine, nous voyons clairement pourquoi nous n'en avons point rompu l'ensemble. Attaquant le 27 mai, Ludendorff, ai-je dit, courait à son destin. Et le destin le frappa les 15 et 18 juillet. Les deux parties du drame sont liées. Les écrivains militaires exposeront ce qui, à la veille du 27 mai, pesait pour ou allait contre une modification si brusque d'un plan primitif d'offensive sur la mer ; ils

expliqueront la faute commise ; ils montreront, par ailleurs, un grand chef apercevant cette faute à l'heure même où l'ennemi la commet, en prévoyant les conséquences et se tenant toujours prêt à en faire jaillir la victoire. Et ils auront raison, car la faute de Ludendorff eût peut-être finalement tourné en triomphe, si elle n'eût été exploitée par son illustre adversaire. Par ailleurs, on vantera l'admirable valeur des chefs qui, à la tête des armées de la seconde Marne, surent, du 15 juillet au 5 août, les uns tenir tête et les autres donner de la tête, de la hautaine et sereine résolution d'un Gouraud à l'ardente et magnifique fougue d'un Mangin.

Mais il faut s'élever plus haut. Ces hommes furent, en ces journées, les instruments d'une justice supérieure. La nation française avait mérité le retour de fortune qui brusquement lui arrivait. Sous le coup le plus rude, elle n'avait pas fléchi un instant. Des hommes du gouvernement aux plus modestes citoyens et des chefs de l'armée aux plus petits soldats, la défaite avait trouvé des âmes sans timidité. Pas un geste de désespérance ne s'était dessiné ou si quelqu'un avait senti son âme étreinte par le doute, il n'avait, devant la résolution de la nation, osé élever la voix. Cette nation, cette armée que, naguères, on voyait si troublées dans l'intime de leur âme, elles n'avaient, au lendemain du 27 mai 1918, pas un instant connu cette langueur qu'un instant elles avaient éprouvée après le 16 avril 1917. Non ; plus le péril était grand, plus elles avaient élevé leur courage — immense *sursum corda* qui appelait sa récompense. En haut lieu, on savait que l'heure de la revanche était toute proche, que moyens et effectifs se forgeaient qui, sous peu, rétabliraient la balance entre les deux partis et qu'avant les premiers jours de l'été, la force serait enfin du côté du droit. Mais la masse de la nation l'ignorait ou le soupçonnait à peine. Elle eut, dans les longs jours de juin, un mérite immense à ne pas fléchir. Tandis que, chose étrange, la victoire éclatante du 27 mai ne parvenait pas à relever le moral déclinant de l'Allemagne, la défaite atterrante n'ébranlait en rien, — mais plutôt surexcitait la vertu française. Elle s'était fortifiée d'une confiance absolue dans les chefs, mais cette confiance même était un acte de vertu et, par surcroît, de raison supérieure. Si, le 27 mai, la France avait, même un instant, fléchi, si aveuglement elle eût renversé ses chefs, la défaite eût été un désastre. En se refusant aux suggestions dégradantes, elle rendit vaine la victoire allemande, puisqu'elle ne lui fit pas de lendemain. Elle donna aux chefs de l'arme le loisir de tirer de cette défaite même de grandes leçons, et le principe de leur contre-offensive. Et quand tout fut prêt, ils déclenchèrent l'attaque et terminèrent en victoire éclatante ce qui avait été défaite consternante. C'est par là encore que le 27 mai se lie au 18 juillet. C'est en opposant à la fortune adverse une âme impassible, que la France avait mérité de connaître la fortune qui, soudain, lui venait.

Elle lui venait. La deuxième bataille de la Marne n'était qu'un prologue. L'ennemi, dessaisi par Foch de l'initiative, ne la pourra ressaisir. C'est nous qui, désormais, l'attaquerons, le manœuvrerons, le battons, le poursuivrons, le pourchasserons. Dans ce Chemin de la Victoire, où on a vu la nation marchant d'un pas sans cesse traversé, nous venons de faire un formidable bond et maintenant elle s'ouvre toute droite devant nous. Nous connaissons encore de rudes travaux et de dures montées ; nous ne connaissons plus de détours décourageants, de reculs alarmants ni même de stagnations douloureuses. Et au bout du chemin, nous apercevons, dès les premières heures d'août, luire ce soleil de la victoire qui se devinait déjà dans l'aube glorieuse que, le 15 juillet, les Parisiens, éveillés

au bruit du canon de Gouraud, voyaient se lever miraculeusement dans le ciel vers l'Orient où Dieu faisait enfin sentir son bras.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA VICTOIRE EN MARCHÉ

(SEPTEMBRE-OCTOBRE 1918)

La bataille s'était renversée le 18 juillet. La victoire, après quelques hésitations, avait brusquement changé de camp. Il fallait qu'elle restât désormais dans le nôtre. Dans tous les temps, le soir d'une bataille, une question s'est posée : celle qu'Annibal ne sut point comprendre le soir de Cannes : *Tu as su vaincre*, lui dira un des généraux carthaginois, *tu as su vaincre, Annibal ; tu ne sais pas profiler de la victoire !*

Un soir de victoire, c'est peut-être le moment où un grand chef donne toute sa mesure. Ni le succès ne le peut jamais satisfaire, ni la fatigue l'induire à un repos même momentané. S'il veut ne point laisser de répit à l'ennemi vaincu, il faut qu'il ne s'accorde à lui-même aucune trêve. Après un grand effort accompli, il y a tendance chez tous à *souffler* : on se paie volontiers du prétexte qu'il ne faut point, par trop de précipitation compromettre le résultat acquis. Ces raisonnements-là passent pour sagesse qui, souvent, sont — non point pusillanimité — mais absence de largeur en la conception. Rien ne sert de remporter une victoire, si, incontinent, on n'en profite point. Foch est de ces esprits tout à la fois actifs, larges et volontaires, qu'une victoire ne satisfait point, mais que seule contente la victoire.

Lorsque, après le 18 juillet, l'ennemi, pressé de toutes parts dans la poche de Château-Thierry, se replie, harcelé, vers la Vesle, le général en chef des armées alliées est déjà en train de battre le fer quand il est encore chaud. *De quoi s'agit-il ?* C'est, on le sait, son mot favori. Non pas de chasser l'Allemand de la Marne sur l'Aisne, — ce qui n'abolira que les résultats de sa dernière offensive heureuse du 27 mai, — mais tout d'abord d'anéantir les résultats de toutes ses offensives de 1918 en le ramenant, — fort étrillé, — à ses positions de départ de mars : la ligne Hindenburg ; mais, ensuite, tout simplement de le chasser de France et de libérer le territoire ; mais, enfin, de détruire la force de l'adversaire pour l'acculer à la capitulation. Pour cela, l'offensive — l'offensive constante et l'offensive éclairée : *Le moment est venu*, écrit-il à ses lieutenants, *de quitter l'attitude défensive imposée jusque-là par l'infériorité numérique et de passer à l'offensive*. Il faut ne point laisser à l'ennemi le temps de souffler et, partout, si peu que ce soit, de se refaire. Le frapper, le frapper sans cesse. Tout à l'heure, il écrira au général Diaz : *L'Entente doit frapper à coups redoublés et répétés avant que l'ennemi ait eu le temps de refaire le moral de son pays, un plan de guerre, comme de reconstituer ses forces et son matériel*. Et, parce que commander, — comme gouverner, — c'est prévoir, il n'a pas attendu que l'ennemi fût définitivement ramené, le 5 août, à la Vesle et à l'Aisne, pour tout préparer afin qu'il fût ailleurs attaqué et battu.

C'est, en effet, le 24 juillet, qu'a eu lieu, au château de Bombon, près de Melun, son quartier général, la conférence d'où est sortie cette grande offensive qui, du 8 août au 11 novembre, ne cessera de se développer, de s'élargir, de s'agrandir, mais dont, à y bien regarder, le principe tient dans le fameux mémoire soumis, le 24 juillet, par Foch à ses lieutenants.

Tout de suite, en dehors de l'opération, qui est en voie d'achèvement et qu'il ne s'agit que de mener au mieux, entre Aisne et Marne, il ne prévoit pas moins de quatre opérations. Il faut dégager la voie ferrée Paris-Amiens, c'est son *delenda Carthago* depuis le 26 mars. Il faut, dans la région de Commercy, dégager la voie ferrée de Châlons à Toul en réduisant la hernie de Saint-Mihiel. Il faut libérer de toutes menaces la région des mers du Nord. Il faut écarter l'ennemi des régions de Dunkerque et de Calais. Ainsi seront abolis les résultats de l'assaut allemand de 1918. Il ne semble pas, pour l'heure, prétendre à plus. A quoi bon étaler de grands projets ? l'important est qu'ils soient déjà conçus. Chaque opération n'est, dans l'esprit du grand chef, que l'amorce de manœuvres plus décisives. Au fond, toute la directive du 3 septembre, qui acheminera elle-même aux magnifiques directives des 10 et 19 octobre, est en puissance dans ce mémoire du 24 juillet. Au delà de l'opération sur la Somme, un Foch aperçoit déjà l'abordage de la ligne Hindenburg de Cambrai à la Fère ; au delà des opérations sur la Lys, la marche sur l'Escaut ; comme au delà de l'opération sur Saint-Mihiel, — ici seulement un mot révèle l'arrière-pensée, — la manœuvre sur la Meuse et la Moselle. Parce qu'il y a, parce qu'il faut qu'il y ait toujours un visionnaire chez tout grand constructeur, Foch voit très bien, le 24 juillet, les armées allemandes assaillies sur tout le front, — ainsi qu'elles le seront dans deux mois, — des Flandres à la Lorraine.

Tous les Alliés doivent concourir à cette bataille ; Foch leur a distribué les rôles ; de Haig à Pershing, chacun a accepté le sien. Pétain court à son grand quartier préparer sa partie. Et déjà, Foch donne à Diaz le la car, a-t-il dit, il faut, pour qu'un orchestre marche, que le chef d'orchestre reste en relation étroite avec ses musiciens.

Ce n'est pas un bâton de chef d'orchestre qu'il lèvera le 8 août, c'est celui d'un maréchal de France. La confiance du gouvernement de la République est telle que ni Poincaré, ni Clemenceau n'ont voulu attendre une nouvelle victoire pour que, par ce titre superbe, les services déjà éclatants fussent reconnus et le prestige accru.

C'est le *maréchal* Foch qui, le 8 août, déchaînera les armées alliées.

Les Allemands ne les attendent pas si tôt. Battus le 18 juillet et ayant, le 5 août, atteint à l'Aisne et à la Vesle leur ligne de repli, ils se fient au rythme ordinaire de cette guerre, croient à un long entr'acte. Ils croient ce qu'ils espèrent, car cet entr'acte leur est absolument nécessaire. Ludendorff a dû avouer le 3 août : *Notre offensive du 15 juillet n'a pas réussi au point de vue stratégique.* Évidemment ; mais veut-il faire entendre qu'elle ait réussi en quelque autre point ? En réalité, le moral de l'armée allemande reste profondément atteint par les effroyables journées des 15 et 18 juillet. Le 7 août, un ordre du Kronprinz trahit de l'inquiétude. Il faut, dit-il, *rétablir par tous les moyens la force combattive* des soldats. Pour cela, le repos, ajoute-t-il, est nécessaire. Mais l'Allemand n'a plus l'initiative et Foch n'est pas là pour donner du repos à S. A. le kronprinz Frédéric Guillaume et à ses *Feldgrauen*. Le 8 août, les Alliés attaquent.

La première opération devait viser au dégagement de la voie Paris-Amiens. La 4e armée britannique Rawlinson, la 2e armée française Debeney en sont chargées. Mais déjà, d'accord avec Debeney, Fayolle suggère qu'une manœuvre habile peut amener la réoccupation de Montdidier et que, Montdidier repris, peut-être l'opération pourra s'étendre, de par une attaque de l'armée Humbert, à la région de Lassigny. Foch y consent bien volontiers. Mais il entend surtout qu'on pousse droit sur Roye.

Le 8 août, le tonnerre, de nouveau, éclate du nord-est d'Amiens au sud-ouest de Montdidier.

Rawlinson entend reconquérir d'un seul coup violent, à l'est d'Amiens, tout le Santerre : le coup est, en effet, si violent que, dès le soir de la première journée, les Allemands, chassés de toutes les positions, laissent entre les mains des Britanniques 13.000 prisonniers et 400 canons. L'ennemi, abandonnant précipitamment les positions qu'on ne lui avait pas enlevées, reculait de 10 kilomètres en quelques heures.

Debeney, lui, manœuvrait. Le commandant de la 2e armée française se révèle, en effet, à cette heure un des premiers manœuvriers de notre armée. Pendant trois mois, ce caractère s'affirmera : un Debeney fera tomber les plus fortes positions par des combinaisons. Montdidier est sa première victoire : tandis qu'au nord de la ville, il emporte, avec ses bataillons et ses chars d'assaut, les plateaux de Mézières et d'Hangest, il actionne, au sud, un de ses corps, et Montdidier encerclé tombe le 9 août. Et déjà Foch, dans une lettre impatiente, pousse Debeney de Montdidier sur Roye.

Debeney reprenant Montdidier, Rawlinson achevait, le 9 août, de reconquérir le Santerre. Chaulnes déjà était menacé, — et Roye au sud.

Par surcroît, l'offensive, en progressant, s'élargissait peu à peu. Au nord, elle débordait maintenant sur la rive droite de la Somme, car il fallait protéger le flanc gauche de Rawlinson avançant. Mais déjà Haig, actionné par Foch, rêvait mieux. La 7e armée Byng se prépare à attaquer, à la gauche de Rawlinson, en direction de Péronne et de Bapaume. Et voici que Fayolle, d'autre part, lance sur le flanc de l'Allemand, reculant devant Debeney, la 3e armée française Humbert. Humbert déchaîne en direction de Lassigny quelques régiments et déjà le massif de Thiescourt, qui nous barre la route de Lassigny, est en quelques heures cerné et pénétré le 10, tandis qu'aux 12.000 hommes capturés par Debeney s'ajoutent les 2.000 enlevés par Humbert. Et celui-ci, prévenant les ordres, étend encore son action vers l'est, le 12, en direction de Noyon. On croit voir, avec Byng au nord Humbert au sud, deux bras qui peu à peu s'allongent pour étreindre et vous savez déjà de combien ils s'allongeront par la suite : vers Gand et vers Metz.

Foch, enchanté de ce [départ](#), presse son monde : [Il y a aujourd'hui une occasion à saisir qui ne se retrouvera sans doute pas de longtemps et qui commande à tous un effort que les résultats à atteindre justifient pleinement](#). Et déjà il ne lui suffit pas qu'Humbert tende vers Noyon ; à sa droite, Mangin, sur l'Aisne, est alerté ; tandis qu'à gauche de Rawlinson, ce ne sera pas seulement Byng, mais Horne qu'avant peu, Douglas Haig devra mettre en mouvement. A la manœuvre du coup de poing brutal qui a été celle de Ludendorff, succède la manœuvre savante d'enveloppement qui sera celle de Foch.

Cette mise en mouvement des ailes est d'autant plus nécessaire qu'après les magnifiques succès des premiers jours, Rawlinson et Debeney se heurtent à une résistance acharnée, — et bientôt Humbert. Or, il ne faut pas que la bataille languisse. Haig volontiers l'arrêterait au centre pour la mieux mener à l'aile gauche. Foch n'est point de cet avis. Byng attaquerait au nord de l'Aisne, oui, et Mangin, à l'est de l'Oise ; mais, ce pendant, Rawlinson, Debeney, Humbert pèseraient sur le front ennemi, prêts à sauter sur l'Allemand au cas où de grands succès obtenus aux ailes le contraindraient à un repli sur la ligne Péronne-Chauny.

C'est donc manière de parler que de dire que la bataille est close, — mais une phase seulement ; et quels résultats déjà obtenus ! Amiens dérobé au feu de l'ennemi, Montdidier reconquis, Lassigny, Roye et Chaulnes approchés, 30.000 prisonniers faits, 600 canons enlevés. Mais le résultat le plus appréciable est la démoralisation de l'Allemand. Ludendorff révélera plus tard que des divisions entières ont, les 8, 9, 10 août, fait défection et avouera que, du soir du 10 août, il a désespéré lui-même de la victoire finale. Peut-être exagère-t-il. Si la bataille s'affaisse, il pourra se cramponner aux anciennes lignes de la Somme perdues en 1916, reprises en 1918. Mais, tandis qu'il y précipite ses réserves, le voici attaqué sur les ailes. Rawlinson, Debeney et Humbert tenant l'ennemi entre Somme et Oise, Byng prépare sa bataille entre Somme et Scarpe, Mangin entre Oise et Aisne. C'est le second acte de la bataille de Picardie qui va commencer, quand à peine le premier se termine.

Mangin s'élança le premier. Depuis le 10 août, son armée était alertée. Il lui avait donné le mot d'ordre qui s'impose à tous : **Il est temps de secouer la boue des tranchées**. Il entend enlever jusqu'à l'Oise et jusqu'à l'Ailette, son affluent, les plateaux situés au nord-ouest de Soissons, au nord-est de Compiègne. Suivant sa coutume, il prépare le terrain par une première attaque qui enlève tout le sud des plateaux avec 3.000 prisonniers, — les 18 et 19 — et, le 20, il déchaîne toutes ses forces, les chars d'assaut en tête et l'aviation plein le ciel. Attaque foudroyante. Malgré sa vive résistance, l'ennemi est bousculé sur une profondeur variant de 4 à 5 kilomètres, 8.000 prisonniers enlevés et 100 canons. Le 22, Mangin est déjà au-dessus de l'Oise et de l'Ailette, au rebord septentrional des plateaux conquis. Le 23, on descend sur l'Ailette inférieure et l'armée Humbert, profitant de la progression de Mangin à sa droite, a franchi la Divette, encerclé Lassigny, fait tomber la ville, tandis que Noyon est à son tour investi. En trois jours, les deux armées ont créé, du nord-est de Soissons à l'ouest de Lassigny, une poche de plus de 12 kilomètres de profondeur, tout à la fois menaçante pour les corps ennemis qui occupent, au nord-est de Soissons, le Chemin des Dames et pour la XVIIIe armée allemande qui tient le front de Noyon à Roye.

Or, à la même heure, cette armée, ainsi exposée à sa droite, est, à sa gauche, menacée par les éclatants succès des armées britanniques.

Haig avait lui aussi projeté une attaque préparatoire au nord de l'Ancre qui le rendrait maître du chemin de fer d'Arras à Albert. Ayant ainsi avancé ses lignes, il déchaînerait tout à la fois la gauche de la 4e armée entre Somme et Ancre et la 3e entre Ancre et Scarpe.

Plus encore que de l'attaque Mangin, Foch attendait de celle des Britanniques un très gros résultat. Quelle ne fut donc sa joie quand, le 22, il apprenait que Byng,

attaquant dès l'aube en direction de Bapaume, après voir, le 21, conquis le chemin de fer visé, avait, le 22, enlevé, avec 4.600 prisonniers, entre Albert et Bray-sur-Somme, un terrain considérable. Et quand, courant porter ses félicitations à Haig, Foch arrivait à Mouchy-le-Châtel, il y trouvait le maréchal anglais en train déjà de relancer ses troupes victorieuses sur la ligne Péronne-Quéant sur un front de 53 kilomètres.

Ce fut une splendide attaque où nos alliés apportaient, avec leur beau courage ordinaire, le sentiment d'une nécessaire revanche. **Sur le sol même qui avait vu la grandeur de leur acharnement dans la défense**, écrit le maréchal Haig, **nos troupes se portèrent à l'attaque avec une vigueur inlassable et une inébranlable détermination que ni l'extrême difficulté du terrain ni la résistance obstinée de l'ennemi ne purent ni briser ni diminuer.**

Du 23 au 25, chaque heure fut marquée par un succès et quand, le 25, ayant creusé, vers Bapaume comme vers Croisilles, deux poches menaçantes, ils eurent fait tomber le plateau de Thiepval, nos Alliés marchaient avec une stupéfiante assurance vers la redoutable ligne Drocourt-Quéant, premier rameau de la formidable position Hindenburg ; Bapaume et Comblès tombaient le 26 et telle était la menace que créait, pour l'armée von Hutier, l'énorme poche creusée, qu'elle abandonnait en très mauvais arroi le front du nord de Bapaume à la Somme.

Menacé par la double attaque sur ses flancs, l'ennemi se repliait d'ailleurs au sud comme au nord de la rivière. Le soir du 29, la 4^e armée britannique, les 1^{re} et 3^e armées françaises le suivaient en le talonnant, occupant Flaucourt, Belloy-en-Santerre, Roye, les massifs du Noyon-nais, et déjà menaçant, de Péronne à Ham, la ligne où les Allemands avaient entendu arrêter leur repli.

Cette ligne était menacée le 30, elle était entamée dès le 31, et à son point d'appui en apparence le plus inexpugnable. Les Australiens de Rawlinson, se jetant sur le mont Saint-Quentin au nord de Péronne, emportaient, dans la nuit du 30 au 31, cette formidable position et, de ce fait, Péronne devait tomber. La ville était, en dépit d'une résistance acharnée, conquise le 31. Sans même avoir pu s'y établir solidement, l'ennemi voyait donc sa nouvelle ligne ébranlée. Avant une semaine, elle va s'écrouler sous les coups de cinq armées alliées.

De tels succès justifiaient la méthode de Foch. C'est parce qu'on ne laissait aucun répit à l'ennemi, qu'on pouvait le bousculer d'une ligne à l'autre, l'obliger à d'humiliants replis, le pourchasser et sans cesse le battre, Le maréchal Haig, jadis si circonspect lorsqu'il s'agissait de monter une opération, était si bien converti à cette méthode talonnante que, Péronne à peine enlevé, il méditait déjà, suivant son expression, **un coup soudain et heureux en force suffisante pour faire sauter la charnière des organisations où l'ennemi pensait se retirer.** C'était tout simplement la ligne Hindenburg que visait maintenant le maréchal anglais avec une surprenante audace. Foch n'était pas homme à le retenir : cette belle armée britannique, c'était une arme magnifique que, jadis, on avait quelque peine à mettre en mouvement. Emportée par son succès, elle courait maintenant sans cesse à de nouvelles batailles, et Foch, à la voir s'y précipiter, sentait tomber son dernier doute sur le succès final. Car de l'armée française, par ailleurs, il n'avait jamais pu douter.

Son plan du 24 juillet se développait. Déjà la simple bataille entre Amiens et Montdidier était devenue bataille entre Ancre et Oise, puis bataille entre Arras et Soissons et maintenant il étudiait une extension plus forte encore des opérations.

Les pensées qui l'agitaient se trahissent en une lettre à Pershing du 23 août : *S'étendant de la Scarpe à la Champagne, écrivait-il, la bataille peut bientôt s'étendre jusqu'à la Moselle*. En fait, tandis qu'il s'apprêtait à jeter Mangin, par delà l'Ailette, sur Laon, il avisait Pétain qu'aussitôt l'opération sur la Woëvre exécutée par les Américains, — et en attendant la Moselle — il comptait faire attaquer en direction de Mézières les troupes de Gouraud comme celles de Pershing et le pria d'en préparer les moyens.

Ce pendant, les armées de Haig et toutes celles de Fayolle continuaient à faire bonne besogne.

Les victoires anglaises au sud de la Scarpe avaient mis, en avant d'Arras, les positions allemandes en saillant. Avant de s'engager vers la ligne Hindenburg, il paraissait expédient au maréchal Haig de réduire ce saillant. Le 31 août, ils l'avaient réduit et maintenant nos alliés marchaient vers ce qu'on peut appeler les *avancées* de l'énorme forteresse menacée. Se jetant dès le 2 septembre sur l'une d'elles, la ligne Quéant-Drocourt, à l'est de Douai, ils pénétraient dans la position de 5 kilomètres et le coup fut si rude que, incontinent, les Allemands se repliaient sur la ligne Hindenburg elle-même. Ils n'essayèrent même pas de disputer entre Péronne et Vélou la *ligne de la Tortille*. Ils couraient se réfugier dans l'énorme réduit avec l'unique espoir d'y trouver un délai.

Ils étaient également obligés de se replier plus au sud. Le 29, Humbert avait enlevé Noyon, puis le mont Saint-Siméon, forte position sur quoi l'Allemand avait cru pouvoir s'appuyer. D'autre part, plus à droite, Mangin avait repris l'offensive au nord de l'Aisne. Maître des plateaux de l'ouest, il était entré comme un coin dans les plateaux de l'est. Au nord de Soissons, la défense du Chemin des Dames devenait pour l'Allemand difficile. Il se replia sur une partie des plateaux. Mais ainsi s'exposait-il à être pris entre les deux branches d'une tenaille ; car Mangin menaçait déjà ses arrières, il pouvait être attaqué par la 5^e armée Berthelot qui, nous le savons, bordait la Vesle depuis un mois dans une attitude menaçante. L'Allemand lâchant pied derrière la partie ouest de la rivière, Berthelot avait alors franchi derrière l'Allemand la rivière de Missy à Fismes, et, le talonnant vivement, endommageant ses arrière-gardes, le reconduisait jusqu'à l'Aisne.

Ainsi se terminait cette deuxième phase de la bataille de Picardie si considérablement élargie. Du 8 août au 8 septembre, l'Allemand, rejeté de position en position, menacé par notre savante manœuvre des ailes, battu entre la Somme et la Scarpe par les armées britanniques, battu entre l'Aisne et l'Oise par les armées françaises, avait vu la bataille le déborder pour l'étreindre et, pour se dérober à cette dangereuse étreinte, il avait dû renoncer à ses conquêtes de mars 1918. Menacé dans la région de l'Aisne par l'opération à deux fins de l'armée Mangin, il lui avait fallu, par surcroît, chercher dans le massif de l'Aisne, — déjà menacé, — le refuge qu'il y avait, de si longues années, trouvé, tandis que, plus au nord, il n'en trouvait un que dans cette position Hindenburg d'où il s'était, en mars 1918, élancé avec un si délirant espoir et où il était rejeté finalement en septembre 1918, vaincu en dix rencontres, ayant laissé entre nos mains 100.000 prisonniers et des milliers de canons et désespéré d'une défaite qui jetait bas tous ses rêves. Sans doute se croyait-il à l'abri. Il n'était plus d'abri pour l'Allemand : car, confiance et fierté étant du côté de l'assaillant, la plus forte position devait s'écrouler devant nous. On allait, comme chantaient les patriotes de l'an I de la République, chercher *les tyrans jusque dans leurs repaires*.

Le repaire était de taille. Nous nous trouvions en face d'une forteresse unique dans l'histoire, la position Hindenburg, et encore n'est-ce là que le premier rempart d'une triple ligne de formidables défenses.

A vrai dire, ce premier rempart était le plus fort. De la mer à la Suisse, il courait par les régions du Catelet, Saint-Quentin, la Fère, Anizy-le-Château, enveloppant Laon qui lui servait de soutien, barrant au nord de Berry-au-Bac la trouée de Juvincourt, offrant une partie particulièrement large de défenses entre les régions de Lens et de la Fère. C'étaient les terribles lignes Wotan, Siegfried et Alberick, — car tous les *Nibelungen* avaient été mobilisés, eux aussi, puisque tout à l'heure nous trouverons Hunding, Brunehilde et Kriemhilde. Toute cette mythologie était destinée à donner un air de Walhala à cette forteresse remplie de prestiges et comme déjà enveloppée de fables et de nuées. Système de tranchées se croisant dans tous les sens, sur une profondeur qui parfois mesurait 12 kilomètres, réseaux formidables de fils de fer, maquis de ronces d'acier, enchevêtrement de tunnels sournois, de cours d'eau utilisés, de marécages aggravés, de réduits bétonnés, de villages fortifiés, ce rempart aux mille trappes pouvait vraiment passer pour imprenable.

Serait-il franchi, que l'assaillant se trouverait en face d'un nouveau système : deux lignes s'appuyant, d'un côté, sur le camp retranché de Lille, de l'autre, sur la région fortifiée Thionville-Metz, position *Hunding, Brunchilde, Kriemhilde* et *Michel*. Et, derrière encore, ce serait un troisième mur, *Hermann Stellung* et *Hagen Stellung*, — couvrant les frontières mêmes de l'Empire. Qui donc osera même affronter ce triple mur ? L'Allemagne en est presque à souhaiter qu'on l'y assaille. C'est à ses yeux un acte de folie : *Nous voulons montrer aux Anglais, aux Français et Américains, écrit un des généraux, que toute nouvelle attaque de la ligne Siegfried sera complètement brisée et que cette ligne est un rempart imprenable.*

Tandis que j'étudiais tout à la fois cette formidable muraille et les propos railleurs que, en septembre encore, la presse allemande prodigue, après l'Empereur, le chancelier, les princes et les chefs d'armée, à qui oserait l'assaillir, je songeais à cette fable admirable de Jéricho et aux vers du poète à cette autre muraille que, sonnait en leurs clairons, d'autres soldats de Dieu entouraient au milieu des railleries :

.....
A la sixième fois, sur sa tour de granit,
Si haute qu'au sommet, l'aigle faisait son nid,
Si dure que l'éclair l'eût en vain foudroyée,
Le roi revint, riant à gorge déployée,
Et cria : — Ces Hébreux sont bons musiciens !
Autour du roi joyeux riaient tous les anciens,
Qui le soir sont assis au temple et délibèrent.
A la septième fois, les murailles tombèrent.

Foch n'est pas homme à se laisser prendre aux prestiges même les plus fondés. Pas plus il n'est homme à se fier aux seules trompettes du droit. Car s'il croit à la puissance d'un Très Haut et à ses promesses, il est de ceux qui pratiquent le : *Aide-toi, le Ciel t'aidera*. Il sait bien ce qu'il va trouver en face de lui : défenses formidables, murs imprenables. Oui, mais il a jadis écrit : *Tous les terrains sont*

franchissables si on ne les défend à coups de fusil, c'est-à-dire avec des hommes vaillants et actifs. Et à ses services de renseignements, il pose la question : Qu'est-ce que vaut aujourd'hui le moral de ces gens-là ? Or, le moral baisse de jour en jour dans l'armée et plus encore dans la nation allemande ; j'en ai cité des témoignages frappants. La presse couvre de ses déclamations et de ses mensonges les murmures, — je renvoie à l'étude si nourrie d'André Hallays — mais on sent déjà une fêlure dans les affirmations mêmes de la presse et certaines lettres montrent, d'autre part, que la crédulité prodigieuse du peuple allemand est ébranlée : dans l'armée, ce sont cris de désespoir furieux ; j'ai cité la lettre d'un officier qui en arrive à appeler avec fureur la défaite nécessaire. Ce ne sont à la vérité que quelques indices. La masse de l'armée est résolue à se défendre et, prudemment, Foch monte un plan où les redoutables positions Wotan, Siegfried et Alberick étant attaquées de front par les soldats des armées de Haig et de Fayolle, la droite des armées alliées, Gouraud et Pershing, s'efforcera de les tourner en attaquant nettement vers le nord en direction des Ardennes.

Cette double opération est l'objet de la *directive* du 3 septembre. Et une troisième se prépare qui, sur le flanc droit des Allemands, déchaînera les armées des Flandres.

En attendant, on achève d'enlever les *avancées*. Du 10 au 17, les troupes britanniques attaquant en direction de Cambrai, Marcoing et le Catelet, ont rencontré une résistance très âpre, mais, le 18, elles l'ont brisée et, emportant tout avec 10.000 prisonniers et 150 canons, ont atteint la lisière de la ligne Hindenburg, le pied du mur, que couvrent d'un double fossé le canal du Nord, puis le canal de Saint-Quentin.

Debeney aborde également, sur la ligne est de Saint-Quentin-est de la Fère, la redoutable position, tandis qu'arrivé sur l'Oise, il donne la main à Mangin.

Celui-ci continue à miner la défense allemande sur les plateaux entre Aisne et Ailette ; partout on est à pied d'œuvre. Le grand assaut se prépare.

Mais, pour que les armées de droite, d'autre part, puissent, par leur attaque en direction des Ardennes, essayer de tourner la forteresse, il faut qu'elles soient libérées, dans la région de la Meuse, du boulet qui, depuis quatre ans, nous a si souvent entravés. Le 12, les Américains, appuyés du 2e corps colonial Blondlat, ont été jetés sur la hernie de Saint-Mihiel et l'ont, en deux jours, proprement étranglée. Plus d'Allemands au sud de Verdun : dès lors on peut songer à aller à Sedan.

C'est Gouraud et c'est Pershing, vous le savez, qui y sont destinés. Ils attaqueront, le 26, entre Suippe et Meuse. Cependant, le 27, Debeney et les armées britanniques assailliront, entre la Somme et la Sensée, le mur Hindenburg ; et, le 28, l'aile gauche des armées alliées, se mettant en mouvement à son tour, menacera les Flandres. Car, sous les ordres du roi Albert Ier, secondé par le général Degoutte, devenu son major général, trois armées, belge, française et anglaise, s'ébranleront en direction de Gand et de Bruges. Nous voici arrivés à l'heure du grand assaut.

L'aile droite devait donc partir la première — Gouraud et les Américains. Foch attachait une importance capitale à cette opération ; elle pouvait, si elle

réussissait, prendre de revers toutes les années allemandes de France, forcer l'ennemi à abandonner ses positions encore formidables, lui couper la retraite sur la Meuse. Mais, précisément, les Allemands, comprenant la gravité de cette situation, allaient porter toute leur puissance de résistance de ce côté.

Il n'est donc pas étonnant qu'après une brillante, rapide et fructueuse avance dans la journée du 26, les deux armées alliées se soient heurtées à une résistance désespérée. Sur le plateau de Gratreuil, au nord de Massige, comme sur la petite rivière de la Py, Gouraud devait bientôt conquérir le terrain pied à pied ; il avait, à la vérité, enlevé 10.000 prisonniers, et, de leur côté, les Américains avaient emporté le piton de Montfaucon, — réputé, lui aussi, imprenable, — à l'est de l'Argonne. Mais, dans le massif argonnais lui-même, qui est à la vérité un terrible terrain d'attaque, nos alliés avançaient peu et, ayant compté être à Grandpré en trois jours, ils marquaient bientôt le pas, bien plus au sud, devant Varennes. La journée du 28 fut très dure. Le massif de Notre-Dame-des-Champs, qui commandait toute la basse vallée de la Py, résistait à la gauche de Gouraud, et, d'autre part, les Américains n'avancant pas, la droite de notre 4e armée était de ce fait accrochée à l'ouest immédiat des pentes argonnaises. Il fallait stopper ; l'opération n'avait point donné les résultats stratégiques attendus.

Heureusement, la forteresse qu'on n'avait pas pu tourner était, sur ces entrefaites, forcée de haute lutte par les armées Horne, Byng, Rawlinson et Debeney, dans les batailles à jamais célèbres de Cambrai, du Catelet et de Saint-Quentin.

L'attaque s'était produite le 27. Le canal du Nord, premier fossé de la ligne Hindenburg, avait été, par Horne et Byng, franchi au milieu de combats épiques, et Cambrai bientôt approché, débordé, tandis que 10.000 prisonniers et 200 can.sns étaient saisis. Et déjà nos alliés abordaient, sans timidité, la partie nord du canal de Saint-Quentin, deuxième fossé de l'énorme forteresse, à Marcoing, et, de même, le forçaient.

Rawlinson, attaquant le 28, plus au sud, arrivait également à le franchir sous le feu des canons et des mitrailleuses. Et on se jetait à l'assaut des plateaux. J'ai raconté ailleurs cette page d'épopée. Américains et Anglais y donnèrent des preuves d'une résolution et d'une opiniâtreté toute pareilles. Car, tandis qu'au nord, les soldats du corps américain Read prenaient d'assaut Bellicourt et Nauroy et à la droite Bony qu'ils n'abordaient qu'après être stoïquement restés deux heures dans un ouragan de mitraille, les divisions anglaises, à leur droite, enlevaient Bellenglise, après avoir franchi le canal en partie à la nage sous la mitraille et, plus à droite encore, emportaient les crêtes et atteignaient les abords du Tronquoy, où ils se rencontraient avec les soldats victorieux de notre Debeney.

Celui-ci, en effet, avait, le 29, attaqué à son tour. Ayant comme objectif la chute de Saint-Quentin, il avait, à son ordinaire, savamment manœuvré, car nous savons qu'il n'est pas l'homme des assauts aveugles. Ce genre de chef ménage le sang des siens, car la science du stratège vient décupler la force des soldats. Par ses attaques au nord et au sud de la ville, il a rapidement isolé la position : ses hommes ont d'ailleurs répondu à son attente ; ils se sont, par leur valeur, montrés dignes de leurs voisins, passant comme eux le canal et, comme eux, assaillant les crêtes. Le 30 septembre, Saint-Quentin est investi ; le 1er octobre, il est aux trois quarts encerclé ; le 2, nous y pénétrons ; et déjà Debeney marche de l'avant, résolu à laisser derrière lui l'épaisse muraille Hindenburg pénétrée.

Rawlinson était déjà, le 1er octobre, à 7 kilomètres à l'est du canal et commençait l'encerclement du Catelet ; le 2, il en était maître ; Byng et Home encerclaient Cambrai. Restait, pour que la ligne Hindenburg fût entièrement franchie, à occuper Montbrehain et Beaurevoir à l'est. L'infanterie britannique se relança à l'assaut, appuyée par les tanks. Ces deux villages étaient, le 5, enlevés, l'ennemi forcé d'abandonner toute sa ligne entre le Catelet et Crèvecœur-sur-Escaut au nord, et la droite de Byng ainsi mise en mesure de franchir le canal de l'Escaut. On avançait à grands pas vers l'est.

En fait, de toute part, la ligne Hindenburg était brisée : les Allemands, le 5 octobre, n'en défendaient plus que des lambeaux. Elle était entièrement emportée à l'ouest de Cambrai dont Byng occupait les faubourgs ; elle l'était à l'est de Montbrehain, qui en était, de ce côté, le dernier élément et que Rawlinson venait d'enlever ; elle l'était enfin par Debeney, entre l'est de Saint-Quentin et à l'ouest de Fontaine-Utertre qu'atteignait presque notre 16e corps. Par ailleurs, la chute de Crèvecœur-sur-Escaut, du Catelet, de Beaurevoir, de l'énorme saillant de Saint-Quentin, installait, au cœur de la position Britanniques, Américains et Français. Déjà les portes étaient ouvertes vers cet [espace libre](#) dont parle le maréchal Haig et auquel, depuis tant d'années, on tendait le bras. Les armées alliées allaient attaquer l'ennemi en terrain découvert et ce ne serait pas l'œuvre du surlendemain, mais du lendemain même. L'assaut magnifique, certes, n'avait pas été sans de rudes difficultés. Rendons hommage à nos ennemis : rarement résistance plus violente avait été opposée et résistance plus difficile à vaincre du fait des redoutables positions décuplant la valeur des défenseurs, exigeant de celle des assaillants de véritables miracles, Ceux-ci avaient cependant franchi le fossé [infranchissable](#), puis les bastions [imprenables](#), et ce faisant, raflé plus de 40.000 prisonniers, plus de 500 canons. L'armée allemande s'en allait en pièces avec ses positions.

Ce fut, dans l'armée et la nation allemandes, un long frisson d'effroi. Les lettres que j'ai dépouillées témoignent d'un sombre désespoir. Quoi ! ce mur inattaquable ! Quoi ! la ligne Wothan ! Quoi ! la ligne Siegfried ! Alors que vaudraient les autres ? On croit voir, ai-je écrit, un gladiateur qui, sa cuirasse rompue d'un maître coup de glaive, fléchit des genoux sous ce coup. Avant quelques semaines, nous allons le voir lever la main dans un geste de détresse, ayant touché des épaules, puis, demander grâce sous la menace du poignard de miséricorde que Foch aura mis dans la main de Mangin.

Le haut commandement allemand mesure mieux même que ses soldats l'effroyable péril auquel il est exposé, le mur rompu couvrait tout et particulièrement ses chemins de rocade, ses voies de communication ; ces voies sont maintenant directement menacées et tous ses plans de résistance à vau-l'eau. Ses divisions rejetées lui reviennent en lambeaux. Moralement et matériellement, ces journées du 27 septembre au 5 octobre sur la ligne Hindenburg comptent parmi les grandes défaites de l'histoire. Qu'importe que l'Allemand continue à résister sur les ailes entre Suipe et Meuse, entre Lys et Mer, — au prix d'ailleurs de quelles pertes ! — si son centre est enfoncé. L'aigle noir est frappé au cœur. Son flanc saigne et ses mouvements deviennent convulsifs.

Et, ce pendant, une nouvelle blessure lui a été sur ces entrefaites portée par nos armées du Nord : ce n'est pas seulement au canon victorieux de Cambrai que Lille, tressaillant de joie, prête l'oreille, mais au canon victorieux des Flandres.

La mission donnée par Foch à ce groupe d'armées est nette : chasser l'ennemi de la province au nord de la Lys entre Armentières et la frontière hollandaise, c'est Ostende, Bruges et Gand montrés du doigt aux armées d'Albert Ier. Il faut que sous leurs murs retentissent aussi les trompettes du droit. La Belgique ! le premier crime qui a crié vers le ciel !

Le 28, à 5 h. 10, l'assaut se déchaîna et ce fut une journée magnifique. Du sud d'Ypres au sud de Dixmude, sur ce champ de bataille déjà si souvent arrosé des trois sangs, Belges, Français et Anglais se ruèrent à l'assaut. Là aussi, le mur auquel, pendant quatre ans, on s'était heurté s'écroula sous la violence du choc. Cette forêt d'Houthulst en particulier, vraie forteresse boisée qui toujours avait arrêté et brisé nos offensives, celle de 1914 comme celle de 1917, fut enlevée par les Belges qui partaient à la reconquête de leur pays avec une ardeur sans pareille. Tous les assaillants se portaient alors sans arrêt à l'attaque de la deuxième position, en direction de Thourout-Roulers-Menin, à l'assaut de cette crête des Flandres qui, en partie, était, ce premier soir, entre les mains des Alliés. Et, le 29, le succès était poursuivi. Les Anglais avaient reconquis la fameuse position Wytschaete-Messine, — cinq fois perdue et reprise depuis quatre ans, — et les Belges étaient rentrés à Dixmude. Entre nos deux alliés, notre corps Massenet faisait merveille. On était à quelques kilomètres de Roulers et de Thourout. L'Allemand se sentait, là encore, là surtout, terrifié par la rupture de son front. Convaincu que jamais les Belges n'attaqueraient, que jamais les positions de la mer à la Lys ne seraient rompues, il avait accumulé, derrière ce mur, un matériel immense ; la Belgique était son entrepôt ; or, à l'heure où plus encore que les effectifs, le matériel commençait à leur faire cruellement défaut, la capture par les armées alliées de cet entrepôt équivalait au pire désastre. Au risque de dégarnir son centre, il précipita en Flandre comme tout à l'heure en Champagne, ses dernières réserves. La résistance en devint plus âpre, et le temps s'en mêla, pluie violente qui là-bas délaie le sol, empêtre tout. Nous avançâmes encore, mais l'opération dut stopper. Degoutte reprenait d'ailleurs incontinent la préparation de cette seconde opération qui, à la fin d'octobre, nous mènera à la frontière hollandaise. Car nous n'en étions plus aux batailles sans lendemain. Celle qui venait de se livrer en Flandre coûtait d'ailleurs déjà fort cher aux Allemands. Ayant en effet perdu 11.000 prisonniers et un gros matériel, ils voyaient se creuser dans leur front un saillant qui devait le faire promptement ou éclater ou se replier. Lille, menacé par le sud, pouvait maintenant l'être par le nord.

D'ailleurs, les défaites se multipliaient pour l'Allemand. Elles n'avaient pas seulement pour théâtre les trois grands champs de bataille où nous venons de voir les Alliés remporter des succès inégaux, mais tous gros de conséquences : dans les régions de l'Aisne et de la Vesle, d'autres attaques, quoique de moindre envergure, venaient d'imposer aux Allemands menacés un nouveau repli.

C'est encore Mangin qui avait, par un nouveau coup, engagé cette bataille. Vous savez qu'il s'était déjà enfoncé en coin dans ce tournant de la ligne Hindenburg qu'était le massif de Saint-Gobain ; maître des forêts de Coucy, il essayait, depuis des jours, de pousser ce coin vers Laon, — où il arrivera sous peu, —

dans l'espoir de déchausser cette pierre d'angle et, en attendant, de forcer l'ennemi, pris de revers sur le Chemin des Dames, à évacuer le pays entre Vesle et Aisne. Soudain il poussa sur le fort de Malmaison qui est, vous le savez, la clé du Chemin. L'ennemi effrayé lâcha pied. Mangin se jeta à sa poursuite d'ouest à est sur les plateaux, et bientôt il les saisissait entre Aisne et Ailette, du nord de la forêt de Pinon à Chavonne sur l'Aisne. L'Allemand, qui allait être pris de derrière, devait évacuer ce qu'il tenait encore à l'est de Fismes entre Vesle et Aisne. Déjà il avait trop tardé. Avant qu'il ne donnât l'ordre, nos chefs avaient prévu cet ordre de repli qui était fatal. Pétain jetait Berthelot sur la Vesle le 29. Il franchit la rivière, pressant l'ennemi et le reconduisant, tambour battant, sur l'Aisne. Une poche se creusait dans le front allemand qui mettait en péril d'une part les troupes allemandes tenant les derniers plateaux entre Ostel et Craonne à l'est, et, d'autre part, celles qui, plus à l'est, de Berry-au-Bac au massif de Moronvillers, étaient, d'autre part, menacés par la reprise imminente de l'offensive Gouraud. Sous la triple menace de Mangin, Berthelot et Gouraud, le haut commandement allemand était forcé d'ordonner un vaste repli sur tout son front de Champagne et il ne dépendait que de Foch de le contraindre à étendre ce repli plus loin encore, à droite et à gauche, de la Fère à Vouziers. L'à-propos avec lequel Mangin avait sauté sur l'ennemi, la rapidité avec laquelle Berthelot avait été jeté au delà de la Vesle, allaient faciliter la reprise des opérations de Champagne, déjà décidée en principe. Le feu allait d'ailleurs se rallumer sur tout le front, de l'Argonne à l'Artois, et bientôt, à la mer. L'assaut concentrique allait être poussé.

C'était l'assaut décisif et chacun s'y préparait. Foch excitait de haut toutes les énergies. Lui-même définissant le rôle du haut commandement caractérise sa façon

Animer, entraîner, veiller, surveiller reste avant tout sa première tâche. La temporisation a pu être nécessaire ; elle ne l'est plus. Chacun, écrit Pétain à ses chefs d'armée, chacun doit regarder au delà de sa propre situation et se convaincre qu'aucun effort ne serait fait en pure perte, même s'il n'est pas immédiatement couronné de succès. Dans une grande bataille comme celle qui est actuellement en cours, la victoire est au plus tenace.

A chacun de ses lieutenants, le général en chef des armées françaises distribue les rôles : Gouraud s'orientera sur Vouziers et Reims, Berthelot, faisant au préalable sauter Brimont et achevant de dégager Reims, poussera l'ennemi au delà de l'Aisne, Mangin agira fortement vers Laon et par sa gauche appuiera l'action de Debeney sur la Fère. Les deux admirables commandants de groupe, Fayolle et Maistre continueront, sous Pétain, à mener les deux parties de la bataille. Le maréchal Haig, de son côté, donne ses consignes : ses armées vont être lancées à l'assaut en direction de Valenciennes, du Quesnoy, de Landrecies. Degoutte promet une reprise d'offensive en Flandre pour le 13 octobre et, à l'aile opposée, les Américains, tout en continuant à attaquer sur l'Argonne, vont étendre leur action sur la rive droite de la Meuse. Ainsi l'enveloppement peu à peu se fera plus complet.

Et à quel moment l'assaut suprême va-t-il être donné ?

Soudain, un des états de l'Allemagne s'écroule. C'est dans les Balkans que le bouillant général Franchet d'Espérey vient de le jeter bas. Tout l'hiver de 1917-

1918, le général Guillaumat, qui a succédé à Sarrail au grand quartier de Salonique, a préparé un vaste plan d'offensive qu'il a passé à son successeur. Franchet d'Espérey a adopté et adapté le plan, et après en avoir préparé l'exécution, a, le 15 septembre, déchaîné les armées d'Orient : Serbes, Français, Anglais, Italiens, Grecs sont partis à l'assaut des positions ; on peut presque dire, tant le mouvement prendra d'ampleur, que c'est la péninsule entière des Balkans qu'ils vont prendre d'assaut. Elle est encore défendue par 445.000 Bulgares et quelques corps austro-allemands, mais là comme ailleurs le droit combat à nos côtés. Tandis qu'un Albert Ier repart à la conquête de la Belgique martyre, le vieux roi Pierre de Serbie va voir se rouvrir ses cités torturées. Partout les morts soulèvent la pierre des tombeaux que les oppresseurs croyaient avoir à tout jamais scellée.

La 2e armée serbe est venue se heurter à la haute barrière rocheuse que domine le mont Dobropolie et l'a rompue, soutenue par les troupes françaises du général Henrys. Ce pendant, les Anglais, attaquant le 18 dans la région du lac Doïran, ont achevé la déroute des soldats de Ferdinand qui, partout, battent précipitamment en retraite. De Monastir au Vardar, toutes les armées alliées ont commencé la poursuite. Le 26, la frontière bulgare a été franchie ; Véies, défendu par une division allemande, a cédé ; le 28, la cavalerie française est entrée, le général Jouinot-Gambetta en tête, dans la vieille capitale serbe d'Uskub, tandis que le général Henrys faisait mettre bas les armes à 72.000 ennemis. La Bulgarie, affolée, a sollicité l'armistice. Le 29, Franchet d'Espérey lui a imposé les conditions qui vont nous permettre de nous porter rapidement sur le Danube : menace terrible pour l'Autriche-Hongrie dont la mort approche. En Bulgarie, déjà un trône s'écroule ; le tsar Ferdinand est tombé, chute qui en précède bien d'autres et les annonce. Allemands et Autrichiens des Balkans sont balayés. Les avant-gardes françaises atteindront le Danube le 19 et, le régent de Serbie rentrant dans Belgrade le 1er novembre, on peut s'écrier que le ciel a déposé les puissants et exalté les humiliés, — *deposuit patentes de sede et exaltavit humiles*. Et nous allons en voir bien d'autres. Les Turcs, violemment pressés, puis battus en Syrie, vont, nous le verrons mercredi, capituler sans plus de combats, mais déjà leurs alliés allemands ne les comptent plus. *Nous, peuple allemand, écrit le Vorwärts, nous restons donc seuls en face des Français, des Anglais et des Américains, le dos au mur et la mort devant nous*. En fait, la domination allemande s'écroule en Orient. Le bruit en retentit dans le monde.

Il fut un temps où l'Allemagne eût accueilli avec superbe une pareille catastrophe. Mais elle-même est prise dans une catastrophe militaire telle, que le Bulgare même a des excuses : eût-il si vite lâché pied le 15 septembre s'il ne lui était arrivé les pires nouvelles du front de France depuis le 15 juillet ? C'est la première défaite allemande qui a été le principe des déconfitures bulgares et turques, et le cri de sauve qui peut est parti, en août, des tranchées de Picardie où des divisions allemandes lâchaient pied successivement devant toutes nos armées.

C'est, en réalité, depuis que le mur Hindenburg lui-même a été rompu, que Berlin est au comble de l'angoisse. Ces gens sentent passer sur eux le vent de la défaite, le souffle précurseur de l'invasion. Si elle se déchaîne sur l'Allemagne, il va falloir payer tant de crimes commis ! Et, avant un mois, l'Empire peut être ouvert aux armées de Foch. Un long frisson traverse l'Allemagne.

Dès le 28, Ludendorff, actionnant Hindenburg, a lui-même demandé au chancelier von Hertling d'avoir égard à l'[extrême gravité de la situation militaire](#), — avoué à retenir, — et l'a invité à demander de toute urgence un armistice qui permettrait tout au moins de gagner du temps. Le 2 octobre, a eu lieu au palais de la Wilhelmstrasse une réunion présidée par l'Empereur d'où est sortie la nomination à la chancellerie du prince Max de Bade ; et ce prince, au nom d'opérette, le prince Max, est uniquement chargé de terminer au meilleur prix toute cette tragédie. Hindenburg a, le 3, en une lettre solennelle, déclaré au nouveau chancelier que, [par suite de l'écroulement du front de Macédoine et de la diminution de réserves qui en est résultée pour le front occidental, par suite aussi de l'impossibilité où l'on se trouve de combler les pertes très élevées qui leur ont été infligées dans les combats de ces derniers jours, il ne reste plus aucun espoir de forcer l'ennemi à faire la paix. Dans ces conditions, ajoute-t-il, il vaut mieux cesser la lutte pour éviter au peuple allemand et à ses alliés des pertes inutiles.](#) Cette lettre, qui est sincère dans le fond et même d'une sincérité brutale pour les espérances de l'Allemagne, la veille encore surexcitées par ces hauts militaires, trouve cependant moyen d'être encore mensongère. [L'écroulement du front de Macédoine](#), dit Hindenburg c'est bien de l'écroulement du front de France qu'Hindenburg devrait parler s'il était tout à fait sincère. Retenons la date : 5 octobre. C'est le 5 octobre qu'a pris fin la bataille sur la ligne Hindenburg. Le Bulgare a bon dos. L'Allemand a été battu en réalité bien avant lui. En tout cas, l'Allemand implore le président Wilson, — j'y reviendrai, — de se faire, de belligérant, arbitre pitoyable ; pour séduire son orgueil, l'Allemand l'adule ; pour le convaincre, il commence cette hideuse comédie de conversion à la démocratie, le [camouflage](#) s'organise qui ira aussi loin qu'on voudra. Démocratie, liberté, humanité, respect du droit, respect de la vie humaine, — république même quand on voudra. Attila, soudain, se fait Tartufe.

Foch suit d'un œil aussi attentif que sceptique cette magnifique conversion. Il sait déjà l'ennemi aux abois. Pratiquement, les réserves de Ludendorff sont maintenant presque nulles. La crise de l'artillerie arrive à une scabreuse acuité : déjà, en pleine bataille décisive, les ordres recommandent l'économie des munitions. La démoralisation éclate à tous les échelons. [Une paix si mauvaise soit-elle, ai-je lu dans une lettre du 7 octobre, est préférable pour le soldat au front, à l'attente de la dernière heure.](#) Lorsque Hindenburg et Ludendorff prétendront ensuite que la démoralisation est venue de l'intérieur, ils mentiront comme ils n'ont jamais cessé de mentir depuis. Non Ce n'est pas la révolution qui causera leur défaite, c'est leur défaite qui causera la révolution, — si révolution il y a jamais eu. Car plus que jamais nous sommes aujourd'hui autorisés à parler d'une colossale mystification.

Foch ne s'y est jamais laissé prendre. De quoi s'agit-il ? L'Allemagne, battue déjà en dix rencontres, saignée aux quatre veines, démunie de réserves, privée bientôt de matériel, rejetée de toutes ses positions, expulsée de celle qu'elle réputait imprenable, acculée à la suprême défaite et prévoyant que ce peut être désastre sans précédent, veut tout simplement arrêter la marche victorieuse de nos armées. Il faut bien prendre garde de se laisser jouer. Si c'est une manœuvre de l'ennemi pour gagner du temps, la déjouer ; si c'est une capitulation qui vraiment se pré pare, faire nettement éclater le caractère de cette dé marche de vaincu. Déjà Foch indique aux gouvernements alliés, dont certains se sentent hésitants, à quelles conditions la demande d'armistice doit

être agréée. Et, en attendant, il crie à tous : **Pressons, poussons, marchons, bousculons, exploitons. En avant !** Et l'assaut est repris.

Le 3 octobre, Gouraud relance son armée vers le nord, ainsi que Pershing.

Cette fois, notre 4^e armée emporte tous ses objectifs de haute lutte. Voici le plateau de Notre-Dame-des-Champs enlevé à la gauche et, du coup, outre toute la ligne de la Py, le massif des monts de Champagne tombe. L'ennemi est obligé à un repli important, au nord de Moronvillers, mais aussi au nord de Reims. Brusquement, il lâche enfin ses positions devant la ville martyre. C'est fini : les cloches de Reims ne peuvent sonner l'*Alléluia* ; elles gisent en pièces au bas des clochers écroulés ; mais, de la cité en ruines s'élèvent les cris de joie ; les pierres même semblent hurler d'allégresse ! L'armée Gouraud, l'armée Berthelot à sa gauche, sont en mouvement : elles franchissent la Suippe et l'Arnes ; elles marchent franchement vers le nord, l'une vers Vouziers, l'autre vers le Porcien. Le 12 octobre, raflant un gros matériel abandonné, l'armée Gouraud précipite sa marche : en une seule journée, elle occupe trente-six villes et villages. Et, en fin de journée, le 9^e corps entre à Vouziers et vient barder l'Aisne supérieure. Le 13, toute l'armée est sur la rivière.

Les Américains l'ont quelques jours retardée à sa droite. Ayant nettoyé l'Argonne de Varennes à Grandpré, s sont arrêtés là par une défense acharnée de l'ennemi. Gouraud attaque à l'ouest du passage de Grandpré qui, investi, finira bien par céder, car à l'est, nos Alliés d'outre-Océan avancent sur les deux rives de la Meuse et, si, débordant eux aussi l'Argonne.

Cependant, Pétain, plus à gauche, a lancé ses autres armées. La 1^{re} armée Debeney pousse vers Guise et occupe, par sa droite, l'Oise. La 5^e armée a passé de Berthelot, qui court vers la Roumanie où l'armée ressuscite, prête à déchirer l'infâme traité, — à Guillaumat, soldat énergique et allant : l'armée lui fait une sorte de don de joyeux avènement, en franchissant ce jour-là l'Aisne en trois points à l'est de Berry-au-Bac. Entre Debeney et Guillaumat, Mangin, d'après les ordres de Pétain, doit mener **une action vigoureuse**.

On ne répète pas à un Mangin ce genre d'ordre. Tandis que Guillaumat déborde à l'est le massif de l'Aisne, en pleine marche sur Amifontaine et Prouvais, Mangin achève de le faire tomber. Le 12 au soir, on le tient jusqu'à l'Ailette. Déjà les incendies, éclairant le ciel du côté de Laon, font penser que chassés ainsi des plateaux du sud, les Allemands abandonnent l'énorme forteresse naturelle. En fait, ils évacuent le 12 le massif de Saint-Gobain, y laissant, dans l'espoir de nous retarder au moins vingt-quatre heures, de très fortes arrière-gardes. C'est compter sans l'infatigable Mangin. Il fait bousculer en quelques heures ces arrière-gardes et court vers cette colline fatidique où, il y a un siècle, s'est brisée la fortune du grand empereur.

Et le 13, à 11 heures du matin, épilogue des combats incessants menés depuis trois mois par cette vaillante armée, le général Mangin entrait à pied, la canne à la main, à la tête des premières troupes, dans Laon abandonné.

Plus au nord, une furieuse bataille se livrait. L'assaut terrible, donné du 8 au 13, par les armées britanniques et notre armée Debeney du nord de Cambrai au nord de la Fère, a fait crouler la nouvelle ligne de défense allemande. Car, tandis qu'entre Cambrai et Saint-Quentin, nos Alliés renouvelaient leurs exploits de la ligne Hindenburg, Debeney, appuyant cette attaque, a, toujours en manœuvrant,

nettoyé tout le plateau de Fontaine-Utertre. Ce sont les derniers pans du mur Hindenburg qui croulent. Et, dès lors, l'Allemand rejeté est obligé à un nouveau repli et de taille, vers la Selle et l'Oise, — fossés extérieurs de la position Hermann. C'est derrière les deux rivières que, de ce côté, il va tenter une suprême résistance.

Celle-ci ne saurait longtemps arrêter notre élan. Debeney, en félicitant ses troupes, leur a dit : *La force est passée au service du droit et l'heure de la justice va enfin sonner, l'heure qui est marquée depuis quarante-huit ans au clocher de Strasbourg. En avant !*

De plus haut, Foch, lui aussi, crie : *En avant ! En avant !*

Il sait l'ennemi désespéré ; mais si le désespoir conseille parfois la lâcheté, parfois il surexcite la force. Sur l'*Hermann Stellung* en face des Britanniques, sur l'*Hunding Stellung* en face de Mangin et de Guillaumat, sur la *Brunehild Stellung* en face de Gouraud, sur le *Kriemhilde Stellung* en face des Américains, sur tout ce dernier rempart du réduit d'Ardenne, l'ennemi est résolu à tenir au delà des forces humaines. Au fond, il se sait irrémédiablement battu : il a perdu dans la bataille près d'un million d'hommes ; comment le remplacer ? Sa classe 1919 est en train de fondre et une commission ramasse à travers l'Allemagne le rebut des classes épuisées, infirmes, malades, une commission où les médecins n'ont plus le droit de parler, à ce point qu'on l'a surnommée là-bas la *Mord Kommission*, la Commission d'assassinat. L'Allemand, a depuis juillet, perdu 5.000 canons, — le quart de son artillerie, — et à ce qui lui reste de pièces les munitions commencent à faire défaut. Les lignes de rocade sont toutes, ou saisies par nous, ou menacées de près. La demande d'armistice n'est qu'un aveu de défaite. Mais précisément parce que l'armistice est proposé, l'Allemand entend en imposer. On tiendra coûte que coûte, afin que tout au moins la capitulation soit à meilleur compte.

Foch a deviné. Il sait bien, parbleu, qu'on va encore avoir une rude côte à monter : mais ce sera la dernière. Et il entend manœuvrer. Tandis que le centre assaillira *Hermann, Hunding, Brunehilde* et *Kriemhilde Stellung*, de la Lys à la Meuse, les armées de Flandre à gauche seront relancées sur Gand et Bruges avec ordre de rabattement sur Bruxelles et Aix-la-Chapelle ; et une formidable attaque s'organise à l'autre aile, maintenant allongée jusqu'à la Sarre. Le projet est à l'étude qui, prenant sous peu corps, aboutira à une puissante offensive préparée en direction de Metz et Sarrebourg.

Le 14, les armées de Flandre, relancées, brisent toute résistance, enlevant 12.000 prisonniers et 120 canons : les Belges, qui ont repassé l'Yser, — car voici que de toute part l'histoire de la guerre semble refluer vers ses origines et que, chaque jour, une grande revanche s'affirme, — les Belges qui ont repassé l'Yser marchent sur Ostende et poussent vers la frontière hollandaise ; et, tandis que nos troupes attaquent Bruges, Lille menacé par l'avance en Flandre, aux trois quarts investie et devenue intenable, est enfin abandonnée par l'ennemi, le 16 octobre. Minute solennelle, le 17 octobre, la grande ville voit entrer les troupes alliées, aux acclamations de la malheureuse population délivrée, après quatre ans, de l'abominable régime qui suffirait à déshonorer nos misérables ennemis. Le lendemain, la statue de Lille, sur la place de la Concorde, se couvre de fleurs,

tandis que celle de Strasbourg, toute voisine, semble, sous ses crêpes noirs, frémir d'impatiente espérance.

A cette heure, les Britanniques forcent le passage de la Selle et abordent l'*Hermann*, Debeney force le canal de l'Oise et enlève la forte position du mont d'Origny et, tandis que Gouraud, ayant fait tomber Grandpré, franchit l'Aisne par surprise de part et d'autre de Vouziers, les armées Mangin et Guillaumat, — entre Debeney et Gouraud, — ayant franchi la Serre, abordent les réseaux de la redoutable position *Hunding*.

Foch continue à pousser ses armées. A la directive du 10 octobre qui déjà a reçu satisfaction, celle du 19 succède, qui sera la dernière. La résistance allemande s'accroît sur la *Hermann*, sur la *Hunding* et en Flandre comme derrière Vouziers. Qu'importe ! Le grand chef sait que cette résistance on la vaincra et il donne ses ordres en conséquence. Voici les instructions suprêmes : le dernier rempart emporté, les troupes vont toutes converger vers l'énorme réduit des Ardennes : l'armée des Flandres en direction de la basse Meuse, les armées britanniques vers Mons et Avesnes, la Ire armée française vers Chimay, les armées de droite vers Vervins, Rocroy, Renwez, Mézières, Sedan, — et voici que, le massif assailli, la suprême manœuvre prend corps, qui le tournera, coupant par une irruption hardie entre Moselle et Sarre en direction du Rhin la retraite aux armées aile-mande, menacées ainsi d'un gigantesque Sedan.

L'Allemand se cramponne à son dernier mur. Il le fortifie encore ! Par habitude, il répète qu'il est imprenable. Le mur ! le mur ! Tenir coûte que coûte ! Jamais cette fois les Alliés ne pourront renverser le dernier mur ! Voilà ce que crient désespérément les chefs allemands à leurs hommes, le 19 octobre. Mais la foi ardente en la victoire, nourrie par la conscience que le droit enfin triomphe, soulève de notre côté les quatorze armées qui se préparent à l'assaut final. Que vaudra ce dernier mur à ceux qui ont brisé la position Hindenburg ? L'Allemand en est simplement à essayer d'adoucir les conditions imposées à sa capitulation. Mais, nous, nous sentant arrivés à la dernière côte du chemin de la Victoire, ne combattons point pour pallier une défaite, mais pour consommer une victoire. Et tout à l'heure, par un ordre bref, Foch sonnera la charge. Oui, car l'ordre va retentir comme un suprême coup de clairon.

Rappelons-nous Jéricho :

A la septième fois, les murailles tombèrent.

La dernière muraille va tomber et la Victoire suprême jaillir de ce prodigieux écroulement.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA CAPITULATION DE L'ALLEMAGNE

Nous voici arrivés — sur le chemin de la victoire — à cette date du 19 octobre où, en face d'un ennemi aux abois, nous n'avons plus qu'une dernière côte à franchir. Nous avons vu les Alliés emporter d'assaut, après les positions conquises par l'ennemi au printemps de 1918, le fameux rempart Hindenburg, des Flandres à la Champagne. A notre centre, trois armées britanniques et notre Ire armée Debeney ont fait mieux, puisque, franchissant à l'est de Douai, de Cambrai, du Cateau et de Saint-Quentin le second rempart, elles viennent se heurter au troisième et dernier, la *Hermann Stellung* et déjà en ont forcé le fossé extérieur, Selle et Oise. Debeney essaye maintenant de pousser son armée en coin entre cette position *Hermann*, qui fait face à l'ouest, et ce qui, plus au sud, s'appelle la position *Hunding* courant de l'ouest à l'est devant les armées Mangin et Guillaumat. Si, s'enfonçant dans la vallée de l'Oise, Debeney marche d'ouest à est, il prendra de revers les défenseurs de la *Hunding* qu'assailliront, cependant, Mangin et Guillaumat, de la région est de la Fère à la région ouest de Rethel. Gouraud, ayant franchi l'Aisne entre Rethel et Vouziers, assaille la position *Brunehilde*, menaçant Mézières, tandis que les Américains, ayant, avec son appui, nettoyé l'Argonne jusqu'à Grandpré, abordent sur les deux rives de la Meuse la position *Kriemhilde*.

Sur toutes ces positions, l'Allemand semble, à la vérité, résolu à s'accrocher coûte que coûte. Vous savez que, se sentant perdu, il a sollicité le président Woodrow Wilson d'obtenir des Alliés un armistice. Perdu, il l'est bien : plus de réserves fraîches, un matériel délabré, des divisions en lambeaux, excédées par nos victoires, des munitions qu'il faut économiser, ses lignes de communications atteintes par nous ou de près menacées ; par surcroît, il voit l'énorme manœuvre de Foch s'élargir chaque semaine depuis trois mois pour l'étreindre mieux. Car, tandis que son centre est enfoncé, ses ailes sont assaillies des Flandres à la Champagne, — et l'une d'elles, la gauche, sur le point d'être tournée par l'attaque qui se prépare en direction de la Moselle et de la Sarre. Regardez la carte : un simple rempart — après deux abattus — barre les trouées de la Lys, de l'Escaut, de la Sambre, de l'Oise, de la Meuse : si cette barrière est brisée, l'Allemand est acculé au massif boisé des Ardennes de toutes parts pénétré ; mais si, par un rabattement des armées du Nord vers Bruxelles, Maëstricht, Aix-la-Chapelle, et, d'autre part, par une irruption des armées de Lorraine dans les vallées de la Moselle et de la Sarre vers le Rhin, les Alliés menacent le territoire même de l'Empire, ce massif peut être encerclé et, dans ce maquis boisé, un million d'Allemands — les magnifiques restes de la grande armée germane — saisis. Plutôt que de risquer cette monstrueuse catastrophe, l'ennemi est résigné à capituler sans plus résister, même aux pires conditions. Mais, dans l'espoir qu'il

en obtiendra de meilleures, il se cramponne à son dernier rempart. Ainsi pourrait-il peut-être parler un peu plus haut.

Foch ne l'entend pas ainsi. J'ai dit de quel œil clair il a pénétré la suprême manœuvre allemande et de quelle façon il compte la déjouer.

Quelle heure d'histoire ! Un chef à la tête de quatorze armées alliées est en face du mur derrière lequel le plus puissant Empire du monde attend, dans l'angoisse, le coup de grâce.

Chevauche, Charles, lit-on dans la *Chanson de Roland*, *chevauche, Charles. La clarté ne te fera point défaut. Tu as perdu la fleur de France, Dieu le sait. Mais tu peux maintenant te venger de la gent criminelle.*

Oui, la fleur de la France a été moissonnée depuis quatre ans, victime de la monstrueuse ambition d'un peuple de proie, d'une *gent criminelle*, et Foch est appelé enfin à les venger. *Et la clarté ne lui fera pas défaut.*

Le 18 octobre, pour être plus à portée de l'action, le général en chef des armées alliées a transporté son grand quartier à Senlis. C'est de Senlis que part la directive à jamais célèbre du 19 octobre, — la dernière de la guerre. J'en ai, ailleurs, publié le [texte](#)¹. Elle oriente nettement le groupe d'armées des Flandres sur Bruxelles, les armées britanniques sur Mons et Philippeville, la ire armée française Debeney sur la ligne Chimay-Givet, manœuvrant à sa droite pour faire tomber la position *Hunding*, les 5e, 4e armées françaises et la 1re armée américaine sur Mézières et Sedan. Et, cependant, une lettre à Pétain vient donner enfin corps à cette manœuvre projetée en Lorraine qui sera ce [coup de massue](#) dont parlait, en 1897, le lieutenant-colonel Foch. Faisant relever Mangin par Humbert, sur le front d'assaut, Pétain l'appelle en Lorraine. Castelnau est mis à la tête de l'opération décisive à monter entre Moselle et Sarre et tout va se préparer activement pour que le [coup de massue](#) soit écrasant. Car on peut prévoir entre Flandres et Champagne une résistance acharnée de l'ennemi.

Oui, on la prévoit. On ne peut donc s'étonner que, quelques jours encore, le dernier mur résiste. En Flandres le groupe d'armée, relancé vers Gand, rompt la première défense, mais doit un instant stopper en face d'une âpre défense. Même résistance dans les réseaux énormes de l'*Hermann Stellung*, en face des Britanniques. Debeney, à la vérité, parvient à s'enfoncer dans la vallée de l'Oise, cherchant le [défaut](#) entre *Hermann* et *Hunding*. Mangin, puis Humbert, et Guillaumat, ayant franchi le premier réseau de *Hunding*, sont aux prises avec le deuxième. Gouraud, au sud de Rethel et au nord de Vouziers, en est à repousser de violentes contre-attaques et enfin l'armée américaine marque le pas du 21 au 23 devant une défense désespérée. Personne, d'ailleurs, en attaquant, même quand l'attaque ne progresse pas, ne perd sa peine et son sang. Chaque coup fait une lézarde qui, compromettant la solidité du mur, le fera soudain s'écrouler.

Foch le sait. De Senlis, il met en action tous les moyens. Son état-major y travaille jour et nuit sous la direction de ce général Weygand, admirable major général que l'histoire associera, en dépit de l'ombre où il a voulu s'enfermer, à la gloire du grand homme. Et aux veillées de Senlis répondent celles de Provins où,

¹ Louis MADELIN, *la Bataille de France*, p. 308, Plon-Nourrit, 1920.

en son grand quartier, Pétain prépare, avec son major général Buat, la victoire française, qui sera si éclatante au milieu de l'éclatante victoire alliée.

Les troupes sont admirables de vaillance. Elles y ont du mérite. Sans être comparables aux pertes énormes des Allemands depuis trois mois, nos pertes sont considérables et l'on ne peut plus maintenant combler incontinent les trous qui se produisent. Les divisions avancent, attaquent, avancent encore, attaquent encore depuis cinq semaines, semant de morts et de blessés le terrain conquis, s'amincissant peu à peu, tombant à l'effectif d'une brigade, parfois d'un régiment. Mais le courage supplée au nombre : chaque survivant représente tous ceux qui, à ses côtés, viennent de succomber. Je les ai vus : ils étaient éreintés ; des semaines de combat continu avaient creusé sur leurs visages des stigmates effrayants ; maigres, hirsutes, portant sur leurs capotes délavées et déchirées et sur leurs casques bossués les éclaboussures de sang, et, maintenant qu'on avançait en terrain dévasté, ne mangeant plus à leur faim, ils allaient, sans exaltation, sans jactance, mais avec une résolution qui brillait dans leurs pauvres yeux fiévreux et dans les coins de leur bouche contractée, marchant à la victoire comme on marche au martyr glorieux, pleins d'une foi grave et d'une espérance concentrée. La vertu française n'eut sauf à Verdun — jamais de plus beaux moments.

La fatigue était extrême, oui. Mais on sait bien qu'on arrive au dernier quart d'heure. A ceux qui signalent cette extrême fatigue, Foch répond : **On est toujours fatigué le soir d'une bataille. Les armées victorieuses ne sont pas neuves. On est au soir de la bataille.** C'est lui qui, en 1897, écrivait de Gravelotte : **Les forces physiques étaient à bout. Une dernière attaque, exécutée par de faibles troupes, pouvait, en pareilles circonstances, produire un résultat considérable : encore fallait-il que la volonté du général en chef ne se laissât pas dominer par l'état d'épuisement de ses troupes, qu'elle sût au contraire exploiter le dernier souffle des hommes et des chevaux, leur demander un dernier et suprême effort pour marcher à l'ennemi.** Chacun comprend que tel est, à cette heure, le cas de nos armées. Tandis que Haig se déclare résolu à engager à fond toutes ses forces, Pétain, ne se contentant pas d'exposer avec une lumineuse clarté à ses lieutenants les phases de cette suprême attaque, les incite enfin à oser. **L'ennemi étant saisi, il ne faut pas lâcher prise. A ce moment, chaque unité n'a plus à connaître que la direction d'exploitation qui lui a été assignée et sur laquelle il importe de pousser hardiment.**

Il faut en finir. On va en finir. Novembre approche avec ses journées courtes. Nous devons être sur le Rhin avant décembre. Un grand coup fera tout crouler. Et, d'ailleurs, de grandes opérations se préparent, qui permettront d'attaquer l'Allemagne entière, de revers, sur le Danube.

L'Orient est rempli d'un immense fracas. Nous avons vu la domination allemande s'y écrouler, avec la puissance bulgare, du 15 septembre au 1er novembre, sous les coups de Franchet d'Espérey. Maintenant, ce sont les Turcs qui lâchent pied de toutes parts : la Syrie et la Mésopotamie perdues, ce ne serait peut-être rien, si, d'autre part, l'armée turque étant, en ces rencontres d'Asie, aux trois quarts détruite, Constantinople n'était, par l'occupation du territoire bulgare, menacée après Andrinople. Le 30 octobre, l'Empire ottoman va signer la capitulation de Moudros et Franchet d'Espérey entrera sous peu dans Byzance occupée.

L'Autriche-Hongrie qui, depuis un an, râle à la paix, maudissant cette guerre qu'elle a, sous la pression de l'abominable alliée, déchaînée, n'attend qu'un dernier coup pour s'écrouler. Le coup lui est porté le 27 octobre. Voici un mois

qu'étant venu en conférer avec Foch à deux reprises à Bombon et à Senlis, Diaz prépare ce grand coup. Le 27 octobre, les cinquante et une divisions italiennes, appuyées du corps français de Graziani, du corps britannique de lord Cavan, passent la Piave, refoulent les Autrichiens et, ayant vaincu un vain essai de résistance, crèvent l'ennemi. Alors se produit en cette armée rompue la désagrégation qui va gagner l'Empire : tous les opprimés, Tchéco-Slovaques, Yougo-Slaves, éléments slovènes, roumains, polonais et italiens tenus captifs dans des cadres allemands, passent en masse du côté du vainqueur. Journées de Vittorio Veneto du 29 octobre au 2 novembre ! Elles ne sont point seulement la revanche centuplée de celles de Caporetto ! Ce serait les diminuer que d'en faire une simple victoire. Non dans ces champs désormais fameux, un grand destin s'achève ; la fortune de la plus vieille maison de l'Europe, de cette orgueilleuse Maison d'Autriche, s'écroule, et tout à l'heure le trône de Charles-Quint sera par terre, qu'après tant d'autres, ce néfaste vieillard, François-Joseph, a chargé de trop d'iniquités. C'est fini : l'Autriche est à merci ; elle capitule entre les mains des Alliés en signant le terrible armistice de Padoue qui, dès le lendemain, met nos amis d'Italie à Trente et à Trieste, mais qui, d'autre part, ouvrant le passage aux Alliés vers le Danube allemand, découvre soudain le flanc de l'Empire des Hohenzollern :

Tu t'es dressée enfin, justice irrévocable !

chantera le poète François Porché.

Justice irrévocable ! Foch en est le bras. S'arrachant quelques heures à son grand quartier, il a couru à Versailles où, dans une réunion du Conseil suprême, il a tracé le plan d'une énorme opération qui portera les Alliés sur l'Allemagne du Sud, tandis que nos troupes marcheront au Rhin. C'est l'éternel plan, celui de Bonaparte après celui de nos rois. L'ombre du grand Empereur fait sauter la pierre du tombeau des Invalides. Elle plane au-dessus de l'Europe.

L'Allemagne est aux abois. Elle supplie Wilson. Tout est mis en jeu. Nous avons vu le camouflage démocratique s'organiser et les sacrifices commencer. On a jeté bas le chancelier Hertling ; l'heure de Ludendorff approche ; après, ce sera celle de l'empereur Guillaume lui-même. Les notes se multiplient, suppliantes : que le président Wilson agisse vite, vite ! Et quand le président Wilson exige d'abord les désaveux et les aveux, il faut dévorer, la rage au cœur, l'opprobre de cette première capitulation, celle de l'orgueil. Et soudain Wilson transmet aux Alliés la demande d'armistice, mais, sous l'énergique intervention de Clemenceau et Lloyd George, conseillés par Foch, il renvoie simplement l'Empire suppliant aux Chefs militaires de la coalition.

Le 27 octobre, l'Allemagne se déclare prête à traiter. L'Entente en délibère à Versailles, L'histoire livrera tout le secret de ces délibérations. Foch y fut admirable de fermeté. On saura un jour que celui qui avait forgé la victoire a, non sans peine, avec l'appui du président Poincaré, plus que personne, contribué à forger l'armistice où il compte enfermer l'ennemi capitulant. Plût au ciel que le même homme eût été appelé, comme il avait forgé la victoire et l'armistice, à forger la paix. Le 4 novembre, il fera agréer enfin les conditions qu'il entend exiger, — maximum aux yeux de certains alliés, minimum à ses yeux, Car, si l'Allemagne, par grand hasard, hésitait à signer, ce serait bien autre chose, l'armistice se signant sur le Rhin — ou sur l'Elbe,

La conséquence est qu'il faut qu'avant même que Berlin ait député vers Foch, la victoire soit complète et le territoire de France libéré. Il faut, pour avoir le droit de parler encore plus haut, que la France se soit d'elle-même affranchie de l'ennemi.

Chacun doit donner tout son effort ; on jettera dans la bataille toutes les forces et tous les moyens ; et, renversant le mur, on acculera l'ennemi en ce plateau d'Ardenne qui, Castelnau poussant les préparatifs de son offensive entre Moselle et Sarre, sera d'autre part tourné. Pétain peut annoncer que Mangin sera, avec Gérard, jeté par Castelnau, le 13 novembre, sur le flanc de l'ennemi en retraite.

Cette retraite, il faut qu'elle s'accroisse. Tandis que tout se prépare pour le suprême coup de flanc, l'attaque va partout reprendre avec fureur : **En avant !** crient les chefs — et les soldats foncent.

Le 31 octobre, le roi Albert a donné au groupe d'armées des Flandres l'ordre d'attaque. Il pense rentrer avant quinze jours dans sa capitale, Bruxelles, première victime de la grande trahison ! Tu t'es dressée, enfin, justice irrévocable !

Le front allemand semblait devoir supporter l'assaut. A gauche, les Belges s'y heurtèrent et, après un choc terrible où ils perdirent des flots de sang, furent d'abord arrêtés. A droite, Plumer, avec la 2^e armée britannique, ne s'avancait que peu dans la trouée de l'Escaut ; mais, au centre, les soldats français de la 1^{re} armée Boissoudy crevèrent tout. Les hauteurs entre Lys et Escaut étaient enlevées d'assaut en direction de Deyze. Le coup fut si violent que, attendant une contre-attaque sur les crêtes conquises, l'armée Boissoudy était, au contraire, le 2^e novembre, avertie que l'ennemi se repliait. Les villages belges, en avant de nous, arboraient le drapeau national, et les habitants envoyaient à nos aviateurs remplissant le ciel des signaux d'appel. Boissoudy lança ses troupes sur les talons de l'ennemi. Le 2, Belges et Français marchaient en direction de Gand. Maintenant, les soldats d'Albert I^{er}, bordant le canal de Terneuzen, se rabattaient le long de la frontière hollandaise. Le 4, le quart de la Belgique était reconquis.

Au canon porté devant Gand répondait, cependant, le canon porté par-devant Valenciennes, puis devant Landrecies et devant Guise par les armées d'entre Sambre et Oise.

Haig avait indiqué aux armées britanniques l'objectif général Avesnes-Maubeuge-Mons.

Ayant, le 1^{er} novembre, réduit le saillant de Valenciennes, il avait, ce jour-là même, engagé sa bataille principale, de l'est de Valenciennes conquis à l'est de Vassigny. Des rivières, Écaillon, Rhonelle, Annelle, coupaient ce champ de bataille, toutes bordées de mitrailleuses ennemies ; car la dernière force de l'ennemi était encore ces milliers de mitrailleuses dont sans cesse il avait pu garnir son front. Écaillon, Rhonelle, Aunelle furent cependant franchies. Et on abordait la redoutable forêt de Mormal. Byng avait fait capituler dans le Quesnoy toute une garnison allemande cernée. Il débordait par le nord la région de Landrecies. Rawlinson, plus au sud, investit la ville qui tomba. Les Britanniques, le 5, avaient gagné leur grande bataille, enlevant 20.000 prisonniers et 250 canons. La Sambre était largement franchie et, le mur *Hermann* ainsi brisé, il fallait bien que l'Allemagne gagnât le réduit d'Ardenne où nous le rejetions dans le dessein de l'y saisir.

Debeney, cependant, avait pénétré en coin entre ce mur *Hermann* et le mur *Hunding* qu'il entendait tourner. Le défaut entre les deux défenses était l'Oise qui, de la Pèrre à Hirson, court droit de l'est à l'ouest vers l'Ardenne. Debeney força la trouée, le 3 novembre, et, débordant Guise, en quarante-huit heures, menaça nettement les derrières de la position *Hunding*. L'ennemi l'évacua, tandis que les soldats d'Humbert et de Guillaumat sautaient dedans. Gouraud, déjà, le débordait à l'est : malgré une résistance très vive, il avait forcé l'Aisne et, s'avançant à l'ouest des derniers massifs d'Argonne, avait permis aux Américains, à sa droite, de progresser rapidement sur les deux rives de la Meuse jusqu'aux abords de Dun. **Le mouvement, écrit Pershing, devint alors une ruée impétueuse.** *Brunehilde* et *Kriemhilde* étaient à leur tour brisées. De ce fait, la muraille toute entière était par terre. Les Allemands vaincus allaient commencer le grand repli. Où l'arrêteraient-ils ? Leur triple rempart brisé, il n'y avait plus de refuge pour eux que derrière le Rhin. On compte les y précéder. Mangin, installé en avant de Nancy, presse ses préparatifs ; Foch prescrit à la 2e armée américaine de se jeter en Woëvre en direction de Metz. L'énorme place de guerre, menacée de débordement à l'est et à l'ouest, ne pourra tenir. En fait, nous possédons l'ordre d'évacuation donné par les Allemands pour le deuxième jour de la bataille de Lorraine. L'Allemand, devant le cercle de feu, se replie, sacrifiant de fortes arrière-gardes, sans but très déterminé, n'ayant d'espoir que dans l'armistice.

Le 5 novembre au matin, ce grand repli commença — heure solennelle dans l'histoire — devant le front des 1re année américaine, 4e, 5e, 3e et 1re armées françaises, 4e, 3e et 1re armées britanniques. La ligne de repli était ininterrompue sur un énorme arc de cercle de près de 220 kilomètres. C'étaient les généraux von der Marwitz, von Einem, von Mudra, von Eberhardt, von Hutier, von Carlowitz, von Below qui reculaient devant les généraux Liggett, Gouraud, Guillaumat, Humbert, Debeney, Rawlinson, Byng et Horne.

Les Américains couraient en direction de Bazeilles, Ils nettoyaient les forêts au sud des Ardennes, occupaient Beaumont, marchaient sur Raucourt et Monzon, à 8 lieues de Sedan. Gouraud, ayant forcé le passage du canal des Ardennes, s'élevait en direction de Sedan et Mézières. Ayant, le 6, balayé le plateau de Venderesse et la forêt de Mazarin, il était, ce jour-là ; à 4 lieues de Mézières, à 3 de Sedan, Guillaumat avait rapidement franchi la ligne *Hunding*, courant vers le Porcien où il écrasait les dernières résistances, enlevait Rethel à sa droite, Château-Porcien à sa gauche, et donnait à Maimbresy, très au nord de cette ville, la main à Humbert,

Celui-ci, ayant, en une journée, couvert 25 kilomètres, poussait son armée dans un ordre parfait, — cavalerie en tête, — tandis que notre canon balayait devant nous les derniers essais de défense. Dans la soirée, il pénétrait, aux acclamations des habitants, dans Vervins libéré. Il s'y rencontrait avec la droite de Debeney. Celui-ci était entré, le 5, dès l'aube, dans Guise, avait vivement poussé vers l'est, traversé les forêts de Nouvion et de Rignaval, remonté l'Oise sur 20 kilomètres et saisi la grand'route de Vervins-Avesnes. Son armée marchait avec un magnifique allant : a Vous sentiez que les camarades tombés en 1914 sur ce même champ de bataille de Guise, criait-il à ses troupes, tressailleraient d'orgueil en voyant passer leurs vengeurs.

C'était dans des sentiments tout pareils que Haig jetait ses troupes vers le champ de bataille de Mons. Il a intitulé dans son rapport ce dernier chapitre : *Le retour à Mons*. Le mot trahit son envie. L'ancien commandant du 1er corps britannique s'était juré que la grande guerre devait finir, de la finir là où, vous vous le rappelez, en un jour de malheur, il l'avait commencée. Il poussait ses lieutenants, Rawlinson vers Avesnes qu'il abordait le 6 au soir, Byng sur Maubeuge, Horne vers Mons.

Il faut se figurer cette énorme marche circulaire qui, en ces deux jours, dessinait à travers la France du Nord-Est comme une gigantesque faux emmanchée sur la Meuse et s'effilant vers le nord : à travers les plateaux et les ravins, les rivières et les monts, les plaines et les vallées, les bois et les champs, cette formidable faux s'avavançait, menaçante, impitoyable à l'ennemi en fuite. Rien ne l'arrêtait, ni les résistances locales promptement écrasées, ni le temps qui, devenu affreux, eût pu favoriser la retraite des Allemands. Vent, pluie, neige fondue, chemins boueux, terres détrempées, qu'est-ce pour des soldats que pénètre le sentiment de la victoire et que soulève la conscience d'une admirable mission ? *Nos populations délivrées nous acclament et la chère patrie, bientôt libérée, écarte ses voiles de deuil pour nous montrer à nouveau son fier et joyeux sourire* , disait, le 6 au soir, Debeney à ses soldats. Partout on trouvait, dans les villes et les villages meusiens, ardennais, champenois, picards, des malheureux qui, délivrés, accueillaient, suffoqués de larmes ou exaltés d'enthousiasme, les troupes libératrices. Quel chemin eût paru trop boueux, quelle bise trop forte, quand de tels réconforts nous étaient offerts ?

Cependant, devant nous, par des chemins tout pareils, mais qui, à ces vaincus en retraite, devaient paraître mille fois pires, sous la pluie, dans la boue, l'énorme armée grise s'écoulait. Elle commençait à abandonner armes plus que bagages, car on capturait souvent des hommes qui, ayant jeté fusils et cartouches, portaient encore en leurs sacs le fruit des dernières rapines. Ils étaient si pressés, que parfois ils oubliaient les projets arrêtés d'incendie et de ravage. Il leur fallait se presser, en effet ; car les armées alliées menaçaient non seulement leurs derrières, mais leurs masses mêmes. *Pendant toute la journée (du 5), écrit froidement le maréchal Haig, les routes encombrées de troupes et de convois ennemis offrèrent d'excellents objectifs à nos aviateurs qui en profitèrent amplement, malgré le temps défavorable. Plus de 30 canons que l'ennemi avait dû abandonner sous les coups de nos bombardiers et de nos mitrailleurs aériens, furent recueillis par un bataillon.* Les mêmes scènes se produisaient partout. Notre aviation faisait merveille. La division aérienne française marchait fort en avant de notre ligne en mouvement. Maintenant rompue à toutes ses missions, elle bombardait les routes que l'ennemi allait aborder, mitraillait au sol les troupes déjà affolées. Dès le 29 octobre, un homme du 5e régiment de la garde avait écrit que les avions français avaient *anéanti toute sa division*. — *Malgré les conditions atmosphériques les plus défavorables, nuages bas, pluie et très fort vent, écrit-on le 5 novembre, les avions volant bas, souvent 50 mètres, rapportent de nombreux renseignements précis et attaquent à la mitrailleuse convois, voitures, colonnes d'infanterie et batteries d'artillerie.* Menacés de toutes parts, ces misérables fuyaient, parfois éperdus : des troupes, sous l'attaque des aviateurs, tourbillonnaient ; des régiments se rendirent. On cueillait des milliers de prisonniers ahuris. Certains de nos officiers nourris d'histoire évoquaient les beaux jours de 1806, la poursuite des Prussiens après Iéna et leur âme s'enflammait à ces souvenirs. Enfin, *on les avait !*

La poursuite continua, le 7 et le 8, dans les mêmes conditions. Autour des armées allemandes, le cercle se resserrait, tout en se complétant, le 8, au nord par la remise en marche des armées des Flandres. C'était maintenant entre la Meuse ardennaise et l'Escaut flamand que l'impitoyable faux continuait à s'avancer. A peine est-on tenté de distinguer entre les armées ; elles marchent du même pas, toutes soudées l'une à l'autre, ne formant plus, Américains, Français, Anglais, Belges, que cet immense instrument de libération ; la Justice, eussent dit nos pères de 1793, est en marche, appuyée sur la Force, et la *Marseillaise* chantait dans les cœurs.

Les Américains s'étaient, le 7, arrêtés sur la ligne Raucourt-Mouzon, mais ils s'étendaient à droite vers Metz dont l'investissement ainsi s'amorçait. Et, d'ailleurs, Gouraud se chargeait de Sedan. Il avait atteint, le 7, les abords de la Meuse. Une dernière tentative de résistance en avant des collines de la rive gauche était, sur toute la ligne, écrasée. **Le 8, ai-je lu dans le *Journal de marche* de la 4e armée, recueillant la récompense de tous les efforts faits depuis le 26 septembre, de tous les combats livrés et de toutes les marches effectuées, l'armée arrive sur la Meuse et occupe les hauteurs qui dominent la rivière au sud depuis l'est de Sedan jusqu'à Mézières.** Elle avait devant elle le champ de bataille de Sedan : Bazeilles, Balan, la presqu'île d'Iges, le calvaire où, un demi-siècle auparavant, la France avait été mise en croix. Si les morts de Guise de septembre 1914 accueillait, à la voix de Debeney, les soldats de France, si les morts de Mons d'août 1914 appelaient les soldats de Haig, c'étaient, devant Gouraud, de bien plus anciens morts qui se dressaient : les soldats de Mac-Mahon, de Ducrot, de Douay, de Wimpfen, les cavaliers de Margueritte. Tandis que les hauteurs de la Meuse se couvraient des troupes bleues de Gouraud, il semblait que, partout, à leurs pieds, la terre tressaillit, que les sillons s'ouvrirent, que les pierres se soulevassent et que des morts consolés se levassent poussant, avec les soldats libérateurs, un immense cri de : Vive la France ! La guerre de Revanche, par un dernier effort, se terminait à Sedan : tout à l'heure elle recevra sa récompense à Metz et à Strasbourg, à Reichshoffen et à Wissembourg. Justice, justice, justice irrévocable !

Dans la nuit du 8 au 9, les patrouilles de Gouraud pénétraient dans les faubourgs de Sedan.

Guillaumat arrivait, plus à l'est, dans la région boisée, avant-garde de la formidable armée des grandes futaies d'Ardennes : les deux forêts de Signy, la forêt d'Estremont. Le 8 au soir, sa droite était devant Mézières, sa gauche à Aubenton — sud-ouest de Rocroi. Humbert, cependant, marchant vers le nord-est, menaçait Hirson. En avant de la ville, sur les petites rivières du Thon et de l'Aube, l'ennemi, un instant, fit front. Toute la journée les mitrailleuses firent rage. Humbert, faisant avancer son artillerie, les écrasait et passait. Rien ne pouvait maintenant faire trébucher notre marche à la victoire.

Debeney, d'ailleurs, menaçait, par son avance rapide plus au nord, de prendre de revers cette ligne improvisée de résistance. Marchant nettement vers l'est, en direction d'Hirson-Fourmies, la 1re armée, surmontant les difficultés du terrain, avait, en effet, le 7, avancé de 3 lieues, atteignant la voie ferrée de la Capelle à Hirson, enlevant des milliers de prisonniers et un magnifique butin. Elle débordait la Capelle, elle marchait sur Chimay, en direction de Givet.

A sa gauche, la grande faux était de métal anglais. Elle continuait le mouvement prodigieux, rasant comme l'acier bleu français les obstacles que çà et là essayaient de nous opposer les résistances improvisées.

Les armées de Haig marchaient délibérément sur Maubeuge, Tournai et Mons. Dans la nuit du 7 au 8, Condé-sur-Escaut était occupé et les avant-gardes britanniques entraient dans les faubourgs de Maubeuge et de Tournai.

Enfin, à l'extrême gauche, les armées des Flandres, se remettant, le 8, en mouvement, avaient franchi de toutes parts l'Escaut, en marche sur Bruxelles.

L'énorme massif d'Ardennes était pénétré de toutes parts. Mais le terrain était mauvais, gâché par les pluies ; les pentes devenaient raides, les bois épais, les jours courts. La bête traquée allait peut-être essayer de déboucher. Il fallait, à toute force, qu'elle fût, avant la fin de cette semaine- historique, acculée et forcée. Le 9, Foch sonnait l'hallali : **L'ennemi, désorganisé par nos attaques répétées, cède sur tout le front**, télégraphie le 9, à 14 h. 30, le maréchal à ses lieutenants ; **il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. Je fais appel à l'énergie et à l'initiative des commandants en chef et de leurs armées pour rendre décisifs les résultats obtenus.** C'était la charge. Toutes les armées en tressaillirent. **En avant, en avant**, criaient les commandants d'armée et les chefs de divisions, et les colonels à leurs régiments et les petits chefs de section à leurs hommes éreintés : **En avant, en avant, en avant !**

Le maréchal avait les meilleures raisons de hâter encore une poursuite si magnifiquement menée.

Le 6 novembre, il avait fait connaître au général Debeney que des parlementaires allemands se présenteraient probablement sur son front et lui avait donné à ce sujet des instructions très précises.

Le 7, à 20 h. 15, ils s'étaient présentés aux avant-postes du 31e corps de la 1re armée française à Haudroy. C'était par une nuit très noire et pluvieuse ; ils étaient arrivés par des chemins affreux, en partie détruits, que quelques-uns de leurs sapeurs réparaient devant leurs voitures sur lesquels claquaient les drapeaux blancs de la capitulation. Ils furent reconnus, suivant les règles, et conduits à la Capelle et de là au grand quartier général de l'armée où ils parvinrent le 8, à une heure. Un train spécial les conduisit en forêt de Compiègne, à Rethondes, où Foch s'était aussitôt transporté, avec l'amiral sir Rosselyn Wemyss et le général Weygand. Le train des parlementaires allemands entra, à 7 heures, au garage de Rethondes et, à 9 heures, le commandant en chef recevait dans le wagon-bureau de son train spécial les envoyés de Berlin.

Il m'est interdit par la discrétion de rapporter ici les détails de l'entrevue. Je dirai seulement que, résolu, sur les vives instances du commandant en chef des armées alliées, à déjouer le plan allemand, les gouvernements alliés étaient tombés d'accord sur la nécessité que, dans les circonstances où l'armistice était demandé, il revêtît, où plutôt gardât rigoureusement le caractère de **capitulation sollicitée**. Lorsque le ministre Erzberger, chef de la délégation, déclara venir **recevoir les propositions des puissances alliées**, le maréchal répondit fort naturellement qu'il n'avait aucune **proposition à faire**. Le comte Obernsdorf, alors intervenant, se déclara prêt à entendre **les conditions de l'Entente**. Ces

conditions ne pouvaient être communiquées que si les Allemands demandaient formellement l'armistice. [Demandez-vous l'armistice ?](#) Erzberger et Obernsdorf, d'une seule voix, déclarèrent *le demander*. C'est en ces termes que s'engagea l'entretien. Les conditions furent lues. C'étaient exactement, nous le verrons, celles d'une capitulation — et sans précédent. On leur donnait trois jours pour l'accepter.

C'est dans ces circonstances que Foch adressait à ses armées un suprême appel. Si les Allemands hésitaient à signer, le succès grandissant de notre poursuite les y amènerait. S'ils y étaient résignés, il fallait que, la victoire étant consommée avec la libération du territoire français, la capitulation de l'Allemand, forcé sur ses frontières, apparût bien comme l'aveu éclatant de sa défaite sans appel.

Déjà les armées se jetaient plus ardemment encore en avant. Acculés presque partout aux frontières, les Allemands tentaient encore de résister. C'est de vive force que Gouraud, le 9, pénétrait dans la citadelle de Mézières, dans les faubourgs de Sedan. La Meuse franchie de toutes parts, on encerclait la ville fatidique.

Guillaumat a occupé toute la région est de Mézières : il a franchi lui aussi la Meuse, forcé, au nord, la Sormonne, atteint le front Charleville-Renwez ; il court droit au Luxembourg belge : les morts d'Arlon et de Virthon nous attendent. Et Humbert court en même temps que lui sur la Meuse : il approche de Rocroi, il emporte Rocroi. Debeney, lui, o. franchi la frontière, ne trouvant plus de résistance. L'ennemi, devant lui, lâchait tout, il abandonnait ses traînards par milliers et, dit le *Journal de la Ire armée*, un matériel considérable. L'armée faisait ce jour-là 5 lieues, occupant Fourmies, puis Hirson, puis Saint-Michel et, passant à Anor la frontière, saisissait en gare des trains entiers qui n'avaient pu suivre. [En avant !](#) criait Debeney.

Les Britanniques avaient occupé Maubeuge : on poussait vers Mons avec une sorte de frénésie. [Le retour à Mons !](#) Réoccuper ce champ de bataille. Laver l'affront de 1914 ! Tout l'orgueil britannique se hérissait d'impatiente ardeur. A travers les forêts et les marécages, décimés par leurs pertes, mais soutenus par une généreuse envie, les soldats de Haig couraient vers la ligne Philippeville et Mons.

Degoutte précipitait également le mouvement des armées des Flandres. Si les Belges étaient encore arrêtés devant un front fortement défendu, nos soldats bleus rendent vaine cette défense en la débordant sur toute la ligne de l'Escaut. Voici les faubourgs de Gand abordés. Déjà Plumer, à droite, esquisse le mouvement de rabattement sur Bruxelles. On court vers la [morne plaine](#), vers Waterloo, — un Waterloo retourné.

Cependant, Castelnau a mis en place ses deux armées, Mangin et Gérard, en face de la ligne Metz-Sarrebourg. Après les morts de tant de combats, ceux de Morhange seront vengés. Mangin, à son grand quartier de Champigneulle, frémit d'une impatience terrible : il a l'ordre d'attaquer le 13. On est arrivé au soir du 10. Si Degoutte, se rabattant sur Bruxelles, Tirlemont et Liège, menace au nord, Castelnau va pousser la mortelle pointe au sud sur la masse allemande qui déjà tourbillonne.

Les Allemands ne veulent pas attendre le coup ; c'est bon pour ces fous de Français de se battre pour l'honneur ; l'Allemand se battait pour le profit. La grosse affaire de 1914, décidément, ayant fait faillite, il faut au moins sauver l'Allemagne de la redoutable invasion. Ils connaissent maintenant leur Sedan mais plutôt que d'essayer d'une Loire, ils vont consentir à cette prodigieuse capitulation en rase campagne que sera l'armistice du 11 novembre ; l'acceptant, sans plus de combats, ils sauveront les restes de leurs armées, mais en abandonnant leur honneur. Oui, c'est le cas de rééditer le mot de Chateaubriand : ces hommes ont été de grands criminels, mais en ne cherchant pas à faire front à la fortune adverse, ils vont **déshonorer leur crime**.

La nuit du 10 au 11 novembre 1918 fut légèrement brumeuse ; la pluie avait cessé ; les chemins restaient boueux, piétinés successivement par l'armée poursuivie, par l'armée poursuivante. Le soleil se leva dans un léger brouillard.

Dans la nuit humide, on eût entendu bruire une masse d'armes ; le canon tonnait sur toute la ligne de Sedan à Gand en passant par le sud de Rocroi, l'est du Cateau, l'ouest de Maubeuge, l'est de Mons et d'Ath ; sur toute cette ligne, les armées étaient, bien avant l'aube, en mouvement. Quelques-unes ne s'étaient pas arrêtées de la nuit. C'est qu'elles sentaient que l'ennemi vaincu était à merci et pressentaient qu'acculé, il essayait maintenant d'une suprême dérobade. Une fièvre singulière surexcitait les courages, galvanisait les fatigues ; on ne parlait pas de la paix, on ne parlait pas de l'armistice ; complètement possédé par l'ardeur de la poursuite, on marchait.

L'aube trouvait dans Sedan les soldats de Gouraud ils s'y rencontraient avec quelques éléments de l'armée américaine qui, en une pointe extrême, arrivaient eux aussi à ce fatidique champ de bataille. L'armée Guillaumat, dès les premières heures, faisait une forte avance, encore qu'à travers le terrain montueux et boisé situé à l'est de Monthermé, et bientôt bordait la Meuse entre Revin et Laifour. Rocroi avait été dans la nuit occupé par Humbert, et toute sa région, tandis que Debenedy tenait la région de Chimay : le jour vit nos troupes entrer dans la ville ardennaise.

Les armées britanniques avaient, en pleine nuit, gagné encore un large terrain à l'est de Maubeuge, que déjà la 3^e armée laissait à 6 kilomètres derrière elle. A l'aube, les Canadiens étaient entrés dans Mons et Home marchait en direction de la ligne Nivelles-Charleroi. Plus au nord, nos alliés pénétraient dans Ath et, dès l'aurore, dans Lessines. A Grammont, ils n'étaient plus qu'à 7 lieues de Bruxelles.

Les Français de Boissoudy y allaient tout droit, avançant à l'est de Nederzwalm et de Nazareth, tandis qu'à leur gauche, les troupes du roi Albert entraient, au milieu des acclamations, dans Gand reconquis.

Et déjà de ces lignes occupées en quelques heures, les troupes, sur tout le front, s'élançaient à de nouvelles conquêtes, quand soudain tout se figea.

Les Allemands avaient signé. A 11 heures, le feu devait cesser.

Le 10 novembre, le courrier envoyé, le 9, de Rethondes au grand quartier impérial porteur des conditions de l'armistice, était arrivé à Spa dans la matinée.

Ludendorff n'était plus là, dont l'empereur avait cru faire le bouc émissaire et qu'Hindenburg avait consenti à sacrifier à la dynastie, tandis que l'ancien corroyeur Ebert était installé dans le palais de Bismarck et Scheidemann au ministère. L'empereur, qui semblait vivre en un cauchemar, était au grand quartier : il transmet à Berlin les conditions de Foch. Le président du Reichstag, Fehrenbach, fut appelé par Ebert et Scheidemann ; il a livré le secret de cette conférence. Une dépêche d'Hindenburg demandait, dit-il, l'acceptation immédiate, apportant de graves nouvelles : les troupes allemandes battues se rebellaient ; elles commençaient à arracher à leurs officiers les insignes de leurs grades ; ceux-ci, terrifiés, laissaient faire. S'il n'y avait pas d'armistice, le maréchal avouait qu'il serait forcé de capituler avec l'armée entière. Ebert demanda : Qui est-ce qui se prononce contre l'armistice ? Il y eut, dit le témoin, un silence terrible. A 21 heures, Ebert télégraphiait : Le gouvernement allemand accepte les conditions qui ont été posées le 8 novembre. Déjà, il n'y avait plus de gouvernement impérial.

En effet, si Hindenburg voyait l'armée vaincue se rebeller, les soviets s'organiser dans les régiments, les chefs insultés, les corps près de se dissoudre, Ebert, lui, voyait la nation entrer en convulsion. La comédie de démocratisation portait ses fruits. Le peuple prenait au mot les mystificateurs de la *sozial-démocratie*. Le 8 novembre, la République avait été proclamée à Munich où Kurt Eisner, libéré la veille de prison, prenait le pouvoir insurrectionnel. Et le mouvement s'étendait. Le 9, — le samedi rouge, comme on dit à Berlin, — la capitale entra à son tour en convulsion. Les amis d'Ebert et de Scheidemann étaient contraints de faire la part du feu. Ces socialistes impériaux avaient essayé de sauver jusqu'au bout le souverain dont ils s'étaient, depuis quatre ans, fait les complices. Mais à l'idée que Foch allait marcher sur le Rhin et peut-être franchir le fleuve sur les talons d'une armée démoralisée jusqu'à la dissolution, qu'il allait falloir payer cher les crimes commis depuis quatre ans et que l'heure des comptes était enfin venue, le pays grelottait d'horreur, — de peur, disons le mot. A son tour, l'empereur devenait le bouc émissaire : certes, il était chargé du plus lourd crime, celui d'avoir déchaîné l'abominable cyclone où le Monde menaçait de sombrer, de l'avoir, par surcroît, déchaîné avec autant d'hypocrisie que d'inconscience et d'avoir couvert de son nom les plus effroyables forfaits. Mais toute l'Allemagne avait voulu, acclamé, adoré cette guerre dans les premiers mois, et, du catholique Erzberger au socialiste Scheidemann, approuvé, parfois réclamé les crimes qui, de Belgique en France, de Pologne en Roumanie, s'étaient commis. Ils espérèrent mettre tous les péchés d'Israël sur le dos du misérable souverain avant de le chasser dans le désert. Guillaume II fut invité à fuir. C'est une âme sans grandeur, usée par son propre cabotinage, qui a toujours pris des attitudes pour des décisions et masqué de jactance un cœur sans générosité. On le pria de désert ; il déserta. Fuite de criminel quand déjà les gendarmes frappent à la porte et que trahissent les complices. Je ne sais qui fut, ce 10 novembre, le plus vil, de ce peuple sacrifiant simplement à la peur un souverain qu'au fond il ne répudiait pas, ou de ce souverain consentant à sa déchéance, parce que lui aussi est pris aux entrailles de cette peur que raillait déjà, chez son neveu, le perspicace Édouard VII.

Cependant, Erzberger avait reçu l'autorisation de signer. A 2 h. 15 du matin, le 11, les plénipotentiaires allemands avaient gagné le wagon-bureau de Foch. On lut de nouveau les conditions. Elles constituaient pour l'Allemagne une

capitulation formidable : évacuation de la Belgique, du Luxembourg et de l'Alsace-Lorraine, abandon des frontières de l'Empire, des territoires rhénans, de la rive gauche du Rhin, des têtes de pont de Mayence, Coblenz et Cologne, livraison des armes, canons, avions sous-marins, cuirassés, répudiation des odieux traités de Brest-Litovsk et de Bucarest, rapatriement immédiat des prisonniers détenus en Allemagne sans réciprocité, — et vingt autres articles aussi humiliants. Ah ! non, ils n'avaient pas, ces vaincus, trouvé leur Gambetta, leur Faidherbe et leur Chanzy.

Où qu'un beau désespoir alors le secourût.

C'est un poète français qui a écrit cet admirable vers.

Incapables de suivre l'exemple magnifique qu'après septembre 1870, et jusqu'en février 1871, les petits-neveux de Corneille avaient donné, de lutter pour l'honneur contre toute espérance, les neveux de Bismarck et de Moltke ne livraient pas seulement les frontières et les armes, ils livraient toute la gloire, et, le sang allemand ayant depuis quatre mois coulé par tous les pores, c'était l'honneur allemand qui, par tous les pores, maintenant coulait.

A 5 h. 15, les représentants de l'Allemagne signèrent l'affreux armistice. Affreux pour eux, oui. Et cependant ils avaient raison de signer. Hindenburg l'avait dit : on ne ferait que reculer de quelques jours la capitulation. Nous savons qu'ils étaient vaincus : tout à l'heure, un Mayençais voyant repasser le Rhin aux soldats battus, écrira : **La belle armée d'Hindenburg, qu'est-elle devenue ? Foch la mise en pièces en moins de trois mois !** Elle était en pièces et voyant venir des champs lorrains le coup de grâce, prise de panique, elle réclamait la capitulation comme un bienfait du ciel. C'était Foch qui, appuyé sur les plus admirables soldats du monde, avait assommé l'Empire de proie et l'avait jeté suppliant à ses pieds.

Le 11 novembre au soir, le maréchal adressait aux armées alliées la proclamation qui traversera les siècles :

Officiers, sous-officiers et soldats, après avoir résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez pendant des mois, avec une foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

Vous avez gagné la plus grande bataille de l'Histoire et sauvé la cause la plus sacrée : la Liberté du Monde.

Soyez fiers !

D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux.

La postérité vous garde sa reconnaissance.

A cette heure, les représentants de la nation proclamaient que le maréchal Foch, le citoyen Clemenceau et les armées françaises avaient bien mérité de la patrie.

Le général Pétain, cependant, venait de dicter son dernier communiqué : Au cinquante-deuxième mois d'une guerre sans précédent dans l'histoire, l'armée française, avec l'aide de ses alliés, a consommé la défaite de l'ennemi. Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant, pendant quatre années de combats ininterrompus, l'exemple d'une sublime endurance et d'un héroïsme quotidien, ont rempli la tâche que leur avait confiée la patrie. Tantôt supportant avec une énergie indomptable les assauts de l'ennemi, tantôt attaquant elles-mêmes et forçant la victoire, elles ont, après une offensive de quatre mois,

bousculé, battu et jeté hors de France la puissante armée allemande et l'ont contrainte à demander la paix. Toutes les conditions exigées pour la suspension des hostilités ayant été acceptées par l'ennemi, l'armistice est entré en vigueur aujourd'hui à 11 heures.

Et déjà nos troupes se disposaient à marcher vers le Rhin.

Le chemin de la victoire nous y menait et là seulement il trouverait son terme. Mais aux heures de labeur, d'angoisse, de douleur et d'horreur succédaient, pour ceux qui achevaient la route, les jours de bonheur et de gloire. Le soir de Rivoli, le général Bonaparte, voyant le héros de la journée, le magnifique Lasalle, se tenir pâle et épuisé devant le monceau des drapeaux ennemis jetés aux pieds du général vainqueur, lui criait : *Couche-toi dessus, Lasalle, tu l'as bien mérité*. Nos soldats étaient eux aussi pâles et épuisés, mais ce n'était pas une couche de drapeaux qu'on offrait comme une douceur à leur fatigue, c'était mieux : le sol sacré, qui nous avait été jadis dérobé et que leur victoire rendait à la France et à la Liberté.

Pendant trois semaines, on allait voir s'acheminer vers le Rhin les soldats vainqueurs.

Tandis qu'accueillis en triomphe, les soldats français de Degoutte faisaient ce qu'un charmant écrivain¹ a appelé les *joyeuses entrées de Belgique*, nos soldats connaissaient ce que j'ai cru pouvoir nommer sans exagération *les heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine*². Le 17 novembre, le général Hirschauer, commandant la 2e armée, entrait, le premier de tous, à Mulhouse, au milieu d'un délirant enthousiasme, sous les fleurs et les baisers, tandis que, par les cols des Vosges, bataillons, escadrons et batteries descendaient vers les petites villes alsaciennes, éperdues de joie à leur vue. Le 19 novembre, lorsque déjà trente communes lorraines accueillaient, depuis deux jours, dans les larmes parfois silencieuses et d'autant plus poignantes, les troupes de la 10e armée Mangin, le général en chef Pétain, nommé, la veille au soir, maréchal de France, faisait, à Metz, une entrée que l'attitude extatique de la population transformait, suivant une expression juste, en une sorte de *sacrement*. Le 22 novembre, alors que de tous côtés les soldats de France étaient, de la Seille à la Sarre et des Vosges au Rhin, reçus avec les transports d'une adoration, — là religieuse et presque mystique, ici joyeuse jusqu'à la frénésie et grondante comme un ouragan, — le général de Castelnau pénétrait à Colmar, fête magnifique à laquelle sa figure à la fois si noble et si bonne donnait tour à tour la majesté d'un grand geste et la cordialité charmante d'une réunion de famille. A la même heure, le général Gouraud, commandant la 4e armée, avec son allure de chevalier de chansons de gestes, pénétrait, par la porte de Schirmeck, à Strasbourg, au milieu d'un délire dont, vécût-il cent ans, aucun des témoins de l'événement ne perdra la mémoire. Le 25 novembre, le maréchal Pétain, à son tour, venait prendre, au nom de l'armée française tout entière, victorieuse et libératrice, possession de la vieille ville républicaine qu'il trouvait enivrée d'amour et folle de joie, tandis que, de Forbach à Wissembourg, de Wissembourg à Huningue, l'armée de France, terminant cette réoccupation, bordait l'ancienne frontière et fermait enfin la

¹ Louis GILLET, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1918.

² Louis MADELIN, *les Heures merveilleuses d'Alsace et de Lorraine*, Hachette, 1919.

blesseure qui jamais ne s'était cicatrisée. Alors Foch parut — grand entre les plus grands — qui, vainqueur de l'Allemagne tous les jours depuis tant de semaines, vint saluer Fabert et Ney à Metz, Kléber à Strasbourg et clore la série de ces fêtes du cœur et des armes.

Heures merveilleuses, ai-je écrit : tandis que j'essayais de traduire en mots ces gestes délirants, je sentais, pour la première fois peut-être à ce degré, l'infirmité des phrases, quand les âmes ont dépassé la mesure humaine, moment sublime où s'élevaient vers le ciel d'un bleu miraculeux les hymnes d'action de grâces, les *Nunc dimittis*, les *Te Deum* et les *Magnificat*, tandis qu'à travers notre terre redimée d'Alsace et de Lorraine roulaient comme un tonnerre les accents tout à la fois vengeurs et libérateurs de la Marseillaise. Matinée du 17 où j'entrais à Mulhouse avant les troupes mêmes et où un vétéran, au sein de la foule ému, me venait demander de baiser la croix qu'il apercevait sur ma vareuse ! Matinée du 19, où je vis mes compatriotes lorrains de Metz, après avoir jeté bas, dans une explosion de sainte colère, les Hohenzollern de bronze qui encombraient leurs places, nous regarder avec des yeux troublés de pleurs ! Matinée du 22 où, cheminant à côté du général Gouraud, je contemplais le passionné Strasbourg bouillonnant comme un volcan sur le passage des drapeaux déchirés ! Ah ! le chemin de la victoire avait été, je l'ai dit, un long et rude chemin de croix ! Maintenant, nous marchions, comme portés par l'amour d'un peuple, enveloppés de lumière presque surnaturelle qui rayonnait de millions de cœurs enflammés.

Cependant, notre 10^e armée avait pénétré en territoire proprement rhénan. Je vis l'entrée des troupes du général Leconte à Sarrebrück, première étape vers le fleuve, et trois semaines après, nos soldats passant le Rhin sur le pont de Mayence. Ici, ce n'était point l'allégresse d'un peuple délivré, c'était l'effarement stupide d'un peuple désabusé. Ces troupes françaises, qu'on leur avait représentées comme un ramassis de pillards éhontés et de soldats en lambeaux, elles entrèrent en beaux bataillons disciplinés et superbes dans la vieille ville rhénane. Le 13 décembre, le général Leconte, commandant le 33^e corps, ayant planté — mon maître Gabriel Hanotaux, mon camarade Henry Bordeaux ont déjà tracé ce tableau son fanion sur le pont, assistait, droit et grave sur son cheval, au défilé des guerriers de France franchissant le fleuve aux glorieux prestiges. Là avaient passé, sous Custine, sous Hoche, sous Kléber et sous Moreau, les soldats de la Nation. Les trois couleurs reparaissaient, se mirant dans les flots du fleuve clair. Le 14, j'allais au-devant du général Fayolle, qui faisait avec le général Mangin son entrée dans la ville. Lorsque nous aperçûmes les flammes blanches et rouges des dragons de l'escorte et, en avant de ces cavaliers, ce noble Fayolle, raidi par l'émotion, superbe de dignité aisée, l'œil bleu traversé de courtes flammes, et, derrière lui, Mangin, saisissant de passion satisfaite, son œil noir chargé d'orgueil, foulant du sabot de son cheval le pavé de la cité conquise, nous eûmes tous, en cette minute inoubliable, ce sentiment de la victoire qui, en quelques instants, paye de tous les maux subis, de tous les deuils subis, — même les plus cruels, — et de tant de sang pur répandu à flots. A cette heure, le général Degoutte, arrivé à Aix-la-Chapelle, faisait présenter les armes aux poilus devant le tombeau de Charlemagne.

La France atteignait le Rhin. Elle remplissait derechef son destin. Nous mettions nos pas dans ceux des compagnons de Charlemagne et des soldats de la Révolution. Le chemin de la victoire s'arrêtait là. Le 4 août 1914, l'Allemagne nous avait assaillis, tout à la fois traîtreusement et brutalement, pour nous rayer enfin du nombre des peuples libres. Le 14 décembre, de Huningue à Mayence,

nous bordions le Rhin. La guerre était close et Dieu avait enfin fait triompher le Droit.

Au moment où j'écris ces dernières lignes je sens comme un sentiment de regret et presque de remords. Avoir entendu parler de toute cette guerre, quelle témérité ! Ceux qui l'ont menée et faite, qui saura dire leur grandeur ? Il m'a fallu m'en tenir aux grandes lignes. Quelle trahison vis-à-vis d'hommes qui, luttant quatre ans, ont, dans mille combats, porté au paroxysme nos vertus séculaires. Ceux qui l'ont menée et faite — et ceux qui, en arrière, ont souffert des mille blessures que recevaient nos armées, et, avec une endurance admirable, tout supporté, — parce qu'il fallait que la France tînt pour vaincre.

Remontons aux premières heures de guerre. Rappelons-nous ce que je disais au début de ces études : si préparée qu'elle se croit, la France est, en août 1914, bien démunie au regard de l'adversaire que, pendant des mois, elle affrontera seule. C'est que si elle a, dans le secret de son cœur, désiré passionnément, avec la revanche, la reprise des provinces perdues, elle n'a osé, dans son humanité toujours généreuse, *vouloir* une guerre dont on savait qu'elle serait effroyable. Et qui ne veut pas la guerre ne la prépare jamais complètement. L'Allemagne, elle, depuis des années, voulait cette guerre et, partant, la préparait, j'ai dit avec quel luxe d'armements et quelle persévérance dans l'entraînement. Et vous savez que j'ai pu dire encore que nous semblions, — le 4 août 1914, David marchant contre Goliath.

Contre ce géant, qui pouvait efficacement armer notre bras ? Le sentiment que la France, cette fois, devait vaincre ou mourir. Le sang des aïeux se soulevait dans notre poitrine ; toutes les vertus de la race se réveillèrent. Elles s'étaient ainsi réveillées aux heures d'extrême péril, en 1429, quand Jeanne d'Arc parut ; en 1792, quand, à Paris, l'on proclamait la patrie en danger. Les morts parlaient, — que dis-je, criaient en nous. Trois août 1914 ! Plaisirs frivoles, luxe éclatant, querelles politiques, dissensions religieuses, luttes sociales, tout parut en une heure oublié. Le pays debout, face à l'ennemi, face au danger, face à la mort, se révéla plus beau qu'il ne l'avait jamais été. Tous les idéalismes se fondirent d'un élan, l'esprit de la Croisade et l'esprit de la Révolution, parce qu'avec la Patrie, on allait défendre le Droit contre la barbarie et le Dieu de nos pères contre Odin destructeur. La discipline qu'on disait abolie se rétablit, consentie par les plus réfractaires. Une gravité sereine, faite d'une absolue confiance en la sainteté de notre cause, se répandit en notre âme. L'esprit de sacrifice s'accusa, se précipita. Le devoir parut à tous chose si naturelle, qu'il en devenait aisé. Et le soldat descendit dans la lice sans peur comme sans jactance, attendant, sinon sans émotion, du moins sans timidité, le formidable choc. Il espérait vaincre ; il était sûr de ne pas fléchir.

Il ne fléchit point ; j'entends son âme. La supériorité des forces était du côté de l'assaillant ; elle se décuplait des effets de la surprise ; traîtreusement attaqués grâce à une abominable violation des serments échangés, ç'eût été miracle que la victoire fût du premier coup par nous remportée. Le coup de Jarnac de Belgique faillit réussir : Charleroi en fut le premier résultat. Par ailleurs, nos armées, bouillantes de cette témérité presque folle dont nos ancêtres avaient parfois donné des preuves, s'étaient jetées à l'assaut avec une générosité sans réserve. Leur vaillance même avait été l'élément principal de leur défaite.

Alors, un grand chef, dont j'ai dit qu'il avait pour notre fortune avant tout **une tête froide**, saisit sans hésitation la bataille mal engagée et la transféra en quelque sorte sur le terrain où, toutes les conditions prévues étant réunies, il se déclarait sûr de vaincre. A la voix de Joffre, les armées avaient retraité sans désordre ; à sa voix, elles se retournèrent et ses morts ressuscitèrent. Ce fut la Marne immortelle.

L'Allemand déconcerté, tout en reculant, méditait une revanche. Les armées qu'il n'avait pu crever, il entendit les tourner. Le grand chef le comprit. Il lança vers le nord ses meilleures forces sous son meilleur lieutenant. Ce fut la course à la mer. Et quand, se jetant sur l'Yser derrière les malheureux Belges en retraite, l'ennemi croyait percer jusqu'au Pas-de-Calais, il trouva Foch et ses corps français. Et l'invasion fut, sur les bords de l'Yser, figée comme sur les bords de la Marne.

L'ennemi était arrêté ; ayant perdu ses plus beaux soldats, il était momentanément paralysé. Mais il détenait un gage précieux : avec la Belgique, nos plus riches cantons. Il entendit, en attendant l'heure d'un nouvel assaut, river l'invasion dans notre flanc. Il creusa ses tranchées. Mais déjà nous creusions les nôtres.

C'est que, plus que lui-même, nous avions alors intérêt à voir se figer la guerre. Nous avions, dans notre effort surhumain, épuisé nos munitions et usé notre matériel. J'ai dit quel autre effort était nécessaire pour que, l'invasion arrêtée, la victoire, un jour, nous permît de le refouler. C'était à notre industrie qu'il était demandé. Pour qu'elle travaillât à forger l'arme de la victoire, il fallait qu'entre l'ennemi et la nation un mur s'élevât. Il s'éleva.

A l'abri de ce mur, nous travaillâmes. Ce fut un autre miracle. Nous avions précisément perdu les provinces d'où nous tirions notre fer et notre charbon, où se faisait notre fonte, où se trempait notre acier, les trois quarts de nos mines, la moitié de nos charbonnages, les deux tiers de nos hauts fourneaux, 80 pour 100 de notre outillage. Il fallait avant de forger sur l'enclume, ai-je dit, qu'on forgeât l'enclume. Un admirable patriote, doublé d'un grand administrateur, Alexandre Millerand, dès septembre en organisant le travail, lointainement, organisa la victoire. Lorsqu'en mai 1915, en septembre 1915, nous voulûmes essayer nos forces nouvelles, on vit bien, aux résultats de nos premiers assauts, que, si nous n'avions point encore conquis la supériorité des moyens, nous avions, du moins, reconquis l'ascendant sur l'ennemi. Nous ne pûmes enfoncer ses lignes, mais, les entamant, le soldat français sentit sa force renaissante et en prit une confiance dès lors imperturbable en sa vertu.

Il avait, durant un an, dans l'affreuse géhenne des tranchées, fait preuve d'une vertu nouvelle : l'endurance. Ce n'était pas seulement de levées de terre qu'était fait le mur, mais de solides poitrines où battaient des cœurs sans effroi. La nation, par sa vertu aussi, étayait celle de ses soldats. Chamfort a écrit que devant certaines épreuves, **il faut que le cœur se brise ou se bronze**. Le cœur français, en dépit des premiers deuils, avait refusé de se briser : il s'était donc bronzé. A l'image de son armée, la nation se trempait. Par ailleurs, elle s'était remise patiemment à reforger l'arme que Joffre méditait de plonger, au printemps de 1916, dans le défaut de l'adversaire.

Celui-ci nous prévint : afin de déconcerter l'attaque, il attaqua. Ce fut Verdun. Le soir du jour où j'avais essayé de faire revivre devant vous ces dix mois d'héroïsme, j'ai reçu des lettres qui m'ont ému jusqu'aux larmes. Me citant certains traits sublimes, elles me montraient combien, mêlé cependant ces dix

mois à cette armée de Verdun, je n'avais pu, mon cœur cependant débordant d'admiration, apporter ici un hommage suffisant. Mais qui saura jamais dire ce qui se dépensa de courage dans ces champs de Meuse où Pétain, puis Nivelle ordonnant la bataille, le soldat français arrêtaient, dans les pires conditions, l'Allemand, puis le refoulait vers la Woëvre ? Ce faisant, ce nouveau soldat de France, le soldat horizon, se trempait, — acier bleu, désormais résistant et souple, qui, plus même que les canons fondus à l'arrière, rendait, pour un jour plus ou moins lointain, la victoire assurée.

Cependant, déjouant le plan de l'adversaire, nous l'avions attaqué, nos alliés et nous, dans les champs de la Somme. Assailli violemment, soudain bousculé, il pensa un tant être enfoncé. Mais le sang versé à Verdun avait affaibli notre force. La bataille de la Somme s'éternisa. Joffre et, sous lui, Foch prétendaient que, de la continuité de cet effort, la victoire pouvait encore surgir.

D'aucuns pensèrent que l'heure était venue d'un plan plus large d'action et d'un coup plus violent. Nous le préparions, — d'accord avec tous nos Alliés, — quand, soudain, l'un d'eux fit brusquement défaut. La Russie, entrant en convulsion, privait l'Entente d'une force précieuse à l'heure même où ce n'était point trop du concours de tous pour écraser le monstre encore puissant. La décision fut ainsi ajournée d'un an ; car l'Allemand, sentant arriver l'heure de la dissolution russe, se défendait en Occident avec une opiniâtreté redoublée. Ayant ainsi gagné l'heure où la Russie serait non plus seulement paralysée, mais écrasée, il se pourrait retourner avec toutes ses forces contre nous. Cette heure arriva, libérant les Autrichiens qui, se ruant sur l'Italie, tentèrent de l'accabler, puis les Allemands qui précipitèrent vers le front de France tous leurs moyens pour l'assaut suprême.

La nation avait supporté toutes les épreuves. Ayant cru cinq fois s'élancer sur le chemin de la victoire, en septembre 1914, en mai et en septembre 1915, en juillet 1916, en avril 1917, elle avait été cinq fois déçue. A chaque fois, — après un moment de tristesse, en face des tentatives en apparence vaines, — elle s'était résignée et, avec un courage croissant, remise au travail. Les deuils se multipliaient, les cœurs étaient déchirés, les âmes endolories : la foi ne faiblissait pas. A peine parut-elle un instant fléchir à l'été de 1917. Nuage passager : lorsque, à l'automne de cette année même, la France sentit se préparer l'assaut qui devait l'écraser, elle se roidit, fortifiant derechef son cœur et ses reins. Tandis que le général Pétain refaisait à l'armée une âme rassérénée, Georges Clemenceau, écrasant la trahison qui couvait, renforçait de sa propre énergie l'énergie nationale.

Quand l'assaut vint, la nation était préparée à subir d'une âme égale l'infortune et la fortune. Elle fut aussi grande dans l'une que dans l'autre. Visée pour la seconde fois au cœur, menacée dans sa capitale à trois reprises : en mars, en mai, en juillet, elle attendait avec confiance, aux pires heures de défaite, la revanche victorieuse. Les Allemands, fonçant en Picardie, en Flandre, sur l'Aisne, en Champagne, pensaient, à chaque coup, abattre, plus encore que les bastions de la défense, les cœurs français auxquels s'appuyait la vertu de nos soldats. N'ayant pu les abattre, ils triomphaient en vain. Et, triomphant en vain, ils se perdaient. Car, sacrifiant à chaque effort des milliers des leurs, ils ne remportaient — grâce au moral de leurs adversaires, — que des victoires à la Pyrrhus. Or, tandis qu'ils s'épuisaient à vaincre, nos forces et nos moyens, au contraire, grossissaient. Après nos sœurs latines, l'Italie en 1915 et la Roumanie en 1916, l'Amérique avait enfin, en 1917, rallié la cause du droit et de la liberté.

Ses divisions, débarquant depuis un an, venaient remplir, dans l'armée des nouveaux croisés, les vides cruels que la mort y creusait. Par ailleurs, notre travail, tous les jours intensifié, avait créé enfin en canons, en mitrailleuses, en avions, en chars d'assaut, en munitions et en mille autres engins de mort, ces moyens que depuis tant de mois la victoire attendait. Les Alliés enfin, sous la pression de la France et devant la leçon des événements, avaient forgé un instrument de victoire plus précieux encore : l'unité de commandement, et la valeur du chef choisi avait décuplé celle de l'institution.

Foch guettait nos ennemis au tournant de la bataille. Vous savez comment, leur propre victoire de mai les aventurant, le grand homme, en fortifiant notre défense, les enferma dans leur conquête ; comment, les ayant laissés s'enfoncer dans la nasse qu'eux-mêmes avaient créée, il les y saisit ; comment, les ayant saisis, il les força à se soumettre dorénavant à ses vues et comment enfin, les attaquant dès lors sans répit, il les chassa de leurs conquêtes de mai, d'avril, de mars 1918, puis du territoire national et, les ayant battus en vingt rencontres, leur imposa, sous la menace d'un désastre sans précédent, la capitulation la plus humiliante que nation ait signée hors de son territoire.

Qui avait permis la victoire de Foch en 1918 comme jadis la victoire de Joffre en 1914 ? Avant tout, l'admirable endurance de la nation. Le chemin de la victoire avait été ardu, coupé de traverses et semé d'embûches ; la nation y avait marché sans fléchir et ce restera pour notre pays une gloire immortelle.

La France y avait marché à la tête des nations. Un écrivain anglais l'avait, au soir de la première Marne, qualifiée de nation gardienne. Armée de couverture de l'Entente, avait-on encore dit de notre pays. Elle était restée la nation gardienne. Ayant à défendre sur son territoire un front qui toujours restera au moins triple de celui qu'elle confiait à ses alliés, ayant à entretenir son front de Salonique et son front de l'Atlas, une marine qui collaborait vaillamment à la défense et tant d'entreprises tentées, elle avait toujours paru prête à rétablir partout les affaires de l'Entente. Il ne peut être question d'oublier les services éminents qu'ont rendus à la cause commune nos vaillants alliés, — et l'on sait assez que je n'ai jamais hésité à leur rendre d'éclatants hommages ; mais n'avons-nous pas le droit et je dirai plus que jamais, à cette heure, le devoir de rappeler quels furent nos services à nous. Oui, nous sommes restés cette nation gardienne dont parlait un étranger.

Lorsque sur l'Yser, les Belges, cruellement éprouvés, allaient fatalement livrer le passage, ce sont les soldats de la 42^e division française qui venaient le fermer. Lorsque, devant Ypres, les troupes britanniques étaient trois fois crevées, c'étaient, trois fois, les soldats de Foch qui, aveuglant les brèches, empêchaient les Boches de passer. Lorsque à l'automne de 1915 les Russes, faute d'armements, touchaient des épaules dans l'arène orientale, c'est la France qui, en leur expédiant des armes dont elle avait tant besoin elle-même, leur permettait de se rétablir pour un an. Lorsqu'en décembre de cette même année, les Serbes, chassés de leur pays, allaient être rayés de la liste des nations, c'est la France qui, recueillant ces héros avec une tendresse apitoyée, les aidait, en reconstituant leur armée, à rester une nation. Lorsqu'en février 1916, l'Allemand, se jetant sur Verdun, entendait empêcher l'offensive interalliée, c'est la France qui, sur la Meuse, se fit, une fois de plus, l'armée de couverture de l'Entente, c'est elle qui, répandant son sang à flots, lutta absolument seule cinq mois.

Lorsqu'en octobre 1917, nos alliés italiens, victimes d'un lâche travail de trahison dans leurs rangs, semblaient, le soir de Caporetto, sombrer dans un irréparable désastre, c'est une armée française qui, accourant la première, avec Fayolle, venait les étayer. Lorsqu'en mars et avril 1918, un nouvel assaut se déchaînait contre le front occidental, c'est l'armée française, saignée aux quatre veines, qui, se jetant au secours de l'allié britannique écrasé par le nombre, sauvait en Picardie, puis en Flanche, la situation, — jusqu'à affaiblir son propre front. C'est la France qui, en ce printemps critique, fournit à la Coalition le chef qui allait, à l'été, la conduire, des champs de la Marne à ceux de la Somme, à la contre-offensive et, pendant l'automne, à la victoire. Dès la bataille des Flanches de 1914, un *feldwebel* allemand, surpris de rencontrer sur l'Yser les *pantalons rouges*, gémissait, nous l'avons vu, dans une lettre caractéristique : *Nous avons affaire à trop de Français*. Les Allemands — là où ils croyaient ne rencontrer que nos alliés — trouvaient toujours qu'ils avaient *affaire à trop de Français*.

Toutes les fois qu'il fallait se jeter en avant pour *faire ventouse* et aussi soulager l'allié lointain attaqué chez lui, la France, en 1915, en 1916, en 1917, s'est jetée la première en avant. Elle a perdu dans la guerre un million et demi de ses fils sur les champs de bataille. La guerre se faisant chez elle, ses provinces occupées étant exploitées, ruinées par l'ennemi, elle n'a jamais hésité devant une opération qui voulait à la totale destruction — par nos propres obus — des cantons entiers. Dépassant les limites de l'héroïsme cornélien, elle a elle-même déchiré sa poitrine : elle a détruit des parties entières de sa propre demeure dans l'espoir que, dans leurs ruines, l'ennemi du genre humain resterait enseveli.

Il fut un temps où le monde entier rendait hommage à une si héroïque attitude. *Les Américains*, écrivait, en 1918, M. Bergson, *éprouvent pour la France le sentiment que nous éprouvions pour Jeanne d'Arc. La mission que celle-ci a accomplie chez nous, il leur semble que la France est venue l'accomplir dans le monde. Nous ne cherchions pas les hommages ; nous réclamions la justice — nous la réclamons encore aujourd'hui — et nous jouissions qu'elle nous fût enfin rendue. Chacun de nous, écrivait un écrivain soldat, est allé à cette guerre comme à une justification et c'est la France qui s'est justifiée aux yeux de l'univers, pareille à la mère qui, selon l'évangile de saint Jean, ne se souvient plus de sa souffrance, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un Homme au monde*¹.

L'*Homme* que la Mère couvait d'un regard d'orgueil, c'était le soldat qui, de 1914 à 1918, combattit pour la sauver et la sauva. J'en ai parlé, — toujours trop peu, — peut-être assez pour que l'on sache de quel cœur j'admire mes camarades de la Grande Guerre. Je les ai connus de bien près : mes quatorze mois de sergent m'ont plus instruit sur le soldat de France que vingt ans d'études. Mais, ayant étudié jadis toutes nos générations de soldats jusqu'aux volontaires de la République et aux grognards de l'Empire, ma joie fut de trouver supérieurs encore à leurs aînés les poilus ou, comme ils s'appelaient de préférence, les *bonshommes* de la Troisième République. Un jour, on me confia une étude à faire sur les soldats qui, de 1914 à 1917, avaient reçu la Légion d'honneur. Les

¹ Henry MASSIS, *le Sacrifice*.

citations m'inspiraient — ce que je n'eusse cru possible un orgueil à chaque minute plus grand d'être Français et Français de notre âge. Du Roland de Roncevaux au Bayard du Garigliano, du Du Guesclin au chevalier d'Assas, des soldats de Jeanne d'Arc et des soldats du duc de Guise à ceux de Hoche et de Bonaparte, tous étaient dépassés ; c'étaient exploits pareils, mais par centaines accomplis. Et si on passait aux milliers de citations qui valaient à ceux qui en étaient l'objet la modeste croix de guerre, il fallait bien penser que notre âge, chose rare, avait vu passer une énorme armée de héros. Mais ces exploits mêmes, qu'étaient-ils ? De glorieux incidents. L'admiration va à leur éclatante vaillance, oui, mais elle va plus encore à leur endurance. J'en ai, dans les premières pages de cette étude, dit le secret et n'y reviendrai pas. Ils ont, ces paysans, défendu la terre avec la vertu qu'ils apportent à la cultiver. Aujourd'hui, ils ont le droit de la représenter deux fois : car l'ayant arrosée de leurs sueurs pendant la paix, ils l'ont, pendant la guerre, arrosée de leur sang.

Leurs vertus multiples eussent cependant été vaines si elles n'eussent été employées, disciplinées, conduites. Sur le chemin de la victoire, de grands chefs guidèrent ces admirables soldats. Que des fautes aient été commises, qui l'a jamais nié ? Et dans quelles campagnes — j'entends les plus heureuses, j'entends les plus glorieuses — n'en pourrait-on relever ? Est-ce l'heure déjà, je ne dis pas de signaler — je l'ai fait en toute indépendance — mais de souligner celles qui furent commises au cours de celle-ci, lorsque, avec des moyens inférieurs, en face d'un ennemi qui ne força — il faut toujours le rappeler — notre territoire que par un traître coup, une première équipe de chefs sauva la situation sur la Marne et l'Yser, et qu'en face de cet état-major allemand qu'on disait le premier du monde et de tous les temps, une seconde équipe se leva qui battit les neveux du maréchal de Moltke et les força à demander merci. J'ai vu de près — sans esprit préconçu puisque je venais de la troupe — un grand état-major d'armée au travail pendant la bataille de Verdun, et mon admiration, qui, jusque-là, de préférence, allait aux soldats, s'étendit largement aux chefs qui, de haut, accablés de soucis et pâlis par le labeur, dirigeaient vers les points utiles les ardents courages et les solides vertus de nos soldats. A plus forte raison, cette admiration va-t-elle à ces officiers de troupes qui, partageant les fatigues de leurs hommes, participaient cependant aux soucis du commandement, humbles chefs dont l'histoire ignorera sans doute les noms et dont je salue ici les incomparables services.

Chefs et soldats, tous payèrent également de leurs âmes et de leurs corps. Et parmi ceux qui sont tombés, il serait impie de distinguer. Je ne veux pas savoir que, proportionnellement, plus d'officiers ont succombé. Ils trouvaient la chose naturelle. [Le grade](#), écrivait l'un d'eux, le commandant de Surian¹, [confie une sorte de paternité spirituelle](#). Or, un père marche à la tête de ses enfants — à la guerre comme dans la vie.

Ils sont tombés — chefs et soldats — pour la France. C'est à ceux qui sont tombés que doit aller ma dernière pensée. Tant d'êtres chers disparus I Chers enfants, frères cadets, tout jeunes neveux, amis de notre jeunesse ou camarades de notre pensée, vous avez justifié la France. C'est pour elle que vous avez, sans hésiter, offert vos jours et brisé tant d'espoirs. La fleur de notre nation a été

¹ Cité par Henry BORDEAUX, *Le Plessis-de-Roye*, p. 169, Plon, 1920.

moissonnée. La France a offert comme en holocauste 1.500.000 de ses enfants, cette élite qui devait assurer sa fortune par le travail. Leur mort nous a sauvés. Leur exemple a agi. Leur exemple agira plus encore. Ils se sont sacrifiés pour les aïeux qui firent notre France si grande, pour les enfants qui la referont si belle. Ils ont arrosé de leur sang le chemin de la victoire ; par là, ils l'ont rendu cent fois plus glorieux. Dieu leur aura accordé la récompense de ceux qui sont tombés pour une juste cause. La patrie les entourera d'un culte qui fera de chacune de leurs tombes un autel et de leur souvenir une religion. Leurs âmes vivent au milieu de nous.

Lorsque, le 14 juillet 1919, glorieux chefs, soldats bronzés, drapeaux troués passaient sous l'Arc de Triomphe, qui de nous n'a évoqué ceux qui étaient tombés ? Leur légion entourait les vivants. Ils triomphaient près d'eux ; plus qu'eux, ils devaient triompher. C'est leur mort qui nous a permis — surmontant tous les obstacles, bravant toutes les épreuves, vainquant toutes les douleurs — de parcourir jusqu'à son but suprême le chemin de la victoire. C'est pour que leur mort ne fût point inutile que la nation a entendu ne déposer les armes que victorieuse. C'est encore pour que leur sacrifice ne reste pas vain que nous entendons aujourd'hui fermement que ce chemin de la victoire, nous ayant conduits à une gloire immortelle, nous mène à une paix féconde.

Il nous a ramenés de l'abîme où nous avaient plongés nos désastres de 1870 au sommet où derechef la France brille d'un si pur éclat. Ainsi nous sommes-nous montrés dignes des vingt générations d'aïeux qui, depuis mille cinq cents ans, ont fondé, enrichi, agrandi et glorifié notre pays, Nous avons assisté à un de ces réveils après lesquels — parfois au prix de quelques années de trouble — la France s'est réélancée vers une incomparable grandeur. Elle s'y réélancera. Le chemin de la victoire n'est pas de ceux qu'on ferme à la volonté. Il reste ouvert. Ceux qui sont tombés nous commandent de n'y point rétrograder. La France a, une fois de plus, par la vertu comme par le sacrifice, mérité de remplir ses grands destins.

FIN DE L'OUVRAGE